FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
XI
386
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVII

Palchetto C

Num.° d' ordine 5. 11. 6 11. 6

192
3
111

B. Pour.
XI
186

TABLEAU

HISTORIQUE,

TOPOGRAPHIQUE ET MORAL,

DES PEUPLES

DES QUATRE PARTIE DU MONDE.

TOME SECOND.

De l'Imprimerie de Pilardeau,
rue André-des-Arts, N°. 20.

643891

TABLEAU

HISTORIQUE,

TOPOGRAPHIQUE ET MORAL,

DES PEUPLES

DES QUATRE PARTIES DU MONDE;

COMPRENANT les Lois, les Coutumes et les Usages de ces Peuples.

Tempora dispensant usus, et tempora cultus.
PEDON.

PAR A. M. SANÉ.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, Libraire, rue Pavée, André-des-Arts.

AN IX. — 1801.

TABLEAU

DES

MŒURS ET USAGES

DES

DIFFÉRENS PEUPLES

DE L'ASIE.

LES TARTARES.

ENTRE la Chine et la Russie, est un espace immense, connu, dans les premiers tems, sous le nom de Scythie, et depuis, sous celui de Tartarie. Cette région, prise dans toute son étendue, est bornée par la mer Glaciale, au nord; à l'est, par l'Océan pacifique; au sud, par la Chine, l'Inde, la Perse et la mer Caspienne; et à l'ouest, par la Russie. Elle est divisée en trois grandes parties, qui sont la Tartarie russienne,

ou Russie d'Asie, la Tartarie indépendante, et la Tartarie Chinoise.

Les habitans de ces célèbres contrées vécurent toujours de chasse, de pêche, du lait de leurs troupeaux, et avec un égal éloignement pour le séjour des villes, pour la vie sédentaire et pour la culture. Leur origine, qui s'est perdue dans leurs déserts et dans leurs courses vagabondes, n'est pas moins incertaine que la source de leurs usages. Ils ont continué à être ce que leurs pères avaient été; et, en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne ressemble tant aux hommes des premiers âges, que les Tartares du nôtre.

Les Tartares sont en général fort robustes; ils ont la face large, le nez un peu plat, les yeux petits et noirs, mais vifs; la barbe à peine apparente, car ils l'éclaircissent en l'arrachant continuellement. La beauté des Circassiennes est une espèce de branche principale de commerce dans ce pays, où les parens ne se font aucun scrupule de vendre leurs filles pour alimenter les Sérails des grands en Turquie et en Perse. Elles sont achetées toutes jeunes par des marchands qui leur font apprendre différentes choses, selon leur capacité, pour leur donner plus de

prix au jour de la vente. Les Tartares sont en général un peuple errant; lorsqu'ils veulent changer de résidence, ils se mettent en route au printems; le nombre va souvent à 10,000 en un seul corps, et ils sont précédés de leur gros et menu bétail. Dès qu'ils ont rencontré un local avantageux, ils s'y arrêtent et y demeurent tant qu'il y a de l'herbe et du fourrage. Ils ont peu d'argent, excepté ce qu'ils en tirent des Turcs, des Persans et des Russes leurs voisins, en échange de leur bétail. Ils en achettent du drap, des soieries, des étoffes, et autres ajustemens pour leurs femmes. Ils ont peu d'artisans, à l'exception de ceux qui fabriquent des armes; ils évitent tout travail comme l'attribut du plus grand esclavage; leur seule occupation est de soigner leurs troupeaux, de chasser et de dresser leurs chevaux. S'ils en veulent à quelqu'un, ils souhaitent qu'il puisse vivre dans une place fixe et travailler comme un Russe. Ils sont très-charitables entr'eux, et hospitalier à un point extrême vis-à-vis des étrangers qui se confient à leur protection. Ils sont naturellement d'un caractère facile et gai, toujours disposés à rire et rarement atteints de soucis et de mélancolie. Il y a une forte

ressemblance entre les Tartares indépendans du nord et quelques nations du Canada, dans le nord de l'Amérique, notamment en ceci : lorsqu'un des leurs est devenu infirme par la vieillesse, ou qu'il est attaqué de quelque maladie reconnue incurable, ils lui construisent une petite cabane près la rivière, et l'y laissent avec quelques provisions, et rarement vont-ils le visiter, pour ne pas dire jamais. Ils disent, dans ces cas-là, qu'ils rendent un bon office à leurs parens, en les envoyant dans un meilleur monde. Malgré cette étrange conduite, plusieurs nations tartares, spécialement vers le midi, sont sociables, humains et susceptibles de sentimens vertueux et pieux. Leur affection pour leurs pères, et leur soumission à l'autorité paternelle ne peuvent aller plus loin, et dans tous les tems, ils ont été distingués par cette noble qualité d'amour filial. L'histoire nous apprend que Darius, roi de Perse, ayant fait une invasion chez eux avec toutes les forces de son Empire, et les Scythes se retirant peu-à-peu, ce monarque envoya un ambassadeur leur demander où ils se proposaient de terminer leur retraite et de commencer enfin le combat. Ils répondirent, suivant le tour d'esprit qui leur était

particulier, qu'ils n'avaient ni villes, ni campagnes cultivées à défendre, mais que, lorsqu'il serait arrivé sur le lieu où sont les tombeaux de leurs pères, il verrait de quelle manière les Scythes avaient coutume de se battre.

Les Tartares sont habitués au manège dès l'enfance, et vont rarement à pied; ils sont adroits à tirer de l'arc, ensorte que tout en galoppant ils fendent une perche d'un coup de flèche, quoiqu'à une distance considérable. L'habillement des hommes est simple et propre pour le combat; il consiste communément en une jaquette courte à manches étroites faite de peau de daim, le poil en dehors; des pantalons et des bas de même peau, tout d'une pièce et colant sur les membres. Les Tartares habitent des cabanes à moitié creusées sous terre avec un foyer au milieu: la fumée s'échappe par un trou pratiqué en haut, et il y a des bancs autour du feu pour s'asseoir ou se coucher: telle est, à ce qu'il paraît, la manière de vivre des nations du nord, depuis la Laponie orientale jusqu'à la mer du Japon. Dans les provinces les plus reculées au nord, chaque famille, durant l'hiver, se tapit dans une espèce de terrier, et l'on dit qu'ils sont

d'une humeur si sociable, qu'ils pratiquent des communications souterraines d'une habitation à l'autre; ensorte qu'ils forment comme une ville invisible. Les Tartares ont un goût extrême pour la chair de cheval, sur-tout s'il était jeune, et qu'elle soit mortifiée; il en résulte une odeur insupportable dans leurs cabanes. Quoique quelques tribus du nord préfèrent cette chair crue, la manière générale de la manger, c'est lorsqu'elle a été fumée et sechée. Les Tartares achètent leurs femmes et les paient en bestiaux; ils ne sont pas très-délicats dans leurs mariages: on fait peu de différence entre les enfens d'une concubine ou esclave et ceux de la femme légitime; mais parmi les chefs de tribus, le fils de la femme est toujours admis de préférence à la succession. Lorsque la femme a passé quarante ans, elle est employée aux soins domestiques comme une autre servante, et comme doivent l'être un jour les jeunes qui lui succèdent. Il n'est pas rare, dans quelques tribus des moins civilisées, de voir un père épouser sa propre fille.

La religion des Tartares ressemble un peu à leur gouvernement civil, et elle est communément réglée sur celle de leurs voisins;

car elle participe des religions mahométanes, gentous, grecque et même romaine. Quelques-uns de ces peuples donnent dans l'idolâtrie la plus grossière, et adorent de petites images mal taillées et revêtues de chiffons. Ils ont chacun leur divinité, qu'ils traitent fort lestement lorsque les choses ne vont pas à leur gré. Mais la religion et le gouvernement du royaume de Tibet et Lassa, portion étendue de la Tartarie qui confine à la Chine, sont les plus remarquables et les plus dignes d'attention. Les Tibétains sont gouvernés par le Grand-Lama ou Dalai-Lama, objet non-seulement de leur culte, mais encore de l'adoration des diverses tribus de Tartares païens qui errent dans la vaste partie du continent, entre les rives du Volga et la Corée sur la mer du Japon. Ce Dalai-Lama est non-seulement souverain pontife et vice-gérent de la Divinité sur la terre; mais comme la superstition devient d'autant plus aveugle que son objet est plus éloigné, les Tartares des parties les plus reculées regardent ce Lama comme Dieu même. Ils le croient immortel et doué de toutes les connaissances et de toutes les vertus. Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité du Lama, c'est

que la loi du pays ordonne de croire que l'esprit saint qui a animé un de ces pontifes passe d'abord, après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du soufle divin s'allie très-bien avec la métempsycose, dont le système est établi, de tems immémorial, dans ces contrées. Les Tartares viennent chaque année de différens lieux adorer le Lama et faire de riches offrandes à son autel: même l'empereur de la Chine, qui est Tartare-Manchou, se reconnaît soumis à lui quant à la religion, quoique le Lama soit son tributaire, et il entretient habituellement avec grande dépense dans le palais de Pékin un Lama inférieur comme nonce du premier. Ceux des Tibétains, estimés les plus orthodoxes, pensent que quand le Grand-Lama semble mourir, soit de vieillesse ou d'infirmité, son ame ne fait que quitter une habitation en ruine pour en chercher une meilleure et moins ancienne, et cette ame se retrouve dans le corps de quelque enfant à de certains signes connus seulement des Lamas ou prêtres, ordre dans lequel s'opère toujours le prodige. Les Lamas, qui forment le corps le plus nombreux comme le plus puissant de l'État, ont le sacerdoce

tout entier en leurs mains, et, de plus, ils remplissent plusieurs ordres monastiques qui sont en grande vénération. La résidence du Grand-Lama est à Patoli, vaste palais sur une montagne près des bords du Barrum-pooter, à environ quatre lieues de Lassa. Ce souverain pontife se montre rarement, afin d'entretenir la vénération qu'inspirent sa personne et ses mystères; mais il admet à son audience les ambassadeurs, et reçoit les souverains qui viennent le visiter. S'il est difficile de jouir de sa vue, hors des occasions importantes et des plus grandes solemnités, on peut toujours envisager son portrait; continuellement suspendu au-dessus des portes du temple de Patoli.

Une autre religion en honneur parmi les Tartares est celle du Schamanisme. Ceux qui la professent croient en un Dieu suprême créateur de toutes choses, qui aime son ouvrage et toutes ses créatures, connaît toutes choses et a la toute-puissance, mais ne fait aucune attention aux actions particulières des hommes, étant trop élevé pour qu'aucune de leurs actions puisse l'offenser ou être de quelque mérite à ses yeux. Ils prétendent aussi que l'Etre Suprême a divisé le gouvernement du monde et de la destinée

des hommes entre un grand nombre de divinités subalternes, soumises à son commandement et à son contrôle, mais qui néanmoins agissent le plus à leur fantaisie, et il en résulte que le genre humain ne doit négliger aucun moyen possible d'obtenir leur faveur. Ils supposent encore que les divinités inférieures, pour la plupart, ont en abomination et punissent les méchancetés préméditées, la fraude et la cruauté. Ils sont tous fermement persuadés d'une future existence ; mais ils ont beaucoup d'idées, et de pratiques superstitieuses. Parmi les Schamanes, les femmes sont considérées comme une espèce bien inférieure aux hommes, et qui n'a été créée que pour les plaisirs sensuels de ceux-ci, pour peupler le monde et veiller aux affaires du ménage. En conséquence de ces principes, elles sont traitées avec beaucoup de sévérité et de mépris.

On est peut-être surpris de trouver cet article dans l'historique d'une nation tartare ; il est néanmoins certain que, sous Gengis-Kan, Tamerlan et leurs successeurs immédiats, Astracan et les pays voisins furent les siéges du savoir et de la politesse, aussi bien que de l'empire et de la magnificence. Quelque éclatant que soit aujourd'hui

le luxe en ce pays, il n'est rien, comparé à celui de ces princes, et l'on trouve encore quelques preuves de leur goût en architecture, mais dans des lieux tellement ruinés, qu'ils sont presqu'inaccessibles. La culture des sciences était le premier objet des soins du prince, et elle était communément commise à ses parens ou aux principaux grands de sa cour. Ils écrivaient en arabe et en persan; et leurs histoires, dont plusieurs existent encore en manuscrit, portent les plus grandes marques d'authenticité.

Le principal trafic des Tartares consiste en bestiaux, belles queues de bœufs (1), peaux, castors, rhubarbe, musc et poisson. Les habitans de l'Astracan, malgré les irruptions qu'apportent à leur commerce les Tartares errans, font un trafic considérable avec la Perse, où ils exportent du cuir rouge, des étoffes de laine et de fil, et quelques objets de fabrique européenne. Les

---

Les Indiens en attachent de petits paquets à un manche et s'en servent comme de chasse-mouche; les Chinois en teignent des touffes en écarlate pour décorer leurs bonnets, et les Turcs en font des ornemens à leurs étendards, que quelques gens nomment, par erreur, queues de chevaux.

Bucariens sont aussi un peuple de commerçans ; leurs caravanes parcourent une grande partie de l'Asie, et trafiquent avec le Tibet, la Chine, l'Inde, la Perse et la Russie. Leurs principales places de commerce sont Tomsk et Orenbourg. On trouve souvent de la poudre d'or dans le sable de la rivière de Bucarie.

Les habitans actuels de la Tartarie composent d'innombrables tribus qui vont errant librement avec leurs troupeaux de gros et menu bétail, à la manière des anciens patriarches. Ces tribus sont commandées par divers kans ou guides indépendans l'un de l'autre, et qui, dans des cas de nécessité, choisissent un grand kan, muni d'un pouvoir fort étendu sur les étrangers, aussi bien que sur les naturels, et qui peut mettre en campagne de 20 à 100,000 hommes de cavalerie. La principale résidence de ce peuple n'est qu'une espèce de station militaire qui se transfère suivant les chances de la guerre ou autres évènemens. Lorsque, sous les successeurs de Gengis-Kan, dans le seizième siècle, ses vastes dominations se démembrèrent ; les Mogols et les hordes Tartares qui avaient formé un empire, se séparèrent de nouveau, et depuis ont toujours été dis-

tincts ; ils sont renfermés de tous côtés par les empires de Russie, de la Chine, du Mogol, de Turquie et de Perse, qui poussent leurs conquêtes dans cette immense contrée, dont plusieurs parties sont fertiles. Les kans paient un tribut ou redevance, en témoignage de la dépendance où ils sont de leurs puissans voisins, qui les traitent avec douceur et ménagement, l'amitié de ces peuplades barbares, étant de la plus grande importance pour les états dont elles sont alliées. Quelques tribus néanmoins affectent l'indépendance, et en se réunissant, forment un corps menaçant, et en dernier lieu ils ont été vraiment formidables vis-à-vis de leurs voisins, et sur-tout des Chinois.

La méthode de faire la guerre, en dévastant le pays, est très-ancienne parmi les Tartares, et pratiquée par tous ceux qui s'étendent du Danube vers l'est. Cette coutume les rend des ennemis redoutables pour les troupes réglées qui doivent par-là se voir privées de subsistances, tandis que les Tartares, ayant toujours des chevaux de réserve qu'ils peuvent tuer ou manger, ne sont jamais à court de provisions.

Le Thibet est environné par la Chine,

à l'est ; la Sibérie, au nord ; le Turkestan, Cachemire et Almora, à l'ouest ; le Népaul, le Boutan et l'Asam au midi, et le Bengale, au-delà de ces derniers royaumes.

Le Boutan est un état qui a le Bengale au midi, le Thibet au nord, le royaume d'Asam à l'est, et celui de Népaul à l'ouest.

Les Boutaniens tirent fort bien de l'arc, et se servent quelquefois de flèches empoisonnées ; ils ont des boucliers et des sabres, des fusils à mèche et à rouet, comme étaient autrefois les nôtres.

De tous les pays le Thibet est celui où les femmes sont les moins recherchées. L'usage est de n'en avoir qu'une pour tous les frères d'une même famille. C'est l'aîné qui choisit ; car on rencontre par-tout cette aristocratie de primogéniture. Une fille peut d'ailleurs, avant le mariage, se livrer à tous ses goûts ; personne ne lui en sait mauvais gré. On la destine ensuite à faire le bonheur de quatre au cinq maris ; mais passé cela, il faut qu'elle garde une certaine réserve.

Dans le Boutan, pays voisin et dépendant du Thibet, quoique gouverné par un raja particulier, le célibat est en honneur, et le mariage ferme la porte aux dignités. Au

Thibet, ce lien est regardé comme un joug honteux; on le laisse aux gens du peuple; encore voit-on comment ils s'en soulagent. Tout près de-là, dans le Couch-Buhar, l'usage autorise à mettre sa femme en gage, et à vendre ses enfans. Au Boutan, ce sont les femmes qui labourent la terre. Ce pays n'est pas aussi avancé que le Thibet pour la civilisation. Par exemple, on monte par une échelle à la maison du raja, et ce prince nettoie lui-même, avec sa langue, la tasse dans laquelle on lui a servi du thé. Mais il a des forteresses, des maisons d'été et d'hiver, de grands officiers et un médecin, qui est obligé de prendre toujours la moitié des médecines qu'il présente à son maître, ne fussent-elles pas de son ordonnance.

Au Thibet, l'imprimerie est connue; le cercueil du Lama est d'or pur, ainsi que sa statue; ses chapelets sont de perles et de corail; mais il n'a pas de cheminée pour se chauffer, quoiqu'il y ait gelé quelquefois.

Dans le Thibet et le Boutan, les souverains sont prêtres; ceux qui les approchent sont aussi pour la plupart des prêtres; la moitié de leurs sujets sont prêtres reclus ou recluses; le reste vit dans le plus entier

éloignement des pratiques religieuses, mange de la viande, boit des liqueurs, et n'observe qu'à peine le précepte de l'ablution. Les Thibétains ont trois Lamas pour les gouverner, tous trois princes souverains, chacun dans son pays, et immortel selon l'usage. Ces peuples ne s'en tiennent pas là ; ils ont d'autres dieux dans le ciel ; ils en ont dans dans tous les chemins, sur toutes les montagnes ; et la nuit, personne ne sort de sa maison, de peur des démons qui sont, comme on sait, les maîtres de la terre, dès que le soleil est couché.

Leurs temples sont magnifiques ; les monastères sont habités par des milliers de gylons : leurs chefs ont le titre de Lamas. Il y a aussi des couvens de religieuses. Ces dernières se nomment Annies ; les uns et les autres font vœu de chasteté, et l'on assure qu'en général ils le tiennent.

Le peuple thibétain est livré à beaucoup de pratiques superstitieuses, grand amateur de cérémonies religieuses et de processions.

Les Thibétains, quoiqu'ils portent du respect aux morts, abandonnent leurs corps aux oiseaux de proie. Quelques-uns les portent sur des hauteurs inhabitées et

les mettent en pièces pour qu'ils soient dévorés promptement. D'autres les jettent dans la rivière ; mais cette manière y est la moins commune. Quant à l'inhumation, elle n'y est point en usage.

On célèbre au Thibet une fête annuelle en l'honneur des morts. On illumine le haut de tous les temples. Ailleurs, les illuminations sont regardées comme un des signes les plus certains de la joie publique ; mais au Thibet, c'est la marque solemnelle d'un souvenir triste, un tribut de respect payé aux mânes d'une innombrable suite de générations. La majesté de la nuit, un silence profond qu'interrompent de tems en tems les sons bas et langoureux du nowbut, de la trompette, du gong et de la cymbale, le bruit des cloches, le chant des hymnes funéraires qui se font entendre, lorsque les instrumens s'arrêtent, tout enfin contribue à faire naître des réflexions mélancoliques, et aucune cérémonie n'est plus propre que celle-là à porter dans l'ame le sentiment d'un respect religieux.

Indépendamment de ces marques solemnelles de souvenirs données aux morts, les Thibétains signalent leur fête par des actes de bienfaisance dont ils croient que

la circonstance augmente beaucoup le mérite. Chacun d'eux donne à manger aux pauvres, et distribue des aumônes autant que le lui permettent ses facultés.

La fête des morts est aussi célébrée dans le Bengale et dans l'Indostan, et par les Mahométans et par les Indous. Les premiers lui donnent le nom de choubibaurant, les autres celui de cheraug-pouja.

Les Thibétains se gouvernent dans toutes les circonstances d'après les préceptes d'une religion superstitieuse ; aussi l'on ne doit pas être étonné qu'ils croient aux jours heureux et aux jours malheureux. Attachés à l'astrologie judiciaire, ils ont un grand respect pour ceux qui la professent, et ils ne doutent point de la certitude de leurs prédictions. Aussi n'est-il presqu'aucun voyageur qui ose se mettre en route sans s'être adressé à ses devins pour pouvoir obtenir un présage favorable. Les Thibétains ne font rien dans le cours ordinaire de la vie sans que l'astrologie n'y soit pour quelque chose. Ses décisions règlent sur-tout l'union des sexes, et les noms qu'on veut donner aux enfans.

La petite vérole n'est pas moins redoutée au Thibet que la peste, et n'y est guère moins dangereuse, parce qu'on y emploie et on

n'y connaît aucun remède pour en arrêter les effets. On fuit des lieux où elle se déclare; des villages entiers restent déserts, et les communications sont rigoureusement défendues avec les endroits infectés de la contagion.

Avant de finir l'article des Tartares, nous allons dire un mot des habitans de la presqu'île de Kamtschatka, qui s'étend de 7 degrés 39 minutes du nord au sud, et de ceux de la Circassie dans la Tartarie indépendante. Les mœurs des Kamtschamdales ressemblent au climat. Ils sont petits de taille, portent de grandes barbes. Ils se vêtissent de peaux de zibelines, de loups, de reunes, et de chiens. En hiver, ils demeurent sous terre, et en été, ils habitent dans des cabanes fort élevées, où ils montent par des échelles. Ils se nourrissent de divers animaux et de poissons, qu'ils mangent souvent cruds et gelés. L'hiver, ils font des fosses où ils mettent le poisson en magasin, et le couvrent d'herbes et de terre. Ils en vont prendre pour leurs repas, lors même qu'il est pourri. Ils le mettent dans des vases, où ils jettent des pierres rougies au feu pour le faire cuire. On ne leur connaît aucun culte. Ils mettent leur souverain bonheur

dans les plaisirs corporels. Les mariages sont très-bizarres. Une fille est une place forte, qu'il faut emporter d'assaut. Elle est défendue par d'autres femmes, qui se jettent sur l'amant, l'accablent de coups, l'égratignent, et lui arrachent les cheveux. Il faut qu'il triomphe de tous ses obstacles, ou qu'il reste dans le célibat. S'il est vainqueur, il emporte sa maîtresse ; alors les deux parties se reconcilient, et on célèbre le festin de nôces chez les parens de la fille.

La Circassie est située entre la mer Caspienne, ayant au nord le gouvernement d'Astracan, du côté opposé, la Mingrelie et la Georgie. Les habitans professent une religion moitié chrétienne et moitié mahométane ; une partie de ce pays est soumise à la Russie, une partie aux Turcs, et les autres sont indépendantes. Le commerce principal de la Circassie consiste en pelisse, en fourrures et en femmes, qu'ils vendent aux Turcs et aux Persans. Elles ont la réputation d'être plus belles qu'en aucun pays de l'Asie. Les hommes, au contraire, sont faits comme les autres Tartares mahométans ; ils sont basanés, et d'une taille médiocre ; mais épaisse. Le tour du visage est large et plat. Les traits sont grossiers ; ils

rasent leurs cheveux noirs, de la largeur de deux doigts, depuis le front jusqu'à la nuque, à l'exception d'une pointe qu'ils conservent sur le sommet de la tête. Ils portent un manteau de feutre ou de peau de mouton, noué sur l'épaule avec une aiguillette; mais ce manteau ne leur couvre qu'une partie du corps. Leurs armes sont l'arc et la flèche. Un grand nombre d'entr'eux se sert adroitement du sabre et des armes à feu. Ces hommes si laids, pourtant sont pères des plus belles femmes de l'univers. Il semble que la nature conserve à la sœur les formes les plus agréables de sa mère, tandis que le frère hérite de toute la difformité du père. Les Circassiens sont presque tous voleurs, perfides, barbares. Ceux qui vivent sous la domination russe, se civilisent peu-à-peu. Ils se nourrissent de la chasse, de leur bétail, de l'agriculture, excellent même à monter ces chevaux tartares, dont on vante tant la vîtesse.

Le Caucase est la plus haute des montagne d'Asie. Cette chaîne s'étend depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. Les Russes ont tracé, contre les habitans de ces montagnes, une ligne qui commence à Douskaia; la rivière de Curban et celle de

Turrak en furent long-tems les limites. Mais depuis on a travaillé à la prolonger par le Curban jusqu'à la mer Caspienne. Les forts qui servent à déterminer cette ligne, ne sont que des carrés revêtus d'un redan, et défendus par un fossé.

On ne peut pénétrer au travers de ces montagnes qu'avec des échelles, ou au moyen de quelques trous pratiqués dans le roc pour y poser le pied. La seule route praticable est celle que l'impératrice a fait construire pour communiquer avec Claflis. Les habitans du Caucase ne sont soumis, en général, à aucune forme de gouvernement fixe; ils sont divisés en plusieurs hordes; les unes obéissent à des princes, les autres à des vieillards. Ces peuples sont presque tous mahométans. Ils méprisent l'argent et bornent leur luxe à se procurer de belles armes. Ce qui mérite sur-tout l'attention des observateurs, c'est qu'il existe des rapports marqués entr'eux et les anciens patriarches. Ces montagnards font le plus grand cas de la valeur, et décernent comme une récompense, au plus brave d'entr'eux, l'honneur d'attaquer le premier l'ennemi. Ils sont enclins au vol, et punissent, par une amende de neuf fois la valeur de l'objet volé, celui

qui est assez mal-adroit pour se laisser surprendre.

LES CHINOIS.

La Chine est bornée au nord par la Tartarie et un mur de pierre d'une construction surprenante, de 500 lieues de longueur, à l'est; par la mer Pacifique, qui la sépare de l'Amérique septentrionale; au midi, par la mer de la Chine, et à l'ouest, par le Tonquin, les provinces de la Tartarie, et les montagnes du Tibet et de Russie. C'est le plus grand, le plus riche, le plus peuplé et le plus florissant Empire de l'univers. Il a 650 lieues du nord au sud, et environ 500 de l'est à l'ouest, sans y comprendre la partie de la Tartarie qui en dépend. Il n'en est pas d'aussi ancien dans le monde; il subsiste avec splendeur depuis 4,000 ans, sans que les lois, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller aient souffert d'altération sensible. Suivant le calcul le plus exact, sa population peut monter à 333 mil-

lions d'ames. On prétend que le nom de Chine dérive d'un mot chinois qui signifie milieu, d'après l'opinion où sont les Chinois, que leur pays est situé au milieu du monde.

Les Chinois sont de moyenne taille; ont le visage large, les yeux noirs et petits, le nez plus court que long, ils ont des idées particulières sur la beauté ; ils arrachent, avec des pinces, les poils de la partie inférieure du visage, n'en laissant qu'un petit nombre épars en forme de barbe. Leurs princes tartares les obligent de se couper les cheveux, et de ne porter, comme les mahométans, qu'un petit bouquet sur le haut de la tête. Dans les provinces septentrionales, ils ont le teint clair et basané vers le midi ; l'homme qui a le plus d'embonpoint est, à leurs yeux, le plus beau. Les gens de qualité et les savans, moins exposés au soleil, ont un teint délicat, et ceux qui sont adonnés aux lettres, laissent croître énormément leurs ongles, pour faire voir qu'ils ne s'occupent d'aucun travail manuel.

Les femmes ont de petits yeux, les lèvres arrondies et vermeilles, la chevelure noire, les traits réguliers et le teint délicat, quoique fleuri. La petitesse du pied est regardée

comme la principale de leurs beautés, et pour leur donner cette perfection, on ne manque pas de leur emmailloter étroitement les pieds dans leur jeunesse; en sorte que, dans un âge plus avancé, elles semblent chanceler plutôt que marcher. Ce bizarre attribut de la beauté a sans doute été imaginé par les anciens Chinois pour déguiser leur jalousie.

Les Chinois ont été peints comme les êtres du monde les plus vils, les plus malhonnêtes, les plus fripons n'employant la vivacité naturelle de leur esprit qu'à perfectionner l'art de duper les nations avec lesquelles ils trafiquent, et sur-tout les Européens, qu'ils trompent avec grand plaisir, notamment les Anglais; mais on observe que nul qu'un Chinois ne peut tromper un Chinois. Ils sont plus pointilleux et processifs qu'aucun peuple du monde. Leur hypocrisie est extrême, et les gens riches pratiquent les fourberies les plus avérées et emploient les moyens les plus bas pour s'avancer. Cependant on doit se rappeler que quelques-uns de ces derniers détails sont donnés par des gens qui avaient peu de connaissance des diverses parties de l'Empire, et ne connaisaient tout au plus

que les ports de mer, où ils se trouvaient probablement avec beaucoup de gens rusés et fripons. Mais il paraît injuste d'imputer à une grande nation un caractère vicieux, d'après un petit nombre de faits quelqu'aggravés qu'ils soient ; et nous n'avons pas une connaissance exacte des mœurs et du caractère des habitans. Il paraît que quelques jésuites missionnaires ont trop exalté les Chinois, et que d'autres écrivains les ont trop déprimés.

L'habillement varie suivant la distinction des rangs, et est entièrement réglé par la loi, qui a même fixé les couleurs distinctives des conditions. L'empereur et les princes du sang ont seuls le droit de s'habiller de jaune : certains mandarins ont celui de porter du satin fond rouge, mais seulement aux jours de cérémonie. En général, ils sont vêtus de noir, bleu ou violet. Les couleurs auxquelles sont bornés les gens du peuple sont le noir ou le bleu, et leur habit est toutoujours de drap de coton uni. Les hommes portent des chapeaux en forme de cloche, qui, pour les gens de qualité, sont ornés de joyaux. Le reste du vêtement est aisé et large, consistant en une veste avec une ceinture, habit ou robe par-dessus, des bot-

tines de soie piquées en coton, et une paire de caleçons. Les dames des provinces méridionales ne portent rien sur la tête. Quelquefois leurs cheveux sont ramassés dans un filet, et quelquefois épars. Leur habillement diffère peu de celui des hommes: seulement la robe ou vêtement de dessous a des manches larges et ouvertes. Au reste, l'habillement varie chez les deux sexes suivant le climat.

La nourriture du peuple est toujours la même, et il la renouvelle régulièrement toutes les quatre heures. Ses alimens sont du riz bouilli, quelquefois du millet, des légumes ou des navets coupés par morceaux et frits dans de l'huile. Quand il veut se régaler, il les assaisonne de quelque épicerie.

La manière de faire cuire le riz est le seul acte de propreté de la cuisine chinoise. Ils prennent une certaine quantité de riz, le lavent bien dans de l'eau froide, et le passent à travers un crible; ils le jettent ensuite dans de l'eau bouillante, et quand il est entièrement crevé, ils le tirent avec une cuiller et le passent une seconde fois: cette opération achevée, ils le remettent dans un vaisseau propre qu'ils couvrent, et l'y laissent jusqu'à ce qu'il devienne blanc comme la neige, et se revête d'une croûte.

Le riz, dans cet état, remplace avantageusement le pain.

La table sur laquelle ils mangent n'est pas élevée de plus d'un pied de terre, et ils s'asseoient autour sur le plancher. Le vaisseau qui contient le riz est placé auprès ; chacun en remplit son petit bassin, et le mange avec des végétaux frits, à l'aide de deux petits bâtons pointus. Rien n'approche de la voracité avec laquelle les Chinois devorent cet aliment. A l'exception des jours de sacrifices ou de réjouissances, le peuple fait rarement une meilleure chère. Sa boisson est une infusion de feuilles de thé, qu'il boit sans sucre. La préparation des viandes consiste à les couper en petits morceaux, et à les frire ensuite dans de l'huile avec des racines et des herbes : ils y ajoutent force vinaigre en guise de sauce.

Les peines, chez les Chinois, sont le plus souvent l'amende, l'emprisonnement, le fouet, l'exil en Tartarie. Il faut, pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'État, contre l'empereur, ou avoir versé le sang ; ce qui n'admet ni grace, ni commutation de peine. On ne distingue point en Chine le meurtre prémédité d'avec l'homicide involontaire. Le vol n'y subit jamais la mort, à

moins qu'il ne soit fait avec violence et cruauté. La modération des châtimens semble annoncer que le crime est rare, et on en voit peu en effet, hormis dans le tems de famine, qui se fait sentir plus souvent dans les différentes provinces que dans aucun pays de l'Europe, et où la rigueur des peines n'arrêterait pas davantage les coupables. Parmi les supplices, qui donnent la mort, ils regardent celui de la corde comme moins déshonorant que de perdre la tête : la perte d'une partie du corps est pour eux une infamie. Il y a eu quelques exemples où un criminel a pu se faire remplacer : quoique la loi s'y oppose, ses dispensateurs peuvent le tolérer ; et la piété d'un fils peut, en Chine, plutôt qu'ailleurs, lui faire demander le supplice qui était réservé à son père, pour lui en épargner la douleur. L'administration des prisons est bien réglée : on enferme dans des lieux séparés les coupables et les hommes emprisonnés pour dettes, sans qu'il leur soit permis d'avoir de communication, parce qu'on regarde comme impolitique et immoral d'allier le crime à l'imprudence et à l'infortune. Lorsqu'un débiteur, après avoir abandonné à ses créanciers tout ce qu'il possédait, ne les satisfait

point, on le condamne à porter en public un joug sur le cou, afin d'engager sa famille à le libérer, si toutefois elle en a les moyens : si le débiteur, s'est rendu insolvable en jouant ou par quelqu'autre marque d'inconduite, on lui inflige une punition corporelle et l'exil en Tartarie. Dans de certains cas, un homme peut se vendre lui-même, comme pour payer ce qu'il doit à la couronne, pour secourir son père dans la détresse, ou pour le faire enterrer décemment, s'il est mort. Celui qui s'est vendu est en droit, au bout de vingt ans, de redemander sa liberté, s'il a servi d'une manière irréprochable; s'il se comporte mal, il est esclave toute sa vie, ainsi que les enfans qu'il peut avoir vendus avec lui. Lorsque les débiteurs de l'empereur le sont frauduleusement, ils sont étranglés ; mais s'ils ne le sont que par suite d'infortune, on se borne à vendre leurs femmes, leurs enfans, leurs biens, et on les envoie en Tartarie. Les intérêts de l'empereur passent toujours avant tout; il n'est point de propriété qui puisse être à l'abri de ses droits.

En Chine, les différends et les procès sont bientôt terminés ; le desir de rendre justice n'y a pas multiplié à l'infini, comme

par-tout ailleurs, les formes et les plaidoyeries. La propriété, telle qu'elle soit, est établie d'une manière si simple, que son droit n'occasionne aucune contestation. Il n'y a ni douaires, ni substitution. Les sources des différends sont détruites chez les Chinois par le peu de commerce qu'ils ont avec les étrangers; par l'uniformité de leurs principes, de leurs usages, de leurs idées; par l'espèce de communauté dans laquelle vivent la plupart d'entr'eux, et particulièrement par l'union qui règne dans les familles. Il n'y a point d'hommes qui s'enrichissent à faire le métier de procureurs ou d'avocat. L'argent est le grand mobile des jugemens dans les tribunaux chinois, et ordinairement le droit se trouve au fond de la plus longue bourse. Les juges ne sont pas assez salariés pour être à l'abri de la tentation. Dans tous les différends qui s'élèvent entre les Chinois et les Tartares, il existe une partialité marquée, et l'on ne doit pas s'attendre que la balance de la justice soit tenue d'une main ferme entre le conquérant et le vaincus.

Dans le mariage, les parties ne se voyent jamais que le marché n'ait été conclu entre les parens, marché qui se fait ordinairement

quand les enfans deviennent adolescens. Le plus grand deshonneur, après celui de la stérilité, est de mettre au jour un grand nombre de filles, et si une femme de famille pauvre a le malheur d'en avoir trois ou quatre de suite, il n'est pas rare qu'elle les expose sur les grands chemins, ou qu'elle les jette dans la rivière en leur attachant au corps une gourde qui les soutient sur l'eau; et il se trouve souvent des gens riches et compatissans, qui, touchés des cris de ces enfans, les arrachent à la mort.

De tous les peuples de la terre, il n'en est point de plus magnifiques que les Chinois dans leurs funérailles. L'idée de la mort ne cesse de les tourmenter. Cependant elle leur paraît moins cruelle, s'ils peuvent acheter un cercueil et placer leurs tombeaux sur le penchant d'une colline, dans une situation agréable. Les gens d'un certain rang font faire, de leur vivant, leurs cercueils et leurs tombes. Personne n'est enterré dans l'intérieur d'une ville, et aucun cadavre n'y est introduit. Les Chinois dépensent des sommes excessives pour les funérailles, qui se font quelquefois six ans après la mort avec une magnificence dont rien n'approche. Ils louent des hommes

qu'ils habillent en blanc, pour le deuil et pleurer à la suite du convoi. Pendant plusieurs jours consécutifs, on promène le défunt sur la rivière au son des instrumens. Le bateau qui le porte et ceux qui l'accompagnent sont illuminés de manière que les feux, diversement colorés, forment des dessins jusqu'au sommet des mâts. Chaque Chinois a dans sa maison un tableau où sont écrits les noms de son père, de son ayeul et de son bisayeul et devant lequel il brûle souvent de l'encens et se proterne; et quand un père de famille meurt, le nom du bisayeul est effacé, et celui du nouveau décédé est ajouté au tableau.

Dès leur bas âge, les Chinois s'étudient à lever des poids de 100 et 150 livres, jusqu'à ce qu'ils puissent les lèver au-dessus de leurs têtes à bras tendus. Sept à huit sacs remplis de terre, et pendus au plancher, sont des champions contre lesquels ils s'exercent à se battre. Ils se mettent dans le milieu de ces différens sacs, les agitent, et tâchent d'en éviter les coups. Mais tous ces exercices ne les rendent pas courageux. Ils sont très-mauvais guerriers; et chaque fois qu'ils ont été attaqués par leurs voisins, ils ont toujours été vaincus.

Aucune de leurs villes ne pourrait soutenir un siège de trois jours. Tous leurs forts sont à-peu-près ronds et sans élévation. Les murs n'ont point d'épaisseur; et les embrâsures inégales ne forment qu'un simple trou fait de manière qu'on ne peut diriger le canon que dans un seul point : leur artillerie n'est propre qu'à des réjouissances; leurs fusils sont à mêche ; et, quand ils s'en servent, ils détourne la tête, après avoir ajusté le coup.

Toute la surface de l'empire, à quelque chose près, est employée à produire la nourriture de l'homme ; il n'y a que fort peu de pâturages, et point de prairies, ni de champs ensemencés d'avoine, fèves ou navets pour nourrir aucune espèce de bétail. Les laboureurs chinois regarderaient une prairie quelconque comme une terre en friche. Ils mettent tout en grain, et par préférence les terres qui, sont plus basses, et par conséquent plus fertiles ; ils prétendent qu'une mesure de terre ensemencée en grains, rendra autant de paille pour nourrir les animaux, qu'elle aurait rendu de foin, et que, par leur méthode, on gagne tout le produit en grains. Voilà leur système suivi d'un bout de l'empire à l'autre, depuis

l'origine de la monarchie, confirmé par l'expérience de plus de quarante siècles, chez la nation du monde la plus attentive à ses intérêts. Les montagnes même les plus escarpées sont rendues pratiquables et fertiles; on les voit toutes coupées en terrasses, représentant de loin des pyramides immenses divisées en plusieurs étages, qui semblent, s'élever au ciel. Chacune de ces terrasses porte annuellement sa moisson de quelque espèce de grain, souvent même du riz; et ce qu'il y a d'admirable, c'est de voir l'eau de la rivière, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en terrasse, jusqu'à son sommet, par le moyen d'un chapelet portatif, que deux hommes seuls transportent et font mouvoir. D'après cette esquisse, on peut juger qu'il n'est point de contrée sur la terre où l'agriculture soit plus florissante qu'en Chine; mais ce n'est ni aux procédés particuliers que suivent les cultivateurs, ni à la forme de leur charrue et de leur semoir qu'elle doit cet état florissant de sa culture, et l'abondance qui en est le résultat. Elle la doit à son gouvernement, dont les fondemens profonds et inébranlables furent posés pour la raison seule, en même tems

que ceux du monde ; à ses lois dictées par la nature aux premiers hommes, et conservées précieusement de génération en génération, depuis le premier âge de l'humanité, dans tous les cours réunis d'un peuple innombrable, plutôt que dans des codes obscurs, rédigés par des hommes fourbes et trompeurs. Enfin la Chine doit la prospérité de son agriculture à ses mœurs simples, comme à des lois également avouées par la nature et la raison. De plus, cet art est honoré, protégé, pratiqué par les empereurs, par les grands magistrats qui sont la plupart des fils de simples laboureurs élevés, suivant l'usage constant, par leur seul mérite, aux premières dignités de l'empire, enfin par toute la nation qui a le bon sens d'honorer l'art le plus utile, celui qui nourrit les hommes préférablement aux arts de pur agrément.

Chaque année, le quinzième jour de la première lune, qui répond ordinairement aux premiers jours de mars, l'empereur fait en personne la cérémonie de l'ouverture des terres. Le prince se transporte en grande pompe au champ destiné à la cérémonie. Les princes de la famille impériale, les présidens des cinq grands tribunaux et un nombre infini de mandarins l'accompagnent ;

deux côtés du champ sont bordés par les officiers et les gardes de l'empereur; le troisième est réservé à tous les laboureurs de la province, qui accourent pour voir leur art honoré et pratiqué par le chef de l'empire; les mandarins occupent le quatrième. L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne et frappe neuf fois la tête contre terre pour adorer le Tien, c'est-à-dire le dieu du ciel; il prononce à haute voix une prière réglée par le tribunal des rits, pour invoquer la bénédiction du grand-maître sur son travail, et sur celui de tout son peuple qui est sa famille; ensuite, en qualité de premier pontife de l'empire, il immole un bœuf qu'il offre au ciel comme au maître de tous les biens; pendant qu'on sacrifie la victime, et qu'on la place sur un autel, on amène à l'empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le prince quitte ses habits impériaux, saisit le manche de la charrue et ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ, puis, d'un air aisé, il remet la charrue aux principaux mandarins qui labourent successivement; se piquent les uns les autres de faire ce travail honorable avec plus de dextérité. La cérémonie se termine par une distribution

d'argent et de pièces d'étoffe que l'on fait aux laboureurs qui sont présens, et dont les plus habiles exécutent le reste du labourage avec adresse et promptitude, en présence de l'empereur. Quelque tems après qu'on a donné à la terre tous les labours et les engrais nécessaires, l'empereur vient de nouveau commencer la semaille de son champ, toujours avec cérémonie et en présence des laboureurs. La même cérémonie se pratique le même jour dans toutes les provinces de l'Empire, par les vice-rois, assistés de tous les magistrats de leur département, et toujours en présence d'un grand nombre de laboureurs de la province.

Le Lama est le chef de la religion des Chinois; quand il daigne se rendre à Pékin, l'empereur envoie ses fils au-devant de lui, fait bâtir sur sa route des maisons tout exprès pour l'y recevoir; et, dans ses états, le Lama ne peut laisser entrer aucun étranger sans la permission de l'empereur.

La religion des Chinois n'est pas uniforme. On distingue, parmi eux, trois principales sectes; celles des lettrés, qui suit la doctrine de Confucius, celle de Lao-Kium, et celle de Foé, qui est la plus ancienne et la plus considérable. Aux précieux dogmes de l'u-

nité d'un dieu et de l'immortalité de l'ame, qui font la base de ces trois sectes, elles ajoutent diverses superstitions analogues au caractère craintif et naturellement pusillanime des Orientaux. Celle de Foé admet la métempsycose. Leur morale approche de celle du christianisme ; mais comme nous ne connaissons presque rien de leur religion, que par les jésuites, nous ne pouvons adopter, pour vérité, tout ce que ces pères nous ont dit de la conformité de la religion des Chinois avec celle des chrétiens. On doit convenir que ces jésuites étaient des gens très-habiles, et qu'ils ont fait des progrès étonnans, il y a plus d'un siècle, dans les conversions ; mais ils se sont mépris sur le caractère de l'empereur, qui était leur patron ; car il ne s'aperçut pas plutôt qu'ils aspiraient réellement à la direction du gouvernement civil, qu'il les chassa, fit raser leurs églises, et défendit l'exercice de leur religion. Depuis ce tems, le christianisme n'a point figuré à la Chine. Les prêtres de Foé s'appellent bonzes. Le nombre en est prodigieux, et l'on assure qu'on en compte plus d'un million dans l'empire. Tous ne vivent que d'aumônes. Ces mendians cachent beaucoup d'orgueil et d'avidité, sous le manteau du désintéressement

et de la modestie. Leur chef jouit des plus grands privilèges. Quand il se présente chez le vice-roi de la province, il ne rend le salut qu'après avoir été salué par ce grand mandarin, et il s'assied devant lui, sans en attendre l'ordre.

Les pagodes ou temples sont particulièrement remarquables par le goût et l'imagination qui ont présidé à leur bâtisse, ainsi que par leur grandeur, la bizarrerie de leurs ornemens et la laideur de leurs idoles. Les Chinois sont singulièrement passionnés pour les cloches, qui même donnent le nom à une de leurs solemnités. Il y a à Pékin une cloche de 120,000 pesant; mais le son en est désagréable.

Dans la partie opposée de chaque pagode se trouve un petit édifice destiné à des exercices religieux, au milieu duquel est dressé un autel avec des figures de porcelaine aussi colossales que celle du dieu placé au-dessus. Il y a sur chaque côté de l'autel des chandeliers qu'on allume régulièrement le matin et le soir, ainsi qu'à toutes les heures du jour où il se présente des personnes pour prier, à la charge de payer. Devant chaque figure est une petite lampe garnie de mêches qui brûlent pendant tout le tems que dure

la prière. La prière achevée, on éteint la flamme, mais la mêche continue de brûler. Après cette cérémonie, un des desservans prend un petit marteau, et frappe trois coups sur une cloche suspendue au-dessus de l'autel. Les personnes alors présentes s'agenouillent devant les figures, et inclinent trois fois la tête jusqu'à terre, ayant leurs mains jointes qu'elles élèvent ensuite au-dessus de leur tête, lorsqu'elles se redressent. Une salutation profonde termine cet acte journalier de religion, que les Chinois appellent Chin-chinjosh ou adoration de Dieu. Tel est le culte intérieur qui est professé dans tout l'empire de la Chine. Depuis le paysan jusqu'à l'empereur lui-même, chacun y possède un autel et une divinité. La plus chétive habitation a ses idoles, différant, comme on l'imagine, pour la grandeur et la richesse de celles du palais impérial.

Il n'existe en Chine de cimetières publics que dans le voisinage des grandes villes, et que hors de leur enceinte; ailleurs on est enterré là où on meurt. Les tombeaux sont décorés de trophées plus ou moins élégans, suivant le rang ou la richesse du défunt. Les Chinois sont assez dans l'usage de préparer, de leur vivant, l'asyle funèbre qui doit les

recevoir après leur mort. Il y en a qui placent leurs sépulcres ou tombeaux sur la cîme des montagnes. Qu'une superstition aimable fasse déposer les restes d'une épouse chérie ou d'un enfant, d'un frère ou d'un ami, sur les hautes régions du globe pour les rapprocher du lieu vers lequel, suivant la mytologie païenne, les ames, dégagées des corps, dirigeaient leur vol, ce mouvement est dans la nature, et ne contrarie en rien la religion. Mais quelques-uns de ces monumens, consacrés aux morts, sont placés dans des situations d'un accès si difficile, qu'il serait dangereux aux vivans de vouloir les aborder.

La langue chinoise ne contient que trois cent trente mots, tous monosyllables; mais chaque mot est prononcé avec tant de diverses modulations, qui ont chacune leur sens différent, que la langue est plus riche qu'on ne l'imaginerait d'abord, et met les Chinois en état de s'exprimer très-bien dans toutes les occassions ordinaires de la vie. Les missionnaires qui ont adapté de leur mieux les caractères européens à l'expression des mots chinois, ont imaginé onze marques et aspirations différentes (dont quelques - unes très - compliquées) pour

peindre les différentes modulations, élévations ou abaissemens de la voix, qui distinguent les diverses significations d'un même monosyllable. Le langage oral étant aussi stérile et aussi resserré, est peu propre à la littérature ; c'est pourquoi on se sert dans cette partie de caractères arbitraires, dont la multiplicité et la complication sont étonnantes : on en compte à-peu-près quatre-vingts mille. Ce langage écrit ne s'adressant qu'à l'œil, et n'ayant aucune affinité avec la langue parlée, celle-ci est toujours restée rude et non-parlée, tandis que la première a reçue tout le perfectionnement possible.

Le génie des Chinois leur est particulier : sans aucune idée de ce qui est beau dans les écrits, régulier dans l'architecture, ou naturel dans la peinture, ils saisissent le vrai sublime dans la disposition de leurs jardins et la distribution de leurs terreins. Ils font des opérations d'arithmétique avec une vîtesse incroyable, mais différemment des européens. Avant que ceux-ci eussent mis le pied dans leur pays, ils ignoraient les mathématiques et tous les arts qui en dépendent. Ils n'avaient nul appareil commode pour les observations astronomiques ; et ce

qu'il y avait parmi eux de connaissances métaphysiques n'était que dans la tête de leurs philosophes. Mais les arts, introduits par les jésuites, y ont fleuri peu de tems, et sont presque tombés vers l'époque du règne de Canghi, contemporain de Charles II et de Louis XIV, et il n'est pas probable qu'ils se relèvent jamais. On croit assez généralement qu'ils connaissaient l'impression avant les Européens; mais cela ne peut être vrai que de l'impression en planches gravées, les caractères fondus et mobiles étant assurément une invention des Hollandais et des Allemands. Les Chinois ont cependant des almanachs imprimés avec des planches massives, plusieurs siècles avant la découverte de l'impression en Europe.

La difficulté d'apprendre et de retenir une aussi grande quantité de signes arbitraires qu'on en trouve dans ce qui peut être appelé la langue écrite des Chinois, retarde beaucoup les progrès de l'érudition. Mais il n'y a aucun pays où la science jouisse d'autant d'honneurs et de récompenses, et où il y ait plus d'encouragemens à la cultiver. Les lettrés sont respectés comme une espèce particulière, et forment la seule noblesse connue à la Chine. Quelque basse que soit

leur naissance, ils deviennent mandarins, d'un ordre d'autant plus élevé, que leur science est plus étendue ; mais, de l'autre côté, dans quelque rang qu'ils soient nés, ils tombent promptement dans la pauvreté et l'obscurité, s'ils négligent les études qui ont élevé leurs pères. On a remarqué qu'il n'y a point de nation dans le monde où le chemin aux premières places de l'Etat soit plus librement ouvert aux plus basses classes, et où il y ait moins de grandeur héréditaire. Les Chinois divisent tous leurs ouvrages de littérature en quatre classes ; la première est celle du roi, où sont les livres sacrés, qui renferment les principes de la religion chinoise, de la morale du gouvernement et divers écrits curieux et obscurs sur ces importans sujets. L'histoire forme une classe à part ; cependant ils placent dans la première quelques monumens historiques, à cause de leur rapport avec la religion et le gouvernement, et entr'autres la *Tekun-Tficou*, ouvrage de Confucius, qui contient les annales de douze rois de Low, pays natal de ce sage illustre. La seconde classe est celle du Su ou Che, formée des histoires ou historiens. La troisième, nommée Tsu ou Tse, com-

prend la philosophie et les philosophes, et tous les ouvrages des lettrés chinois, les productions des religions et des sectes étrangères, que les Chinois considèrent seulement sous le point de vue d'opinions philosophiques, et enfin tous les livres relatifs aux sciences, mathématique, astronomique, physique, militaire, art de la divination, agriculture et les arts et les sciences en général. La quatrième classe, appellée Tcie ou Mélanges, contient tous les ouvrages de poésie des Chinois, leurs pièces d'éloquence, leurs chansons, romans, tragédies et comédies. Les lettrés chinois, dans toute les époques de leur monarchie, se sont moins appliqués à l'étude de la nature, et aux recherches de la philosophie naturelle, qu'à celles de la morale, à la science pratique de la vie sociale, à la politesse et aux manières. On prétend que ce ne fut pas antérieurement à la dynastie de Song, dans le dixième ou onzième siècle après J. C., que les philosophes chinois formèrent des hypothèses sur le système de l'univers, et entamèrent des discussions scholastiques, en conséquence peut-être des relations qu'ils avaient eues long-tems avec les Arabes qui étudiaient, avec ardeur, les ouvrages d'Aris-

tote. Mais depuis que les Chinois ont commencé à donner quelqu'attention à la philosophie naturelle, ils y ont fait beaucoup moins de progrès que les Européens.

Les Chinois s'attribuent, avec raison, l'invention de la poudre à canon, dont ils firent usage contre Gengis-Kan et Tamerlan. Ils paraissent n'avoir point connu les armes à feu portatives, et ne s'être servis que de canons, qu'ils nomment machines à feu. Leur industrie, dans les manufactures d'étoffe, de porcelaine, de lague et autres fabriques sédentaires, est étonnante et ne peut être comparée qu'à leurs travaux de campagne, tels que la construction des canaux, l'applanissement des montagnes, la formation des jardins, et la navigation de leurs jonques et bateaux.

On ne trouve pas chez les Chinois un seul peintre ; ils ne mettent ni dessin, ni composition dans leurs ouvrages. Il est vrai qu'ils appliquent agréablement les couleurs sur le verre; mais les couleurs pures et tranchantes qu'ils posent les unes à côté des autres, ne forment qu'une peinture très-imparfaite. Leurs tableaux, mal dessinés, ne brillent que par l'enluminure. Après les avoir tracés, ils ne les ébauchent point pour

juger des proportions; ils travaillent séparément chaque partie, et la finissent sans penser à l'ensemble. Incapables de rien composer, ils calquent tout ce qu'ils peignent; et comme celui qui peint la tête et les bras ne sait pas peindre les draperies, le tableau passe dans une seconde main, et de-là dans une troisième qui se charge du fond. Ils n'ont d'ailleurs aucune idée de la perspective. Le fond est aussi brillant en couleur que les figures, et c'est dans les nues qu'ils placent les lointains.

Quant à la sculpture, ils la connaissent à peine. On ne voit chez eux aucune statue de marbre et de pierre. Leurs pagodes renferment seulement quelques grandes figures de bois ou de carton peint; elles sont toutes gigantesques, difformes et sans proportion; toute la figure est unie par deux morceaux de bois qui correspondent de la tête aux pieds, et la font tenir droite sur son piédestal; aussi n'ont-elles aucune grâce. On connaît leurs magots qui sont aujourd'hui répandus dans toute l'Europe. Ils modèlent encore le portrait; mais rarement ils saisissent la ressemblance. Leurs procédés, à cet égard, sont très-défectueux. L'artiste fait d'abord une tête d'imagination, tandis que

l'un de ses apprentifs s'occupe à faire le corps ; il tâche ensuite d'en rapprocher les traits de ceux de l'original ; et quand cette tête est finie, on la place sur le corps par le moyen d'un morceau de bois qui les traverse et les unit ; puis un ouvrier y colle plusieurs couches de papier fin, et remet l'ouvrage à un troisième, qui y passe alternativement des couches de blanc et de rouge.

La géométrie et l'architecture n'y sont pas mieux cultivées; on n'y trouve point d'architecte. Les temples qui, dans tous les autres pays inspirent le respect par leur magnificence, n'ont rien de majestueux à la Chine. Ils sont cependant embellis au-dehors. Les colonnes, qui en sont le principal ornement, sont de bois et de la même grosseur dans toutes leurs parties. On les place fort près les unes des autres ; et cette disposition fait que les pagodes ressemblent plutôt à des halles qu'à des temples : aussi ne les connaît-on que par quelques figures colossales en carton qui décorent la porte.

Leur opinion sur les planètes, qu'ils élèvent autant que les étoiles, prouve assez leur ignorance en fait d'astronomie. Il en est ainsi des terreurs singulières qu'ils

éprouvent à l'approche des éclipses. Quand elles sont annoncées, on les affiche trois jours avant qu'elles n'arrivent; et il est expressément enjoint à tous les Chinois de prier alors la divinité, pour que le crapaud à trois pattes n'avale pas le soleil. Chez les Chinois, et presque chez tous les Indiens, le jour de la nouvelle lune de mars est le premier jour de leur année.

Ils ne sont pas mieux instruits en géographie. La terre, selon eux, est de forme carrée, et leur Empire est dans le centre. La marine est encore une science dont ils ne se doutent pas. Leurs vaisseaux sont des machines énormes; il y en a qui portent jusqu'à mille tonneaux. Les deux extrêmités sont prodigieusement élevées, et présentent aux vents une surface considérable. Il en périt plus de la moitié, parce qu'étant une fois sur le côté, ils ne peuvent plus se relever. Leurs ancres sont de bois, leurs voiles de nattes, et leurs cables de rotins. Ils ne connaissent pas les instrumens avec lesquels les Européens prennent hauteur. Leurs pilotes sont aussi ignorans que pourrait l'être le moindre mousse. Ceux qui vont au Japon ou aux Philippines se gouvernent par les astres, comme le sauvage le plus grossier; et ceux

qui font voile vers Batavia, Malaca ou Queda, ne quittent jamais la terre de vue. Quant à l'anatomie, elle est en horreur à la Chine. La médecine et la chirurgie y sont à peine connues.

La musique des Chinois est toute aussi mauvaise que celle des Indiens. Celui qui fait le plus de bruit, passe ordinairement pour être le meilleur musicien. Jamais aucun d'eux n'a pu faire une bonne montre, pas même une pendule, malgré les leçons qu'ils ont reçues à ce sujet des artistes Européens. Leurs soieries, que l'on admire en Europe, parce qu'elles viennent de loin, et qu'elles sont à tres-bon compte dans le pays, ne pourraient entrer en parallèle avec celles de nos manufactures de Lyon. Quant aux métiers dont ils se servent pour la faire, ils sont bien loin d'avoir la simplicité des nôtres; encore ne les doivent-ils qu'aux lumières des jésuites.

La Chine est si heureusement située, et produit une telle variété de matières premières pour les manufactures, qu'on peut la nommer la patrie de l'industrie; mais c'est une industrie sans goût ni élégance, quoique douée de beaucoup d'adresse et de propreté. Les Chinois font du papier avec

l'écorce du bambou et d'autres arbres, de même qu'avec du coton, mais il n'est pas comparable au papier européen pour l'écriture ni l'impression. L'encre à l'usage du dessin est bien connue en Europe; on dit qu'elle se fait avec de l'huile et de la fumée de lampe. La fabrication de ce genre de poterie, connue en Angleterre sous le nom de China, a long-tems été un secret en Europe, et a procuré des sommes immenses aux Chinois. Les anciens en faisaient grand cas, et la connaissaient sous le nom de porcelaine, mais elle se fabriquait alors beaucoup mieux qu'à présent. Quoique le peuple fasse encore un secret de ce travail, il est bien connu maintenant que la matière principale est une terre pulvérisée et préparée, et que dans plusieurs pays de l'Europe, la porcelaine est beaucoup mieux manufacturée qu'à la Chine. Les soieries de ce pays consistent assez généralement en gazes unies et à fleurs, et l'on dit que c'est-là que ce genre de fabrique a été inventé, l'art d'élever des vers à soie y ayant pris naissance. Ils travaillent également les soieries d'une manière plus durable, et leurs étoffes de coton et autres sont fameuses pour leur légèreté et leur

chaleur. Le thé est leur principale branche de commerce : il s'exporte dans tous les pays, les Anglais en enlèvent la majeure partie. Il y a beaucoup de sortes de thé; celui que nous avons ici est regardé en Chine comme le rebut. Celui que l'empereur prend vaut plus de cent francs la livre. Le ginseng (1) et la rhubarbe sont aussi des articles d'exportation et de commerce.

On sait que leur commerce est ouvert à toutes les nations européennes, avec lesquelles ils trafiquent en argent comptant, car tel est l'orgueil et l'avarice des Chinois, qu'ils ne croient aucunes manufactures étrangères égales aux leurs. Néanmoins il est certain que depuis la découverte de la manière de faire la porcelaine, et depuis les progrès que les Européens ont faits dans l'art

---

(1) Le ginseng est une plante qui a la précieuse vertu de fortifier l'estomac et de purifier le sang. Elle croît sur les confins de la Tartarie, près de la grande muraille; on la retrouve aussi dans le Canada. Sa racine est un navet, tantôt simple, tantôt divisé en deux. Le gouvernement chinois fait cueillir, tous les ans, cette plante par dix mille soldats tartares, dont chacun doit rendre gratuitement deux onces du meilleur ginseng. On leur donne, pour le reste, un poids égal en argent.

de tisser les étoffes, le commerce de la Chine a bien décliné.

La sécurité des voyageurs et la facilité du transport de leurs personnes, des marchandises de tous genres, paraissent avoir été l'objet d'une attention particulière de la part de l'administration. Le soin avec lequel les chemins publics sont rétablis et entretenus, contribue beaucoup à la sécurité. Ils sont en général fort larges; ils sont pavés dans toutes les provinces méridionales, et quelques-uns le sont aussi dans celles du nord. Pour les rendre commodes, et les tenir de niveau, autant que possible, on a comblé des vallées, coupé des rochers et des montagnes. La plupart de ces chemins sont bordés d'arbres très-hauts, et quelquefois de murs élevés de 8 à 10 pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les champs; les murs ont des ouvertures à de certains intervalles, pour livrer passage aux chemins de traverse qui conduisent aux différens villages. Sur toutes les grandes routes, il y a d'espace en espace, des bancs couverts, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver ou de la chaleur brûlante de l'été.

On ne manque point d'auberges sur les

principales routes, et même sur celles de traverse. Les premières sont très-spacieuses, mais fort mal pourvues. On est souvent obligé de porter son lit avec soi, ou l'on se trouve réduit à coucher sur une simple natte. Le gouvernement exige de ceux qui les habitent de donner le logement seulement à ceux qui le demandent en le payant.

On trouve plusieurs tourelles, nommées maisons de postes, bâties à quelque distance l'une de l'autre, où l'on voit un drapeau auquel sont suspendues les armes impériales. Ces postes sont gardés par des soldats qui courent avec grande célérité de l'un à l'autre, portant les dépêches qui intéressent l'empereur. Les tourelles sont placées en vue l'une de l'autre, et peuvent, par des signaux, faire passer promptement la nouvelle de tout événement remarquable. De cette manière la cour se trouve instruite, dans le moins de tems possible, de tous les troubles qui arrivent aux extrémités de l'Empire.

L'autorité de l'empereur de la Chine est purement despotique. Ce prince s'intitule: Fils sacré du Ciel, unique Gouverneur de la Terre, Grand-père de son Peuple. Il a un trône sur lequel on porte des offrandes;

il est adoré; on se prosterne devant lui. S'il adresse la parole aux seigneurs de sa cour, ils doivent fléchir le genou, en recevant ses ordres. Tout ce qui l'entoure partage le respect outré qu'on lui prodigue. Un mandarin manquerait essentiellement à son devoir, s'il passait devant la porte de son palais, à cheval ou en voiture. Quand il sort, tous les Chinois ont ordre de se renfermer dans les maisons. Celui qui se trouve sur son passage, ne peut éviter la mort qu'en tournant le dos, et en se prosternant la face contre terre. C'est pour cela qu'aucune maison chinoise n'a de fenêtres sur la rue. On ferme soigneusement les boutiques devant lesquelles l'empereur doit passer, et ce prince ne marche jamais sans être précédé de 2,000 licteurs, qui portent des faisceaux, des haches et divers autres instrumens propres à caractériser le despotisme oriental.

Le pouvoir du mandarin est tout aussi illimité que celui du prince dont il tient son autorité : telle est la marche du gouvernement despotique. Un officier de cette espèce, passant dans une ville, fait arrêter qui bon lui semble, pour le faire expirer sous les coups, sans que personne ose em-

brasser sa défense. Cent bourreaux sont les terribles avant-coureurs qui l'annoncent par une espèce de hurlement. Si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaînes ou de bambous. Cependant le mandarin n'est pas lui-même à l'abri du bâton. L'empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère prévarication. La loi a étendu les chaînes de l'esclavage jusqu'aux princes du sang. Pour montrer leur soumision, les plus grands mandarins portent toujours avec eux l'instrument de leur supplice. Ce sont des chaînes et un coutelas renfermés dans un coffre couvert de toile peinte, et porté par deux hommes qui les précèdent. Si l'empereur les mande, ils sont obligés de se couvrir de ces chaînes, et de paraître en cet état pour lui prouver son obéissance.

Outre la grande doctrine de l'obéissance patriarchale, la Chine a des lois somptuaires et des réglemens sur la dépense permise aux différentes classes de sujets, lois très-utiles au maintien de la tranquillité publique, et capables de prévenir les effets de l'ambition. Par les institutions en vigueur, les mandarins peuvent faire des remontrances à l'empereur, mais de la manière la plus sou-

mise, sur les erreurs de son gouvernement; et lorsque c'est un prince vertueux, cette liberté est souvent suivie des effets les plus salutaires. Il n'y a aucun pays au monde qui soit aussi bien pourvu que la Chine des magistrats chargés de rendre justice tant au civil qu'au criminel; mais souvent cet avantage se trouve sans efficacité par le défaut de vertu publique dans ses magistrats.

Quelques auteurs prétendent que les revenus de l'empire montent à près de 500,000,000 de francs, et l'abbé Grosier les porte à 1,000,000,000 de francs; mais cela ne peut s'entendre en argent, le numéraire étant rare à la Chine. Les taxes qui se perçoivent en riz ou autres denrées pour le service du gouvernement sont extrêmement considérables, et peuvent être facilement imposées, le rôle étant dressé annuellement de chaque famille et de ce qui est nécessaire à sa subsistance. La dixième portion de tous les biens de la terre appartient à l'empereur. Voilà le seul impôt territorial connu en Chine depuis l'origine de la monarchie; et, ce qu'il y a d'heureux, le respect des Chinois pour les usages anciens est tel, qu'il ne saurait tomber dans l'esprit de l'empereur de vouloir l'augmenter, ni dans celui

des sujets de craindre cette augmentation. Le peuple le paie en nature, non à des fermiers avides, mais à des magistrats intègres qui en sont les régisseurs naturels. Qui pourrait calculer le montant de ce tribut qui paraît si modique, mais qui est levé sur toutes les terres d'un aussi vaste Empire, le mieux cultivé qu'il y ait au monde? Ce tribut est payé avec d'autant plus de fidélité, qu'on connaît l'usage auquel il est destiné. On sait que la partie de cette dîme est renfermée dans des magasins immenses, distribués dans toutes les provinces de l'Empire, et réservée pour la subsistance des magistrats et des soldats: on sait que, dans le cas de disette, ces magasins sont ouverts à un peuple qui est dans le besoin, et qui reconnaît le prix d'une denrée qu'on a tirée de lui dans son abondance. Enfin toute la nation sait que l'autre partie de cette dîme est vendue dans les marchés publics, et que le produit en est porté fidèlement dans les trésors de l'Empire, dont la garde est confiée au tribunal respectable du Houpou, pour n'en sortir que dans les besoins communs de la famille.

La Chine est maintenant un Empire

beaucoup plus puissant qu'avant la conquête qu'en firent les Tartares orientaux, en 1644. Cet avantage est dû à la politique consommée de Chamtchi, premier empereur tartare de la Chine, qui obligea ses sujets héréditaires à se conformer aux manières et à la police des Chinois, et força ceux-ci à adopter les vêtemens et les armes des Tartares. De cette manière, les deux nations furent incorporées. Aux Chinois furent réservés tous les offices civils de l'Empire, l'empereur fit de Pékin le siége de son gouvernement, et les Tartares s'accoutumèrent promptement à un changement de pays et de condition qui leur était si avantageux. Néanmoins cette sécurité dont jouissent les Chinois vis-à-vis des Tartares, leur coûte tout ce qui tient au militaire ; le pouvoir de ceux-ci étant le seul formidable dans l'Empire. L'unique danger, qui le menace à présent, est l'inexpérience dans les armes. L'armée de la Chine consiste, dit-on, en plus de deux millions d'hommes, mais dans ce nombre sont compris tous les employés à la perception des revenus, à l'entretien des canaux, des grandes routes, et au maintien de la paix intérieure. Les gardes impériaux monà environ 30,000.

L'uniforme des soldats chinois consiste en un pantalon de nankin noir très-large avec des bas de coton piqué, faits en forme de bottes. Avant de chausser ces espèces de bottes, et de les relever sur leurs pantalons, ils enveloppent leurs pieds d'un duvet de coton. Ils portent aussi de gros souliers faits de coton, dont les semelles ont au moins un pouce d'épaisseur, et fort larges à la pointe. Leurs pantalons n'ont point de ceinture; ils les ferment avec un simple ruban, auquel est suspendu un petit sac de cuir, leur servant de bourse pour serrer leur argent. Ils ne font usage ni de chemises, ni de camisoles, ni de cols ou de cravattes; mais ils portent un large manteau de nankin noir, dont les manches très-amples se terminent par un parement de nankin rouge. Ils ont au milieu du corps une ceinture ornée dans le centre d'une pierre brillante de la grandeur d'un écu de trois livres. A cette large ceinture sont suspendus d'un côté une pipe et un sac à tabac, et de l'autre un éventail: ces objets leur sont fournis annuellement aux frais de l'empereur, ainsi qu'une portion journalière de tabac, dont la plante est très-commune dans toute la Chine. Leurs drapeaux de différentes

couleurs sont presque tous d'une étoffe de soie verte, bordés en rouge, et ornés d'inscriptions en lettres d'or. Les soldats portent leur épée du côté gauche, mais la poignée est placée en arrière, et la pointe en devant; de sorte que lorsqu'ils veulent la tirer du fourreau, ils passent leurs mains derrière le dos, et retirent leur arme sans être aperçus, et avec une telle dextérité, qu'un ennemi qui ne connaîtrait pas cette manœuvre, aurait déjà reçu le coup avant de s'être mis en défense. Un arc traverse leur bras gauche, et de leurs épaules pend un carquois qui contient ordinairement douze flèches. Quelques-unes sont armées d'instrumens de fer rouillé. Leur tête est rasée tout entièrement, à l'exception d'une petite partie sur le derrière, où les cheveux qu'ils entretiennent avec soin pour les faire grandir, forment une tresse qui leur tombe sur le dos, et dont l'extrémité est attachée avec un ruban. Ils sont couverts d'un chapeau de paille peu profond, et très-joliment fait, qu'ils retiennent au moyen d'un cordon noué sous le menton, et qu'ils ornent d'une touffe de poils de chameaux peints en rouge.

Quant aux forces maritimes, elles consis-

tent principalement en jonques (1), et autres petits bâtimens qui vont et viennent le long des côtes, ou pour trafiquer avec les provinces voisines, ou pour s'opposer à des descentes subites.

Il a été publié, en 1772, un traité sur l'art militaire, traduit de chinois en français, et d'après lequel ont peut croire les Chinois, très-versés dans la théorie de cet art; mais la prudence, la surveillance et la circonspection, sont particulièrement recommandées

---

(1) Ces jonques sont construites de bambous, avec un fond plat. Leur grandeur varie de trente à cent pieds; les plus larges ont de vingt à trente : cette mesure décroit à proportion pour les autres. La plupart de ces jonques portent de deux à trois cent tonneaux; elles ne tirent cependant que trois pieds d'eau, de sorte qu'elles peuvent naviguer sans risque sur les rivières les moins profondes. Quelques-unes ont deux mâts, mais le plus grand nombre un, avec une espèce de gouvernail très-pesant. Tous les vaisseaux qui naviguent sur les rivières de la Chine, ont une lampe attaché à la tête du mât, qu'on allume aussi-tôt qu'il fait nuit, pour prévenir les accidens qui, sans cela, seraient très-fréquens, par la quantité de bâtimens qui se croisent en différens sens. Ces lampes sont faites de papier transparens, sur lequel se lisent, en lettres imprimées, le nom de la jonque, celui des passagers qu'elle porte, ainsi que leur rang.

à leurs généraux ; et l'une de leurs maximes est de ne jamais combattre, si il ne sont en plus grand nombre ou mieux armés que les ennemis.

Les monnaies, qui ont cours dans la Chine, sont les suivantes :

La conderine = 10 caxies, vaut . . .	0 f.	04 c.
La mace = 10 conderines	0	80
La roupie = 35 conderines	2	80
Le dollar = 2 roupies.	5	60
La rixdale = 70 conderines	5	60
L'écu = 7 maces	5	60
La crown = 2 roupies	3	60
La taël = 10 maces.	8	00

Toutes ces monnaies sont en lingots, avec une marque dessus pour attester le poids qui est ordinairement de dix onces.

LES JAPONAIS.

L'EMPIRE du Japon est composé de plusieurs îles, voisines les unes des autres, et dont les principales sont celles de Japon ou Niphon et de Jedso. Elles sont situées à environ 50 lieues à l'est de la Chine, et

s'étendent depuis le 30e. jusqu'au 41e. deg. 40 min. de longitude est. Il est difficile d'abandonner ces îles à cause des rochers élevés qui les entourent, et de la fréquence des tempêtes. On y ressent souvent des tremblemens de terre. L'air, en général, est sain et assez tempéré, plus froid néanmoins que chaud. Le terroir est en général peu fertile; mais l'industrie des habitans y supplée, et l'on y recueille du bled, de l'orge, du millet, du riz et du thé.

Les Japonais en général sont basanés; il y en a quelques-uns, notamment les femmes, qui sont presque blancs. Comme les Chinois et les Tartares, ils ont les yeux petits, les sourcils hauts, le nez court et gros. Leurs cheveux sont généralement noirs, et l'uniformité des costumes est si générale dans tout l'empire que tous, depuis l'empereur jusqu'au paysan, ont la même coëffure. Leur habillement est constamment le même depuis la plus haute antiquité. Il consiste en une ou deux robes larges, serrées vers le le milieu avec une ceinture. Celles des personnes de condition élevée sont en soie; mais celles des dernières classes sont faites avec des étoffes de coton. Les femmes, en général, en portent en plus grand nombre que

les hommes, elles sont beaucoup plus longues et plus ornées ; souvent il y a des fleurs en or et en argent, tissues dans l'étoffe. Leurs maisons sont bâties en poteaux droits, croisés et clissés avec des bambous. Elles sont plâtrées en dehors et en dedans, et blanchies. Ordinairement elles ont deux étages ; mais le plus élevé est bas, et rarement habité. Leur sommet est couvert de faîtières grosses et pesantes, mais très-proprement faites. Il n'y a point de meubles dans leurs chambres ; on n'y voit ni tables ni chaises, ni tabourets, ni bancs, ni armoires, ni buffets, pas même de lits. Ils ont l'habitude de s'asseoir sur leurs talons, sur des nattes qui toujours sont molles et propres. On leur sert à manger sur une petite table qui ne dépasse le plancher que de quelques pouces, et on ne leur apporte qu'un plat à la fois. Ils ont des miroirs, mais jamais ils ne sont placés dans leurs chambres comme des meubles d'ornement ; ces miroirs sont d'une composition métallique, et les Japonais n'en font usage qu'à leurs toilettes. Malgré la durée des hivers, qui les oblige à échauffer leurs maisons depuis novembre jusqu'en mars, ils n'ont ni cheminées ni poëles ; ils ont en place de grands pots de cuivre, appuyés

sur des pieds. Ils sont garnis intérieurement avec de la terre grasse, sur laquelle on étend des cendres jusqu'à une certaine hauteur; on allume dessus du charbon, qui paraît avoir reçu une préparation qui l'empêche d'incommoder. Le premier compliment que les Japonais font à un étranger, dans leurs maisons, est l'offre d'une tasse de thé et d'une pipe de tabac. Les deux sexes indistinctement se servent d'éventails, et ils ne les quittent jamais à la maison comme dehors. La nation entière aime naturellement la propreté. Chaque maison publique, ou particulière, a un bain, et toute la famille en fait un usage constant et journalier. L'obéissance aux parens et le respect pour les supérieurs, sont les vertus qui caractérisent les Japonais. Leurs saluts et leurs conversations, entre égaux, sont pleins de témoignages de civilté et de politesse. Les enfans y sont accoutumés de bonne heure par l'exemple de leurs parens. Les lois pénales sont très-sévères; mais les punitions qu'elles ordonnent sont rarement infligées. Peut-être il n'est point de pays où il se commette aussi peu de crimes contre la société.

Les Japonais sont d'un caractère dur et

féroce, et c'est à l'éducation austère qu'ils reçoivent, autant qu'à l'influence du climat, alternativement rigoureux et brûlant, qu'ils sont redevable de cette humeur sombre et mélancolique qui les distingue de tous les autres peuples asiatiques. A la Chine, on met entre les mains des enfans des livres didactiques, qui les instruisent en détail de leurs devoirs, et qui leur démontrent les avantages de la vertu. Aux enfans Japonais, on fait apprendre, par cœur, des poëmes, où sont célébrées les vertus de leurs ancètres, où l'on inspire le mépris de la vie et le courage du suicide. Ces chants, ces poëmes qu'on dit pleins d'énergie et de grâce, enfantent l'enthousiasme; l'éducation des Chinois règle l'ame, la dispose à l'ordre; celle des Japonais l'enflamme et la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par les sentimens, et les Chinois par la raison et les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité, le Japonais, avide de jouissances, aime mieux souffrir que de rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence et l'impétuosité de l'ame, les Japonais son engourdissement et sa faiblesse.

Les Japonais sont les idolâtres les plus entêtés que l'on connaisse ; ils sont si éloignés du christianisme, que l'on rapporte que les Hollandais, le seul peuple de l'Europe qui commerce à présent avec eux, leur font croire qu'ils ne sont pas chrétiens, et affectent, pour leur plaire, les superstitions les plus absurdes. Malgré ces complaisances extrêmes, les Japonais sont très-réservés et très-scrupuleux dans leurs rapports commerciaux avec les Hollandais, et ils ne leur permettent de venir qu'à Nagasacci, dans l'île de Dezima. La religion du Japon est distribuée en plusieurs branches, dont chacune a ses mystères. Celle des Sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnaît un Être-Suprême, l'immortalité de l'ame ; elle rend un culte aux ames des grands hommes qui ont servi ou illustré leur patrie. Le Daïro est le chef et l'interprête de cette religion ; et tous les prêtres, qui sont répandus dans l'empire, pour maintenir sa doctrine et remplir les fonctions que son culte exige, sont obligés de recevoir de lui leurs pouvoirs. Les autres sectes, quoiqu'essensiellement les mêmes que celle des Sintos, n'observent pas une hiérarchie si caractérisée. Les Japonais divisent le jour et la nuit chacun en six

heures ou portions égales, et ils annoncent chaque heure de la nuit avec un instrument de musique différent.

L'empire du Japon est peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales sont mêlées de beaucoup de fables; mais il paraît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie, qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ses souverains, nommés Daïros, étaient à la fois les rois, les pontifes de la nation; et la réunion de ces deux pouvoirs mettaient dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïros étaient des personnes sacrées, les représentans de la divinité sur la terre. La plus légère désobéissance à la moindre de leurs lois, était regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'était pas puni seul. On enveloppait sa famille entière dans son châtiment.

Vers le 11e. siècle, ces princes, plus jaloux sans doute des douces prérogatives du sacerdoce, que des droits pénibles de la royauté, partagèrent l'état en plusieurs gouvernemens, dont l'administration politique fut confiée à des grands seigneurs, connus par leurs lumières et par leur sagesse. Le

pouvoir illimité des Daïros souffrit de ce changement. Ils laissèrent flotter, comme au hasard, les rênes de l'empire. Leurs lieutenans, dont l'ambition était inquiète et clairvoyante, trouvèrent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu-à-peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avaient jurée. Ils se firent la guerre entr'eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entière fut le fruit de tous ces mouvemens.

Depuis cette époque, l'empire du Japon est partagé entre deux souverains. L'un, appellé le Daïro, est le grand pontife du pays, et son autorité est purement spirituelle. Il jouit néanmoins de revenus considérables; et la loi lui permet d'épouser douze femmes, et de s'attacher un certain nombre de concubines. Le vrai souverain s'appelle Kuba. Son autorité ne connaît d'autres bornes que ses caprices. L'usage l'assujettit seulement à quelques témoignages exterieurs de déférence envers le Daïro, qu'il a dépouillé de sa couronne. Il entretient 100,000 hommes d'infanterie et 20,000 de cavalerie. Le peuple japonais a cela de particulier, qu'il n'a jamais été vaincu, et qu'il est aborigène et ne s'est jamais mêlangé avec d'autres.

Le revenu du prince va jusqu'à un milliard. Il fait sa résidence ordinaire à Jedo, capitale du Japon, où il a un palais immense et magnifique, dans un des appartemens duquel est renfermé son trésor. Les toîts en sont de cuivre et les portes de fer pour les garantir du feu.

Le commerce et les manufactures y sont florissans; mais il ne sont pas parvenus à un degré aussi élevé qu'en Europe, parce que ces peuples ont peu de besoins. Ils ont tellement perfectionné l'agriculture que le pays entier est cultivé, même le sommet des montagnes. Ils ne commercent pas avec les étrangers, excepté avec les Hollandais et les Chinois; et dans l'un et l'autre cas, c'est avec des compagnies de marchands privilégiés. Outre le sucre, les épiceries, et les marchandises manufacturées que les Hollandais envoient au Japon, ils y portent annuellement environ deux cent mille peaux de daim, et plus de cent mille cuirs, dont ils tirent la plus grande partie de Siam, où ils la paient en argent. Ce qu'ils exportent de ces îles, tant par le Bengale que pour l'Europe, consiste en neuf mille caisses de cuivre, pesant chaque cent vingt livres, et en vingt-six à trente mille livres de camphre.

On estime leurs bénéfices sur l'importation et l'exportation à 40 ou 45 pour 100. Comme la compagnie hollandaise ne paie point de droits au Japon, ni sur l'exportation, ni sur l'importation, elle envoie, tous les ans, à l'empereur, un présent qui consiste en toiles peintes, indiennes, cotonades, étoffes et colifichets. La ville où elle tient son comptoir est Naugasaki, port situé dans l'île de Kinsin. Lorsque les Hollandais y arrivent, ils sont obligés de livrer leurs canons, leurs armes et leurs voiles comme garans de leur bonne conduite ; ils sont même tenus de marcher sur le crucifix. On tire du Japon de belles porcelaines, si célèbres sous le nom de porcelaines du Japon; de la soie et des peaux de bouc. Outre les mines d'or, d'argent, de cuivre et d'étaim très-estimées, on trouve des agates et des perles rouges, dont on ne fait pas moins de cas que les blanches.

Les monnaies, qui ont cours au Japon, sont les suivantes :

Le mas = 20 pitis vaut	0 f.	40 c.
L'once d'argent = 15 mas	6	00
Le taël = 20 mas	8	00
Le jagot = 30 mas.	12	00
L'once d'or = 13 onces d'argent . . .	78	00

La japonaise = 2 onces d'or. . . . . 156 f. 00 c.
La double = 2 japonaises 312 00
La caltée = 21 onces d'or. 1638 00

Cette dernière monnaie est imaginaire ; on ne s'en sert que dans la tenue des livres et ne peut être représentée que par d'autres pièces.

LES PHILIPPINAIS.

Les Philippines, anciennement connues sous le nom de Manilles, sont des îles au nombre de onze cents, situées dans la mer de la Chine. Elles sont à cent lieues sud-est de la Chine, et ont treize cent trente-trois lieues de longueur et soixante-dix de large. Manille ou Luçon en est la capitale. Elles sont peuplées de Chinois, d'Éthiopiens, de Malais, d'Espagnols, de Portugais, de Pintados ou peuples peints, et de Métis, qui sont un mêlange de tous ces peuples. Ces îles appartiennent au roi d'Espagne, parce qu'elles ont été découvertes par Magellan, et conquises ensuite par les Espagnols sous le règne de Philippe II ; c'est de lui qu'elles

ont tiré leur nom. Le pays produit toutes les choses nécessaires à l'existence, et l'aspect en est magnifique. On y voit en grande abondance des bêtes sauvages de toute espèce, des buffles, des cochons, des moutons, et une espèce de singe extraordinairement grand. La verdure, la richesse du sol y sont presque incroyables. L'arbre qu'on nomme amet fournit de l'eau aux naturels. Il y a une espèce de liane dont il sort, en la coupant, de l'eau délicieuse en assez grande quantité pour désaltérer. Elle est très-commune dans les montagnes où l'eau n'est pas abondante.

Le centre de ces îles monstrueuses est occupé par des sauvages, qui en paraissent les plus anciens habitans. Quelque soit leur origine, ils sont noirs et ont la plupart les cheveux crépus. Leur taille n'est pas élevé; mais ils sont robustes et nerveux. Quelquefois une famille entière forme une petite société; le plus souvent, chaque individu vit seul avec sa compagne. Jamais ils ne quittent leurs arcs et leurs flêches. Accoutumés au silence des forêts, le moindre bruit paroît les alarmer. Leur vie est purement animale. Les fruits, les racines qu'ils trouvent dans les bois, sont leur unique nourriture; et lors-

qu'ils ont épuisé un canton, ils vont en habiter un autre. Les efforts qu'on a faits pour les subjuguer, ont toujours été vains, parce qu'il n'y a rien de si difficile que de dompter des peuples errans dans des lieux inaccessibles.

Les Philippinais ou Manillais sont basanés, grands et bien faits. Leur habillement est une chemise de toile faite avec les filamens de l'abaca, espèce de bananier. Cette chemise est fort courte, et passe par-dessus un grand caleçon très-large ; mais leur grand luxe est d'avoir des mouchoirs rouges brodés, de la plus grande finesse. Ils en portent ordinairement trois, un à la tête, l'autre au cou, et ils tiennent le troisième à la main. Les Anglais les font fabriquer exprès à Madras. Les femmes portent une espèce de petite chemise qui ne va pas jusqu'au nombril, avec un mouchoir sur le cou, qui n'est pas arrêté. Une toile blanche, qui fait le tour du corps, est retenue par un bout à la ceinture. Elles recouvrent cette toile d'une autre étoffe de couleur, que les habitans de l'île Panay fabriquent. Sur cet habillement, elles portent une mantille communément noire, qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds. Leurs cheveux, qui sont noirs et de la plus grande

beauté, tombent quelquefois jusqu'à la terre. Elles en ont très-grand soin, elles les oignent d'huile de cocos, les entortillent à la manière chinoise, et en font vers le haut de la tête un nœud, qui est retenu par une épingle d'or ou d'argent. Leurs chaussures sont des pantoufles brodées, si petites, qu'elles ne couvrent que le bout du pied.

Les tremblemens de terre sont très-fréquens dans la plupart des îles Philippines. C'est pour cela que les habitans construisent leurs maisons, de manière qu'elles ne puissent être renversées. Le premier étage de celles des Espagnols est en bois, et toute la charpente est soutenue par des piliers de bois. Il y a plus; chacun a une petite cabane de bambou dans sa cour ou dans son jardin. Toute la famille y couche, lorsque le tems semble annoncer un tremblement de terre.

Les maisons des Indiens répandues dans l'île de Luçon, sont faites de bambou et couvertes de feuilles de bananiers. Elles sont portées sur des pilliers de bois élevés de 8 à 10 pieds de terre, et l'on y monte par le moyen d'une petite échelle qu'on retire tous les soirs. L'usage d'élever ainsi les maisons, a pour but de se garantir de l'humidité, et celui d'enlever des échelles qui servent à

y monter, est de se mettre à l'abri des bêtes féroces, et de la partie des habitans qui vivait dans l'état de barbarie. La manière de vivre de ces peuples est d'ailleurs fort simple. Leur lit n'est pour l'ordinaire qu'une natte étendue sur le plancher. Leur nourriture est le riz fait à l'eau, qu'ils mangent avec du poisson salé, ou en mettant dans le bouillon où il a cuit un piment propre à lui ôter sa fadeur.

Il paraît que les Espagnols ont mis tout en œuvre pour propager la religion chrétienne dans les îles Philippines. Ils n'y ont envoyé que des moines. Aussi les nations, qui se sont soumises à leur autorité, offrent à peine quelques traits d'un peuple policé. Languissantes dans l'indolence la plus apathique, elles sont sans énergie, et paraissent également indifférentes à la pratique des vertus, et à l'habitude du crime. La paresse, l'abandon de soi-même, la timidité, l'ignorance, la superstition, font la base de leur caractère, et la misère dans laquelle ils sont plongés, ne leur permet pas de faire plus d'usage de leurs facultés.

Il est encore des endroits, dans Luçon même, où les Espagnols n'ont pas pu pénétrer. En vain ils ont tenté de soumettre

les peuples qui s'y sont retirés; en vain ils ont employé la force, la rigueur et les supplices pour les subjuguer et les convertir à la religion chrétienne; ces peuples ont eu le courage de se soustraire au joug, en se retirant dans des lieux inaccessibles à leurs ennemis. Ils ont emporté dans le séjour qu'ils ont choisi, le souvenir des maux qu'on leur a faits, et de ceux dont ils ont été menacés. Ils nourrissent, au fond de leur asyle, une haine implacable contre les étrangers qu'ils regardent comme les oppresseurs de leur terre natale; ils y méditent et préparent sans cesse les moyens de se venger. Fortifiés par leur courage, animés par la haine, ils osent approcher jusqu'aux portes de la capitale. Leurs courses sont toutes marquées par le pillage, le meurtre, les ravages et les enlèvemens. Ils vivent aux dépens de leurs compatriotes même qui se sont soumis.

Entre des mains actives, vigilantes et industrieuses, le commerce de Manille pourrait être considérable, et cette ville deviendrait bientôt l'un des plus riches et des plus florissans entrepôts de l'Asie. Si les Espagnols ouvraient les yeux sur leurs intérêts, ils pourraient aller eux-mêmes à

la Chira, à la Cochinchine, dans l'Inde, au Bengale, à Surate et même à l'île de France, d'où ils tireraient les divers objets dont ils ont besoin, soit pour eux, soit pour leur commerce du Mexique; et ils porteraient en échange les productions de leurs îles; mais l'Espagnol, naturellement indolent et plein d'orgueil, aime mieux s'extasier dans le sein de cette nonchalance, qu'il appelle tranquillité, que d'exporter les productions du pays, en s'assujettissant à quelques fatigues.

Les marchandises qu'on pourrait retirer de cette capitale des Philippines, si l'agriculture et le commerce y étaient activés, sont des cordages, du brai, du goudron, des toiles, du jonc, de l'indigo, du rocou, et du riz. Le coton y est de la plus grande beauté; et cette denrée pourrait devenir un objet d'exportation essentielle pour la Chine, où l'on en envoie plusieurs cargaisons de Surate. La canne à sucre et le tabac y réussissent très-bien. Les chiroutes de Manille sont renommées dans toute l'Inde pour leur goût agréable; aussi, dans ce pays, les dames fument-elles toute la journée. Le cacao des Philippines est regardé comme supérieur à celui de l'Amérique: c'est le seul arbre qu'on cultive dans presque toutes ces

îles, parce qu'on y fait un grand usage de chocolat. On en boit continuellement, et l'on en présente pour rafraîchissement dans toutes les visites. Le tabac et le cacao ne sont pas naturels au Philippines; ils y furent apportés autrefois de la Nouvelle-Espagne.

On ne compte, dans toutes les Philippines, qu'un million trente-cinq mille Indiens qui aient subi le joug espagnol. La plupart sont chrétiens, et tous, depuis seize jusqu'à cinquante ans, paient une capitation de 4 réaux (2 francs 70 centimes). On les a partagés en vingt-deux provinces, dont la seule île de Luçon en contient douze avec un archevêché et trois évêchés. Cette grande colonie a pour chef un gouverneur, dont l'autorité, subordonnée au vice-roi du Mexique, doit durer huit ans. Ce grand officier a le commandement des armées. Il préside à tous les tribunaux; il dispose de tous les emplois civils et militaires; il peut distribuer des terres, les ériger même en fief. En un mot, il ne trouve d'obstacle dans l'exercice de son pouvoir que dans une loi, trop souvent violée, qui veut que l'on poursuive la mémoire d'un gouverneur mort dans ses fonctions, et que celui qui y survit ne s'éloigne qu'après que son administration aura été

examinée. Les autres îles, notamment Mindanao, la plus considérable après Manille, sont gouvernées par de petits princes souverains, qu'on nomme sultans.

LES MOLUQUAIS.

Les Moluques, ordinairement appelées les îles aux Épiceries, sont en vue l'une de l'autre. Elles sont situées près de la ligne équinoxiale, à 25 lieues au sud des Philippines. Il y en a cinq principales, savoir : Bachian, Machian, Motyr, Ternate et Tydore. La plus grande n'a que douze lieues de circuit, et les autres en ont beaucoup moins. Cet Archipel paraît avoir été vomi par la mer. On le croirait, avec fondement, l'ouvrage de quelque feu souterrein. Des monts orgueilleux, dont la cîme se perd dans les nues, des rochers énormes entassés les uns sur les autres, des cavernes hideuses et profondes, des torrens qui se précipitent avec une rapidité violente, des volcans annonçant sans cesse une destruction pro-

chaine ; un pareil chaos fait naître cette idée ou lui prête de la force.

On ignore comment ces îles furent d'abord peuplées; mais il paraît prouvé que les Malais et les Javanais leur ont donné des lois. Leurs habitans, sont, en général, très-basanés, et leur teint approche du noir lavé de jaune. Le langage des Moluquais, leurs mœurs, leurs usages sont les mêmes que ceux des Malais. Ils sont naturellement lâches, paresseux, cruels et féroces. Il est vraisemblable que la dureté de leurs mœurs est une suite de la vie errante et solitaire, qu'ils mènent dans les bois, pour se dérober à l'esclavage des Hollandais. Leur religion est un mahométisme corrompu. Les habitans de l'île de Ternate ont néanmoins une manière toute simple d'adorer l'Etre-Suprême. Il n'est permis à qui que ce soit, pas même aux prêtres, de parler religion. Il n'y a qu'un temple. Une loi expresse défend qu'il y en ait deux. On n'y voit ni autels, ni statues, ni images. Cent prêtres desservent ce temple. Ils ne chantent, ni ne parlent ; mais dans un morne silence, ils montrent avec le doigt, une pyramide sur laquelle sont écrits ces mots: Mortels, adorez Dieu : aimez vos frères, et rendez-vous utiles à la patrie.

Les îles que les Moluquais habitent sont assez fertiles; mais ils ne se donnent pas la peine de les cultiver. Tous ne vivent que de sagou, espèce de palmier, qui croît en grande quantité dans cet archipel, et sans aucune culture. Tous les Moluquais, à l'exception des femmes et des prêtres, vont presque nuds. Ils s'ornent seulement la tête d'un chapeau peint de diverses couleurs, et fait de feuilles de latanier. Les femmes sont couvertes d'une longue robe sans plis, fermée par devant. Elles portent des chapeaux d'une grandeur énorme, et qui ont 7 à 8 pieds de diamètre. Ces chapeaux sont plats au-dessus, et chargés de coquillages et de nacre de perle. La partie inférieure est décorée d'un cercle haut de 3 pouces, qui les fait tenir sur la tête. Ces femmes ne sortent jamais, et vivent dans une espèce de retraite au fond de leur maison. Les prêtres sont vêtus d'une longue robe, semblable à celle des femmes, et on ne les reconnaît qu'à un bonnet pointu, qui fait la marque caractéristique de leur dignité. Les deux sexes portent aux bras des espèces de bracelets, formés par des coquillages du genre de la porcelaine, et qu'ils taillent en les frottant sur une pierre.

Les armes des Moluqais sont l'arc, les flèches, le carquois et le bouclier. L'arc est d'un bois élastique, fibreux et très-léger. Ils l'ornent d'anneaux faits avec du rotin ; c'est aussi du rotin préparé qui sert de corde pour les tendre. Les flèches sont d'un roseau élastique et léger. La pointe est d'un bois dentelé très-dur; quelquefois cette pointe est l'arête ou premier rayon épineux de la nageoire dorsale d'un gros poisson. Les carquois sont d'écorces d'arbres. Les boucliers d'un bois noir très-dur. L'un et l'autre sont enrichis de dessins en relief, faits avec de petits coquillages d'un très-beau blanc. Les boucliers sont longs, et plus étroits au milieu qu'aux deux bouts.

La plupart de ces peuples sont pêcheurs. Leurs bateaux sont d'une structure aussi ingénieuse que singulière. Ils ont jusqu'à 70 et 80 pieds de long. Les deux bouts, extrêmement exhaussés, s'élèvent jusqu'à 20 pieds au-dessus de l'eau. Le gouvernail n'est qu'une longue rame placée en-dehors, et soutenue par un échafaud. Le corps du bateau est un assemblage de planches, qui ne sont ni jointes, ni clouées, mais simplement assemblées et retenues par des cordages faits avec du rotin. Aux deux côtés

du bateau, sont attachées deux aîles orientales, qui servent à le soutenir quand la mer est grosse. Dix hommes, assis en travers sur ces aîles, donnent le mouvement au bateau, et le font voguer à coup de pagnai, avec une vîtesse incroyable. L'art des rameurs consiste à frapper l'eau tous en même tems, dans une parfaite égalité; c'est sans doute pour cette raison que, pendant tout le tems qu'ils rament, ils s'excitent par des chansons ou se soutiennent par le bruit d'un instrument de cuivre. La mesure entretient la précision de leurs mouvemens. Les voiles faites de plusieurs nattes de forme oblongue, sont mises en travers sur le mât.

Ce fut vers l'an 1621, que les Hollandais chassèrent des Moluques les Portugais et les Espagnols. Aussi-tôt que ces conquérans s'y virent établis, ils cherchèrent à s'approprier le commerce exclusif des épiceries, avantage que ceux qu'ils venaient de dépouiller n'avaient jamais pu se procurer. Ils se servirent habilement des forts qu'ils avaient emportés l'épée à la main, et de ceux qu'on avait eu l'imprudence de leur laisser bâtir, pour amener à leur plan les rois de Ternate et de Tydore, maîtres de

cet Archipel. Ces princes se virent réduits à consentir qu'on arrachât des îles laissées sous leur domination, le muscadier et le giroflier. Le premier de ces princes reçoit, pour prix de ce grand sacrifice, une pension de 70,950 francs ; et le second, une d'environ 13,200 francs. Une garnison, qui devrait être de 700 hommes, est chargée d'assurer l'exécution du traité ; et tel est l'état d'anéantissement où les guerres, la tyrannie, la misère ont réduit des rois, que ces forces seraient plus que suffisantes, pour les tenir dans cette dépendance, s'il ne fallait surveiller les Philippines, dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans, et qu'aucune nation étrangère ne soit reçue chez eux, les Hollandais n'y font qu'un commerce languissant, parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoient pour payer les troupes, les commis et les pensions.

Elle se dédommage bien de cette perte à Amboine, où elle a concentré la culture du giroflier. Elle a partagé aux habitans de l'île 4,000 terreins, sur chacun desquels elle a d'abord permis, et s'est vu forcée,

vers l'an 1720, d'ordonner qu'on plantât 125 arbres, ce qui forme un nombre de 500 mille girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle; et, par conséquent leur produit réuni s'élève au-dessus d'un million pesant. Le cultivateur est payé avec de l'argent, qui revient toujours à la compagnie, et avec quelques toiles bleues ou écrues, tirées du Coromandel. Ce faible commerce aurait reçu quelqu'accroissement, si les habitans d'Amboine avaient voulu se livrer à la culture du poivre et de l'indigo, dont les essais ont été fort heureux. Tout misérables que sont ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence, parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.

L'administration est peu différente dans les îles de Banda, situées à 30 lieues d'Amboine. Ces îles sont au nombre de cinq. Elles ont l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers. Ces îles sont le seul établissement des Indes orientales, qu'on puisse regarder comme une colonie européenne, parce que c'est le seul où les Européens aient la propriété des terres. La compagnie, trouvant les habitans de Banda

sauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étaient impatient du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques îles voisines des esclaves pour la culture.

Pour s'assurer le produit exclusif des Moluques, qu'on appelle avec raison les mines d'or de la compagnie, les Hollandais ont employé tous les moyens que pouvait leur suggérer une avarice éclairée. La nature est venue à leur secours. Les tremblemens de terre, qui sont fréquens et terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ce premier moyen, d'un commerce exclusif, est fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une grande partie de l'année, les vaisseaux repoussés par les vents et les courans contraires, ne peuvent aborder aux Moluques. Il faut donc attendre la mousson favorable, qui suit ces tems orageux; mais alors des gardes-côtes expérimentés et vigilans s'emparent de cet Océan devenu tranquille, pour écarter ou pour saisir tous les bâtimens que l'appas du gain y aurait pu conduire.

Ce sont ces tems calmes que les gouverneurs d'Amboine et de Banda emploient à

parcourir les îles, où, dès les premiers jours de sa puissance, la compagnie détruisit les épiceries. Leur odieux ministère se réduit à lutter contre la libéralité de la nature, et à couper les arbres par-tout où ils repoussent. Tous les ans, ils sont obligés de recommencer leurs courses, parce que la terre, rebelle aux mains qui la dévastent, semble résister à l'opiniâtreté des hommes, et que la muscade et le girofle, renaissant sous le fer qui les extirpe, trompent une avidité cruelle ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle seule. Ces expéditions déshonorantes sont terminées par des fêtes, où les Hollandais semblent insulter à la nature qu'ils ont dépouillée de ses plus riches ornemens.

LES MACASSARAIS.

L'île de Macassar, ou Célèbes, est située sous l'équateur, entre l'île de Borneo et les Moluques, à cent soixante lieues de Batavia. Elle a seize cent soixante-six lieues de long et soixante-six de large. Les brises du nord et les pluies périodiques rendent habitable

cette île naturellement exposée aux grandes chaleurs. Elle produit du poivre et de l'opium, et les naturels sont expérimentés dans la connaissance des poisons, que la nature leur a dispensé d'une main libérale.

Les Macassarais sont les peuples les plus braves de l'Asie méridionale. Leur premier choc est furieux; mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium, source unique de ce feu terrible, se dissipe après avoir épuisé leurs forces par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite, le crid, est d'un pied et demi de long; il a la forme d'un poignard, dont la lame s'alonge en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre; mais les querelles domestiques en exigent deux. Celui que l'on tient à la main gauche sert à parer le coup, et l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, et le duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austère rend les Macassarais agiles, industrieux et robustes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions répétées aident la nature à se

développer avec liberté. On les sèvre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auraient moins d'intelligence s'ils continuaient d'être nourris plus long-tems du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis comme en dépôt chez un parent ou un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leur mère et par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier. Le mahométisme est la religion de ces peuples.

Long-tems les Portugais, établis à Célèbes, s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison, qui les y retenait et qui y attirait les Anglais, était la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvaient le moyen d'avoir, malgré les précautions qu'on prenait pour les écarter des lieux où elles croissent. Les Hollandais, que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent, en 1666, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelaient une contrebande. Ils employèrent, pour y réussir, des moyens qu'une avidité sans bornes n'a rendus que trop com-

nuns en Asie. A force de violence et de perfidie, ils parvinrent à chasser les Portugais, à écarter les Anglais, à s'emparer du port et de la forteresse de Macassar. Dès lors, ils se trouvèrent maîtres absolus dans l'île, sans l'avoir conquise. Les princes, qui la partagent, furent réunis dans une espèce de confédération. Ils s'assemblent de tems en tems pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie hollandaise, qui préside à cette diète. Il éclaire de près les différens despotes, qu'il tient dans une entière égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'élève au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres; mais, en effet, pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers. Les Macassarais vivent dans des maisons bâties sur de grands poteaux. On n'y entre que par le moyen d'une échelle qu'on lève la nuit, pour se garantir des animaux venimeux.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines et des soies en na-

ture. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme laque, des toiles fines et grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves et du tripan, espèce de champignon qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond et plus noir. Les douanes rapportent environ 100,000 francs à la compagnie. Elle tire beaucoup plus d'avantages des bénéfices de son commerce, et des dîmes du territoire qu'elle possède en toute souveraineté.

LES PAPOUX.

La Nouvelle-Guinée est une longue île étroite, située à l'est des Moluques. On l'appelle aussi la terre des Papoux, du nom des peuples qui l'habitent. Le pays est un mêlange de hautes montagnes et de vallées, semées de cocoyers, de platanes et d'arbres à pin, et de la plupart des arbres, arbrisseaux et plantes que l'on trouve dans les autres îles de la mer du Sud.

L'aspect des Papoux a quelque chose de

hideux et d'effrayant. Qu'on se représente des hommes robustes, d'un noir luisant, dont la peau est cependant âpre et rude, la plupart défigurés par des taches à la peau, semblables à celles qu'occasionne l'éléphantiase ; qu'on se les peigne avec des yeux fort grands, un nez écrasé, une bouche excessivement fendue, les lèvres, sur-tout la supérieure, très-renflées, les cheveux crêpus, d'un noir brillant ou d'un roux ardent. Le caractère de ces sauvages répond à leur extérieur; ils sont braves, ils aiment la guerre, ils sont cruels, méfians, de mauvaise foi. C'est cependant sur la terre habitée par ces hommes grossiers, que la nature a placé ses productions les plus rares, les plus précieuses, les plus brillantes, à en juger par le petit nombre de celles qu'en 1771 ils offrirent à M. Sonnerat. Ce voyageur en reçut plusieurs espèces d'oiseaux aussi élégans par leur forme que brillans par l'éclat de leurs couleurs ; et plusieurs espèces de ces arbres précieux qui fournissent les épiceries. La dépouille des oiseaux sert à la parure des chefs, qui la portent attachée à leurs bonnets, en forme d'aigrette. Mais en préparant les peaux, ils coupent les pieds. Les Hollandais, qui trafiquent sur ces côtes,

y achètent de ces peaux ainsi préparées, les transportent en Perse, à Surate, dans les Indes, où ils les vendent fort cher aux habitans riches, qui en font des aigrettes pour leurs turbans, et pour le casque des guerriers, dont la plupart en parent aussi leurs chevaux. C'est de-là qu'est venue l'opinion que le bel oiseau de paradis, que l'on trouve sur la terre de Papoux, n'a point de pattes; qu'il se repose en se suspendant par de longs crins qui ornent sa queue; et qu'enfin il couve ses œufs en les portant sous ses aîles. Les Hollandais ont accrédité ces fables, qui, en jetant du merveilleux sur l'objet dont ils trafiquent, étaient propres à le rendre plus précieux, et à en rehausser la valeur.

Comme les habitans de la Nouvelle-Hollande ont beaucoup de ressemblance avec les Papoux leurs voisins, nous n'en ferons point un article à part, vu qu'on peut les classer sous la dénomination générique de Papoux.

La Nouvelle-Hollande est la plus grande île du monde, et fut long-tems considérée comme une partie de ce continent imaginaire, appelée Terre-Australe inconnue. Elle est située entre le 10e. deg. 30 min. et

le 43e. degré de latitude sud; et entre le 107e. deg. 40 min. et le 151e. degré 10 min. de longitude est, ayant autant d'étendue que tout le continent d'Europe. Sa côte orientale n'a pas moins de 667 lieues de longueur du nord-est au sud-ouest. Différentes parties du pays ont pris les noms de ceux qui les ont découvertes, comme la terre de Van-Diemen, Carpentaria, etc., et quoique le tout fût généralement appelé Nouvelle-Hollande, ce nom est plus particulièrement donné par les géographes modernes aux parties septentrionales et occidentales du pays. Le capitaine Cook prit possession de la côte orientale, appelée la Nouvelle-Galles méridionale, au nom du roi d'Angleterre, et elle fait aujourd'hui partie de l'empire britannique. On y a depuis peu établi une colonie, principalement formée des criminels condamnés à la déportation. La côte, seule partie où l'on ait vu des habitans, paraît aride et sablonneuse; et quant aux terres de l'intérieur, que l'on devrait naturellement supposer plus fertiles, on pense qu'elles sont tout-à-fait inhabitées. On ne sait pas encore si cela doit être attribué à la stérilité naturelle du sol ou à la

barbarie des Indiens, qui ignorent la manière de le cultiver.

Lorsque le gouverneur Philippe débarqua, pour la première fois, à Botany-Bay, il eut une entrevue avec les naturels. Ils étaient tous armés; mais lorsqu'ils virent le gouverneur s'approcher avec des signes d'amitié, tout seul et sans armes, ils lui témoignèrent aussi-tôt la même confiance, en mettant bas les leurs. Ils étaient parfaitement nuds, et paraissaient cependant aimer les ornemens, mettant les grains de chapelet et la flanelle rouge qu'on leur donna, sur leur tête, ou autour de leur cou, et ayant l'air d'en être charmés.

En général, les insulaires de la Nouvelle-Hollande paraissent ne pas avoir beaucoup d'aversion pour les nouveaux colons. Les seuls actes d'hostilités qu'ils aient jamais commis, furent parce que ces derniers s'étaient emparés de l'endroit où ils pêchaient, que les Indiens supposaient, avec raison, devoir leur appartenir. Ils paraissent néanmoins être dans un état trop sauvage pour profiter en aucune manière des instructions de leurs nouveaux voisins. Ils sont si ignorans de l'agriculture, qu'il semble très-probable qu'ils ne connaissent même pas l'usage du

bled, et c'est peut-être plutôt par ignorance que par malice qu'ils mirent le feu à celui que les colons avaient cultivé pour leur propre usage. Pour éviter des incidens d'une nature aussi désagréable, on a commencé un nouvel établissement sur une petite île inhabitée, appelée l'île de Norfolk, située à 400 lieues de la Nouvelle-Hollande, de manière à former un grenier qui mettra ceux qui sont établis à la Nouvelle-Hollande, à l'abri des dangers qu'ils ont à appréhender de leurs barbares voisins.

LES MARIANNAIS.

Les îles Larrons ou Mariannes, dont la capitale est, dit-on, Guam, sont à 137 degrés 40 minutes de long. est, et 14 deg. de latitude nord. Elles sont au nombre de douze ou environ, au sud-est du Japon. Elles ont d'abord été appelées îles Larrons, par Magellan, qui les découvrit en 1620, parce que les habitans lui volèrent quelques instrumens de fer. Les Espagnols leur ont donné depuis le nom de Mariannes, de celui de-

Marianne d'Autriche, épouse de Philippe IV, sous le règne duquel ils formèrent quelques établissemens. Plusieurs de ces îles ne sont que des rochers ; mais on en compte neuf qui ont de l'étendue. C'est là que la nature riche et belle offre une verdure éternelle, des fleurs d'un parfum exquis, des eaux de cristal tombant en cascades, des arbres chargés de fleurs et de fruits en même tems, des situations pittoresques que l'art n'imitera jamais. L'air y est pur, le ciel serein et le climat assez tempéré.

Avant que les Espagnols eussent paru dans les îles Mariannes, les habitans y vivaient dans une parfaite liberté. Séparés de toutes les nations par les vastes mers dont ils sont environnés, ils ignoraient qu'il existât d'autres terres et se regardaient comme les seuls habitans du monde. Cependant ils manquaient de la plupart des choses que nous croyons nécessaires à la vie ; ils n'avaient pas d'animaux, à l'exception de quelques oiseaux, et presque d'une seule espèce ; ils ne les mangeaient pas ; mais ils se faisaient un amusement de les apprivoiser et de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus d'étonnant, c'est qu'ils n'avaient jamais vu de feu. Cet élément leur était tellement

inconnu, qu'ils n'en purent deviner les propriétés. En le voyant pour la première fois dans une descente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs maisons, ils le prirent pour un animal qui s'attachait au bois, et qui s'en nourrissait : les premiers qui s'en approchèrent trop, s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la crainte aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de loin; ils appréhendèrent la morsure d'un si terrible animal, qu'ils crurent capable de les blesser par la seule violence de sa respiration; car c'est l'idée qu'ils se formèrent de la flamme et de sa chaleur: mais cette extravagante imagination dura peu; ils s'accoûtumèrent bientôt à se servir du feu comme nous. Leurs jours se passaient dans une indolence perpétuelle, et leur nourriture ne consistait que dans des bananes, des noix de cocos, et sur-tout dans du rima, arbre à pain, fort commun dans leur île, dont le fruit a le goût de la châtaigne ou de l'artichaux, selon l'espèce.

Des sauvages isolés, que guidait un farouche instinct, auxquels l'arc et la flèche étaient même inconnus, qui n'avaient pour toute défense que de gros bâtons, ces sauvages ne pouvaient pas résister aux armes et aux

troupes que les Espagnols débarquèrent chez eux en 1678. Cependant la plupart d'entr'eux se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Un grand nombre furent la victime des maladies honteuses que leurs inhumains vainqueurs leur avaient portées. Ceux qui avaient échappé à tous ces désastres prirent le parti désespéré de faire avorter leurs femmes pour ne pas laisser après eux des enfans esclaves. La population diminua dans tout l'Archipel, au point qu'il fallut en réunir les faibles restes dans la seule ile de Guam, qui en est la principale.

Les mœurs et usages actuels des Mariannais ressemblent beaucoup à ceux des Japonais; ce qui fait que c'est une nation composée de Philippinais et de Japonais: ils sont, comme ces derniers, très-vindicatifs. Leur inconstance est extréme aussi bien que leur amour pour la danse, la course et la lutte. Ils vivent très-long-tems, et sont fort gras, quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines et de fruits. Il paraît que ces peuples ne sont pas sans génie. Placés autrefois sur des îles séparées par des intervalles considérables, ils voulurent communiquer entr'eux. Ils y réussirent avec le secours d'un bâtiment d'une sûreté entière, quoique très-

petit, propre à toutes les évolutions navales, malgré la simplicité de sa construction; si facile à manier, que trois hommes suffisaient pour toutes les manœuvres; recevant le vent de côté, mérite absolument nécessaire dans ces parages; ayant l'avantage unique d'aller et de venir sans jamais virer de bord, et en changeant seulement la voile; d'une telle marche, qu'il faisait douze à quinze milles en moins d'une heure, et qu'il allait quelquefois plus vîte que le vent. De l'aveu de tous les connaisseurs, ce Pros, appelé volant, à cause de sa légèreté, est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé, et l'invention n'en saurait être disputé aux Mariannais, puisqu'on n'en a trouvé le modèle dans aucune mer du monde.

LES SONDÉENS.

Les îles de la Sonde sont situées dans l'Océan indien, entre les 90 deg. 40 min. et 117 deg. 40 min. de longitude est, et entre 8e deg. de latitude nord et 8e deg. de

latitude sud. On comprend, sous cette dénomination les îles de Borneo, Sumatra, Java, Bally, Lamboe, Banca, etc.

Borneo a, dit-on, 266 lieues de long et 233 de large. On la regarde conséquemment comme une des plus grandes îles du monde. L'intérieur du pays est marécageux et mal sain, et les habitans vivent dans des maisons bâties sur pilotis, au milieu des rivières. Le terroir y produit le riz, le coton, la canne à sucre, le poivre, le camphre, les fruits du tropique, de l'or et d'excellens diamans. Les côtes sont peuplées de Macassarais, de Javanais, de Malais, d'Arabes, qui ont ajouté aux vices qui leur sont naturels, une férocité qu'on retrouverait difficilement ailleurs. Ces peuples sont gouvernés par des princes mahométans.

Depuis que les Hollandais, en 1748, se sont approprié le commerce exclusif du poivre, dont ils avaient dépouillé un des souverains de Borneo, ils ont établi une compagnie à Benjarmassen, le principal port de l'île, et y envoient du riz, de l'opium, du sel et des grosses toiles, objets sur lesquels ils gagnent à peine les dépenses de leur établissement, quoiqu'elles ne passent pas annuellement 33,000 francs. Leurs

avantages se réduisent au bénéfice qu'on peut faire sur un petit nombre de diamans trouvés de loin en loin dans les rivières, et 600 mille pesant de poivre, qu'ils obtiennent à 34 francs le cent. Leurs agens même ne peuvent tirer de Borneo, pour leur commerce particulier, qu'une assez grande quantité de ces beaux joncs, dont l'usage s'étend de plus en plus dans nos contrées.

L'île de Sumatra est séparée de celle de Java par le détroit de la Sonde. Elle est partagée par l'équateur; elle s'étend à 5 degrés ou environ au nord-est, et à 5 au sud-est, et elle a 333 lieues de longueur, et 33 de large. Les chaleurs y sont tempérées par des vents de terre et de mer, qui se succèdent régulièrement, et par des pluies très-abondantes, très-fréquentes dans une région couverte de forêts et où la meilleure partie du sol n'est pas défrichée.

Le sud de l'île est habité par des Malais, qui y sont venus de la presqu'île de Malaca. On ignore l'époque de leur arrivée; et l'on n'est pas mieux instruit des obstacles qu'ils eurent à surmonter pour former leur établissement. Le gouvernement féodal, sous lequel ils étaient nés, fut celui qu'ils

établirent. Chaque capitaine s'appropria un canton, dont il faisait hommage à un chef plus accrédité. Cette subordination s'est successivement affaiblie ; mais il en reste encore quelques traces. Les Malais ont peu de lois civiles. Leur code criminel est plus court encore. Des amendes qui se partagent entre la personne offensée ou ses héritiers et le magistrat, sont l'unique punition du meurtre et des autres crimes. Si le délit n'est pas démontré, on a recours à ces extravagantes et bizarres épreuves qui firent long-tems l'opprobre de l'Europe. La religion de ces peuples est le mahométisme corrompu. Comme les Malais ont peu de besoins de convention, et que la nature fournit aisément à leurs nécessités réelles, il ne travaillent que rarement et avec une répugnance extrême. C'est dans des cabanes élevées sur des piliers de huit pieds de haut, construits de bambous, et couvertes de feuilles de palmiers, qu'ils logent. Leurs meubles se réduisent à quelques pots de terre. Une pièce de toile, tournée autour des reins, en forme de ceinture, est l'habillement ordinaire des deux sexes.

L'intérieur de Sumatra est habité par un

peuple très-différent, et qui n'avait autrefois aucune liaison avec les Européens. Son langage et ses mœurs diffèrent beaucoup de ceux des Malais. Les peuples, qui sont situés entre le territoire de la compagnie anglaise, et celui des Hollandais à Palimban, sur le revers de l'île, écrivent avec un bout de bambou, sur des morceaux d'écorce d'arbre, longs et étroits. Ils commencent au bas, contre l'usage des autres nations, et leur écriture va de gauche à droite. Les habitans de l'intérieur de Sumatra sont un peuple libre; ils vivent dans de petits villages, appellés Doosans, indépendans les uns des autres, et gouvernés chacun pour son chef. Tous ont des lois quelquefois écrites, suivant lesquelles ils punissent les coupables et terminent les différends. Ils ont presque tous, et particulièrement les femmes, de grosses enflures à la gorge, semblables aux goëtres des Alpes. Quelques-unes sont presque aussi grosses que la tête d'un homme; mais elles ont généralement le volume d'un œuf d'autruche.

Cette partie de l'île, qu'on nomme la Cassie, est habitée par un peuple appelé Battas: ces hommes diffèrent de tous les autres

habitans de Sumatra pour le langage, les mœurs et les habitudes. Ils n'ont point de rois; ils vivent dans des villages indépendans les uns des autres, mais qui sont presque toujours en guerre. Ils fortifient leurs villages avec des doubles palissades de camphre, de bois pointus, et dont les pointes sont en dehors. Entre ces palissades, ils placent des morceaux de bambou durcis au feu et pointus; ils les assujettissent avec de la terre glaise; mais un homme les abattrait d'un coup de pied. Ils tuent et mangent ceux de leurs ennemis qu'ils font prisonniers, et leurs chevelures sont suspendues en trophées dans les maisons où couchent les enfans et les hommes qui ne sont pas mariés. Chez eux la polygamie est permise. Un homme peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît; mais rarement le nombre en est-il au-dessus de huit. Toutes les femmes logent sous le même toît que leurs maris, et les maisons ne sont pas divisées en appartemens; mais chaque femme fait son feu à part. C'est ce pays qui fournit presque toute la casse que l'on apporte en Europe. L'arbre qui la produit a cinquante à soixante pieds de haut : sa tige a environ deux pieds de diamètre, et sa tête est belle et se déve-

loppe régulièrement. Le roi d'Achem est le chef des princes mahométans qui possèdent ces côtes. L'intérieur du pays est aussi gouverné par des princes païens.

Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le peu de commerce que Sumatra faisait, était tout concentré dans le port d'Achem. C'est là que les Arabes et les autres navigateurs achetaient l'or, le camphre, le benjouin, les nids d'oiseaux, le poivre, et tout ce que les insulaires avaient à vendre. Les Portugais, et les nations qui s'élevaient sur leurs ruines, fréquentaient aussi ce marché, lorsque des révolutions, trop ordinaires dans ces contrées, le bouleversèrent. A cet époque, les Hollandais imaginèrent de placer six comptoirs dans d'autres parties de l'île, qui jouissaient de plus de tranquillité. Les avantages que, dans son origine, on put retirer de ces faibles établissemens, se sont évanouis presqu'entièrement avec le tems. Le plus utile est celui de Palimban, situé à l'est. La compagnie hollandaise y entretient un fort et une garnison de quatre-vingts hommes. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre et un million et demi d'étain. Ce dernier article est tiré tout entier de l'île de Banca, qui n'est éloignée du continent

que d'un mille et demi, et qui donne son nom au détroit fameux, par où passent communément les vaisseaux qui se rendent directement des ports d'Europe à ceux de la Chine. Quoique les Hollandais aient à très-bon marché les denrées qu'ils prennent à Palimban, ce prix est avantageux au souverain du canton, qui force ses sujets à les lui fournir à un moindre prix encore. Ce petit despote tire de Batavia une partie de la nourriture et du vêtement de ses états; et cependant on est obligé de solder avec lui en piastres. De cet argent, et de l'or qu'on ramasse dans ses rivières, il a formé un trésor qui est immense.

L'île de Java est séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde. Elle peut avoir à-peu-près cent cinquante lieues de long sur une largeur de trente à quarante. On y recueille du riz, du sucre, du benjouin, du poivre très-estimé, du gingembre, du café et des fruits excellens. Conquise autrefois par les Malais, elle est aujourd'hui assujettie aux Hollandais, qui y exercent une autorité sur tous les princes et leurs sujets. Le royaume de Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses despotes, qui avait remis la couronne à son fils fut rappelé au trône en 1680,

par son inquiétude naturelle, par la mavaise conduite de son successeur, et par une faction puissante. Son parti allait prévaloir, lorsque le jeune monarque, assiégé par une armée de trente mille hommes dans sa capitale, où il n'avait pour appui que le compagnon de ses débauches, implora la protection des Hollandais. Ceux-ci volèrent à son secours, s'attirèrent ses ennemis, les délivrèrent d'un rival, et établirent son autorité sur une base inébranlable. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, et par conséquent peu dispendieuse, on ne laissa pas de faire monter les dépenses à des sommes prodigieuses. La situation des choses ne permettait pas de disputer le prix d'un si grand service, et l'épuisement des finances ôtait la possibilité de l'acquitter. Dans cette extrémité, le faible roi se détermina à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses états. L'empire de Materan, qui s'étendait autrefois sur l'île entière, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été subjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattait encore pour son indépendance, lorsque le fils et le frère du souverain, mort

en 1704, se disputaient sa dépouille. La nation se partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la succession appelait au trône, prenait si vivement le dessus, qu'il ne devait pas tarder à se voir tour-à-tour le le maître, si les Hollandais ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts, que ces républicains avaient embrassés, prévalurent à la fin; mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus savans, plus opiniâtres qu'on ne devait s'y attendre. Le jeune prince, qu'on voulait priver de la succession du roi son père, montra tant d'intrépidité, de prudence et de fermeté, qu'il aurait triomphé sans l'avantage que ses ennemis tiraient de leurs magasins, de leurs forteresses et de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place; mais ce ne fut que pour se montrer indigne d'un trône qu'il ne devait qu'à sa souplesse et à sa lâcheté. La compagnie, en lui remettant le sceptre, lui dicte des lois. Elle choisit le lieu où il devait fixer sa cour, et s'assura de lui par une citadelle, où est établie une garde qui n'a de faction apparente que celle de veiller à la conservation du prince. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, de satisfaire son

avarice par des présens, et de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le prince et ses successeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devaient jouer dans leur palais, n'ont été que le vil instrument du despotisme et de l'ambition de la compagnie.

Il croît dans l'île de Java un arbre à poison, appelé bohon-upas, dont les émanations sont mortelles à une petite distance, lorsque le tems est calme, parce qu'alors elles restent stagnantes dans l'atmosphère, et dangereuses à une grande distance lorsqu'elles y sont portées par le vent. Ce végétal malin vient dans un sol absolument aride. Il n'y croît pas un arbre, pas un buisson, pas la plus petite graminée. Le poison est une résine qui coule entre l'écorce et le bois, comme le camphre. On y trempe la pointe des armes. Il est fort cher, et produit à l'empereur un revenu considérable.

Lorsque les criminels sont condamnés à mort, on leur offre leur grace, s'ils veulent aller chercher une boîte de poison. Ils acceptent dans l'espérance de sauver leur vie, et d'être toujours nourris aux frais de l'empereur, s'ils ont le bonheur de revenir. On

les envoie à la maison d'un prêtre Malais, dont l'emploi est de les préparer à la mort. Ils sont souvent accompagnés de leurs parens et de leurs amis. On leur recommande de saisir le tems où le vent chasse devant eux les émanations de l'arbre, et de marcher avec la plus grande vîtesse, seul moyen d'échapper à la mort. Le prêtre les garde chez lui quelques jours en attendant le vent favorable, et les prépare par ses avis et par ses prières.

Au moment du départ, il leur donne une boîte d'argent ou d'écaille; il leur couvre la tête d'un bonnet de peau qui descend jusqu'à la poitrine, et qui a des yeux de verre. Il les accompagne à la distance de deux milles, il leur montre une colline qu'ils doivent monter; derrière cette colline est un ruisseau qui les conduira à l'upas. Enfin, ces malheureux reçoivent les adieux de leurs amis, et partent en diligence, tandis qu'on fait des prières pour le succès de leur expédition. Arrivés à l'arbre fatal, ils y font une incision, et en reçoivent le poison dans leur boîte. Il est rare que tous y parviennent; car sur sept cents criminels que l'on y avait une fois envoyés, il n'en est revenu que vingt-deux, encore avaient-ils la figure

blême, et se ressentaient-ils sans cesse sur leurs corps des influences malignes de l'upas.

Lorsque l'empereur veut punir de mort ceux qui se sont rendus coupables d'infidélité ou de quelqu'autre crime, il a recours au poison de l'upas; et voici ce qu'on pratique dans une pareille circonstance. On conduit les patiens, s'il y en a plusieurs, à onze heures du matin, sur la place publique, vis-à-vis le palais. Le juge fait passer au-dessus de leur tête la sentence qui les condamne; on leur présente ensuite l'alcoran, pour leur faire jurer que cette sentence est juste, ce qu'ils font, en mettant une main sur le livre et l'autre sur la poitrine, et levant les yeux au ciel. Ensuite le bourreau procède à l'exécution de la manière suivante. Il dresse autant de poteaux qu'il y a de coupables, et les y attache. Ils restent dans cette situation, mêlant leurs prières à celles des assistans, jusqu'à ce que le juge, ayant donné le signal, le bourreau les pique au sein avec une lancette trempée dans la résine de l'upas. A l'instant, ils éprouvent un tremblement suivi de convulsions, et six minutes après aucun d'eux n'existe.

Les habitans de Java sont cruels, fiers, robustes et guerriers. Ils sont mahométans;

mais dans l'intérieur du pays on trouve des Gentous qui s'abstiennent de manger de la chair. Leur visage n'annonce pas une santé parfaite à cause de l'insalubrité de l'île. Jamais leurs traits ne sont animés de couleurs vives. La beauté, ailleurs si impérieuse et si touchante, y est sans mouvement et sans vie. On parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Pour obvier au vice de l'air marécageux et en diminuer les dangers, on brûle continuellement des bois et des résines aromatiques ; on s'enivre d'odeurs ; on remplit les appartemens d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres même où l'on couche respirent le plus délicat, le plus pur des parfums. Ces précautions sont en usage nécessaires même, jusques dans les campagnes, où tous les champs, tous les jardins, sont environnés d'eaux stagnantes et mal-saines : elles ne suffisent pas même pour conserver, encore moins pour y rétablir la santé. Aussi les gens opulens, ont-ils sur des montagnes très-élevées qui terminent la plaine, des habitations où ils vont, plusieurs fois dans l'année, respirer un air frais et sain.

Le luxe, les plaisirs et la prodigalité ont fait des progrès scandaleux à Batavia, la capitale de l'île dont la population s'é-

lève jusqu'à cent cinquante mille ames. Les femmes sur-tout, qui ont toutes l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, y poussent à l'excès le goût pour le faste et la profusion. Jamais elles ne sortent qu'avec une nombreuse suite d'esclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées non-chalamment dans de superbes palanquins. En 1758, la compagnie voulut modérer leur passion pour les diamans, ces réglemens furent reçus avec un mépris affecté; et depuis cette époque, les femmes se sont toujours montrées en public, la tête enrichie de perles et de pierreries.

Les établissemens hollandais sont les lieux qui, à raison de leur situation, de leurs denrées et de leurs besoins, entretiennent avec Batavia les liaisons les plus vives et les plus suivies. Indépendamment des navires qui appartiennent au gouvernement, on voit arriver beaucoup de bâtimens particuliers. Ceux-ci, parvenus à leur destination, livrent à la compagnie les objets de leur chargement, dont elle s'est réservée le privilège exclusif, et vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme l'une des principales branches du commerce libre. Elle

s'élève annuellement à 6,000 personnes des deux sexes. C'est dans ce malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes que la loi ne leur permet ni d'amener, ni de faire venir de leur patrie.

Ces importations sont grossies par celle d'une douzaine de onques, parties d'Emuy, de Limpo et de Canton, avec environ 2,000 Chinois, conduits tous les ans à Java, dans l'espérance d'y acquérir des richesses. Le thé, les porcelaines, les soies écrues, les étoffes de soie et les toiles de coton qu'elles y portent peuvent valoir trois millions.

On leur donne en échange de l'étain et du poivre, mais secrètement, parce que le commerce en est interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli sur les bords de la mer aux Moluques. On leur donne des nageoires de requin et des nerfs de cerf, dont les vertus médicinales sont inconnues en Europe. On leur donne ces nids, si renommés dans tout l'Orient, qui se trouvent en plusieurs endroits, et spécialement sur les côtes de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, sont l'ouvrage d'une espèce d'hirondelle, qui a

la tête, la poitrine, les ailes d'un beau bleu, et le corps d'un blanc de lait. Cet oiseau les compose de frai de poisson, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache. Le goût de ces nids est naturellement fade ; mais on a trouvé le secret de les rendre agréables par divers assaisonnemens.

Toutes les denrées, toutes les marchandises qui entrent à Batavia ou qui en sortent, doivent cinq pour cent. Cette douane est affermée environ 2 millions. Un revenu, qui doit étonner, c'est celui que forment les jeux de hasard. Il en coûte annuellement 400,000 francs aux Chinois, pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés, avec la fureur ordinaire dans les climats ardens, où les passions ne connaissent pas de bornes. Là, vont s'ensevelir les fortunes de la plupart des hommes libres; là, tous les esclaves vont dissiper ce qui leur a été possible de ravir à la vigilance de leurs maîtres. Il y a d'autres impositions encore dans cette capitale des Indes hollandaises, sans que cependant elles couvrent les dépenses d'un entrepôt, qui s'élèvent à 660,000 francs.

LES CEYLANAIS.

L'île de Ceylan est située dans l'Océan indien, près le cap Comorin, à l'extrémité méridionale de la péninsule de l'Inde, étant séparée de la côte de Coromandel par un canal étroit. Elle a quatre-vingts lieues de long sur soixante-six de large. Les naturels l'appellent, avec quelque apparence de raison, le paradis terrestre. Non-seulement elle produit d'excellens fruits de toute espèce, du poivre long, du coton fin, de l'ivoire, de la soie, du tabac, de l'ébène, du musc, du crystal, du salpêtre, du plomb, du fer, de l'acier, du cuivre, mais encore elle abonde en canelle: on y trouve de l'or, de l'argent et toutes sortes de pierres précieuses, excepté des diamans. Le centre du pays est montagneux et couvert de bois.

Les Portugais s'établirent dans l'île de Ceylan en 1506, et s'y soutinrent jusqu'en 1568, époque à laquelle les Hollandais leur prirent successivement plusieurs comptoirs

et les en chassèrent. Ces derniers se firent bien tôt respecter, et chaque jour ils affermirent leur puissance. Le petit nombre de comptoirs qu'ils possédaient originairement n'ôtaient pas aux étrangers la liberté de commercer sur la côte avec les naturels du pays. Cette concurrence déplut aux Hollandais; et jaloux de s'approprier le commerce exclusif de cette île, ils déclarèrent la guerre au roi de Candie. Les Anglais voulurent profiter de ces troubles pour s'y procurer quelques établissemens. Ils parurent à la côte, et traitèrent avec le monarque; mais dédaignant de paraître devant lui pieds nuds, et de se soumettre à d'autres bassesses que les princes orientaux sont dans l'usage d'exiger de ceux qui les approchent, ils abandonnèrent le projet d'en chasser les Hollandais. Leur retraite ne termina pas la guerre; elle fut longue, opiniâtre et sanglante. Enfin, les démêlés entre les Hollandais et le roi de Candie ont été définitivement terminés par le traité conclu le 14 février 1766. Comme la compagnie faisait alors la loi à un monarque chassé de sa capitale et errant dans les forêts, les conditions en ont été très-avantageuses pour elle. Par ce traité, on reconnait la souveraineté sur toutes les con-

trées dont elle était en possession avant les troubles. La partie des côtes, qui était restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui est permis de peler la canelle dans toutes les plaines, et la cour s'oblige à lui livrer la meilleure des montagnes. Ses commis sont autorisés à étendre le commerce par-tout où ils pourront le faire avantageusement. Le gouvernement s'engage à n'avoir aucune liaison avec quelque puissance étrangère que ce soit, à livrer même tous les Européens qui pourraient s'être glissés dans l'île. Pour prix de tant de sacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisaient, et ses sujets pourront y aller prendre, sans rien payer, le sel nécessaire à leur consommation.

Lorsque les Portugais abordèrent à Ceylan, ils trouvèrent cette île très-peuplée. Deux nations, différentes par les mœurs, par les usages, par le gouvernement, l'habitaient paisiblement. Les Bédas, établis à la partie septentrionale, et dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus, qui se regardent comme une seule famille, qui n'obéissent qu'à un seul chef, dont l'autorité n'est pas aussi absolue que l'est communément celle des despotes de l'Asie. Ils sont

presque nuds. Ce sont d'ailleurs les mêmes mœurs et le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, et ont été assez équitables pour ne jamais attenter à celle de leurs voisins. On sait peu de chose de leur religion; mais il est assez vraisemblable qu'elle ne s'éloigne pas de la religion naturelle. Ce précieux culte est celui de tous les peuples isolés, sédentaires, et menant une vie pastorale. Toutes ces tribus n'ont presqu'aucune communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent; et cette précaution, que la cupidité a imaginé pour s'approprier leurs dépouilles, les a préservées de la plupart des vices qui dégradent les nations prétendues civilisées. les Bédas paraissent être les habitans primitifs de l'île.

Une nation plus nombreuse et plus puissante, qu'on appelle les Chingalais, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, on pourrait l'appeler une nation polie. Ils ont des habits et des despotes, dont celui de Candie est le principal. A la religion naturelle qu'ils pro-

fessent dans toute sa pureté, ces peuples ont associé le culte d'un certain philosophe, nommé Buddon, qui fut vraisemblablement le bienfaiteur de l'île. Les prêtres de Ceylan jouissent d'ailleurs de très-grands privilèges. Ils ne peuvent, dit-on, jamais être punis par le prince, quand même ils auraient attenté à sa vie. Les Chingalais entendent assez bien la guerre. Ils ont su faire usage de la nature de leur pays montagneux pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. On les accuse d'être fourbes, intéressés, complimenteurs comme tous les peuples esclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple et celle des savans.

Leur manière de se marier est assez singulière. L'homme tient un bout de linge qu'il met autour de ses reins, et la femme tient l'autre; on leur jette de l'eau sur la tête, ensuite sur tout le reste du corps. Cette cérémonie termine le mariage; et les deux conjoints restent alors ensemble autant qu'ils le jugent à propos. La première nuit des nôces est pour le mari; la seconde pour le frère du mari, et ainsi de suite, jusqu'au sixième degré de parenté. Aussi les enfans sont-ils sensés appartenir au frère comme au mari.

Toutes les villes, comme celles de toutes

les colonies hollandaises, sont trés-propres. Les rues sont alignées et bordées d'un double rang d'arbres. Quelques-unes ont un canal au milieu. La plupart des habitans professent la religion chrétienne, qui leur a été donnée par les Portugais. Les Hollandais leur permettent de bâtir des églises, et de faire venir des prêtres de Goa pour les desservir.

Le grand objet de la compagnie hollandaise, c'est la canelle, produit d'une espèce de laurier, indigêne de cette île. Le sol n'est pourtant pas couvert de cannelliers, comme on le croit communément; on ne peut pas même dépouiller tous ceux qui y croissent. Les montagnes, habitées par les Bedas, en sont remplies; mais cette nation singulière ne permet l'entrée de son pays, ni aux Européens, ni aux Chingalais; et pour y pénétrer, il faudrait livrer de nombreux combats. Les Hollandais achètent la plus grande partie de la canelle dont ils ont besoin, à leurs sujets de Negombo, de Colombe, de Pointe de Galle, les seuls districts de leur domination qui en fournissent. Le reste leur est livré par la cour de Candie, à un prix plus considérable.

A Ceylan, l'art de dépouiller les canelliers

est une occupation particulière, et la plus vile des occupations. C'est pourquoi elle est abandonnée aux seuls Choulias, qui forment la dernière des castes. Tout autre individu, qui se livrerait à ce métier, serait ignominieusement chassé de sa tribu. Le canellier a deux ou trois écorces. Ces écorces forment la véritable canelle; et les arbres de moyenne grosseur et de moyen âge produisent la meilleure. Le corps de l'arbre, qui est blanc, lorsqu'il est dépouillé, sert à bâtir ou à d'autres usages.

La pêche des perles forme une branche considérable du revenu de Ceylan. Le commandant de Jéfanapatam est à l'intendance. Les plongeurs, accoutumés à aller au fond de la mer, ramassent dans des paniers, autour des bancs de sable et des rochers, les huîtres qui renferment les perles. On appelle nacre de perle le nœud de la coquille où on les trouve; on en fait toute sorte d'ouvrages. L'avantage des perles, c'est qu'elles reçoivent de la nature le poli et le brillant que les pierres précieuses empruntent de l'art. On trouve sur les mêmes côtes une coquille, appelée changue, dont les Indiens du Bengale font des bracelets. La pêche en est libre; mais le commerce en est exclusif.

LES MALDIVESAIS.

Les îles Maldives sont un amas de petites îles ou rochers à fleur d'eau. Elles sont situées entre l'équateur et le huitième degré de latitude nord, près le cap Comorin. On en fait monter le nombre jusqu'à 12,000; mais il y en a beaucoup qui sont désertes et stériles. L'air y est mal-sain, et sur-tout pour les étrangers. On y trouve quantité d'écrévisses de mer et de pengoins. Il n'y a d'eau douce que dans les îles habitées, non qu'il y ait aucune rivière, mais on y creuse des puits. Les Maldives sont séparées par douze grands détroits remplis de crocodilles.

Il est vraisemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus de Malabar. Dans la suite, les Arabes y passèrent, en usurpèrent la souveraineté, et y établirent leur religion. Les deux nations n'en faisaient plus qu'une, lorsque les Portugais, peu de tems après leur arrivée aux Indes, la mirent sous le joug. Cette puissance n'y subsista pas long-tems. La garni-

son, qui y maintenait son autorité, fut exterminée, et les Maldives recouvrèrent leur indépendance. Depuis cette époque, elles sont soumises à un souverain, qui tient sa cour à Male, et qui a abandonné aux prêtres la portion la plus importante de son autorité. Ce prince, tributaire d'un souverain de la côte de Malabar, est le seul négociant de ses états.

Une pareille administration et la stérilité du pays qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être considérable. Les habitans sont très-pauvres, ne cultivent rien, pas même pour leur nourriture, et ne vivent que du riz qu'ils vont chercher sur les côtes voisines. Les exportations se réduisent à des cauris, du poisson et du kaire.

Le kaire est l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui servent à la navigation dans l'Inde. Nulle part il n'est aussi bon, aussi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceylan, où ces marchandises sont échangées contre les noix d'arèque.

Le poisson, appelé dans le pays complemace, est séché au soleil. On le sale en le plongeant dans l'eau de la mer à plusieurs

reprises. Il est divisé en filets de la grosseur et de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaisons, qu'il paye avec de l'or et du benjouin. L'or reste dans les Maldives, et le benjouin est envoyé à Moka, où il sert à acheter environ trois cents balles de café, nécessaires à la consommation de ces îles.

Les cauris, appelés chez nous pucelages, sont des coquilles blanches et luisantes, qui servent de monnaie sur les côtes de Guinée et des autres parties de l'Afrique. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune et trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les ramasser dans les sables de la mer. On en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reste pas dans la circulation du pays, ou n'est pas porté à Ceylan, passe sur les bords du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens, qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, et qui se chargent en retour de cauris, pour sept à huit cent mille livres. Une partie se disperse dans le Bengale, où il sert de monnaie.

LES KURILIENS.

Les îles Kuriles sont situées dans la mer qui sépare du Japon la pointe méridionale de la péninsule de Kamtschatka. Elles sont toutes montagneuses, et plusieurs d'elles renferment des volcans et des sources chaudes. Quelques-unes de ces îles sont habitées; mais les plus petites sont entièrement désertes. Elles diffèrent beaucoup l'une de l'autre, quant à leur situation et à leur conformation naturelle.

Les habitans de quelques-unes des Kuriles, ressemblent beaucoup aux Japonais, considérés sous le rapport de leurs personnes et sous celui de leur langage et de leurs mœurs. Quelques-uns ont beaucoup de ressemblance avec les Kamtschadales. Les îles du nord sont soumises à l'empire de Russie; mais celles du sud rendent hommage à l'empereur du Japon. Les Kuriliens ont beaucoup d'humanité et de probité; ils sont honnêtes et hospitaliers; mais le malheur les

effraie et les porte au suicide. Ils ont une vénération particulière pour la vieillesse ; ils saluent un vieillard, quel qu'il soit ; mais ils ont une affection spéciale pour ceux de leurs familles respectives : leur langue flatte l'oreille, et ils la parlent lentement. Les hommes s'occupent à la chasse, à la pêche des animaux marins, et sur-tout des baleines, et à attraper du gibier : ils construisent leurs canots avec le bois que leurs îles produisent, ou celui que la mer jette sur leurs côtes. Les femmes ont soin de la cuisine, et font les habillemens. Dans les îles les plus septentrionales, elles cousent, et font différentes étoffes avec du fil d'orties. Les habitans des îles du sud sont plus fins et plus civilisés que ceux du nord, ils font une espèce de commerce avec le Japon, et ils y portent de l'huile de baleine, des fourrures et des plumes d'aigles, pour garnir leurs flèches. En retour, ils importent des ustensiles de métal et des bois vernissés, des poëllons, des sabres, différentes étoffes, des ornemens de luxe, du tabac, toute sorte de colifichets et de menues denrées.

LES INDIENS.

L'Inde est un vaste pays, qui est borné au nord par les contrées de la Tartarie Usbèque et du Tibel; au midi par l'Océan indien; à l'est par la Chine et la Mer-de-la-Chine, et à l'ouest par la Perse et la Mer-de-l'Inde. Il est divisé en trois grandes parties, savoir: la presqu'île de l'Inde au-delà du Gange, le pays principal ou Empire du mogol, et la presqu'île en-deçà du Gange. Toutes trois forment des empires vastes et peuplés.

Les peuples de l'Inde sont divisés en quatre grandes castes; la première et la plus noble est celle des Bramines, qui peut seule exercer le sacerdoce, comme les Lévites parmi les Juifs. Cependant ils ne sont pas exclus du gouvernement, du commerce ou de l'agriculture, quoique tous les offices serviles leur soient interdits par leurs lois. La seconde caste est celle Sittris qui, suivant leur institution, doivent être tous militaires; mais

ils embrassent souvent d'autres professions. La troisième est celle des Beises, qui sont communément négocians, banquiers et banias, ou gens de boutique. La quatrième est celle des Sudders, qui sont obligés de servir, et ne peuvent s'élever à aucun rang supérieur. Si quelque Indien est expulsé de l'une des quatre castes, lui et sa postérité sont pour jamais bannis de la société de quelque corps que ce soit de la nation, excepté de la caste des Harris, qui sont en horreur à toutes les autres, et qu'on emploie qu'aux offices les plus bas et les plus vils. Cette circonstance rend si redoutable cette espèce d'excomunication, qu'un Indien souffrira plutôt la torture et la mort même que de dévier d'un seul article de sa foi.

Outre cette division des Indiens en castes, il y a une subdivision en moindres classes et tribus, et l'on en a porté le nombre à quatre-vingt-quatre, quoique quelques personnes en supposent d'avantage. Communément la hiérarchie de ces castes est fixée d'une manière incontestable dans chaque ville particulière ou dans chaque province. L'Indien d'une caste inférieure se croirait très-honoré d'adopter les mœurs d'une supérieure; mais les membres de celle-ci soutiendraient

bataille plutôt que de ne pas défendre leurs prérogatives. L'inférieur reçoit avec respect la nourriture préparée de la main d'un supérieur; mais celui-ci ne partagerait jamais un plat préparé par un inférieur. Les mariages sont circonscrits dans les mêmes barrières que les autres transactions, et de là vient qu'outre la phisionomie nationale, les membres d'une caste ont une plus grande ressemblance entr'eux. Il y a des classes remarquables par la beauté des individus, et d'autres par leur laideur.

Les membres de chaque caste restent invariablement attachés à la profession de leurs ancêtres. De génération en génération, les mêmes familles ont suivi et suivront toujours un train de vie uniforme. On peut attribuer à cette coutume le haut degré de perfection qui distingue beaucoup d'ouvrage de manufacture indienne; et quoique la vénération pour les pratiques des ancêtres puisse étouffer l'esprit d'invention, ces peuples, en s'y attachant constamment, acquièrent tant d'adresse et de délicatesse dans la main, que les Européens, avec tous les avantages que leur donne la supériorité de la science, et l'aide des instrumens les plus parfaits, n'ont jamais pu égaler le fini des ouvriers

indiens. Tandis que cette perfection d'exécution excitait l'admiration et leur attirait le commerce des autres nations, l'ancienne distribution du peuple en diverses classes, attachées chacune à un genre de travail, assurait parmi eux une telle abondance des objets de fabrique les plus communs et les plus usuels, qu'ils pouvaient non-seulement pourvoir à tous leurs besoins, mais fournir à ceux des nations environnantes.

A cette division de castes, dès long-tems établie, on doit également attribuer une circonstance frappante dans l'état de l'Inde: c'est la permanence de ses institutions, et l'invariabilité des mœurs de ses habitans. Ce qui se fait aujourd'hui dans l'Inde, s'y est toujours fait, et selon toute apparence, s'y fera toujours: cette routine n'a souffert aucune altération sensible, ni de la férocité ni de l'aveugle fanatisme des conquérans mahométans, ni de la puissance des Européens établis dans ces pays. La même distinction a lieu dans les conditions; le même ordre dans la société civile et domestique; les mêmes maximes de religion sont en vénération; les mêmes sciences et les mêmes arts sont cultivés. De-là vient aussi que dans

tous les tems le commerce avec l'Inde a été le même.

Toutes les parties de l'Inde gémissent sous le plus déshonorant despotisme. L'Indien n'est pas le maître de sa vie ; on y connait point de loi qui la protège contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit ; l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite ; et toutes celles qui sont reçues, concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive ; les terres et leurs productions appartiennent au souverain ; et c'est beaucoup pour le laboureur, s'il peut se permettre de son travail une nourriture suffisante, pour lui et pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie ; tout artiste, qui a le malheur de montrer un peu de talent, court risque d'être destiné au service du chef de l'Empire, de ses lieutenans ou de quelqu'homme riche qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses ; pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, et l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie.

Toutes les castes reconnaissent les Bramine, pour leurs prêtres, et tiennent d'eux la croyance de la transmigration, croyance qui les porte souvent à s'affliger de la mort d'une mouche écrasée par inadvertance. Néanmoins le plus grand nombre des castes est moins scrupuleux, et mange, quoiqu'avec modération, du poisson et de la viande; mais, comme les Juifs s'abstiennent de quelques espèces, ce n'est que dans les festins que les Indiens s'écartent de la loi générale de s'abstenir de tout ce qui a reçu vie. Les Parias seuls, réputés infâmes, mangent du bœuf, de la vache ou du buffle. C'est une abomination que le préjugé a placée parmi les grands crimes. Quiconque s'en rend coupable, est déchu du droit de sa caste.

Les Indiens abhorrent toute liqueur propre à enivrer. Il n'y a que les castes les plus viles qui en boivent; et si les autres se permettent quelquefois d'en faire usage, c'est dans le plus secret. Leurs festins respirent la frugalité, la tempérance et la simplicité des hommes du premier âge. Leur nourriture ordinaire est du riz et des végétaux accommodés avec du gingembre, une espèce de safran et d'autres assaisonnemens plus piquans, qui viennent spontanément dans leurs jardins.

Du biscuit au lait, saupoudré de sucre, et des gâteaux cuits dans le beurre ou dans l'huile, sont pour eux des mets délicieux. Ils estiment le lait la nourriture la plus pure, parce qu'ils croient qu'il participe en quelque chose du nectar de leurs dieux, et parce qu'ils vénèrent la vache jusqu'à l'égal de la divinité. Le plus souvent les Indiens ne boivent que de l'eau simple; mais lorsqu'ils veulent se régaler, ils composent une boisson faite avec du poivre, du tamarin et des oignons, qu'ils avalent à longs traits. Des feuilles d'arbres, artistement cousues avec des brins d'herbes, leur servent de plats et d'assiettes. Le plus profond silence règne dans leur repas. Tous les convives sont couchés sur des nattes de palmiers ou sur quelques morceaux de toile. Chacun observe de ne pas toucher de sa salive les alimens qu'il porte à sa bouche. Une telle négligence produirait une souillure dont ils ont une horreur inexprimable.

Les mœurs des Indiens sont douces. Leur bonheur consiste dans les jouissances tranquilles de la vie domestique, et leur loi leur enseigne que le mariage est un devoir indispensable pour tout homme qui ne se séquestre pas du monde par principe de

dévotion. Leur religion leur permet aussi d'avoir plusieurs femmes ; mais rarement ils en prennent plus d'une, et l'on a remarqué que ces femmes se distinguaient par une décence de conduite, une vigilance sur leur famille, et une fidélité à leurs vœux, qui feraient honneur à l'espèce humaine dans les contrées les plus civilisées. Les amusemens des Indiens consistent à aller visiter leurs pagodes, à assister aux cérémonies religieuses, et à remplir une multitude de pratiques qui leur sont prescrites par les Bramines. La religion leur défend de quitter leurs rivages, et ils n'ont besoin de rien du dehors. Ainsi ce peuple aurait vécu tranquille et heureux, si les autres avaient eu pour lui la même indifférence qu'il témoigne pour le reste du monde.

Les soldats sont communément nommés rajahs-poots ou gens descendus de rajahs, et ils résident pour la plupart dans les provinces du nord. En général, ils ont un teint plus clair que les habitans des provinces méridionales, qui sont tout-à-fait noirs. Les rajahs-poots sont robustes, braves et fidèles, et ils entrent au service de qui veut les payer. Mais si ce chef tombe dans un combat, ils regardent comme fini leur engagement avec

lui, et fuient du champ de bataille, sans que leur réputation en souffre.

Les femmes indiennes sont presque toutes de petite taille, communément laides, malpropres et dégoûtantes, à l'exception de celles de quelques castes, dont le visage est moins désagréable, et qui ne sont pas aussi ennemies de la propreté. Les maris ne leur permettent pas de manger avec eux. Ce sont d'honnêtes esclaves pour lesquelles ils ont cependant des attentions. Leur coutume de se brûler à la mort de leurs maris a lieu encore, mais moins souvent qu'autrefois. Les Indiens mettent autant de prix que les Chinois à la bonne culture des terres et aux travaux d'utilité publique. A peine trouverait-on dans l'Indostan l'exemple d'un seul vol, quoique les marchands de diamans voyagent sans armes.

Dans l'Inde, comme chez presque tous les peuples orientaux, les arts n'ont fait que très-peu de progrès. La tyrannie d'un gouvernement despotique, la chaleur d'un climat qui énerve, et le servile attachement aux anciens usages, se sont toujours opposés au développement des talens naturels de ces peuples. Chez eux la peinture est encore au berceau. Ils trouvent admirable un tableau

chargé de rouge et de bleu, et dont les personnages sont vêtus d'or. Ils n'entendent pas le clair-obscur, n'arrondissent jamais les objets, et ne connaissent point les ressources de la perspective. Leurs meilleurs peintures ne sont que de mauvaises enluminures.

La sculpture indienne n'est pas plus avancée que la peinture, et toutes les statues que l'on voit dans les temples sont mal dessinées et aussi mal exécutées. Les draperies sont rudes et repoussantes. Jamais les artistes ne pensèrent à jetter le plus léger regard sur la nature avant de prendre le ciseau.

L'architecture n'est assujettie à aucune règle, à aucune méthode. Dans les grandes tours, placées au-dessus des portes des pagodes, on voit des étages quelquefois très-bas, quelquefois fort élevés. Les colonnes nombreuses qui décorent l'intérieur de ces sanctuaires sont également privées de proportions fixes. Les unes sont très-grosses par le bas, et se terminent en obélisques; d'autres sont fort minces par le bas et fort grosses par le haut.

La musique est dans le même état d'imperfection que les autres arts. Le chant est sans harmonie. L'un chante haut, l'autre

bas, sur quatre à cinq notes qui commencent par une espèce de bourdonnement, et va en augmentant jusqu'à la fin du verset où ils éclatent. Ces peuples ont plusieurs instrumens, mais qui ne paraissent pas faits pour accompagner la voix. Celui qui fait le plus de bruit est pour eux le plus beau et le plus harmonieux.

Les connaissances des Indiens, dans la médecine, se bornent à la préparation et à l'emploi de quelques simples. Dans ce pays, les maladies sont fort difficiles à guérir, par la manière dont on les traite, et parce qu'il s'y trouve presque toujours quelque mêlange de putridité. Crédules à l'excès, les Indiens s'imaginent qu'on ne guérit qu'à force de remèdes; ils donnent toute leur confiance à un empirique, qui souvent était blanchisseur, tisserand ou serrurier trois mois auparavant, qui, ne pouvant plus vivre faute d'ouvrage, se fait médecin. Il n'y a pas d'ailleurs, chez eux, de médecins plus habiles les uns que les autres. Les Indiens le sont presque tous. Dès leur enfance, on leur apprend à connaître quelques simples, et différentes recettes qui se transmettent de père en fils. C'est pour eux une ressource dans la misère. Aussi font-ils souvent avec des

plantes dont ils ignorent les vertus un mêlange dont ils ne connaissent pas mieux les effets.

Les métiers de première nécessité n'ont pas été portés à un plus haut degré de perfection que les arts. Le charpentier indien ne connait d'outils que le rabot, le ciseau, le vilebrequin, le marteau et une espèce de hache. La terre lui sert d'établi, et le pied de valet; mais il emploie un mois à ce que nos ouvriers terminent en trois jours. Vainement on lui montre la manière la plus prompte et la plus aisée de scier le bois; il aime mieux s'en tenir aux procédés qu'il a reçus de ses pères, que d'adopter ceux qui leur sont proposés par des étrangers. Le scieur dresse sa pièce de bois entre deux solives plantées en terre; et assis non-chalemment sur un petit banc, il emploie trois jours à faire, avec une scie, une planche qui ne coûterait aux ouvriers européens qu'une heure de travail.

Le forgeron porte toujours avec lui ses outils, sa forge, son fourneau, et travaille par-tout où l'on veut l'occuper. Il établit sa forge devant la maison de celui qui l'appelle: avec de la terre broyée, il forme un petit mur, devant lequel il place son foyer.

Derrière ce mur sont deux soufflets de cuir, que l'apprentif fait aller en pressant alternativement dessus. C'est ainsi qu'il anime le feu. Une pierre lui sert d'enclume; et ses seuls outils sont une pince, un marteau, une masse et une lime.

Les ouvrages des orfvères se ressentent sur-tout de cette disette d'outils. Comme les Chinois, ils n'ont pu parvenir jusqu'ici à polir l'or et l'argent, et à imiter les différens ors de couleur. Nous estimons cependant leurs filigrammes, dont le seul mérite consiste dans la patience de l'ouvrier qui les a travaillés. L'orfèvre indien établit son attelier chez celui qui le mande. Son fourneau est un vase de terre cassé; un tuyau de fer lui sert de soufflet; une pince, un marteau, une lime, une petite enclume, voilà tous ses outils. Il fait sur-le-champ ses creusets avec de la terre glaise, mêlée de poudre, de charbon et de bouze de vache, qui donnent aux creusets de la solidité, et les empêchent de se fendre au feu.

Le cordonnier, qui appartient à la caste la plus vile et la plus pauvre de tous les artisans, n'a d'outils que l'aleine et son couteau, point de magasins pour les cuirs et les formes. A-t-on besoin d'une paire de souliers, il faut

la lui payer d'avance ; de l'argent qu'on lui donne, il achète le chien marron, dont la peau doit servir à cet objet. Après l'avoir enlevée, il la prépare le même jour, et le lendemain il livre ses souliers.

Le tisserand monte le matin devant sa porte, sous un arbre, son métier, qu'il démonte au soleil couchant. Ce métier est très-simple : il ne consiste qu'en deux rouleaux portés sur quatre morceaux de bois plantés en terre. Deux bâtons, qui traversent la chaîne, et qui sont soutenus à chacune de leurs extrémités, l'un par deux cordes attachées aux pieds de l'ouvrier, donnent à celui-ci la facilité d'écarter les fils de la chaîne pour y passer la trame.

L'agriculture ne se montre pas, chez les Indiens, avec plus de dignité. Ils ne savent pas greffer. Leurs jardins ne consistent que dans quelques quarrés de bredes, de beringedes et de haricots. Le riz étant leur principal aliment, ils se sont appliqués à sa culture. Comme le grain ne vient que dans l'eau, et que la plus grande partie des terres, surtout à la côte de Coromandel, son sèches et sablonneuses, leur industrie s'est appliquée à trouver des machines propres aux arrosemens. Toutes les terres sont divisées en pe-

tits quarrés de cinquante à soixante toises, et qui sont séparés par une élévation bien battue. De cette manière, chaque quarré forme un réservoir, où sont contenues les eaux absolument nécessaires à la culture du riz. On les conduit par des rigoles d'un quarré à l'autre, de manière qu'avec une bascule on peut arroser un terrein immense.

La religion des brames est l'une des plus anciennes de l'univers. S'il est vrai que la beauté du climat ait dû déterminer le créateur à placer dans l'Inde le berceau du genre humain, c'est des brachmanes que sont découlés la plupart des principes religieux qui guidèrent long-tems les peuples du monde. Les Indiens prétendent que Brama, leur législateur en politique et religion, n'était inférieur qu'à Dieu, et qu'il existait plusieurs siècles avant notre époque de la création. Ce Brama fut probablement un génie bon et élevé, dont la bienfaisance, comme celle des législateurs païens, conduisit ses sujets et leur postérité à lui rendre des honneurs divins. Les bramines (ainsi se nomment les prêtres de Brama) prétendent qu'il lui a légué un livre, appelé le Veidam, contenant ses dogmes et instructions, et que, quoique l'original en soit perdu, ils en pos-

sèdent encore un commentaire, appelé le Shastah, qui est écrit en shanscrit, langue morte aujourd'hui, et connue des seuls bramines qui l'étudient.

Le fond de la doctrine de Brama consistait en la croyance d'un Être-Suprême, qui a créé, dans une gradation régulière, différens êtres, dont quelques-uns supérieurs à l'homme, et d'autres inférieurs; et à l'immortalité de l'ame, ainsi qu'à un état futur de récompenses et de punitions, qui n'était qu'une transmigration des ames en différens corps, suivant la vie qu'elles avaient menée dans leur état précédent. On voit, par ce système, que la métamorphose de Pithagore a pris naissance dans l'Inde, et qu'elle est aujourd'hui l'opinion favorite de ses habitans. La nécessité d'inculquer cette doctrine sublime, mais compliquée dans l'esprit du bas peuple, porta les bramines, qui ne sont nullement d'accords sur leurs points de doctrine, à avoir recours à des représentations sensibles de la divinité et de ses attributs. Aussi la doctrine primitive de Brama a-t-elle dégénéré jusqu'à la plus ridicule idolâtrie, et au culte de différens animaux et d'images bisarres, la plupart hideuses, soit dessinées ou sculptées.

Les institutions religieuses, établies dans les vastes contrées qui s'étendent des rives de l'Inde au cap Comorin, présentent un aspect à-peu-près semblable. Elles forment un système régulier et complet de superstition, fortifié et soutenu de tout ce qui peut inspirer le respect et affermir l'attachement du peuple. Les pagodes sont magnifiques, et ornés non-seulement de riches offrandes, mais des ouvrages de peinture et de sculpture les plus parfaits que puissent exécuter les meilleurs artistes du pays. Les rits du culte sont pompeux et éclatans ; et non-seulement ils s'introduisent dans tous les actes de la vie ordinaire, mais ils en font une partie essentielle. Les bramines qui, comme ministres de la religion, en président toutes les cérémonies, sont élevés au-dessus de tout autre ordre ; on les regarde comme des êtres d'une origine plus noble, et même sacrés. Ils ont établi parmi eux une hiérarchie et une gradation de rangs qui, en assurant la subordination dans leur ordre, ajoutent du poids à leur autorité, et leur donnent un empire plus absolu sur l'esprit du peuple. Ils soutiennent cet empire par le moyen des immenses revenus, dont la libéralité des princes et le zèle des pélerins et des dévôts ont enrichi leurs pagodes.

Les Indiens, comme la plupart des autres peuples de la terre, se livrent à diverses mortifications très-gênantes, et fort propres à altérer leur santé. Indépendamment des abstinences journalières auxquelles la loi les assujettit, ils observent un carême qui dure, chaque année, l'espace de quarante-un jours. Il commence le dernier jour d'octobre, et finit le 10 de décembre. Pendant tout ce laps de tems, le dévot doit observer un jeûne rigoureux; du lait et des figues doivent faire sa seule nourriture; et, ce qui est plus mortifiant dans ces climats chauds, il ne lui est pas même permis de jouir des plaisirs du mariage. Le jeûne est accompagné de plusieurs pratiques de dévotion, dont la principale consiste à tourner cent une fois, tous les matins, autour de la pagode de Wisnon, en prononçant tout bas un des noms de ce héros. Ceux qui veulent se distinguer par une ferveur extraordinaire, tournent jusqu'à mille et une fois autour de la pagode. Lorsqu'on a pratiqué régulièrement ce carême pendant douze ans, on en est quitte pour le reste de ses jours.

L'Inde est inondée d'une secte de philosophes mendians, connus sous le nom de

Faquirs, qui signifie pauvre gens. Ces fainéans, prétendus dévots, s'assemblent quelquefois en troupe de dix à douze mille; et, sous prétexte de faire des pélerinages à certains temples, ils mettent tout le pays à contribution. Ces nouveaux Diogènes ne sont point vêtus. Vigoureux pour la plupart, ils s'attachent à convertir, autant à leur usage qu'à leur religion, les femmes les moins scrupuleuses. Ils reçoivent parmi eux tout homme qui a des talens, et ils prennent grand soin d'instruire leurs disciples dans tous les genres de connaissances capables de donner à leur ordre du relief et de la considération parmi le peuple. Quand cette armée de vagabonds dirige sa marche vers un temple, les hommes des hameaux par lesquels ils passent, peu rassurés par leur réputation de sainteté, fuient ordinairement devant eux: mais les femmes plus confiantes et plus déterminées, non-seulement restent dans leur logement, mais souvent elles requièrent les prières de ces saints personnages, toujours efficaces en cas de stérilité. Pour augmenter encore le respect que le peuple accorde ordinairement à la superstition, ces fanatiques s'infligent volontairement à eux-mêmes des pénitences fort bizarres. Les

uns tiennent un bras élevé dans une position fixe, jusqu'à ce qu'il y soit roidi, et ils demeurent dans cet état le reste de leur vie. D'autres tiennent leurs poings fermés avec force, de manière que leurs ongles entrent dans la chair, et percent à travers de leurs mains. Quelques-uns se tournent le visage par-dessus une épaule derrière le dos, et restent dans cette situation jusqu'à ce qu'il leur soit impossible de la quitter. Plusieurs fixent leur regard à leur nez, et parviennent à ne plus voir que dans cette seule direction. Enfin, tel est l'esprit de fanatisme qui anime ces infortunés, que plusieurs d'entr'eux s'accouplent pour se frapper réciproquement le front, et se faire mutuellement des contusions meurtrières.

Les lois, qui règlent les héritages dans l'Inde, sont à-peu-près les mêmes que celles de l'Europe. Lorsqu'un homme meurt, tous ses biens passent à son fils; et s'il en a plusieurs, ils partagent par égale portion. Si le fils est mort, cet héritage passe aux petits-fils; et si les petits-fils n'existent pas, il est le partage des arrière-petits-fils. La représentation y a lieu, comme dans la plupart des coutumes de France. La plupart des Européens, qui ont voyagé dans l'Inde,

assurent qu'il est peu de peuples chez lesquels la bonne-foi soit plus respectée que chez les Indiens; aussi les lois punissent-elles rigoureusement ceux qui sont convaincus de vol ou d'infidélité. Celles qui sont prescrites pour maintenir la chasteté et protéger la pudeur sont plus sévères encore que celles relatives au vol. Le crime d'adultère est puni de trois manières, suivant les circonstances plus ou moins graves. En premier lieu, le coupable est condamné à 800 puns de cowris; en second lieu, le magistrat lui fait couper un membre, et en troisième lieu, il perd la vie.

Les Indiens, comme tous les autres orientaux, exigent que les femmes soient dans une dépendance continuelle de leurs maris. Elles ne doivent jamais avoir de volonté particulière; car on est persuadé dans ces régions qu'une femme, maîtresse de ses actions, se comporte mal, quelle que soit l'éducation qu'elle ait reçue de ses parens. Aussi la loi veut-elle, qu'avant son mariage, elle soit soumise à ses père et mère; que pendant le tems de l'union conjugale, elle obéisse aveuglément à son mari; et qu'après son veuvage, elle rende compte de sa conduite ou à ses parens collatéraux, ou au magistrat, ou à ses propres enfans.

Les langues que l'on parle dans les Indes sont le persan et le malais, entremêlé d'autres dialectes. Les Bramines sont la source de toutes les connaissances qui existent dans l'Inde. Cependant le *nec plus ultrà* de leur science en mathématiques semble être le calcul des éclipses. Ils ont quelqu'idée de la logique; mais ne paraissent pas avoir aucun traité sur la rhétorique. Les Asiatiques, dans leurs poésies, s'abandonnent trop à l'imagination; la diction de leurs historiens est verbeuse et diffuse; mais quoique la tournure des compositions orientales s'écarte beaucoup du goût pur des Européens, il y a dans ces ouvrages beaucoup de choses dignes de l'attention des hommes instruits. Dans le shanscrit ou langage savant des Bramines, qui est le grand répertoire de la religion, de la philosophie et de l'histoire des Indiens, il y a plusieurs centaines de volumes en prose qui traitent des anciens Indiens et de leur histoire. On remarque aussi que les registres shanscrits contiennent des relations des affaires de l'Asie occidentale, très-différentes de celles que nous ont transmises quelques tribus arabes, et qu'il est très-probable qu'un mûr examen convaincrait que les premières de ces rela-

tions portent des marques bien plus sûres d'antiquité et d'authenticité que les dernières. Les écrivains arabes, en général, sont si prévenus contre les Indiens, qu'on ne peut avoir aucune confiance dans les récits qu'ils nous font à leur sujet.

Le shanscrit est un idiôme d'une structure admirable ; plus parfait que le grec, plus abondant que le latin et plus expressif que l'un et l'autre. Il a pourtant, par la racine des verbes et des formes grammaticales, plus de rapport avec eux que le hasard ne semble en devoir produire ; l'analogie est même si frappante que tout philologue, qui examine les trois langues, reste convaincu qu'elles sont sorties d'une même source qui, probablement, n'existe plus. Il y a aussi quelque raison de penser que, quoique mêlés avec un idiôme très-différent, le gothique et le celtique ont eu la même origine que le shanscrit.

Dans toutes les fabrications dont s'occupent les Indiens, ils sont plus industrieux et meilleurs ouvriers que la plupart des Européens ; et l'on prétend que la tissure des étoffes, la couture et la broderie, et quelques autres ouvrages, ils en font plus avec leurs pieds qu'avec leurs mains. Quoique

très-ignorans dans la partie du dessin, ils ont des couleurs d'une vivacité étonnante. La finesse de leurs toiles, et leurs ouvrages de filigrane en or et en argent sont au-dessus de tout ce qu'on peut trouver, en ce genre, dans le reste du monde. Pour tout dire en un mot, le commerce de l'Inde se fait par toutes les nations commerçantes du monde, et il en a été probablement ainsi depuis les premiers siècles : il n'était pas même inconnu au tems de Salomon, et les Grecs et les Romains en tiraient leurs objets de luxe les plus précieux. Quoique les Hollandais y fassent encore un trafic considérable, la meilleure part se trouve concentrée dans les mains de l'Angleterre. Celui de la France a perdu depuis quelque tems, et celui des Suédois et des Danois est de peu d'importance.

Comme l'Inde se trouve gouvernée par une foule de princes puissans, nous ne pourrons parler de leur gouvernement que séparément; et c'est ce que nous avons fait. Ainsi nous renvoyons nos lecteurs aux différens peuples de l'Inde, que nous avons décrits immédiatement après le tableau général que nous venons de faire. Nous en ferons de même à l'égard des différentes espèces de monnaies

qui sont en circulation dans ce pays. Nous remarquerons seulement que les anciennes monnaies en or et en argent, où sont frappés les douze signes du zodiaque, sont extrêmement rares, vu les révolutions continuelles qui agitent les diverses parties de l'Inde, et qu'un usurpateur, en s'emparant d'un pays, détruit tous les monumens et fait fondre toutes les espèces, pour anéantir, s'il est possible, jusqu'au nom du prince qu'il a détrôné.

LES MOGOLS

OU

LES PEUPLES DE LA COTE DE MALABAR.

Le vaste empire du grand-mogol est borné au nord par la Tartarie Usbèque et le Tibet, et la baie de Bengale; au midi, par l'Océan indien, et à l'ouest par le même océan et la Perse. La côte de Malabar s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à la rivière de Neliceram. Ce pays fertile est arrosé et coupé

par un grand nombre de rivières. Le sucre, le bled, l'indigo, le coton et des fruits de toute espèce y viennent en abondance.

La noblesse et les gens distingués aiment la chasse à l'arc et au fusil, et souvent ils se plaisent à poursuivre en plaine des léopards. Ils recherchent les promenades ombragées et les fontaines fraîches, comme tous les habitans de ces contrées brûlantes. Ils sont grands amateurs de bateleurs, charlatans et faiseurs de tours, ainsi que d'une musique barbare d'instrumens à vent et à cordes; ils jouent aux cartes dans leurs sociétés privées. Les maisons n'ont aucune apparence; les édifices même sont pauvres et chétifs, et en général couverts de chaume, ce qui les rend sujets aux incendies. Mais les fabricans préfèrent de travailler en plein air. L'intérieur des maisons, qui appartiennent aux principaux habitans, est communément propre, commode et agréable, et dans plusieurs, même magnifique.

Les Bayadères sont des filles, qui s'attachent à des pagodes riches, et suivent les Bonzes et Bramines dans les processions, en chantant et dansant, au son du tal et du matalan, devant les images de la Divinité. Un ouvrier destine ordinairement à cet état

la plus jeune de ses filles, et la consacre au service de la pagode, avant qu'elle soit nubile. On leur donne des maîtres de danse et de musique. Les bramines cultivent leur jeunesse, dont ils dérobent les prémices. Elles finissent par devenir filles publiques.

Il est des troupes de ces dernières, dans les grandes villes, pour l'amusement des hommes riches, et d'autres pour leurs femmes. De quelque religion, de quelque caste qu'on soit, on peut les appeler. Il y a même de ces troupes ambulantes, conduites par de vieilles femmes, qui d'élèves des pagodes, en deviennent à la fin les directrices. Par un contraste bizarre, et dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles trainent à leur suite un musicien difforme et d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre nommé tal. Celui qui le tient, répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les bayadères, échauffées par le desir de plaire, et par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes.

Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le dessin, les

attitudes, les mesures, les sons et les cadences de ces ballets, tout respire cette passion, tout en exprime les voluptés et les fureurs.

Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses ; l'art et la richesse de leur parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars sur leurs épaules ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs brasselets. Elles attachent même des bijoux à leurs narines. La plupart de ces danseuses croyent ajouter à l'éclat de leur teint, et à la vivacité de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête, teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté postiche, relevée par tous les poëtes orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étaient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire fait pendant toute leur vie l'occupation et le bonheur des bayadères. On résiste difficilement à leur séduction. Elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes, qui remplissent les sérails de l'Indostan, comme les Géorgiennes et les Circassiennes peuplent

ceux d'Ispahan et de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces courtisannes exercées.

Les terres de la côte de Coromandel sont des terres légères, sablonneuses et sèches. Cependant l'industrie et le travail des Mogols en tirent deux récoltes par année, sans les laisser jamais reposer. A la récolte du riz succède celle de quelques menus grains, tels que le millet, ou de quelques phaseoles dont les Indes produisent une infinité d'espèces. De tous les procédés de l'agriculture indienne, le plus remarquable est celui de l'arrosement des terres pour la culture du riz.

Si le terrein qu'on veut arroser n'a dans son voisinage ni ruisseau, ni fontaine assez abondans, on y creuse un puits au bord duquel on élève un pilier à la même hauteur à-peu-près que le puits a de profondeur. Ce pillier porte à son sommet, qui est partagé en fourche, une cheville de fer qui en traverse horizontalement les deux portions; et qui supporte une bascule garnie d'échelons. La partie supérieure de cette bascule déborde le sommet du pillier de trois pieds

environ, et porte une longue perche posée parallèlement avec le piller. A cette perche, tient un grand sceau de bois ou de cuivre. A côté de la machine, est mâçonné en brique, et bien cimenté, un réservoir destiné à renvoyer d'abord les eaux du puits. Ce réservoir est plus élevé que le terrein qui doit être arrosé. Il a sa décharge proportionnée à côté du champ. Tout étant disposé, un homme monte au haut du piller par les échelons de la bascule. Dès qu'il est arrivé au sommet, un autre, placé sur le bord du puits, y enfonce la perche à laquelle tient le sceau : alors celui qui était au sommet descend par les mêmes échelons de la bascule, et amène à la hauteur du réservoir le sceau plein d'eau que l'autre y renverse. Dès que le réservoir est plein, on ouvre la décharge, l'inondation commence t se soutient par la manœuvre de ces deux hommes, qui passent quelquefois des journées entières, l'un à monter et à descendre, et l'autre à renverser un sceau.

L'usage que les femmes du Malabar avaient de se brûler ou de se faire enterrer toutes vives avec leurs maris, n'existe plus. Voici néanmoins la manière dont se pratiquait

cet affreux sacrifice. Cette cérémonie s'exécutait avec beaucoup de faste ; ses préparatifs variaient dans chaque province. L'usage le plus commun était qu'aussitôt après la mort du mari, s'il était bramine, on plaçait la femme devant la porte de sa maison, dans une espèce de chaire, dont la couverture était ornée. On battait du tambour, on sonnait de la trompette. La femme ne mangeait plus, ne faisait que mâcher du béthel (1), et prononçait sans cesse le nom de la Divinité. La victime se parait chez elle de tous ses bijoux et de ses plus superbes habits, comme si elle eût dû se marier. Ses parens et ses amis l'accompagnaient au son du tambour, des trompettes et d'autres instrumens. Les bramines l'encourageaient à ce sacrifice, en l'assurant qu'elle allait jouir d'une félicité sans bornes dans le paradis. Ils lui promettaient de plus que son nom serait célébré par toute la terre, et qu'il en

(1) Le béthel est la feuille d'un arbrisseau rampant, dont la figure ressemble aux feuilles de lierre et du poivre, et d'un goût aromatique. En le mêlant avec l'arec et un peu de chaux éteinte, il laisse une odeur agréable à la bouche, fortifie l'estomac et préserve, dit-on, de la gravelle et de la pierre ; on en fait un grand usage aux Indes.

serait fait mention dans tous les sacrifices. Pour la disposer à cette action héroïque, les bramines employaient des breuvages, dans lesquels ils mêlaient de l'opium, c'était ainsi qu'ils échauffaient l'imagination de cette victime infortunée de l'amour conjugal, et qu'ils la rendaient, pour ainsi dire, insensible aux douleurs les plus aiguës.

Tandis qu'elle s'avançait vers le théâtre funeste où elle devait terminer sa vie, souvent à la fleur de l'âge, les bramines avaient la précaution de la distraire par des chants où ils faisaient l'éloge de son héroïsme. Ce concert homicide soutenait son courage au milieu des horreurs de la mort. Le bandeau de la superstition couvrait ses yeux; le moment fatal approchait où elle allait être dévorée par les flammes. Alors, d'une voix entrecoupée, elle faisait ses tristes adieux à ses parens qui la félicitaient, les larmes aux yeux, du bonheur qui l'attendait. Elle leur distribuait ses joyaux et les embrassait pour la dernière fois. Après avoir fait trois tours, selon l'usage, autour de la fosse ardente, elle s'élançait au milieu des flammes. Aussitôt, quantité d'instrumens faisaient retentir l'air des sons les plus discordans pour empêcher les spectateurs d'entendre les cris

lamentables qu'un si horrible supplice devait arracher à ces malheureuses victimes. On augmentait l'activité du feu, en y répandant une grande quantité d'huile, et l'héroïne était bientôt consumée.

Lorsque la victime était réduite en cendres, on érigeait dans l'endroit un trophée, afin de perpétuer la mémoire de l'action éclatante qu'elle venait de faire. Quelquefois on y élevait une chapelle en son honneur, et le mausolée était toujours ouvert, afin qu'il pût recevoir continuellement les hommages des passans.

Dans le Bengale, ce spectacle était encore plus horrible. Les femmes y avaient assez de courage pour se faire attacher sur le cadavre de leurs maris. Elles le tenaient embrassé jusqu'à ce qu'on allumât le bûcher, et attendait le moment fatal avec un sang-froid extraordinaire.

Lorsqu'on les enterrait toutes vives, on observait les mêmes cérémonies, avant de les conduire au lieu de la sépulture. Quand celle qui devait être l'objet du sacrifice y était arrivée, elle descendait dans la fosse pratiquée en forme de caveau. Là, elle s'asseyait et prenait le cadavre de son mari entre ses bras. Aussitôt on remplissait la

fosse de terre jusqu'au cou de la femme; on tenait devant elle un tapis, afin d'empêcher qu'on ne l'aperçût dans les angoisses de la mort, et que ce spectacle n'épouvantât les autres femmes. On lui donnait dans une coquille quelque breuvage; et c'était sans doute du poison. On finissait par lui tordre le cou; et cette exécution se faisait avec une dextérité surprenante.

L'Empire du grand-mogol, cette couronne autrefois si puissante et si formidable, qui a éprouvé des révolutions si sanglantes et malheureusement trop célèbres, devrait sans doute occuper la première place dans la carte de l'Inde; mais l'état d'avilissement et d'opprobre, dans lequel elle est tombée depuis plusieurs années, la funeste anarchie qui gouverne aujourd'hui la cour de Delhi, les déprédations continuelles des Marattes et de Hyder-Aly qui ont bouleversé l'empire, l'ont réduit à un tel état de nullité, que l'empereur du grand-mogol n'est plus souverain que de nom, et n'est presque d'aucun poids dans la balance politique de l'Indostan. On lui permet de résider à Delhi, qui, avec un petit territoire adjacent, est tout ce qui lui reste de ce vaste empire gouverné par ses ancêtres, pendant plus de

trois cent cinquante ans. En montant sur le trône, il prend encore quelque titre pompeux, tel que ceux de conquérant du monde, ornement du trône ; mais il n'est jamais couronné.

Avant la révolution, tous les revenus appartenaient à l'empereur, à l'exception des districts assignés à la subsistance des pensionnaires de la cour, et des terres de charité destinées à des œuvres pieuses. Le grand-mogol donnait à ferme l'administration de ces grand revenus. Ceux qui en étaient chargés étaient plus ou moins puissans, plus ou moins formidables, selon le degré d'autorité qu'ils s'étaient acquis avec le tems. Ces grands officiers s'appelaient rajahs, soubahs, nazimes, nababs et zemindars. Jamais ils ne manquaient de percevoir plus qu'ils ne leur était dû ; et ce qu'il y avait de plus déplorable, les officiers du dewan ou receveur-général des revenus du roi, ne se mettaient point en peine de réprimer leurs exactions, pourvu qu'ils payassent régulièrement la somme portée dans les livres de la couronne, et qu'ils fissent au dewan et aux autres officiers de la cour des présens propres à les mettre dans leurs intérêts. La dewanée est maintenant l'emploi d'un offi-

cier chargé de la perception des revenus de toutes les provinces soumises au nabab, et dont il rendait compte autrefois à la cour de Delhi. Cet officier est différent du soubah, qui a le commandement des troupes et la jurisdiction des provinces.

De tout le commerce qui se fait dans l'Indostan, le plus grand et le plus considérable, sans contredit, est celui du Bengale, de cette belle province dont les Anglais sont aujourd'hui les paisibles possesseurs. Indépendamment de ses consommations, qui sont très-grandes, il se fait d'immenses exportations. Une partie des marchandises va dans l'intérieur des terres. Il passe par le Tibet des toiles, du fer et des draps d'Europe : les habitans de ces montagnes viennent les chercher à Patna, et donnent en retour du musc et de la rhubarbe. Le Bengale porte aux provinces voisines d'Agra et de Delhi du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soiries, une infinité de toiles, de mousselines de toute espèce. Ces objets rapportaient autrefois 40 millions par an; c'est la compagnie anglaise qui en profite seule, et qui fait exclusivement le commerce du pays. Il sort du Bengale pour l'Europe, du musc, de la

laque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu considérables qui viennent d'ailleurs. Ceux qui lui sont propres sont le borax, le salpêtre, la soie et les soieries, les mousselines et cent espèces de toiles différentes.

Tous les Européens, qui fréquentent aujourd'hui le Bengale, sont subordonnés à la compagnie anglaise, qui les traite souvent avec fort peu de ménagemens. Les Arméniens même, qui forment un corps nombreux de négocians dans l'Indostan, sont assujettis à tous les réglemens qu'il plaît aux Anglais de leur imposer au nom des nababs, dont ils sont les maîtres. Souvent ces réglemens finissent par une prohibition entière de ce commerce.

Les monnaies, qui ont cours au Bengale, sont les suivantes :

Le pice valant	0 f.	1 c.
Le fanam = 4 pices	0	6
Le viz = 6 pices	0	9
L'ana = 12 pices	0	18
Le fiano = 10 anas.	1	87
La roupie = 16 anas	3	00
L'écu de France = 2 roupies.	6	00
La couronne d'Angleterre = 2 roupies. .	6	00
La pagode = 56 anas	10	10
La roupie d'or = 4 pagodes	42	00
Le laque de roupie	720,000	

LES MARATTES.

Ce peuple belliqueux, long-tems réduit à ses montagnes, s'est étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaste espace qui est entre Surate et Goa, et menace également ces deux villes. Il est célèbre à la côte de Coromandel, vers Delhi et sur le Gange par ses incursions, par ses brigandages; mais son point central, la masse de ses forces et sa demeure fixe sont au Malabar. L'esprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il parcourt, il le perd dans les provinces qu'il a conquises. Déjà s'est amélioré le sort des lieux qui furent si longtems écrâsés par la tyrannie des Portugais, et qui ont successivement grossi son domaine. Sa conduite est bien différente sur les mers voisines. Non-seulement il pille les bâtimens trop faibles pour lui résister, mais il accorde encore des asyles au pirates étrangers qui consentent à partager avec lui leurs prises.

Les Marates sont de tous les peuples de l'Inde les plus courageux et les plus intrépides. Les laboureurs et les fabricans quittent souvent leurs charrues et leurs ateliers pour voler aux combats. Leur éducation est purement militaire. Accoutumés depuis longtemps au pillage et aux entreprises guerrières, ils sont toujours prêts à quitter leur pays pour ravager les territoires voisins, et leur imposer des tribus. Ils sont naturellement plus féroces que ne sont communément les nations indiennes. Ils ne se contentent pas de dépouiller les habitans chez lesquels ils font des incursions, ils les mutilent, ils les assassinent, ils les font expirer dans les tortures, afin de les forcer à découvrir leurs trésors. Les armées marattes sont entièrement composées de cavalerie, et on les a vus, sous des chefs habiles, faire la loi même à la cour de Delhi. Le gouvernement de ces peuples est aristocratique. La souveraineté réside dans un conseil de plusieurs rajahs de la religion des Brames.

LES PÉGOUINS.

Le Pégu a cent vingt lieues de longueur et presqu'autant de largeur. Il est borné, au nord, par la Chine; à l'orient, par le Tonquin et la Cochinchine; au midi, par le royaume de Siam; à l'occident, par une partie de l'Océan-indien; et en remontant, il se termine à Chatigam, qui confine au Bengale. Ses principales richesses sont le riz, la porcelaine, la laque, l'or, l'argent et les pierreries.

Les Pégouins ne sont pas divisés en castes, comme la plupart des autres peuples de l'Asie. Ils sont polis, prévenans, affables, généreux; mais un peu trop délicats sur le point d'honneur, et quelquefois chicaneurs à l'excès. Les lois n'ont pas trouvé de meilleur frein que de les punir par la bourse. Toutes les insultes ont été prévues et taxées à une amende pécuniaire. L'assassinat seul est puni de mort. Ici, comme autrefois dans les Gaules et dans la Germanie, lorsqu'un accu-

sateur manque de preuves, la loi lui offre la ressource de l'épreuve juridique. On plonge solemnellement les deux parties dans l'eau. La première qui reparaît sur l'eau perd son procès. Le seul moyen qui lui reste d'échapper à son adversaire, est de se faire esclave de l'empereur, et de lui abandonner son bien. Un tel abandon le met à l'abri de toutes les contraintes.

Les Pégouins sont généralement fort sobres. Toute leur nourriture consiste en légumes ou poissons pourris, qui leur servent d'épices pour assaisonner les ragoûts. Chez eux, les mariages ne sont pas indissolubles; et la loi accorde la liberté à celle des deux parties qui la demande. Mais celle qui donne le libelle, n'a le droit d'emporter du ménage que ce qu'elle a sur le corps. La religion du Pégu défend expressément la polygamie; et la dissolution seule l'autorise parmi les grands. L'usage y permet aussi des couvens de femmes publiques, où chacun peut aller librement pour son argent. Les femmes convaincues d'adultère sont forcées d'entrer dans ces maisons de débauches et de prostitution. La loi a prononcé la peine de mort contre les maris convaincus du même crime, mais ils se rachètent toujours avec de l'argent.

Les femmes du peuple vont presque nues ; il ne leur est permis que de porter une espèce de jupon, qui ne descend qu'aux genoux. Passé par derrière, il n'est pas assez ample, pour croiser tout-à-fait au-devant, de manière qu'une femme qui marche montre tout jusqu'au haut de la cuisse. Les femmes des seigneurs en portent de plus ou moins longs, suivant le rang qu'elles occupent.

Le roi de Pégu, comme tous les souverains de l'Asie, exerce une autorité absolue sur ses sujets. Tous sont considérés comme ses esclaves ; et cette servitude déshonorante les contraint souvent d'afficher la misère, et d'employer leur argent à faire bâtir des pagodes, ou à donner de la subsistance aux ministres des autels. Chaque fois qu'on s'approche de ce prince, on se prosterne devant lui les mains jointes, les pieds nus, jettés en arrière et collés contre les cuisses. Les grands du royaume, les princes du sang, les ministres de la religion, sont tous assujettis à cette humiliante posture.

Dans toutes les cérémonies, ce monarque se place sur un trône très-élevé, pour montrer combien il est au-dessus des princes qui composent sa cour ; aucun de ces derniers ne peut rester dans la ville, lorsqu'il en sort, et

l'on a grand soin d'en fermer les portes. Enfin, il est si persuadé qu'il est assez puissant pour commander à tous les rois de la terre, qu'après son dîner, un trompette annonce que le roi des rois, et de toute puissance, vient de se lever de table, et qu'il est libre à tous les autres de s'y mettre. Il croit qu'il n'y a pas de souverain qui possède un empire aussi beau que le sien, et que les autres nations ne sauraient s'en passer. Le peuple même est dans cette erreur; il appelle les étrangers gens des bois, et leur pardonne tout ce qu'ils peuvent faire contre ses usages, parce qu'il attribue ces prévarications à leur grossièreté naturelle et au vice de leur éducation.

Les Pégouins suivent la même religion que celle des Brames. La métempsycose en est la base; mais l'usage y a apporté quelque modification; et ils ne font aucune difficulté de manger toutes sortes d'animaux, même du bœuf, pourvu que le sang n'en ait pas été versé par leurs mains. Ces peuples, comme tous ceux des quatre parties du monde, ont leurs saints ou héros, auxquels ils ont accordé les honneurs de l'apothéose. L'un d'eux porte le nom de Godeman, mot qui, s'il était scandinave ou saxon, signifierait homme-dieu.

Les temples des Pégouins offrent par-tout l'image de la décence et de la majesté. Ils ne les remplissent pas de figures obscènes, comme les habitans de la côte de Coromandel, de Malabar et du Bengale. Les Pégouins ont une vénération profonde pour la pagode de Kelkel, près de Siriem, et celle de Digon, près de Rangon. Ce dernier temple est singulièrement bâti. Il se termine en cône, et il n'a ni portes ni fenêtres. C'est par une ouverture pratiquée au sommet, que les seigneurs et le peuple jettent les richesses immenses qu'ils y apportent en offrandes. Ce trésor doit être l'un des plus riches de la terre, si toutefois les prêtres n'ont pas trouvé le secret de le piller par quelque souterrein. Il existe dans cet empire une coutume barbare, que la superstition la plus atroce peut seule autoriser. Lorsqu'on bâtit une pagode, les premières personnes qui passent sont jetées dans les fondemens. Cette horrible cérémonie doit être fort ordinaire dans une région où l'on ne croit ne pouvoir mieux s'assurer du paradis qu'en bâtissant des temples, ou en construisant des couvens.

Les Pégouins témoignent le plus profond respect pour leurs prêtres. Ceux-ci portent le titre de Pouguis, nom que les voyageurs

européens ont rendu par celui de Talapoin. Leur sagesse, leur prudence, leur désintéressement, leurs vertus, les rendent tellement recommandables au gouvernement, que celui-ci ne fait aucune difficulté de leur confier une portion importante de l'administration publique.

On suit au Pégu les mêmes usages qu'au Japon, pour la réception des navires marchands. Dès qu'un vaisseau mouille devant Rangon, la gouverneur envoie ordre de mettre à terre le gouvernail et les canons montés; on est obligé de donner une liste fidelle des hommes d'équipage, des armes offensives et défensives dont on est pourvu, de la quantité des balles de marchandises qu'on apporte, et généralement de tout ce qui est à bord. On sépare ce qui est de l'armement, ou à l'usage du vaisseau, et ce qui est à vendre. Après cette déclaration, le gouverneur fait donner un magasin où tout doit être déposé.

Jusqu'à la parfaite exécution de ce dernier article, il n'est permis de communiquer avec personne. Le gouverneur se rend ensuite au vaisseau, suivi d'un nombreux cortège, qui profite du repas qu'on est obligé de lui donner; et si, dans sa visite, il trouve

quelque chose qui n'ait point été déclaré, fut-ce même de l'argent, il le confisque ; un officier ne peut garder qu'une vingtaine de roupies ; car il faut que l'argent soit emmagasiné comme les marchandises, avec la différence qu'il ne paye aucun droit, et qu'on a l'attention de le rendre. La visite finie, on fait au gouverneur les présens d'usage, qui consistent en assiettes de porcelaine, en sucre et en boîtes de thé. Les opérations du commerce sont souvent retardées par ces préliminaires, parce qu'on ne peut se procurer un ouvrier, quelque besoin qu'on en ait, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement remplis. On fait une seconde visite de tout ce qui a été mis dans le magasin. Les balles sont ouvertes, à l'effet d'en payer les droits. Après toutes ces vérifications, il est permis de charger le vaisseau.

Les Pégouins n'ont aucune manufacture de toile ni de soie ; ils se contentent de fabriquer, pour leur usage, quelques étoffes de coton. Les autres productions sont l'indigo, l'ivoire, les huiles de poisson, de bois et de terre. Les chevaux sont de la plus grande beauté ; les éléphans, les buffles sont monstrueux, ainsi que les bœufs et les moutons, dont le pays abonde. La branche de com-

merce la plus lucrative serait celle du salpêtre, qu'on y trouve aussi communément qu'au Bengale; mais cet objet est de la plus grande contrebande, et le souverain n'a jamais voulu permettre qu'on en fît l'exportation.

Les monnaies, qui ont cours au Pégu, sont les suivantes:

Le cauris vaut	0 f.	00 c.
Le fettee = 10 cauris	0	00
Le sataleer = 125 fettees	0	75
Le tical = 250 fettees	1	50
Le sooco = 500 fettees	3	00
Le dollar = 900 fettees	5	40
Le réal = 2 ticals.	5	00
L'écu = 4 soocos	6	00
La couronne = 8 sataleers	6	00

LES SIAMOIS.

Le royaume de Siam a environ deux cent vingt lieues de long du nord au sud, et cent dans sa plus grande largeur. Il est entouré de hautes montagnes qui, au levant, le séparent des royaumes de Camboye et Laos; au

couchant, du Pégu, et au nord, d'Ava, ou plus proprement de Jangoma. Au sud, il est borné par la rivière de Siam, de même que la péninsule de Malaca, dont la partie nord-ouest est sous sa domination. Il n'y a peut-être pas de contrée où les fruits soient en aussi grande abondance, aussi variés, aussi sains que dans cette terre délicieuse. Elle en a qui lui sont particuliers ; et ceux qui lui sont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une saveur qu'on ne trouve point ailleurs. La terre, toujours chargée de ces trésors sans cesse renaissans, couvre encore, sous une légère superficie, des mines d'or, de cuivre, d'aimant, de fer, de plomb et de celin, cet étain si recherché dans toute l'Asie.

Le plus violent despotisme, auquel l'empire de Siam est assujetti, l'empêche de jouir de toutes les richesses dont il a été comblé par la nature. Un prince, corrompu par sa puissance même, opprime du fond de son sérail, par ses caprices, ou laisse opprimer par son indolence les peuples qui lui sont soumis. Dans ce beau royaume, il n'y a que des esclaves et point de sujets. Les hommes y sont distribués en trois classes. Ceux de la première composent la garde du

monarque, cultivent ses terres, travaillent aux atteliers de son palais. La seconde est destinée aux travaux publics, à la défense de l'état; les derniers servent les magistrats, les ministres, les premiers officiers du royaume. Jamais un Siamois n'est élevé à un emploi distingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainsi les gages des grandes places sont bien payés à la cour de Siam, parce que ce n'est pas en argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au prince. Ces malheureux sont inscrits dès l'âge de seize ans sur des registres. A la première sommation, chacun doit se rendre au poste qui lui est assigné, sous peine d'être mis aux fers ou condamné à la bastonade.

Dans un pays où les hommes doivent six mois de leur travail au gouvernement, sans être payés ni nourris, et travaillent les autres six mois pour gagner de quoi vivre toute l'année, dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des personnes aux terres. Il n'y a point de propriété. Les fruits délicieux, qui font la richesse des jardins du monarque et des grands, ne croissent pas impunément chez les particuliers. Si les soldats, envoyés pour la visite des vergers, y trouvent quelques arbres dont les productions soient pré-

cieuses, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du despote ou de ses ministres. Le propriétaire en devient le gardien; et, quand le tems de cueillir les fruits est arrivé, il en est responsable sous des peines ou des traitemens sévères.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme, ils le sont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphans. Ceux de son palais y sont traités avec des honneurs et des soins extraordinaires. Les moins distingués ont quinze esclaves à leur service, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des bananes et des cannes à sucre. Ces animaux, qui ne sont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre, que sur celui de ses provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres et dans les jardins, pour les dévaster, à moins qu'on ne se rachète de cette vexation par des présens considérables. Personne n'oserait fermer son champ aux éléphans du roi, dont plusieurs sont décorés de titres honorables, et élevés aux premières dignités de l'Etat.

Tant d'espèces de tyrannies font que les

Siamois détestent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays du monde. La plupart se dérobent à l'oppression, en fuyant dans les forêts, où ils mènent une vie sauvage, cent fois préférable au séjour des villes accablées par les impôts. Cette désertion est devenue si considérable que depuis le port de Mergui jusqu'à Juthia, capitale de l'Empire, on marche huit jours entiers sans trouver la moindre population, dans des plaines immenses, bien arrosées, dont le sol est excellent, et où l'on découvre les traces d'une ancienne culture.

La religion a conservé le pouvoir exclusif de protéger contre la tyrannie ceux qui se rangent sous son étendard et se font admettre au rang des prêtres de Somonacondorn, le dieu des Siamois. Ceux qui prennent ce parti, et le nombre en est grand, sont obligés, par la loi, à garder le célibat, ce qui occasionne, dans un climat chaud comme celui de Siam, beaucoup de désordre, et dépeuple entièrement le pays.

On conçoit facilement que, sous un tel gouvernement, l'agriculture ne saurait prospérer; on pourrait même dire qu'elle est presque nulle à Siam, si l'on compare la petite quantité de terre cultivée à l'étendue

immense de terrein qui reste en friche. Dans les terres mêmes, qui sont mises en valeur, on peut dire que c'est la nature qui fait presque tout. Les hommes opprimés, avilis, sans courage, et, pour ainsi dire, sans bras, ne se donnent guère d'autres soins que celui de recueillir ses dons, et comme le pays est fort étendu et la population très-petite, elle jouit abondamment du nécessaire presque sans travail.

La méthode des Siamois, pour la culture du riz, est de le semer d'abord fort épais dans un petit carré de terre bien arrosé, sans l'enterrer beaucoup. Dès que les plantes sont parvenues à la hautenr de cinq à six pouces, on les arrache et on les transplante par petits paquets de trois à quatre brins, à la distance d'environ quatre pouces en tous sens les uns des autres. On enfonce ces plantes jusqu'au collet, dans une terre boueuse, qui a reçu un bon labour à la charrue, tirée par une paire de buffles. Le riz transplanté de la sorte, talle beaucoup plus, et rapporte plus, sans comparaison, que celui qu'on laisserait croître dans la même terre, où on l'aurait d'abord semé.

Les cérémonies du mariage sont simples chez les Siamois, et ce sont les Talapoins

ou prêtres qui marient, en répandant une eau sacrée sur le couple, et répétant quelques prières. On dit l'or si abondant dans cette contrée, que les statues les plus massives en sont faites, et que cette matière brille partout à l'extérieur du palais du roi. Des voyageurs modernes ont reconnu que ces relations étaient des fictions des missionnaires français et autres; car quoique le pays ait des mines d'or, les ornemens du palais sont ou des tablettes extrêmement minces de ce métal, ou une laque brillante appliqué sur le bois.

Les monnaies, qui ont cours dans le royaume de Siam, sont les mêmes que celles dont nous avons fait mention à l'article des Pégouins.

LES MALAIS.

Au-dessus du royaume de Siam est située la presqu'île de Malaca. Ce pays fut autrefois très-peuplé, et par conséquent bien cultivé. Le peuple qui l'habitait formait une puissance considérable, et jouait un rôle

brillant dans l'Asie; il couvrait la mer de ses vaisseaux, et faisait un commerce immense. Il avait apparemment d'autres lois que celles qui le gouvernent aujourd'hui. Il en est sorti en différens tems une multitude de colonies qui ont peuplé de proche en proche les îles de Sumatra, Java, Bornéo, et Célèbes, des Moluques, les Philippines, et les îles innombrables de tout cet Archipel, qui borne l'Asie au Levant. Tous les habitans, au moins ceux des côtes de ces îles, font un même peuple; ils parlent à-peu-près le même langage; ils ont les mêmes lois et les mêmes mœurs.

Les voyageurs qui fréquentent les Malais sont très-étonnés de trouver au midi de l'Asie, et sous le climat brûlant de la ligne, les lois, les mœurs, les usages et les préjugés des anciens peuples du nord de l'Europe. Les Malais sont gouvernés par les lois féodales, par ces lois bizarres imaginées pour défendre, contre le pouvoir d'un seul, la liberté de quelques-uns, en livrant la multitude à l'esclavage. Ils ont les mœurs, les usages et les préjugés que ces lois donnent.

Un chef, qui a le titre de roi ou de sultan, commande à de grands vassaux, qui obéissent quand ils veulent. Ceux-ci ont

des arrière-vassaux qui en font souvent de même à leur égard. Une petite partie de la nation est indépendante, sous le titre d'Oramçai ou noble, et vend ses services à celui qui les paye le mieux, c'est-à-dire, le corps de la nation est composé de serfs, et vit dans l'esclavage.

Avec de telles lois, les Malais sont un peuple inquiet, aimant la navigation, la guerre, le pillage, les émigrations, les colonies, les entreprises téméraires, les avantures, la galanterie. Ils parlent sans cesse d'honneur, de bravoure, et assurément ils passent chez ceux qui les fréquentent pour le peuple le plus traître et le plus féroce qu'il y ait sur la terre; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils parlent la langue la plus douce de l'Asie. Plus attachés aux lois insensées de leur prétendu honneur qu'à celles de la justice et de l'humanité, on voit toujours parmi eux le fort attaquer le faible. Leurs traités de paix et d'amitié ne durent jamais au-delà de l'intérêt qui les leur a fait faire. Ils sont toujours armés et toujours en guerre entr'eux ou occupés à piller leurs voisins.

Cette férocité, que les Malais qualifient de bravoure, est si connue des compagnies

européennes qui sont établies aux Indes, que toutes se sont accordées à faire un réglement qui défend aux capitaines de leurs vaisseaux, qui vont dans les îles malaises, de prendre à bord aucun matelot de cette nation, ou tout au plus, dans un extrême besoin, d'en prendre plus de deux ou trois. On a vu quelquefois de ces hommes atroces, embarqués imprudemment en très-petit nombre, attaquer, dans le moment qu'on y pensait le moins, un vaisseau, le poignard à la main, et tuer beaucoup d'hommes avant qu'on pût s'en rendre maître. On a vu des bateaux malais, armés de vingt-cinq à trente hommes, aborder hardiment des vaisseaux européens de quarante canons pour s'en emparer, et massacrer avec le poignard une partie de l'équipage.

Le Malais, qui n'est pas serf, est toujours armé; il rougirait de sortir de sa maison sans son poignard, qu'il nomme crid. L'industrie de la nation s'est surpassée dans la fabrication de cet instrument destructeur.

Comme il passe sa vie dans l'inquiétude et dans l'agitation, il ne saurait s'accommoder d'un habillement ample et large, tel qu'on en voit chez les autres Asiatiques. Les habits du Malais sont justes au corps

et chargés d'une multitude de boutons qui le serrent de toutes parts.

Les terres possédées par les Malais sont en général de très-bonne qualité. La nature semble avoir pris plaisir d'y placer ses plus excellentes productions. Les campagnes sont couvertes de bois odoriférans, tels que le bois d'aigle ou d'aloës, le sandal et le cassin adorata, espèce de cannelle. On y respire un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui se succèdent toute l'année, et dont l'odeur suave pénètre jusqu'à l'ame, et inspirent la volupté la plus séduisante. Il n'est point de voyageur qui, en se promenant sur le sol de Malaca, ne se sente invité à fixer son séjour dans un lieu si plein d'agrémens, dont la nature seule a fait tous les frais.

Au milieu de ces avantages champêtres, le Malais est misérable. La culture des terres, abandonnée aux esclaves, est un art méprisé. Les cultivateurs malheureux, sans cesse arrachés aux travaux rustiques par des maîtres inquiets, qui aiment mieux les employer à la guerre et aux expéditions maritimes, ont rarement le tems et jamais le courage de donner à la terre de bons labours. Le pays reste presque tout en friche;

on ne lui fait pas produire le riz ou les grains nécessaires à la subsistance des habitans.

L'arbre de sagou supplée au défaut des grains. Cet arbre admirable est un présent de la nature, bienfait pour des hommes incapables de travail. Il ne demande aucune culture ; c'est un palmier qui croît naturellement dans les forêts à la hauteur d'environ vingt-cinq à trente pieds. Il devient quelquefois si gros qu'un homme a de la peine à l'embrasser. Il se multiplie lui-même par ses graines et ses rejettons. Son écorce ligneuse a environ un pouce d'épaisseur, et couvre une multitude de fibres allongées qui, s'entrelaçant les unes dans les autres, enveloppent une masse de farine gommeuse. Dès que cet arbre est mûr et prêt à donner sa substance, il l'annonce en se couvrant à l'extrémité de ses palmes d'une poussière blanche qui transpire au travers des pores de la feuille. Alors le Malais l'abat par le pied et le coupe en plusieurs tronçons, qu'il fend par quartiers. Il en tire la masse de farine qui y est renfermée, et qui est adhérente aux fibres qui l'enveloppent. Il délaye le tout dans l'eau ordinaire, qu'il passe ensuite au travers d'une chausse de soie fine pour en séparer toutes les fibres. Lorsque

cette pâte a perdu une partie de son humidité par l'évaporation, le Malais la jette dans des moules de terre de différentes formes, et l'y laisse sécher et durcir. Cette pâte est une nourriture saine; elle se conserve ainsi pendant plusieurs années.

LES TONQUINAIS.

Le royaume de Tonquin est borné à l'ouest par celui de Laos, au nord et à l'orient par la Chine, au midi par la Cochinchine et par le golfe du même nom; il est arrosé par plusieurs rivières dont la principale est celle de Chale. L'air y est sain et agréable, particulièrement dans les tems secs.

Les Tonquinais sont en général bien faits et d'une taille médiocre. Ils ont le teint basané, les cheveux longs, noirs et épais; ils se noircissent les dents, et regardent les dents blanches comme une difformité. Le pays est si peuplé, que quelque laborieux que soient les Tonquinais, on voit néanmoins parmi eux beaucoup de pauvres réduits à vendre leurs enfans et se vendre eux-

mêmes pour se procurer le nécessaire. La capitale du royaume, qui est Kecho, comprend vingt mille maisons, mais toutes basses et bâties de boue. C'est là que le roi réside dans un palais magnifique.

Les Tonquinais sont actifs, adroits, ingénieux, amateurs des sciences, civils et honnêtes aux étrangers, sur-tout envers les négocians. Les grands sont fiers et hautains, et les soldats insolens. Le petit peuple est fort adonné au larcin, quoiqu'on le punisse sévèrement. La polygamie y est permise. Les Tonquinais sont habiles dans la mécanique et font le commerce avec noblesse; mais ils sont cruellement opprimés par le roi et les grands seigneurs. Le roi accapare les marchandises, et ses facteurs les revendent aux Hollandais et autres nations. Les maisons du Tonquin sont vernies, et en deviennent par cela même mal-saines et contagieuses. Le peuple du midi est une race sauvage qui va presque nue, portant de larges boucles d'oreilles, d'or et d'argent, et des bracelets de corail, d'ambre ou de coquilles. Dans le Tonquin, à peine peut-on distinguer les deux sexes par leur habillement, qui ressemble à celui des Persans. Les gens de qualité sont curieux des beaux draps d'An-

gleterre rouges ou verds, et les autres portent des habits en coton de couleurs sombres.

Le théïsme est la religion des Tonquinais ; ce sont les dogmes de Confucius qui y sont plus révérés qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas, comme à la Chine, le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les lois, l'opinion et les rits. Aussi, quoique le Tonquin ait le même législateur, il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parens, ni cet amour pour le prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui règnent à la Chine. Il n'en a pas le bon ordre, la police, l'industrie et l'activité.

On ne peut rien voir de plus magnifique que l'enterrement des rois. Celui des particuliers est aussi, à proportion, fort pompeux et accompagné de feux d'artifice. Ils mettent sur le tombeau des morts quantité de viandes et de confitures, s'imaginant que les défunts s'en servent. Leurs prêtres ont soin de les entretenir dans cette erreur, et font si bien leurs affaires, que le matin il ne se trouve plus rien sur la tombe.

Les Tonquinais, livrés à une volupté sans goût et sans délicatesse, vivent dans une défiance continuelle de leurs souverains et

des étrangers, soit qu'il y ait dans leur caractère un fond d'inquiétude, soit que leur honneur séditieuse vienne de ce que la morale des Chinois, qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. On a la douleur de voir chez eux un choc continuel des eunuques qui gouvernent, et des peuples qui portent impatiemment le joug. Ils ont deux rois, chacun souverain dans ce qui est de son ressort. L'un, appelé Bona, n'est proprement qu'une idole du roi qui n'a que les honneurs et l'apparence de la royauté, avec le privilège de demeurer dans l'ancien palais royal. Le Choua, qui est l'autre roi, a sous sa puissance toutes les forces de l'état, les gens de guerre, les principaux officiers de la couronne et les revenus du royaume. Ils sont tributaires de la Chine.

LES COCHINCHINOIS.

La Cochinchine est située sous la zône torride, et s'étend de cent soixante-dix lieues en longueur; mais sa largeur de l'est à l'ouest est beaucoup moindre. Les rivières

y charient de l'or, et les mines abondent en minéral; il y a aussi beaucoup de mines d'argent. C'est avec des lingots de l'un et de l'autre métal, qu'on traite avec les étrangers. Le sucre et le riz sont les principales denrées du pays. Sa position est heureuse par le commerce. Le climat est salubre en été.

Les mœurs et la religion du peuple semblent être originairement chinois. Les habitans sont très-adonnés au commerce. On prétend que leur roi est immensément riche, et que son royaume jouit de tous les avantages du commerce qu'on peut trouver dans les autres parties des Indes; mais on ajoute que ce puissant prince, aussi bien que les rois du Tonquin, son sujets de l'empereur de la Chine. Il est raisonnable de penser que toutes ces riches contrées furent peuplées par la Chine, ou du moins que dans un tems ou dans l'autre, elles ont été gouvernées par un seul chef, jusqu'à ce que l'Empire fût devenu si vaste, qu'il se trouve convenable de le diviser, en réservant à la mère-patrie une espèce de supériorité féodale sur les parties démembrées.

La religion dominante est la païenne, la même que celle des Chinois; il s'y trouve un grand nombre de temples magnifiques;

les chrétiens ont aussi un assez bon nombre d'églises fort médiocres, quelques-unes néanmoins sont assez belles.

En général, les Cochinchinoises sont peu favorisées du côté de la figure et de la taille. C'est une beauté parmi elles d'avoir les dents noires et les ongles fort longs; mais leur voix est très-agréable et semblable à une douce musique; elles ont beaucoup d'éloquence naturelle, un grand amour du travail, une industrie merveilleuse et une extrême insinuation. Elles font presque tout ce que les hommes font en Europe; elles se livrent au commerce en gros et en détail; mais elles ne se mêlent jamais du gouvernement ni de la guerre : ces occupations regardent uniquement les hommes, qui trouvent dans leurs femmes un soin et une attention parfaite pour ce qui regarde le ménage.

Les Cochinchinois sont doux, francs et extrêmement agiles, d'une aimable simplicité en tout. Ils cèdent volontiers leurs femmes. Les gens de condition y recoivent une assez bonne éducation; ils sont très-civils, affables envers les étrangers, fort graves devant le peuple, d'une grande droiture dans l'administration de la justice, qui se rend avec beaucoup de promptitude et sans frais.

Un des meilleurs moyens qu'un juge et un homme d'armée puissent employer pour avancer dans leur état, c'est la fidélité à s'acquitter de leur devoir. Le roi rabaisse, au contraire, ceux qui sont infidèles ou négligens dans l'administration de la justice. Il entretient un nombre considérable de troupes. On fait beaucoup usage des éléphans à la guerre. Les habitans sont peu versés dans les sciences. L'agriculture et les manufactures sont très-florissantes. Ils ont un art merveilleux de purifier le sucre, et connaissent la musique.

Les Cochinchinois goûtent, dans l'imperfection de leur police, un bonheur qu'on ne saurait trop leur envier, dans les progrès d'une société plus avancée. Ils ne connaissent ni voleurs ni mendians. Tout le monde a le droit de vivre, ou dans son champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maison de la peuplade où il se trouve, s'assied à table, mange, boit, se retire, sans invitation, sans remercîment, sans question. C'est un homme ; dès-lors il est ami, parent de la maison. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderait avec moins de curiosité, mais il serait reçu avec plus de bonté.

La langue de ces peuples est, au rapport des voyageurs, la même que celle dont on

fait usage au Tonquin. Elle est assez répandue pour se faire entendre chez la plupart des peuples voisins. Elle est absolument différente de celle de la Chine. On la prendrait, dit-on, sur-tout dans la bouche des femmes, pour un gazouillement d'oiseaux. Tous les mots en sont monosyllabes, et leur signification ne se distingue que par les diverses inflexions que fait la voix, lorsqu'on les prononce. Une même syllabe, telle, par exemple, que daï, peut signifier vingt-trois choses différentes. Ce vice de la langue cochinchinoise, qui se fait encore plus sentir dans l'écriture que dans le discours, est aussi celui de l'idiôme français, où un mot présente plusieurs significations absolument distinctes.

La culture la plus importante pour les Cochinchinois, après celle du riz, est la culture de la canne à sucre. Il n'est aucun pays de l'Asie aussi abondant en cette denrée que le royaume de Cochinchine. On y cultive deux sortes de cannes, l'une qui croît très-grosse et très-haute, qui a les nœuds fort séparés les uns des autres, d'une couleur toujours verte, d'un suc très-abondant, mais peu chargée de sel. Cette espèce de canne est employée à nourrir et engraisser les bes-

tiaux. L'autre espèce èst plus mince, plus petite, et les nœuds plus serrés. Lorsqu'elle mûrit, elle prend une couleur jaune. Elle contient moins d'eau et plus de sel.

Lorsque les Cochinchinois veulent cultiver la canne à sucre, ils commencent par remuer la terre à deux pieds de profondeur. Cette opération se fait avec la planche; puis ils plantent trois à trois des boutons de canne dans un sens couché à-peu-près comme on plante la vigne dans plusieurs cantons de la France. Ces boutures sont enfoncées à environ dix-huit pouces en terre, plantées en échiquier, à six pieds environ de distance les unes des autres. On choisit pour cette opération la fin de la saison des pluies, afin que la bouture soit arrosée jusqu'à ce qu'elle ait poussé des racines. Pendant les six premiers mois, on leur fait deux façons à la pioche pour serfouir les herbes et résuper le pied des cannes, en y accumulant la terre des environs. Douze ou quatorze mois après la plantation, on fait la première récolte. Les cannes, qui avaient été plantées à six pieds de distance, ont tellement tallé, qu'on ne peut plus entrer dans le champ que le fer à la main pour s'ouvrir un passage.

La canne coupée et liée en fagot se trans-

porte au moulin pour en exprimer le suc. Les machines du moulin ressemblent beaucoup à celles de nos colonies d'Amérique, dans lesquelles, au défaut d'eau, on emploie des bœufs et des mulets pour mettre en mouvement les deux cylindres, entre lesquels on fait passer les cannes à sucre.

Le suc de la canne étant exprimé, le Cochinchinois le fait bouillir quelques heures dans de grandes chaudières, pour faire évaporer au moins une partie de son eau; puis il le transporte au marché le plus voisin pour le vendre en cet état. Ici finissent l'industrie et les profits du cultivateur cochinchinois. Des marchands achètent ce suc, qui ressemble encore à de l'eau pure; ils le font cuire de nouveau, et jettant dans les chaudières quelques matières alkalines, telles que la cendre des feuilles de bananier et de la chaux de coquillage (les Cochinchinois n'en connaissent point d'autres), ces ingrediens occasionnent dans les chaudières une écume considérable que le rafineur a soin d'enlever. L'action des alkalis hâte la séparation du sel d'avec l'eau; enfin, à force d'ébullition, ils réduisent le suc de la canne en consistance de syrop. Dès que ce syrop commence à perler, on le décante dans un grand vaisseau de

terre, où on le laisse se rafraîchir environ une heure. Bientôt le syrop laisse paraître, à sa superficie, une croûte encore molle et de couleur jaunâtre; alors on ne perd pas un moment pour la vîder dans un vase conique, qu'on nomme forme. Sans l'opération intermédiaire du rafraîchissoir, le syrop se durcirait en masse, et n'étant pas grainé, manquerait d'une qualité essentielle au sucre. Lorsqu'on juge que le syrop a pris la consistance du sel dans toute la capacité du vase qui le contient, alors on le terre pour le blanchir et le purifier. On délaye, dans un baquet, une terre fine, blanchâtre et argilleuse avec assez d'eau, pour que cette boue ainsi préparée n'ait pas beaucoup de consistance; puis, avec une truelle, on en met l'épaisseur d'environ deux doigts sur le sucre, dans le vîde que ce sel a laissé à l'ouverture de la forme en se condensant, et en se purgeant de son syrop grossier. L'eau enveloppée de terre ne pénètre que peu-à-peu l'intérieur du sucre, le lave, et entraîne insensiblement le syrop le plus adhérent avec toutes les parties étrangères au sel. Lorsque la terre s'est endurcie, on la remplace avec de la nouvelle terre, délayée comme la première. Cette opération, qui dure environ douze à quinze

jours, est la même en Cochinchine que dans nos colonies d'Amérique. Après l'avoir ainsi terré, les Cochinchinois le vendent dans les basars ou marchés publics, sur-tout aux Chinois et aux autres étrangers qui viennent dans leur port, attirés par la modicité du prix de cette denrée, qui ne se trouve nulle part à si bon marché qu'en Cochinchine.

Les Chinois sont en possession de faire le principal commerce de la Cochinchine. Ces peuples en tirent aujourd'hui, en échange de marchandises qu'ils y portent, des bois de menuiserie, du bois pour la charpente des maisons et la construction des vaisseaux, une immense quantité de sucre, de la soie, du thé, du poivre excellent et du bois d'aigle, qui est plus ou moins parfait, selon qu'il est plus ou moins résineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette résine, sont communément tirés du cœur de l'arbre ou de ses racines. On les nomme calunbac, et ils sont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme les premiers des cordiaux. On les conserve avec un soin extrême dans des boîtes d'étaim, pour qu'ils ne sèchent pas. Quand on veut les employer, on les broye sur un marbre avec des liquides convenables aux diffé-

rentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur est porté en Perse, en Turquie et en Arabie. On l'y emploie à parfumer les habits, les appartemens même, dans les grandes occasions, en y mêlant de l'ambre. Il y a encore une autre destination : c'est un usage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une visite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la considération, lui présentent à fumer; suit le café, accompagné de confitures. Lorsque la conversation commence à languir, arrive le sorbet, qui semble annoncer le départ. Dès que l'étranger se lève pour s'en aller, on lui présente une cassolette, où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée sous sa barbe, qu'on parfume d'eau de rose.

LES PERSANS.

La Perse est bornée au nord-ouest par les montagnes d'Ararat, qui la séparent de la Tartarie circassienne; au nord, par la mer Caspienne, qui la sépare de la Russie; au

nord-est, par le fleuve Oxus, qui la sépare de la Tartarie Usbèque ; à l'est, par l'Inde ; au midi par l'Océan indien et les golfes Persique et d'Ormus, et à l'ouest par l'Arabie et la Turquie. Suivant les poètes, ce pays tirait son nom de Persée, fils de Jupiter et de Danaë. Des auteurs moins fabuleux l'ont cru dérivé de Paras, qui signifie un cavalier, les Persans ou Parthes ayant toujours été renommés par leur habileté dans l'équitation. La Perse, traversée dans sa longueur par le mont Taurus, est dans la zône tempérée, mais dans le voisinage de la zône torride. De là vient la chaleur insupportable qui s'y fait souvent sentir.

En général, les Persans de l'un et de l'autre sexe sont beaux ; les hommes aiment beaucoup à s'allier avec les Géorgiennes et les Circassiennes. Vers la partie méridionale, ils ont le teint un peu basané. Les hommes faits se rasent la tête ; mais les jeunes gens laissent venir de chaque côté un bouquet de cheveux, et font monter leur barbe jusqu'aux tempes. Les ministres de la religion portent la barbe longue. Les personnes de qualité sont coëffées de très-riches turbans, dont quelques-uns coûtent jusqu'à vingt-cinq louis, et il en est peu qui coûtent moins

de neuf ou dix. Ils ont pour maxime de se tenir toujours la tête très-chaudement, ensorte qu'ils n'ôtent jamais leurs turbans en signe de respect, même devant le roi. Leur habillement est fort simple. Ils ont sur la peau une chemise de grosse mousseline; sur la chemise un habit qui descend plus bas que les genoux, et retenu par une ceinture; et sur le tout une robe ouverte un peu plus courte; cependant les étoffes, dont ils font leurs habits, sont pour la plupart très-chères, consistant en superbes fourrures, soieries, mousselines et autres étoffes de prix, richement brodées en or et en argent. Ils ont pour chaussure ou une espèce de bottes lâches, ou des pantoufles. Ils aiment l'exercice du cheval, et n'épargnent pas la dépense pour leurs équipages. En tout tems, ils portent un poignard à la ceinture et des pantalons de toile. Les collets de chemise et d'habits sont ouverts; ainsi leur manière de se vêtir est en tout beaucoup plus convenable que les longues robes des Turcs, pour la santé et la facilité des mouvemens. L'habillement des femmes diffère trés-peu de celui des hommes, et n'est pas moins précieux et cher: elles sont très-occupées du soin de relever leur beauté par les fards,

les eaux cosmétiques, et tout ce que peut imaginer l'art.

Les Persans s'habituent à prendre fréquemment des bains; ce qui leur est d'autant plus nécessaire, qu'ils changent rarement de linge. Ils déjeûnent de bonne heure avec du café, dînent à onze heures avec des fruits, des confitures et du lait. Leur principal repas est au soir. Ils mangent de gâteaux de riz, ainsi que de fleur de farine; et regardent comme une chose abominable de couper soit leur pain, soit toute espèce de mets, dès qu'il est servi; c'est pourquoi on fait de très-minces gâteaux de riz, afin qu'on puisse les rompre avec les mains; et les plats plus solides, qui sont communément de mouton ou de volaille, sont apprêtés de manière à pouvoir être divisés avec les doigts. Lorsque la table est entièrement dressée, ils se mettent à manger fort vîte et sans aucune cérémonie. Mais un voyageur moderne a observé que, lorsqu'un vieillard parle en compagnie, si pauvre qu'il soit, et quelqu'inférieur que soit la place qu'il occupe, tout le monde donne attention à ses paroles. Ils sont tempérés; mais ils font usage d'opium, non pas cependant aussi immodérément que les Turcs, et ils ne sont

pas fort délicats dans leurs parties de table. Ils ont des manières très-cérémonieuses vis-à-vis de leurs supérieurs, et poussent la politesse jusqu'à présenter des tabourets aux Européens qui vont les voir, pour ne pas les mettre dans la nécessité de s'asseoir les jambes croisées. Ils sont tellement passionnés pour le tabac, dont ils aspirent la fumée par un tube fixé dans l'eau, afin de la recevoir plus fraîche, que lorsque cette denrée a été prohibée par leurs princes, on les a vus quitter leur pays, plutôt que de renoncer à cette jouissance. Les Persans sont naturellement enclins à la poésie, à la morale, aux sentences, à l'hyperbole. On dit que leurs longues guerres et leurs révolutions civiles ont introduit dans leur caractère un mêlange de celui des nations barbares, et leur ont enseigné la dissimulation; cependant ils se conduisent d'une manière affable et digne d'éloge : et dans tous les tems on a vanté leur caractère hospitalier.

Les Persans écrivent, comme les Hébreux, de droite à gauche, et d'une vîtesse étonnante; ils mettent beaucoup de recherche dans presque tout ce qui regarde les ustensiles de l'écriture et le sceau des lettres; et comme l'impression n'est pas admise chez

eux, ils ont un nombre incroyable de gens occupés à la transcription des livres. Il paraît qu'un de leur faible est l'ostentation des équipages et des vêtemens. Leur jalousie à l'égard de leurs femmes égale celle des Turcs et des autres peuples orientaux. Ils aiment beaucoup la musique ainsi que les conversations en nombreuses compagnies ; mais leurs amusemens principaux sont la chasse à la grosse bête et au vol, le manège et les exercices d'armes, auxquels ils sont très-adroits. Ils excellent, comme faisaient les Parthes leurs ancêtres, à tirer de l'arc ; et ils ont une passion marquée pour les danseurs de cordes, les bateleurs, et les combats de bêtes sauvages : en société privée, ils jouent les jeux de hasard.

Il y a à Schiras des places distinguées par le nom de Zoor-Khana (Maison de Gymnase), où les Persans se rassemblent pour se livrer à leurs exercices. Ces maisons consistent en une salle, dont le plancher est de deux pieds plus bas que le niveau du terrein, et qui reçoit le jour et l'air par de petites ouvertures percées dans le toît. Au milieu est un grand carré en terre bien battue, unie et nivelée ; et de chaque côté sont de petites estrades ou alcoves élevées de deux pieds au-dessus du

terre-plein, et qui servent de siége aux musiciens et aux spectateurs. Lorsque les lutteurs sont rassemblés, ce qui a lieu tous les vendredis au point du jour, ils se dépouillent jusqu'à la ceinture, mettent de gros caleçons de laine, et arment leurs mains de deux massues de bois d'un pied et demi de long environ, et taillées en forme de poire. Ils tiennent leurs massues sur l'épaule; et tandis que la musique joue, ils vont et viennent en avant, en arrière avec une grande agilité, frappant la mesure avec le pied, et donnant de l'extension à leurs nerfs, jusqu'à ce qu'ils se sentent dans un état de transpiration abondante. Après une demi-heure de cet exercice, ils quittent, à un certain signal, leurs massues, et se prenant les mains en cercle, ils agitent leurs pieds en cadence, à l'unisson de la musique, qui, durant tout ce tems, joue des airs fort gais. Lorsqu'ils ont ainsi dansé quelque tems, ils commencent à lutter. Le maître de la maison est toujours le tenant; et comme il est accoutumé à ce genre de combat, il est communément vainqueur. Chaque spectateur paye une pièce de monnaie de la valeur de 6 s., pour laquelle, outre le plaisir du spectacle, il a du café et de quoi fumer. Ces jeux

doivent contribuer à la santé aussi bien qu'au développement des forces et de la vigueur, et donner à l'homme des formes et un air mâle. Ils ont quelqu'analogie avec les exercices gymnastiques des anciens.

Quant aux manières sociales, les Persans sont, sans contredit, les Parisiens des contrées orientales. Les Turcs en agissent vis-à-vis des étrangers et des chrétiens avec beaucoup d'insolence et de rudesse; mais la conduite des Persans, au contraire, ferait honneur aux nations les plus civilisées. Ils sont doux, polis et obligeans envers les étrangers sans y être induits par ces préjugés religieux qui ont tant d'empire sur les autres peuples mahométans. Ils sont fort curieux de connaître les mœurs et les usages des Européens, et en récompense, ils se prêtent volontiers à donner des informations sur leur propre pays. L'hospitalité est en si grande recommandation parmi eux, qu'un habitant tient à grand honneur que vous veuillez entrer dans sa maison et partager, avec sa famille, ce dont il jouit; et on regarde au contraire comme un très-grand affront si vous vous en allez sans avoir fumé un calean ou pris quelques rafraîchissemens. Les Persans disent que chaque plat qu'un étranger partage

avec eux vaut à la maison une bénédiction.

Ce peuple, dans la conversation, emploie des formules de politesse si extravagantes et si hyperboliques, même dans les occasions les moins importantes, qu'un étranger imaginerait d'abord que chaque habitant est disposé à lui sacrifier sa fortune, son rang et sa vie; et ces formules, qui, dans le fait, ne sont que de vaines paroles, sont observées non-seulement parmi les gens d'une condition élevée, mais encore parmi les moindres et les derniers du peuple, qui ne balancent pas de mettre à la discrétion de leur hôte la ville de Schiras et toutes ses dépendances. Ces manières, au premier abord, paraissent singulières aux Européens; mais elles leur deviennent familières en peu de tems. Une conversation libre et sans contrainte est une chose inconnue en Perse, chacun ayant à la bouche ce proverbe que les murs ont des oreilles. La crainte des chaînes, dont ils sont sans cesse menacés, tient aussi leurs esprits dans l'esclavage; et lorsqu'ils parlent à des hommes d'un rang supérieur à eux, c'est avec les signes de la plus basse soumission, tandis que vis-à-vis de leurs inférieurs ils sont hautains et impérieux.

Les Persans recherchent l'élégance du discours dans leurs conversations, et citent à tout propos des vers et des passages tirés des ouvrages de leurs poètes favoris Hafez, Sadi et Jami, et cet usage est universel, de la classe la plus élevée à la plus basse; car ceux qui n'ont point l'avantage de savoir lire et écrire, et qui n'ont pas eu une éducation soignée, ont recours à leur mémoire qui est très-sûre, et au moyen de ce qu'ils ont appris par cœur, ils sont toujours prêts à prendre part à la conversation. Ils aiment beaucoup aussi les jeux de mots et les quolibets, et se plaisantent volontiers l'un l'autre, ce qu'ils font quelquefois avec une ironie très-délicate. Il y a une chose qu'on ne peut trop admirer dans leur manière de converser, c'est l'attention qu'ils donnent toujours à la personne qui a la parole, et que jamais ils n'interrompent. Ils sont, en général, de bonne mine, et peuvent passer, à beaucoup d'égards, pour une belle nation. Ils ont le teint aussi clair que les Européens, à l'exception de ceux qui, par état, sont exposés à l'inclémence de l'air. Les femmes doivent en grande partie à l'art l'éclat et la vivacité de leurs yeux, ce qui est une beauté frappante, car elles se teignent

les cils et les sourcils avec une poudre noire d'antimoine, nommée surma, qui ajoute un brillant singulier à leur éclat naturel.

Lorsque les parens d'un jeune homme ont pris la résolution de le marier, ils cherchent dans leurs familles et parmi leurs connaissances un parti sortable; et lorsqu'ils croyent l'avoir trouvé, ils vont chez les parens de la jeune personne qu'ils ont en vue. Si le père de celle-ci approuve la recherche, il fait apporter aussitôt des confitures, ce qui est regardé comme un signe d'adhésion. Viennent ensuite, de la part du prétendu les présens accoutumés. Pour les personnes d'une moyenne fortune, ils consistent ordinairement en deux habillemens complets et de parure, une bague, un miroir et une petite bourse de dix ou douze tomans, pour fournir aux besoins de la femme en cas de divorce. Le prétendu apporte aussi une certaine quantité d'étoffes et autres objets d'ameublement de toute espèce, tels que tapis, nattes, lit et tout ce qui en dépend, vaisselle et batterie de cuisine. Le contrat est passé pardevant le cadi ou magistrat. Le soir des nóces étant venu, la fiancée, couverte de la tête aux pieds d'un voile de soie ponceau ou de

mousseline peinte, est conduite chez son prétendu. On lui présente, au sortir de chez elle, un cheval qu'il a eu soin de lui envoyer, et lorsqu'elle y est montée, une des filles de la nôce marche devant elle, portant un grand miroir, tout le long du chemin, comme pour lui indiquer que c'est pour la dernière fois qu'elle doit se mirer comme jeune fille, et qu'à l'avenir elle aura à s'occuper des soins plus importans de l'état du mariage. La marche se fait dans l'ordre suivant; d'abord la musique et de jeunes personnes qui dansent; ensuite des présens dans des mannes que des hommes portent sur leurs épaules. Ils sont suivis des parens et amis du marié, qui tous crient et font grand bruit. Après eux, vient la mariée entourée de tout son cortége de parens et d'amies, dont l'une conduit le cheval par la bride, et plusieurs à cheval ferment la marche. Les réjouissances dans ces occasions durent ordinairement huit ou dix jours. En Perse, comme en Tartarie, les hommes peuvent se marier pour la vie ou pour un tems déterminé; et tout voyageur ou marchand qui a l'intention de séjourner quelque tems dans une ville, s'adresse d'ordinaire au cadi pour avoir une femme pen-

dant le tems de son séjour. Le cadi, au moyen du paiement d'une gratification déterminée, produit au voyageur un certain nombre de jeunes filles qu'il déclare être honnêtes et saines, et dont il se rend garant. Une personne qui a accompagné, il n'y a pas long-tems, l'ambassadeur de Russie en Perse, assure que, d'un millier de ces filles, il n'y a pas d'exemple qu'une seule se soit mal conduite pendant tout le tems de son engagement.

Les funérailles des Persans se font à-peu-près comme celles des autres peuples mahométans. A la mort d'un musulman, ses parens et amis étant assemblés, font de bruyantes lamentations à l'entour de son corps, qui est ensuite lavé, couché dans une bière, et porté au cimetière, hors des murs, accompagné par un Mollah ou prêtre qui psalmodie, chemin faisant, des passages du koran. Si, par hasard, un musulman rencontre le convoi, il doit, suivant les préceptes de sa religion, s'approcher du cercueil et s'offrir pour le porter à la sépulture, criant en même tems : *Lah illah, ill lillah !* Il n'y a d'autre Dieu que Dieu. L'enterrement fini, les parens du décédé retournent à la maison, où les femmes font

un mêlange de farine, de miel et d'épices que l'on mange en mémoire du mort. Une partie de ces mets est envoyée aux amis et connaissances, afin qu'ils puissent rendre au défunt le même honneur. Cet usage paraît remonter à la plus haute antiquité; car nous lisons dans Homère que l'on faisait fréquemment des sacrifices et des libations en l'honneur des morts.

Les Persans sont Mahométans de la secte d'Ali, gendre de Mahomet; ce qui fait qu'ils sont regardés comme hérétiques par les Turcs sectateurs d'Omar et d'Aboubeckre. Leur religion, s'il est possible, est encore plus bizarre et plus appropriée aux sens des Turcs; mais elle est mêlée en plusieurs points de superstitions des Brames. Lorsque les chrétiens leur reprochent de boire des liqueurs fortes, reproche que méritent plusieurs d'entr'eux, ils répondent d'une manière fort sensée : « Vous autres chrétiens, vous vous abandonnez à l'ivresse et aux femmes, quoique » vous sachiez qu'en cela vous pêchez, il en » est de même parmi nous ». A propos des Brames, ce serait peut-être un objet très-digne des recherches des érudits, que de comparer ces philosophes avec les Guèbres ou Gaures de Perse qui se prétendent disci-

ples et successeurs des anciens mages sectateurs de Zoroastre. Il est aisé de prouver que les uns et les autres avaient originairement des idées simples et pures d'un Etre-Suprême. Mais les Brames et les Parsis de l'Inde, accusent les Gaures, qui adorent encore le feu, d'avoir dépouillé de leur sens spirituel ces idées, et d'avoir introduit dans le gouvernement du monde un mauvais principe. Un terrein combustible, situé à trois ou quatre lieues de Baku, ville dans le nord de la Perse, est le théâtre des dévotions des Guèbres. On doit convenir que ce terrein est imprégné de vapeurs singulièrement inflammables, et qu'on y trouve plusieurs petits temples anciens, dans l'un desquels les Guèbres prétendent conserver les flammes sacrées du feu universel, et ce feu s'exhale de l'extrémité d'un gros tube creux enfoncé en terre, qui fait l'effet l'une lampe alimentée par une matière très-pure. Les Mahométans sont ennemis déclarés des Gaures, bannis de la Perse par Shah-Abbas. Cependant on dit cette secte très-nombreuse, quoiqu'elle soit tolérée en peu d'endroits.

Les Persans ont, pour Mahomet, la même considération que les Turcs. Cependant ils ne font que très-rarement le pélerinage de la

Mecque. Ils doivent l'indifférence qu'ils témoignent à cet acte de piété au Grand-Abbas, roi de Perse. Ce prince, aussi habile politique que grand guerrier, voulant décréditer les pélerinages de la Mecque et de Médine, parce qu'il faisait sortir de la Perse beaucoup d'argent qui n'y rentrait plus, imagina d'en établir un autre qui fût du goût des peuples, et qui ne les obligeât pas à sortir du royaume. Dans cette vue, il fit bâtir une superbe mosquée sur le tombeau de Riga, huitième iman, fils d'Ali, qui mourut en Perse, près de Mached, et dont le tombeau fut entièrement négligé pendant plusieurs siècles. Abbas attacha de grands revenus à cette mosquée; et, persuadé que l'exemple des souverains détermine aisément les sujets, il voulut faire lui-même ce pélerinage, accompagné de toute sa cour. Dès-lors, les peuples s'empressèrent à porter leurs vœux de ce côté-là; et les successeurs d'Abbas s'étant fait une loi de commencer leur règne par ce pélerinage, le tombeau de Riga devint si célèbre, que l'on se déshabitua presqu'absolument du voyage de la Mecque.

Les Persans observent, avec beaucoup de sévérité, le jeûne pendant le mois de Ramazan, le neuvième de l'année mahométane.

Une heure avant la naissance du jour, ils mangent d'un mets nommé sehre, et de ce moment jusqu'au coucher du soleil, ils ne mangent ni ne boivent chose quelconque. Leur jeûne même est si rigide, que si, dans le courant du jour, la fumée d'un calean, ou la moindre goutte d'eau touche leurs lèvres, le jeûne est regardé comme rompu et sans efficacité. Il leur est permis de prendre des rafraîchissemens entre le coucher du soleil et son lever. Lorsque le mois de ramazan tombe dans le cours de l'été, ce qui doit arriver quelquefois, attendu que l'année mahométane est réglée par le cours de la lune, l'abstinence est extrêmement dure à supporter, sur-tout pour ceux que leurs occupations obligent à aller au-dehors pendant le jour; et elle est d'autant plus pénible, que plusieurs nuits de ce tems de jeûne doivent être passées dans la prière. Il y en a deux particulièrement que les Persans consacrent à cette pratique; l'une est celle où leur prophète Ali mourut d'une blessure qu'il avait reçue, trois jours auparavant, de la main d'un assassin; c'est la nuit du 21 ramazan, et ce jour est nommé, par les gens du pays, le jour du meurtre. L'autre nuit est celle du 23, dans laquelle on assure que le koran fut ap-

porté à Mahomet par l'ange Gabriel : c'est pourquoi elle est nommée la nuit du pouvoir.

Les savans ont beaucoup disputé sur le point de savoir si la langue des Arabes n'est pas dérivée de celle des Persans ; cette opinion est fondée principalement sur le mêlange des mots arabes dans la langue persanne, et la décision paraît être en faveur des premiers de ces peuples. Les gens du commun parlent turc, sur-tout sur les côtes méridionales de la mer Caspienne ; et, probablement, la langue arabe fut introduite en Perse du tems des califes, lorsque les sciences florissaient dans ces contrées. Plusieurs savans de la Perse ont écrit dans cette langue, et les gens de qualité l'ont adoptée comme langage à la mode, ainsi que font les Anglais de la langue française. On dit que le persan pur se parle dans les parties méridionales, sur le golfe Persique et à Ispahan ; mais que dans plusieurs provinces on se sert d'un mêlange barbare de turc, russe et autres idiômes.

Les anciens Persans ont été fameux dans les sciences, et leurs poètes ont joui d'une grande réputation dans tout l'Orient. Les plus distingués sont Fergusi et Saadi. Le premier a renfermé l'histoire de Perse dans

une suite de poëmes épiques qui l'ont occupé trente ans, et qui sont un monument glorieux du génie et des connaissances des Persans. Saadi, né à Shiras, et qui florissait dans le treizième siècle, a fait plusieurs beaux ouvrages, tant en prose qu'en vers. Shemsheddin fut un des plus grands poètes lyriques de toute l'Asie ; et Nakhsheb a écrit en persan un livre intitulé *Contes d'un Perroquet*, et qui est dans le genre du Décaméron de Boccace. Jami, poète du milieu du quinzième siècle, a mis dans ses compositions une grande élégance et beaucoup d'ame ; ses ouvrages charmans, sur une multitude de sujets divers, sont conservés à Oxford, en vingt-deux volumes. Hariri a composé, dans un style riche, délicat et fleuri, un ouvrage moral en cinquante dissertations, sur les vicissitudes de la fortune et les diverses conditions de la vie humaine, le tout entremêlé d'aventures agréables et de plusieurs beaux morceaux de poésie.

Quant au poète ingénieux et voluptueux de Schiras, son nom et son caractère sont bien connus des personnes familiarisées avec la littérature orientale ; mais les lecteurs européens seront charmés d'apprendre que ce poète, nommé Hafez, se concilia, par la

délicatesse de son esprit et l'élégance de ses vers, la faveur d'un empereur qu'il avait offensé; que les plus puissans monarques de l'Orient essayèrent en vain de l'arracher aux douceurs de sa retraite littéraire, et d'acheter les louanges de sa muse, en lui offrant tous les honneurs et la splendeur des cours; et que ses ouvrages, non-seulement firent l'admiration des esprits vifs et enjoués, mais qu'ils devinrent le manuel des dévôts les plus superstitieux parmi les mahométans, et l'oracle qui, semblable aux *sortes vigilianæ*, déterminait les résolutions du sage, et présageait les destinées des états et des armées. Dix-sept odes de ce poète ont été déjà traduites en anglais par M. Not, qui les a publiées avec le texte, dans la vue d'encourager l'étude de la langue persanne.

Le tombeau de ce poète célèbre, et justement admiré, est à une demi-lieue des murs de Schiras, et situé dans un grand jardin, à l'ombre de cyprès d'une hauteur et beauté extraordinaires. Pendant le cours du printems et de l'été, les habitans visitent ce lieu, s'y amusent à fumer, à jouer aux échecs et à d'autres jeux, et à lire les œuvres d'Hafez. Ce poète divin est en plus grande estime parmi eux qu'aucun autre, et ils ont

pour lui un respect qui approche de l'adoration, n'en parlant jamais que dans les termes du plus grand enthousiasme. On conserve sur son tombeau une copie très-élégante de ses ouvrages, que peuvent examiner tous ceux qui y vont. La jeunesse notable de la ville s'y rassemble, et donne tous les témoignages de vénération envers ce poète favori, en faisant, en son honneur, d'abondantes libations du vin délicieux de Schiras. Le long du jardin coule le ruisseau de Rokuabad, si célébré dans ses poésies, et à peu de distance est le charmant bosquet de Mosellay.

Les sciences sont, aujourd'hui, bien tombées parmi les Persans. Leur savoir, si vanté dans l'astronomie, se trouve réduit à une connaissance superficielle, qui n'est guère que de l'astrologie judiciaire. Aussi nul peuple du monde n'est-il plus superstitieux qu'ils le sont. La profession savante la plus estimée chez eux, est celle de la médecine; mais ses préceptes sont sans cesse en guerre avec l'astrologie, chaque dose devant être administrée au moment propice indiqué par l'astrologue, ce qui contrarie souvent le but de l'ordonnance. On dit, néanmoins, que les médecins dans ce pays ont beaucoup de

sagacité et un tact très-fin. Ils ont d'excellentes drogues, et ne sont pas étrangers aux pratiques de Galien et d'Aricenne. Ajoutez à cela que la peste est connue en ce pays, de même que plusieurs autres maladies si fatales en d'autres lieux, telles que la goutte, la pierre, la petite vèrole, la consomption et l'apoplexie. Il résulte de-là que la pratique de la médecine en Perse est bien circonscrite, et que la chirurgie fort peu connue y est exercée par des barbiers, dont le principal savoir consiste à saigner; car ils se reposent sur la salubrité de l'air et le bon tempéramment du malade pour la guérison des blessures.

Les mosquées sont des édifices consacrés à la religion; elles sont carrées, et la plupart en pierres. Au devant de la principale porte est une cour carrée, pavée en marbre blanc, entourée de galeries basses, dont le toît porte sur des colonnes de marbre. Ces galeries servent pour les ablutions que pratiquent les mahométans avant d'entrer dans la mosquée. Chaque mosquée est entourée de six tours élevées, qu'on nomme minarets, chacune desquelles a trois petites galeries ouvertes l'une au-dessus de l'autre. Les tours ainsi que les mosquées, sont couvertes en

plomb, et ornées de dorures et autres ornemens; et c'est du haut de ces minarets que le peuple est appelé à la prière, non par le son de la cloche, mais à la voix, par des officiers chargés de ce soin. Aucune femme ne peut mettre le pied dans ces mosquées, et les hommes n'y doivent entrer que déchaussés. Près de la plupart de ces édifices religieux est un bâtiment où les étrangers sont logés et nourris pendant trois jours; on y voit aussi le tombeau du fondateur, et l'on y trouve des facilités pour la lecture du koran et la prière.

Les bains, dans les pays mahométans, sont construits de la manière la plus convenable pour l'usage auquel ils sont destinés. Quelques-uns sont carrés; mais le plus grand nombre, circulaires, et bâtis en marbre ou en pierres blanches et bien polies. Chaque bain consiste en trois pièces; la première, où l'on se déshabille; la seconde, où est l'eau, et la troisième, où l'on prend le bain: toutes trois sont pavées de marbre blanc et noir. L'opération du bain est fort curieuse et très-salutaire, quoique pénible pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées. Le garçon de service vous frotte et vous frictionne vigoureusement, vous maniant et

vous étendant les membres, comme s'il voulait les disloquer. Cet exercice est très-favorable à la santé, dans un pays où l'excessive chaleur détruit toute l'énergie du corps. Les hommes vont dans les bains publics depuis le matin jusqu'à quatre heures après-midi; les femmes s'y rendent lorsque tous les garçons de service se sont retirés; et c'est au sortir de là qu'elles se parent de leurs plus beaux atours.

La police est très-bien montée dans toute la Perse. On ferme les portes d'une ville au coucher du soleil; et personne, durant la nuit, n'a la permission d'entrer ni de sortir, les clefs des différentes portes étant toujours remises au hakim, ou gouverneur, qui les garde jusqu'au matin. Pendant le cours de la soirée, on bat le tambour à trois intervales, à huit heures, à neuf et à dix et demie. La troisième retraite battue, toute personne trouvée dans les rues par le daroga, ou juge de police, ou par quelqu'un de ses gens, est arrêtée et conduite dans un lieu de détention, où elle reste jusqu'au matin. On la fait paraître alors devant le hakim; et si elle ne peut rendre un compte satisfaisant de sa personne, on lui inflige la bastonnade, ou on lui fait payer une amende.

Les affaires civiles sont jugées par le cazi et les affaires ecclésiastiques, notamment les divorces, par le shuck-al-sellanum, ou chef de la foi, dont l'office correspond à celui de muphti chez les Turcs. La justice, en Perse, se rend d'une manière très-sommaire, la sentence, quelle qu'elle soit, étant mise sur-le-champ à exécution. La peine du larcin est communément la perte du nez et des oreilles. Le vol sur les grands chemins est puni très-cruellement: on ouvre le ventre au criminel, et on l'expose en cet état sur un gibet dans un des quartiers de la ville les plus passagers, et il y reste jusqu'à ce qu'il expire dans les tourmens. Cette punition est terrible, mais elle rend le vol très-rare. Les supplices en Perse sont si variés et si cruels, qu'ils révoltent l'humanité, et le Français, qui les voit, se félicite d'être né dans le sein de la liberté, dans un pays où non-seulement les propriétés sont sacrées, mais où la justice s'administre avec des sentimens humains.

Les Persans, dans le travail des soieries, lainages, moires, tapis et cuirs, égalent les fabricans des autres parties du monde; si même ils ne les surpassent pas. Leurs ouvrages en ce genre réunissent l'imagination,

le goût et l'élégance à la richesse, à la propreté et à l'apparence. Cependant ces peuples ne connaissent rien à la peinture, et dessinent très-grossièrement. Leurs teintures l'emportent sur toutes celles d'Europe; leurs fils et galons d'or et d'argent sont admirables pour la durée de leur éclat. Quant à la broderie et à la confection des équipemens des chevaux, ils ne peuvent être effacés par personne; ils s'entendent aussi à fabriquer la poterie et le verre pour vitrage. Mais d'un autre côté, leurs charpentiers sont de pauvres ouvriers, ce que l'on attribue à la rareté du bois de charpente. Ils n'ont que des joailliers et orfèvres lourds et maladroits, et ils ne savent point couler les glaces ni travailler en serrurerie. Il résulte contre eux de grands désavantages de la forme du gouvernement, qui les rend esclaves de leurs rois, et les expose à voir ceux-ci les employer en corvées, ou s'emparer du fruit de leurs sueurs.

On peut évaluer à douze millions les marchandises qui arrivent annuellement par le golfe Persique. Les Anglais entrent dans cette somme pour les deux tiers; les Maures, les Indiens, les Arméniens et les Arabes pour le reste. Les cargaisons de ces nations

consistent en riz, encre, coton, mousselines du Bengale, des épiceries de Ceylan et des Moluques, de grosses toiles de Coromandel, du cardamome, du poivre, du bois de sandal, étoffes d'or et d'argent, turbans, schals, indigo, diverses étoffes, perles de Baharem, et du café moka ; du fer, du plomb et des draps d'Europe. Les marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des Grecs, des Juifs et des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnaies courantes à Bassora en espèces plus estimées dans les Indes. Tous les ans il part de la Perse plusieurs caravanes qui vont chercher des marchandises à Bassora. Cette marche est nécessaire, dans un Empire où il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation de ces marchandises se fait principalement dans les provinces septentrionales, un peu moins ravagées que celles du midi.

Les Arabes, voisins de Bassora, vont tous les ans à Alep dans le printems pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour 5 à 600,000 francs de mousselines, dont ils se chargent à très-bon marché ; ils reviennent dans l'automne, et rapportent des draps, du corail, de la quincaillerie,

quelques ouvrages de verre, et des glaces de Venise. Les caravanes arabes ne sont jamais troublées sur leur route. Les étrangers même ne courraient point de risque, s'ils avaient la précaution de se faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette sûreté, jointe à la célérité et au bon marché, ferait universellement préférer le chemin du désert à celui de Bagdad, si le pacha de la province, qui a établi des péages en différens endroits de son gouvernement, ne prenait les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'est qu'en surprenant la vigilance de ses lieutenans qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandises de peu de volume.

Il se fait dans le golfe Persique un commerce assez considérable de perles qu'on pêche dans l'île de Baharem, et qui sont si connues. Cette pêche commence en avril et finit en octobre; elle est renfermée dans l'espace de quatre à cinq lieues. Les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'île ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Cette île a cela de particulier, que les

autres bancs où l'on pêchait les perles, tels qu'Ormus, Karek et Keshi, sont épuisés, sans que le sien ait essuyé aucune diminution sensible. Le produit annuel de la pêche, qui se fait dans les parages de Baharem, est estimé à 3,600,000 francs. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople et dans le reste de la Turquie. Les grandes y servent à l'ornement de la tète, et les petites y sont employées à la broderie. Les perles parfaites doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan. Le luxe est la plus forte passion des femmes, et la superstition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'est point de gentil qui ne se fasse un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quelque soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale et la politique sont en allégories, et où l'allégorie devient religion, cet emblême de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées entrent dans l'ajustement, mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles toujours 25 et 30 pour 100 de moins que celles qui

arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

La constitution et le gouvernement sont extrêmement précaires, étant à la merci d'un monarque despote et souvent capricieux. Cependant les Persans ont eu quelques principes fondamentaux de gouvernement; les femmes étaient exclues du trône, mais non leurs enfans mâles. La cécité rendait inhabile à succéder à la royauté : en tout autre cas, les dernières volontés du roi faisaient loi pour le peuple. On a aussi peine à croire aux traits d'inhumanité et de cruauté des monarques persans, de la religion mahométane, sur-tout des deux derniers siècles. Shah-Abbâs, un des plus célèbres de ces princes, disait aux ambassadeurs chrétiens, pour excuser ces actes cruels, que les Persans étaient si peu sensibles et si brutes, qu'ils ne pouvaient être gouvernés sans ces exemples terribles. Mais ce n'était là qu'une pitoyable apologie de sa propre barbarie. Les seuls conseillers du prince, ce sont ses favoris, hommes ou femmes, et la moindre désobéissance à leur volonté est suivie immédiatement de la mort. Les Persans n'ont point de noblesse transmissible; ensorte que le respect dû à un homme, à raison de son

haut rang, expire avec lui. On sait que le roi a assuré le trône à un de ses fils puîné, en faisant crêver les yeux à l'aîné.

Le roi exige un tiers des bestiaux, grains et fruits de ses sujets, ainsi que des produits en soie et en coton. Nul rang ni condition n'exempte des taxes et des services les plus rigoureux. Les gouverneurs de provinces ont des terres assignées à l'entretien de leur maison et au payement de leurs troupes; et le revenu des domaines de la couronne fait face aux dépenses de la cour, de la maison du roi et des grands officiers. D'après cela, on ne peut douter que les revenus des rois de Perse ne soient prodigieux; mais on n'en peut rien dire de certain dans l'état de délabrement où est maintenant ce pays. Tous est sujet à l'impôt jusqu'à l'eau que l'on introduit dans les champs et dans les jardins; et tous les étrangers, non mahométans, payent une capitation d'un ducat.

Les forces militaires consistaient autrefois en cavalerie, et on les croit aujourd'hui supérieures à celles des Turcs. Néanmoins, depuis le commencement du 18e. siècle, les rois de Perse ont levé des corps d'infanterie. Les troupes réglées, des deux armes, mises en campagne, même sous Kouli-Kan,

n'excédaient pas soixante mille hommes; mais, suivant les historiens de ce pays, on les remet aisément au complet en cas de défaite. Les Persans ont peu de villes fortifiées : jusqu'à Kouli-Kan (1), qui créa une marine royale, ils n'eurent point de vaisseaux de guerre ; et, depuis sa mort, il n'est plus question de leur flotte.

Les armes du monarque de Perse sont un lion couchant, qui regarde le soleil levant. Son titre est Sophi, comme descendant des Selis ou Sophis, dont le chef se prétendait issu de Mahomet. On l'appelle aussi Shah, ou le dispensateur des royaumes. Les titres de Shah ou Kan et de Sultan, qu'il prend indifféremment, sont tartares. Il ne signe pas de son nom les actes de gouvernement; mais les brevets de grâces se terminent ainsi : « Cet acte est donné par celui auquel obéit l'univers. »

Les monnaies, qui ont cours dans la Perse, sont les suivantes :

Le coz vaut	0 f. 04 c.
Le bisti = 4 coz	0 16
Le shahée = 10 coz	0 40

(1) Mort assassiné par ses principaux officiers, en 1747.

Le marmonda = 20 coz.	1 f.	00	c.
Le larin = 25 coz	1	00	
L'abashée = 4 shahées	1	60	
L'or = 5 abashées.	8	00	
La bovallo = 12 abashées	19	20	
Le tomoud = 50 abashées.	80	00	

Cette dernière monnaie n'est en usage que dans la tenue des livres, et ne peut être représentée que par d'autres pièces.

LES ARABES.

L'Arabie est bornée au nord par la Turquie; à l'est, par le golfe Persique, et le golfe d'Ormus, qui la séparent de la Perse; au midi, par l'Océan indien, et à l'ouest par la mer Rouge, qui la sépare de l'Afrique. Cette presqu'île est séparée du nord au sud par une chaîne de montagnes moins stériles et plus tempérées que le reste du pays. Sur la plupart il pleut deux ou trois mois au plus chaque année, mais à des époques différentes, suivant leurs expositions. Les eaux qui en tombent, se perdent dans les sables des vallées, où vont

se jetter en torrens dans la mer, selon la pente et les distances. Il est une saison où les chaleurs sont si vives que personne ne voyage, et que les esclaves même ne paraissent pas sans une extrême nécessité dans les rues. Tout travail est alors suspendu au milieu du jour. La plus grande partie du tems se passe à dormir dans des souterreins dont l'air ne se renouvelle que par un tuyau. On divise communément cette région en trois parties; l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte et l'Arabie heureuse, noms analogues au sol de chacune de ces contrées. Il est à remarquer que ce pays a toujours conservé son ancien nom. Le mot Arabe signifie, suivant l'opinion commune, un larron, un voleur. Le mot Sarrasin, qui est le nom d'une tribu, a, dit-on, la double signification de voleur et habitant du désert. Ces noms conviennent parfaitement aux Arabes, qui laissent rarement passer des marchandises sur leur territoire, sans extorquer quelque chose des marchands, lorsqu'ils ne peuvent les voler entièrement.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempéramment robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs et vifs, une phy-

sionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ces contrastes de traits et de qualités, qui paraissent incompatibles, semblent s'être réunis dans cette race d'hommes pour en faire une nation singulière, dont la figure et le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains, et les Persans, dont ils sont environnés. Graves et sérieux, ils attachent de la dignité à leurs longues barbes, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils sont légers à la course et excellens cavaliers. Ils passent généralement pour des gens braves et d'un caractère martial, habiles à manier l'arc et la lance, et très-bons tireurs, depuis qu'ils sont familiarisés avec les armes à feu. Les habitans des parties intérieures vivent sous des tentes, se transportent de place en place avec leurs troupeaux, comme ils ont toujours fait depuis qu'ils sont devenus corps de nation.

Les Arabes ont une si grande inclination au larcin, que les voyageurs et les pélerins de toutes les nations, qui traversent ces contrées, conduits par la curiosité ou la dévotion, frémissent à l'approche des déserts. Ces Tartares, sous le commandement d'un

capitaine, battent le pays, rassemblés par des troupes considérables et à cheval, et ils attaquent et pillent les caravanes. On assure qu'en 1750, un corps de cinquante mille Arabes assaillit une caravane de marchands et pélerins qui revenaient de la Mecque, tua près de soixante mille personnes, et enleva tout ce qui avait quelque valeur, quoique la caravane fut escortée par une armée turque. Ceux qui habitent les côtes sont de vrais pirates, et ils s'emparent de tous les navires qu'ils peuvent prendre, de quelque nation qu'ils soient. Néanmoins ils se piquent entr'eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre et de cet esprit de patriotisme, qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps, s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre.

Les Arabes, qui se vouent au brigandage, s'associent avec les chameaux pour un commerce ou une guerre, dont l'homme a tout le profit et l'animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme son chameau, dès sa naissance, aux exercices et aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie. Il l'accoutume à travailler beau-

coup, et à consommer peu. L'animal passe de bonne heure les jours sans boire, et les nuits sans dormir. On l'exerce à plier les jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu'on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l'âge et par la fatigue. Dans cette éducation singulière, on diminue sa subsistance à proportion qu'on double les travaux. On le forme à la course par l'émulation. Un cheval arabe est le rival qu'on présente au chameau. Celui-ci, moins prompt et moins léger, lasse à la fin son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître et le chameau sont prêts et dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, et vont attendre sur les confins le marchand et le voyageur pour les piller. L'homme dévaste, massacre, enlève, et le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte son chameau favori, pousse la troupe, fait jusqu'à trois cents lieues en huit jours, sans décharger ses chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils passent tout ce tems-là sans boire, à moins

qu'ils ne sentent par hasard une source à quelque distance de leur route. Ils doublent alors le pas, et courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une seule fois, pour la soif passée et pour la soif à venir. Tel est cet animal, si souvent célébré dans le koran et dans les romans orientaux.

Ceux des Arabes, qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages, et un sol propre à la culture de l'orge, nourrissent des chevaux qui sont les meilleurs que l'on connaisse. Dans tous les pays du monde, on cherche à se procurer de ces chevaux, pour embellir et réparer les races de cette espèce animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la beauté ni l'intelligence des chevaux arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domestiques, sur le service, sur l'attachement desquels ils peuvent compter; et il leur arrive ce qui est commun à tous les peuples nomades, sur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté; c'est que les animaux et les hommes prennent quelque chose de l'esprit et des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la simplicité, de la douceur, de la docilité; et les religions différentes, qui ont régné dans ces contrées, les gouver-

nemens dont ils ont été les sujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractère qu'ils avaient reçu du climat ou des habitudes.

L'habillement des Arabes errans est une espèce de chemise bleue, liée autour d'eux, avec une ceinture blanche; quelques-uns portent par-devant une veste de fourrure ou de peau de brebis; ils ont aussi des caleçons et quelquefois des pantoufles, mais jamais des bas. Ils se coëffent d'un bonnet ou turban. La plupart d'entr'eux sont presque nus; mais les femmes, comme dans les pays orientaux, s'enveloppent de manière qu'on ne peut apercevoir que leurs yeux. Les Arabes, ainsi que les autres Mahométans, mangent toute espèce de chair, excepté celle du cochon; et ils ont un goût de préférence pour celle du chameau, comme nous pour le gibier. Ils ont soin, à l'exemple des Juifs, de bien saigner la viande, et de ne manger que le poisson à écaille. Leur boisson habituelle est le café, le thé, l'eau pure, le sorbet fait avec des oranges, et l'eau sucrée. Ils n'ont point de liqueurs fortes.

Les Arabes, fixés sur l'Océan indien et sur la mer Rouge, ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuse, étaient

autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étaient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivaient, à une terre qui fournissait presque spontanément, et sans culture, à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées, mais il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'il leur avait donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet, à faire brûler des parfums exquis, dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légèrement imprégnés d'une aspersion d'eau-rose. Ces plaisirs sont souvent suivis ou précédés de vers galans ou érotiques.

Le nombre des Arabes, qui habitent les déserts, peut monter à deux millions. Ils sont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérables, mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement est simple. Un chef héréditaire, assisté de quelques vieillards, termine les différends, punit les coupables. S'il est hospitalier, humain et juste, on l'adore. Est-il

fier, cruel, avare, on le met en pièces, et on lui donne un successeur de sa famille.

Ces peuples campent dans toutes les saisons. Ils n'ont pas de demeure fixe, et ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau, des fruits et des pâturages. Cette vie errante leur paraît pleine de délices, et ils regardent les Arabes sédentaires comme des esclaves. Ils vivent du lait et de la chair de leurs troupeaux. Tous les biens d'une famille consistent en un mobilier dont voici à-peu-près l'inventaire; quelques chameaux mâles et femelles, des chèvres, des poules, une jument en son harnois, une tente, une lance de seize pieds de long, un sabre courbe, un fusil rouillé à pierre ou à rouet, un pipe, un moulin portatif, une marmite, un sceau de cuir, une poëlette à griller le café, une natte, quelques vêtemens, un manteau de laine noire; enfin pour tous bijoux, quelques anneaux de verre ou d'argent que la femme porte aux jambes et aux bras. Si tout cela se trouve, le ménage est riche. Ce qui manque au pauvre, et ce qu'il desire le plus, c'est la jument. En effet, cet animal est le grand moyen de fortune; c'est avec la jument que le Bédouin va en course contre les tribus ennemies, ou en maraude dans les campagnes

et sur les chemins. Leurs sciences sont absolument nulles. Ils n'ont aucune idée, ni de l'astronomie, ni de la géométrie, ni de la médecine. Ils n'ont aucun livre; et rien n'est si rare, même parmi les chaiks, (les seigneurs) que de savoir lire. Toute leur littérature consiste à réciter des contes et des histoires, dans le genre des Mille et une Nuits. Ils ont une passion particulière pour ces narrations; elles remplissent une grande partie de leurs loisirs qui sont très-longs.

La caravane des Arabes du mont Sinaï, est composée d'environ dix-huit cents chameaux, et quand elle est en marche, elle occupe l'espace d'une lieue. Voici l'ordre avec lequel ces Arabes campent. Toutes les tribus, et même les différentes sections de ces tribus campent séparément; chaque camp particulier est divisé en petites escouades de sept ou huit Arabes, rangés en cercle autour du même feu, et occupés à préparer en commun ce dont ils ont besoin pour aller jusqu'au campement du lendemain. Ces apprêts les occupent une partie de la soirée: la principale opération est la fabrication du pain; ils délayent d'abord la farine dans une petite auge de bois destinée à cet usage, et

en forment une pâte sans levain, dont ils font des galettes extrêmement minces. Pour les faire cuire, ils les étendent au fond d'un trou pratiqué dans la terre, et qu'ils ont échauffé précédemment; puis ils les recouvrent tout simplement avec de la fiente de chameaux embrâsée : ils ne font pas usage de plateaux de cuivre dont se servent d'autres tribus d'Arabes. Ils mangent avec ce pain quelques poignées de fèves qui sont prises sur les provisions de leurs chameaux, et qu'ils font bouillir pour les amollir. C'est là leur unique nourriture pendant toute la route. Ils prennent régulièrement du café deux fois par jour, et les ustensiles nécessaires pour le préparer font la partie la plus considérable de leur bagage.

Ces Arabes paraissent peu attachés aux pratiques de la religion musulmane; plusieurs d'entr'eux ne connaissent du koran que le nom de Mahomet.

Ils sont presque tous vêtus et armés de la même manière : la pièce principale de leur habillement est une longue robe fort large, tout-à-fait fendue par le devant, sans manches, et percée seulement vers les épaules de deux grandes ouvertures au travers desquelles ils passent leurs bras. Ce vêtement

est de laine assez grossière, et est rayé dans le sens de sa hauteur par de larges bandes, alternativement blanches et noires. Les enfans n'ont point d'autres vêtemens. Les hommes portent dessous une espèce de chemise de laine blanche, serrée autour de leurs reins avec une ceinture de peau.

Leur chaussure consiste en un morceau de cuir de buffle, auquel ils donnent grossièrement la forme d'une semelle, et qu'ils attachent sous la plante de leurs pieds avec deux petites courroies, ce qui la garantit des cailloux tranchans dont la route est hérissée : il est des Arabes qui négligent cette précaution, comme superflue.

Tous, sans exception, sont armés d'un large poignard à deux tranchans, très-courbe ; quelques-unes de ces armes sont assez richement montées ; mais la qualité des lames paraît être à-peu-près la même pour toutes : elles viennent, par la voie de Gedda, de l'Arabie heureuse. Les mieux armés de ces Arabes, et ceux qui semblent spécialement chargés de la défense de la caravane, ont un fusil à mêche.

Une grande partie des Arabes du désert sont encore païens ; mais le peuple en général professe le mahométisme. La langue vul-

gaire en usage dans les trois Arabies, est l'arabesque ou arabe corrompu, que l'on parle également, mais avec quelque différence de dialecte, dans une grande partie des contrées orientales, depuis l'Egypte jusqu'à la cour du grand-mogol. L'ancienne langue arabique pure, que l'on dit être un dialecte de l'hébreux, et que les peuples orientaux regardent comme la plus riche, la plus abondante et la plus énergique du monde, est enseignée dans les écoles, comme le sont parmi les Européens les langues grecque et latine; et les Mahométans s'en servent dans leur culte, car le koran ayant été écrit dans cette langue, ils ne souffrent pas qu'on le lise dans une autre. Ils la regardent comme ayant été celle du paradis, et ne croyent pas qu'aucun homme puisse, sans miracle, la posséder parfaitement, parce qu'elle comprend plusieurs millions de mots. Les livres, qui en traitent, disent qu'il n'y a pas moins de mille mots pour exprimer chameau, et cinq cents pour lion.

L'arabe se parle, ou au moins est entendu, depuis le mont Atlas, jusques dans la Tartarie, et depuis la Valaquie, la Moldavie, jusques dans la presqu'île de l'Inde. C'est en outre la langue sacrée de l'intérieur de

l'Afrique, et des îles qui en dépendent, telles que Madagascar, les Maldives, etc. Les caractères tout embarrassés, tout difficiles qu'ils sont, servent à écrire le persan, le turc, le malais, le maure, l'indostany, etc. et plusieurs autres idiômes, qui ont adopté une foule de mots arabes; de manière que cette langue est incontestablement la plus universellement répandue.

Quoique les Arabes ayent été fameux jadis par leurs connaissances et leur habileté dans tous les arts libéraux, il est difficile à présent de trouver un pays où le peuple soit aussi universellement ignorant. Parmi leurs poètes les plus distingués, on compte Amriolkais, l'Ovide de l'Arabie, Tarafa, qui a écrit dans le genre pastoral, et qui nous a laissé une belle description du chameau dans une de ses pièces; Zohaïr, qui a répandu sur les poésies érotiques et élégiaques une teinte dramatique; le Boid, poète pastoral, plein de feu et d'imagination; Antara, poète martial, qui a décrit des combats, et Amra, qui s'est exercé dans le genre anacréontique. Leurs compositions sont d'une grâce, d'une mollesse, d'un rafinement, soit d'expression, soit de sentiment, dont n'approche aucun peuple

ancien ou moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leurs maîtresses, semble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leur houris. C'est une espèce de musique si touchante, si fine, c'est un murmure si doux, ce sont des comparaisons si riantes et si fraîches, que leur poésie paraît être parfumée comme leur contrée. Ce qu'est l'honneur dans les mœurs de nos paladins, les imitations de la nature le sont dans les poëmes arabes. Là, c'est une quintessence de vertu; ici, c'est une quintessence de volupté. On les voit abattus sous les ardeurs de leurs passions et de leur climat, ayant à peine la force de respirer. Ils s'abandonnent sans réserve à une langueur délicieuse, qu'ils n'éprouveraient peut-être pas sous un autre ciel.

La myrrhe, l'encens, l'aloës, le baume de la Mecque, quelques aromates, et quelques drogues propres à la médecine, forment une des branches du commerce d'Arabie. Ces objets, dont l'exportation est continuellement arrêtée par des droits excessifs, ne passent pas aujourd'hui 7 à 800,000 francs. Ils ont été autrefois plus recherchés qu'ils ne le sont à présent. L'arbre, qui produit le café, croit dans le territoire de

Betel-Fagui, ville de l'Yemen, à dix lieues de la mer Rouge, dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long sur quinze et vingt de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout; celui qui croît sur les lieux élevés, à Ouden spécialement, est plus petit, plus verd, plus pesant, et généralement préféré.

L'usage du café (1) fut introduit, dit-on, dans l'Arabie par un Mollah, nommé Chadely. On compte en Arabie 12,000,000 d'habitans, qui, la plupart, font leurs délices

(1) Quant à la découverte du café, elle paraît avoir été l'effet du hasard. On sait par tradition, qu'un berger de l'Arabie heureuse, fut surpris de voir ses chèvres bondir plus qu'à l'ordinaire, et demeurer éveillées toutes les nuits qui suivaient les jours pendant lesquelles elles avaient pâturé en certains endroits. Ce pâtre communiqua son étonnement à des moines du voisinage. Ceux-ci, excités par la rareté du fait, examinèrent les sortes d'herbes que ces chèvres broutaient. Ils remarquèrent que c'étaient des arbrisseaux dont le fruit produisait cet effet. On ajoute qu'il prit envie au supérieur du couvent d'en essayer. Ayant reconnu que ce fruit tenait ses religieux éveillés pendant l'office de la nuit, il en établit l'usage. Un pareil succès se répendant dans toute l'Arabie, donna cours au café, et le fit rechercher de tout le monde.

du café. Le bonheur de le prendre en nature est réservé aux citoyens riches. La multitude est réduite à la coque et à la pellicule de cette précieuse fève : ces restes méprisés lui forment une boisson assez claire qui a le goût du café sans en avoir l'amertume ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Bétel-Fagui, qui est le marché général. C'est là aussi que s'achète tout le café qui doit sortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voisins de Lohia et d'Hodeida, d'où il est conduit, sur de légers bâtimens, à Gedda. Les Égyptiens le vont prendre dans la dernière de ces places, et tous les autres peuples dans la première. L'exportation du café peut être de douze à treize millions pesant. Les Européens en achètent un million et demi; les Persans trois millions et demi; la flotte de Suez six millions et demi; l'Indostan, les Maldives et les colonies arabes de la côte d'Afrique cinquante milliers; les caravanes de terre un million.

Les importations de l'Arabie sont le sucre en canastre, de Batavia; le sucre candi de la Chine; le poivre de Malabar; le gérofle, le cardamome, canelle, gingembre, cuivre

d'Europe et Japon ; fer *idem ;* draps, vif-argent ; toile commune de Surate, de la côte de Coromandel, et bleues de Bengale ; toutenagues de Chine ; coton, bled et vermillon de Surate ; de l'or, de l'ambre, de l'ivoire, de la civette, et des esclaves de l'Abyssinie. Aucune des affaires qui se traitent à Moka, ainsi que dans tout l'Yemen, n'est entre les mains des naturels du pays. Les avanies dont ils sont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéresser. Toutes les maisons de commerce sont tenues par des banians de Surate ou de Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie aussitôt que leur fortune est faite. Ils cèdent alors leurs établissemens à des négocians de leur nation, qui disparaissent à leur tour pour être remplacés par d'autres.

Les provinces intérieures de l'Arabie sont sous le gouvernement de plusieurs petits princes qui portent le titre de cherifs et d'imans ; ce qui comprend les fonctions de la royauté et du sacerdoce, de même que le titre de calife chez les Sarasins, successeurs de Mahomet. Il paraît que ces monarques sont absolus tant au spirituel qu'au temporel ; leur puissance est héréditaire,

et n'ont d'autres lois que celles que renferme le koran et les commentaires faits sur ce livre. Les Arabes des provinces du nord reconnaissent la domination des Turcs, et sont gouvernés par des pachas qui résident parmi eux. Cependant il est de fait qu'ils reçoivent du grand-seigeur des présens considérables pour protéger, contre les attaques de leurs compatriotes, les pélerins qui passent par ce pays. Les Arabes n'ont point de milice particulière sur pied; mais, suivant la nécessité des affaires, leur roi dispose de la personne et de la bourse de ses sujets.

Les monnaies, qui ont cours en Arabie, sont les suivantes :

Le carret vaut	0 f.	01 c.
Le caveer ⩵ 5 ¼ carrets.	0	06
Le comashée ⩵ 7 carrets	0	08
Le larin ⩵ 80 carrets	1	08
L'abyss ⩵ 18 comashées.	1	57
La piastre ⩵ 60 comashées.	5	25
Le dollar ⩵ 80 caveers	5	21
Le sequin ⩵ 100 comashées.	8	75
Le tomond ⩵ 60 larins	80	00

Le comashée, la piastre et le tomond sont des monnaies imaginaires dont on ne fait usage que dans la tenue des livres, et qui signifie une pièce fictive, laquelle ne peut être représentée que par d'autres pièces.

TABLEAU
DES
MOEURS ET USAGES
DES
DIFFÉRENS PEUPLES
DE L'AFRIQUE.

LES ÉGYPTIENS.

L'Égypte est bornée au nord par la Méditerranée ; à l'est, par la mer Rouge ; au sud, par l'Abyssinie et la Haute-Ethiopie, et à l'ouest, par le désert de Barca et les parties inconnues de l'Afrique. Durant huit mois de l'année, la chaleur y est presqu'insupportable pour les Européens. Pendant toute cette saison, l'air est enflammé, le ciel étincelant, et quiconque n'est pas accoutumé à cette chaleur, y succombe. Les autres mois sont

plus tempérés. Les vents du sud, qui, quelquefois se font sentir en Egypte, sont appelés, par les naturels, vents empoisonnés, ou les vents brûlans du désert. Ils sont d'une chaleur et d'une sécheresse si grande, qu'aucun corps animé ne peut résister exposé à leur influence. Ils soufflent ordinairement trois jours, et les rues sont désertes alors. Lorsque ces vents durent plus de trois jours, ils sont insupportables. Très-souvent les habitans sont très-aveuglés par les sables mouvans. Le remède à ces maux est l'accroissement et le débordement du Nil.

Les descendans des anciens Egyptiens sont sales, de mauvaise mine, et plongés dans l'indolence. On les distingue sous le nom de Coptes. Leur teint est plutôt brûlé par le soleil que naturellement basané ou noir. Leurs ancêtres étaient autrefois chrétiens, et en général ils se donnent encore pour tels; mais le mahométisme est la religion la plus commune parmi les naturels. Ceux qui habitent les villages et les montagnes, à quelque distance du Nil, sont des Arabes ou leurs descendans. Ils sont très-basanés, et les meilleurs auteurs s'accordent à dire que, semblables aux anciens patriarches, ils se bornent à la garde de leurs troupeaux, plusieurs

d'entr'eux n'ayant même pas une demeure fixe. Les Turcs, qui résident en Egypte, conservent toute l'insolence et l'orgueil ottoman, et l'habit turc, pour se distinguer des Arabes et des Coptes, dont la mise est très-unie, et dont tout le luxe consiste en un habillement de dessus, de toile blanche, et en des pantalons de toile. Mais leur costume ordinaire est de toile bleue, et ils mettent, par-dessus et par-dessous, un long habit de drap. Les chrétiens et les Arabes des plus basses conditions se contentent d'une enveloppe de toile ou de laine, qu'ils attachent autour de leur corps. Les juifs portent des pantoufles de peau bleue; les autres indigènes du pays les portent rouges, et les chrétiens étrangers en ont de jaunes. L'habillement des femmes est de mauvais goût et leur sied mal; mais lorsqu'elles ont le moyen, elles portent des étoffes de soie. Celles qui ne sont pas exposées au soleil, ont les traits beaux et le teint délicat. Elles ne sont pas admises dans la société des hommes, pas même à table. Quand un homme riche veut dîner avec une de ses femmes, il l'en avertit auparavant; elle prépare les mets les plus délicieux, et reçoit son maître avec la plus grande attention, et un respect éton-

nant. Les femmes de la dernière classe restent ordinairement debout, ou assises dans un coin de la chambre, pendant que leur époux dîne ; elles lui donnent de l'eau pour se laver, et le servent à table. Les Coptes sont, en général, de grands calculateurs ; plusieurs vivent en apprenant à lire et à écrire aux autres naturels. Leurs exercices et leurs amusemens ressemblent beaucoup à ceux des habitans de la Perse et des autres parties de l'Asie. Toute l'Egypte est couverte de jongleurs, de diseurs de bonne aventure, de charlatans et d'escamoteurs ambulans.

Les femmes ne se livrent pas seulement à l'éducation des enfans, tous les soins du ménage leur appartiennent aussi. Dans leurs momens de loisirs, elles s'occupent, au milieu de leurs esclaves, à broder et à tourner le fuseau. La joie n'est pas bannie de l'intérieur du harem. Les almès viennent quelquefois égayer la scène par leurs danses et leurs accens touchans. Ce sont des femmes qui forment une société célèbre dans le pays. Pour en être membre, il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, connaître les règles de la poésie, et pouvoir, sur-le-champ, faire des impromptus. Les jours de bains

sont des jours de fête chez les Egyptiennes. Elles se parent magnifiquement, et développent tout l'art de la coquetterie la plus rafinée. C'est au bain que l'on négocie la plupart des mariages. Lorsqu'un mari veut se séparer de sa femme, chez les Egyptiens comme chez les Mahométans, il fait venir le juge, et déclare, en sa présence, qu'il la répudie. Après cette formalité, il a quatre mois de délai, pendant lesquels la réconciliation peut avoir lieu : passé ce terme, la femme devient libre.

Les Mamelouks, qui possèdent toute l'autorité en Egypte, ont pris des mesures pour s'en assurer la tranquille possession. Les moyens les plus sûrs qu'ils employèrent, furent d'avilir les Arabes et les Janissaires qui jouissaient d'une grande considération dans ce pays. Ces deux corps, autrefois la terreur du pacha, ne sont plus que des simulacres. Les Mamelouks forment seuls toute la force militaire de l'Egypte. Quelques centaines d'entr'eux sont répandus dans le pays et dans les villages pour y maintenir leur autorité et recevoir les tribus; il n'est pas probable, comme quelques-uns le prétendent, que leur nombre ne monte qu'à dix mille. Tous sont cavaliers, l'infanterie n'étant

point estimée chez les Turcs. Les Mamelouks sont excellens cavaliers ; ils ont un art particulier à lancer le cheval à bride abattue, puis à l'arrêter subitement au plus fort de la course. Ils ont mieux raisonné le choix de leurs armes que le harnois de leurs chevaux, qui sont très-pesans. Ils portent une carabine anglaise, d'environ trente pouces de long, et d'un tel calibre, qu'elle peut lancer à-la-fois dix ou douze balles, dont l'effet même, sans adresse, est très-meurtrier. Chaque homme porte en outre à sa ceinture deux grands pistolets, qui tiennent à son habit par un cordon de soie. A l'arçon de la selle pend une masse d'armes, qui sert pour assommer. Sur leur cuisse gauche, est suspendu, par une bandoulière, un sabre courbe, d'une espèce inconnue en Europe. La lame n'a pas plus de deux pieds en droite ligne ; mais mesurée dans la courbure, elle a deux pieds et demi ; cette arme est très-dangereuse.

Toute l'éducation des Mamelouks et leur occupation de la vie consistent dans l'art de se servir de ces armes. Ils s'y exercent tous les jours près du Caire : là, courant à toute bride, ils sortent promptement la carabine de la bandoulière. Ils s'exercent à viser juste,

et jetter cette carabine sous la cuisse pour prendre un pistolet qu'ils tirent et rejettent par dessus l'épaule. Ils saisissent le second pistolet, et font la même manœuvre. Les Mamelouks s'occupent aussi à bien manier le sabre et sur-tout à donner du revers qui part de bas en haut et qui est très-difficile à parer. Ils excellent dans cet exercice : ils tirent aussi de l'arc, quoiqu'il soit exclus des combats. Les Mamelouks ignorent absolument notre art militaire. Ils n'ont ni uniforme ni discipline. Ils se réunissent par attroupement et marchent en cohue. Leur combat est un duel, et ils font la guerre en brigands. C'est un fait remarquable que, quoique les Mamelouks soient établis en Egypte depuis cinq cent cinquante ans, aucuns n'a laissé de race subsistante. Il n'existe pas de leur famille à la seconde génération. Leurs enfans périssent à l'une ou à l'autre. La même chose arrive aux Turcs. Et l'on a observé que, pour assurer la durée de leurs familles, il faut qu'ils épousent des Egyptiennes, ce que les Mamelouks ont toujours dédaigné. Ils prennent constamment leurs femmes dans leur propre pays, c'est-à-dire, la Circassie, la Georgie et la Min-

grelie. Leur costume est riche et magnifique. Ils ont seuls le droit de monter à cheval.

La construction des maisons en Egypte a cela de particulier que le haut est toujours terminé par un colombier ; ce qui, de loin, forme un aspect assez agréable. Pendant l'espace de cent quarante-deux lieues, on observe exactement cette façon de bâtir ; et il y a même en quelques endroits une loi qui ne permet à aucun homme de se marier et de tenir ménage, s'il n'est point en possession d'un pareil colombier. La raison en est que la fiente des pigeons est le seul engrais que l'on ait pour fumer les terres ; car on garde soigneusement le fumier des autres animaux pour le brûler, et la suie, qui en provient, sert à faire le sel ammoniac.

Quiconque a les moindres notions de littérature sait que la grande fertilité de l'Egypte n'est pas l'effet de la pluie, qui n'y tombe pas en abondance, mais l'effet du débordement annuel du Nil. Il commence à monter, lorsque le soleil frappe verticalement sur l'Ethiopie, et les pluies annuelles tombent depuis la fin de mai jusqu'en septembre, et quelquefois octobre. Lorsque le débordement est à sa plus grande hauteur, on ne voit dans la plaine de la basse Egypte que

la tête des forêts et la cîme des arbres fruitiers; les villes et villages étant bâtis sur des éminences naturelles ou artificielles. Lorsque la rivière est à la hauteur convenable, les habitans célèbrent une espèce de jubilé, avec toutes sortes de fêtes. Le pacha Turc et les grands font couper la chaussée qui retient les eaux. La chaussée coupée, l'eau entre dans tout ce qu'on appelle le châlis ou grand canal, qui traverse le Caire, et d'où l'eau est distribuée par petits canaux, destinés à arroser les prairies et les jardins. Après cette opération, et lorsque les eaux commencent à se retirer, la fertilité du sol est telle, que le travail du cultivateur se réduit à presque rien. Il sème son froment et son orge en octobre et mai; en novembre, il fait sortir son bétail des pâturages, et dans six semaines, rien ne ne peut être comparé au paysage charmant que représente la surface du pays; c'est du bled qui s'élève; ce sont des végétaux et de la verdure de toute espèce. Les oranges, les citrons, les limons et les fruits parfument l'air. On entretient la culture des légumes, des melons, des cannes à sucre, et des autres végétaux qui demandent de l'humidité, par le moyen de l'eau des citernes et des réservoirs, distribués

par de petits canaux réguliers. On y trouve en abondance des dattes, des raisins, des figues et des palmiers, dont on extrait du vin. Mars et avril sont les mois de la moisson, et on y fait trois récoltes; une des laitues et de concombres (cette dernière production étant la principale nourriture des habitans); une de bled, et la troisième de melons. Les pâturages de l'Egypte sont aussi fertiles; la plus grande partie des quadrupèdes de ce pays fait deux petits à-la-fois, et les brebis donnent quatre agneaux par an.

Les Égyptiens connaissent plusieurs manières de traverser le Nil. En voici une qui est assez plaisante. Deux hommes sont assis sur une botte de paille, tandis qu'une vache les précède à la nage. L'un d'eux tient d'une main la queue de la vache, et de l'autre il dirige une corde attachée aux cornes de l'animal. L'autre, qui est derrière, gouverne avec une petite rame. D'autres se mettent à califourchon sur un grand morceau de bois, après avoir ajusté leurs habits sur leur tête en forme de turban. Ils y attachent aussi leur zagaye: ensuite ils se servent de leurs bras en guise de rames, et traversent ainsi le fleuve sans beaucoup de peine.

Les habitans de l'Égypte sont mahométans jusqu'à l'enthousiasme; ils ont leurs santos, ou disciples du prophête, qui aspirent à un degré supérieur de sainteté; ils entrent sans façon dans les meilleures maisons, et il serait dangereux de les en faire sortir. Les Turcs, qui habitent l'Égypte, songent très-peu aux affaires religieuses. Il serait difficile de dire qu'elle espèce de christianisme professent les Coptes chrétiens qui y sont nombreux. Ils se disent de l'église grecque, et ennemis de celle de Rome. Ils sont, en matière civile et religieuse, sous la jurisdiction du patriarche d'Alexandrie, qui, à force d'argent, obtient ordinairement la protection de la cour ottomane.

Les Coptes ne sontpas moins superstitieux que d'autres peuples de la terre. Ils ont une vénération outrée pour le tombeau d'un prétendu saint turc, nommé Scheh-Haridi. Ce tombeau est en forme de petite coupole, élevée sur le sommet d'une montagne. Les Arabes soutiennent que Scheh-Haridi étant mort en cet endroit, y fut enterré, et que Dieu, par une grâce particulière, le convertit en un serpent qui ne meurt jamais, et qui procure la guérison et accorde des

grâces à tous ceux qui implorent son secours et lui font des sacrifices. Ce serpent miraculeux paraît faire quelque distinction des personnes. Il est bien plus propice aux grands seigneurs qu'au petit peuple. Si un scheh se trouve attaqué de quelque maladie, le serpent a la complaisance de se laisser porter chez lui, au lieu qu'il ne se laisse porter chez les petits qu'autant que le malade a paru desirer sa visite, et a fait vœu de le récompenser de sa peine. Dans ce cas même, il ne sort point sans une cérémonie assez particulière. Il faut absolument qu'une vierge sans tache soit chargée de l'ambassade; car la vertu du beau sexe a seule du crédit auprès de lui; et, si celle de l'ambassadrice avait souffert la moindre atteinte, il serait inexorable. Dès qu'elle se présente, elle lui fait un compliment, et le supplie de se laisser porter chez la personne qui a besoin de son secours. Le serpent, qui ne saurait rien refuser à la vertu du beau sexe, commence à remuer la queue et fait quelques sauts. Enfin le serpent lui saute au cou, se place sur sa gorge, et s'y tient fort tranquille, tandis qu'on le porte en cérémonie chez la personne qui l'a fait demander. A peine y est-il entré, que le malade commence à se

sentir soulagé. Ce médecin miraculeux ne se retire pas pour cela ; il a la complaisance de rester quelques heures auprès du moribond, pourvu que pendant ce tems on ait soin de régaler ses prêtres qui ne le quittent jamais. Si quelque impie ou quelque chrétien survient, sa présence trouble la fête. Le serpent, qui s'en apperçoit, disparaît aussitôt ; et l'eût-on transporté de l'autre côté du Nil, il sait se rendre invisiblement dans le tombeau, qui est sa reretraite ordinaire. Les Arabes soutiennent encore que, si on coupait ce serpent par morceaux, les parties se rejoindraient sur-le-champ. Les chrétiens du pays, qui se croient plus éclairés que les Arabes, pensent pieusement que ce prétendu saint est le démon lui-même. Mais il n'y a ici que de la supercherie ; et pour avoir l'explication de ces prodiges, il suffit de regarder les prêtres qui servent et qui accompagent le serpent comme d'excellens joueurs de gibecière. Quiconque a vu les bateleurs qui s'exercent sur la grande place du Caire, a vu des tours bien plus surprenans.

La langue copte est la plus ancienne de l'Égypte. Vers le tems d'Alexandre-le-Grand, on y introduisit la langue grecque,

et les Arabes la leur, sous les premiers califes, lorsqu'ils chassèrent les Grecs de l'Égypte. Cette dernière est encore la langue courante ; mais on continue à y parler le copte ou grec moderne.

Quoiqu'il soit incontestable que les Grecs puisèrent toutes leurs connaissances chez les anciens Egyptiens, à peine en trouve-t-on quelques vestiges aujourd'hui. Ce malheur doit être attribué à la superstition et à l'ignorance des Mahométans qui gouvernent ce pays. Mais c'est ici le moment de faire une observation générale. Les Califes ou Sarrasins, qui subjuguèrent l'Egypte, peuvent être divisés en trois classes. Il entrait dans les principes politiques et religieux des premiers, qui étaient les successeurs immédiats de Mahomet, de faire la guerre à toute espèce de production littéraire, excepté à l'alcoran. De-là vient que, lorsqu'ils s'emparèrent d'Alexandrie, où était la plus magnifique bibliothèque que l'on ait jamais vue, ils se servirent, pendant plusieurs mois, des manuscrits précieux qu'elle renfermait, pour faire leur cuisine et chauffer leurs bains. Les autres bibliothèques de l'Egypte eurent le même sort. Les Califes de la seconde race eurent du goût et des connaissances ; mais

ils suivirent un système tout particulier. Ils achetèrent des manuscrits qui avaient échappés à l'incendie général, mais ils se bornèrent à ceux qui avaient rapport à l'astronomie, à la médecine, et à quelques parties de la philosophie pratique, n'ayant point de goût pour les arts qui avaient honoré la Grèce, tels que l'architecture, la peinture, la sculpture et la poésie : le savoir resta confiné dans leurs palais et les collèges, sans qu'il fût possible qu'il se répandît de nouveau sur l'Egypte. Les derniers Califes, sur-tout ceux qui s'appelaient les Califes de l'Egypte, ne parurent que pour la honte de l'espèce humaine ; après eux, les Turcs ont rivé les chaînes de l'ignorance barbare qu'ils avaient commandée. Toutes les connaissances des Egyptiens modernes se réduisent donc à quelques calculs arithmétiques, au jargon de l'astrologie, à de petites notions médicinales, et à la connaissance imparfaite de la religion arabe ou mahométane.

Les Egyptiens exportent une grande quantité de chanvre brut et préparé, du fil, du coton, et du cuir de toute espèce, des toiles peintes, de la cire jaune, du sel ammoniac, du safran, du sucre, du séné et de la casse. Ils font avec les Arabes le commerce du

café, des drogues, des épiceries, des toiles peintes, et d'autres marchandises qu'ils débarquent à Suez, d'où ils les envoient en Europe. Plusieurs états européens ont des consuls en Egypte; mais ce sont des Juifs qui ont la direction des douanes du gouvernement turc. Il arrive tous les ans un grand nombre de bâtimens anglais à Alexandrie; quelques-uns sont chargés pour le compte des propriétaires; mais la plus grande partie est louée, pour le cabotage, à des commerçans juifs, arméniens et mahométans.

Le gouvernement de l'Egypte est tout-à-la-fois monarchique et républicain. Les pachas exécutent la partie monarchique, et les Mamelouks ou Sangiacs, la partie républicaine. Le pacha est le vice-roi du grand-seigneur, et nommé par lui. La partie républicaine, ou pour mieux dire, aristocratique, du gouvernement de l'Egypte, consiste dans un divan composé de vingt-quatre sangiacs, beys ou seigneurs. Le chef s'appelle le Sheik-Biellet; il est nommé par le divan et confirmé par le pacha. Chaque sangiac fait ce qu'il lui plaît sur son territoire, et il exerce le pouvoir souverain. La majeure partie d'entr'eux réside au Caire. Si le pacha du grand-seigneur n'agit pas dans le sens du divan, ou

empiète sur les privilèges des sangiacs, ils ne le laissent pas continuer ses fonctions. Leurs privilèges sont garantis authentiquement par un acte daté de 1517, époque de la conquête de l'Egypte sur les Mamelouks par le sultan Selim. Les revenus sont très-peu conséquens, si on les compare aux richesses naturelles du pays, et au despotisme du gouvernement. On assure qu'ils s'élèvent à vingt-quatre millions, et que les deux tiers de cette somme se dépensent dans le pays.

Les auteurs ne sont point d'accord sur la force militaire de l'Egypte. M. Norden nous assure que cette partie est composée de deux corps principaux, celui des janissaires et celui des assafs; le premier montant à huit ou dix mille, et le dernier à trois ou quatre mille. Les autres troupes sont en très-petit nombre. Au reste, il ne parait pas que le pacha se hasarde à employer ces troupes contre les princes égyptiens et arabes ci-dessus mentionnés, et qui ont des armées séparées; de sorte que, dans le fait, leur dépendance de la Porte n'est guères que nominale, et consiste tout au plus en quelques services féodaux.

Les monnaies, qui ont cours en Egypte, sont les suivantes :

L'aspre vaut . . . . . of. ooc.

La médine = 3 aspres	0 f.	18 c.
Le ducat d'Italie = 24 médines	4	32
La piastre = 80 aspres.	4	80
Le dolar = 30 médines.	5	40
L'écu = 96 aspres.	6	00
La couronne = 32 médines.	6	00
Le sultanin = 200 aspres	12	00
Le pargo dollar = 70 médines.	12	00

LES NUBIENS.

La Nubie est un grand royaume borné au nord par l'Egypte ; à l'est, en partie par la mer Rouge, et en partie par la côte d'Aben ; à l'ouest, par le royaume de Bornou, et au sud, par l'Abyssinie. Le Nil le traverse, et les bords du fleuve et des autres rivières dont elle est arrosée en sont fertiles ; mais, en d'autres endroits, le pays est aride, sablonneux et dépourvu d'eau.

Les habitans tirent leur nourriture et leur boisson d'une petite graine ronde, appelée doca ou seff, qui a un très-mauvais goût. Leurs maisons sont faites de boue et couvertes en roseaux. Les gens distingués portent une veste sans manches, et ils vont la tête, les jambes et les pieds nus. Le peuple se couvre

d'un morceau d'étoffe de laine, et les enfans sont entièrement nus. Ils sont grossiers et débauchés. Les productions du pays sont de l'or, des dents d'éléphans, des civettes, du bois de sandal, et on tire de ce pays un grand nombre d'esclaves pour l'Egypte. Les cannes à sucre y viennent en abondance. Les Nubiens sont courageux, subtils et aiment le commerce. Ils trafiquent principalement avec les Egyptiens; ils s'adonnent aussi à l'agriculture. D'après les masures d'un grand nombre d'églises, d'images ou statues de Jésus-Christ, de la Vierge et de plusieurs saints, il paraît que la religion chrétienne a été autrefois établie dans ce pays. La Nubie est aujourd'hui sous la domination du roi de Fungi, qui a conquis le royaume de Senner au sud, qui avait autrefois un roi particulier, tributaire de l'empereur des Abyssins.

Les maisons ne sont que d'un étage, avec des toîts planes et très-mal bâties. Les cabanes sont couvertes de joncs. Le palais du roi est environné de hautes murailles de brique cuite au soleil, et n'est qu'un amas confus de bâtimens. Près de ce palais, il y a un bazar ou marché où l'on vend les esclaves; les femmes se mettent d'un côté et les hommes de l'autre. Le mahométisme est

la religion du pays ; le peuple est grossier, rusé et superstitieux. Les femmes ont de légers habillemens de soie. Celles de distinction portent des anneaux de divers métaux à leur chevelure, à leurs bras, à leurs jambes, à leurs oreilles et à leurs doigts : elles vont les jambes nues, et n'ont que des simples sandales à leurs pieds. Les femmes d'un rang inférieur et les jeunes filles s'enveloppent le milieu du corps jusqu'aux genoux d'un morceau d'étoffe. Les hommes vont presque nus. Les marchandises recherchées à Sennar sont des épices, du papier, du fer, de la poterie, des colliers de verre, de la gomme noire, avec laquelle ils se teignent les sourcils. Le commerce ne s'y fait pas en argent, mais par échange.

Les Abyssins sont, comme les Nubiens, affables, spirituels, hospitaliers et très-basanés. L'empire du grand Négus d'Abyssinie, que les Portugais ont appelé improprement le Prêtre-Jean, renferme plusieurs petits royaumes. Ce prince habite, avec toute sa cour, sous des tentes, à la campagne. Il est schismatique-grec, ainsi que ses peuples. Les Galles, peuple barbare du midi, lui ont enlevé plusieurs provinces, et les Turcs se sont établis sur la côte d'Abeck, où est Sua-

quen. Les Agows habitent une province où se trouvent les sources du Nil, et qui n'a pas vingt lieues de longueur, ni la moitié de cette largeur. Ces Agows viennent habituellement à la file, mille ou quinze cents à-la-fois, et chargés des approvisionnemens pour la capitale de l'Abyssinie, qui est Gondar. On doit naturellement être surpris que, dans un trajet aussi long que celui de trente-cinq lieues, et dans un tel climat, le beurre ne se liquéfie pas, et par conséquent ne tombe pas dans un état de fusion, bien voisin de la corruption. Cet accident est prévu par la racine d'une herbe, appelée moc-moco, dont la couleur est jaune, et qui a à-peu-près la forme d'une carotte : les Agows la pilent et la mêlent avec leur beurre, et une petite quantité de cette racine le conserve frais pendant très-long-tems.

Les maisons de l'Abyssinie sont faites entièrement avec de l'argile, et la couverture est en chaume et en forme de cône. C'est la construction qu'elles ont toujours dans les pays sujets aux pluies du tropique. Sur les côtes de l'Abyssinie, il y en a qui sont bâties avec des peaux et du gazon, comme dans les villes de l'Arabie, et quelques-unes construites en pierre, ayant deux étages.

Un commerce extraordinaire, que font les Maures et les chrétiens en Abyssinie, est celui de vendre des enfans. Les chrétiens conduisent à Dixan, une des principales villes du pays, comme dans un dépôt sûr, ceux qu'ils ont volés dans l'Abyssinie; là on les livre aux Maures, qui les conduisent à un certain marché, à Masnah, d'où on les envoie dans l'Arabie ou dans l'Inde. Les prêtres de la province de Tigré se mêlent ouvertement de ce commerce infâme.

La religion, que suivent les Abyssins, est celle de l'église grecque. Ils communient sous les deux espèces, avec un pain sans levain, et du raisin pilé avec son écorce, tel qu'il croît; c'est une espèce de marmelade que l'on donne dans une cueiller plate. Ils se font aussi circoncire.

LES CAFRES.

La Cafrerie est bornée au nord par la Nigritie et l'Abyssinie; à l'ouest, par une partie de la Guinée, le Congo et la mer; au

sud, par le cap de Bonne-Espérance, et à l'est, par la mer. On la divise en plusieurs territoires et royaumes peu connus, et on croit qu'elle a deux cent trente-six lieues de long et deux cent vingts de large. Le nom de Cafrerie a été donné à cette contrée de l'Afrique par les Arabes mahométans, dans la langue desquels le mot cafre signifie infidèle. On distingue la Cafrerie, en cafrerie pure et en cafrerie mélangée.

Parmi les Cafres, les hommes ont de cinq pieds huit pouces à six pieds de haut; ils sont bien proportionnés, et, en général, ils attaquent avec beaucoup de courage les lions et les autres bêtes féroces. La couleur des Cafres est d'un noir jais; leurs dents sont blanches comme l'ivoire; et ils ont les yeux grands. Chez les deux sexes, l'habillement est presque le même; il consiste entièrement en peaux de bœufs, aussi moëlleuses que du drap. Les hommes portent des queues de différens animaux, liées à l'entour de leurs cuisses; ils ornent leurs cheveux de morceaux de cuivre, et ont de grands anneaux d'ivoire sur les bras. Ils se décorent aussi de poils de lion; ils attachent des plumes à leur tête, et portent différens autres ornemens bisarres.

Ils aiment beaucoup les chiens, et les échangent contre les bestiaux; ils portent cette passion si loin, que si un de ces animaux leur fait plaisir, ils donnent volontiers deux jeunes bœufs en échange. Le seul exercice, qu'ils se donnent le jour, consiste à chasser, lutter et danser. Ils sont adroits à manier la lance; et, en tems de guerre, ils se servent de boucliers faits de peaux de bœufs.

Les femmes y sont employées à la culture de leurs jardins et du bled. Dans ce pays, on cultive plusieurs végétaux qui n'en sont pas indigènes, tels que le tabac, le melon d'eau, une espèce de haricots, et le chanvre. Les femmes font aussi des panniers, et les nattes sur lesquelles on couche. Les hommes sont très-fiers de leurs troupeaux; ils leur coupent les cornes, de manière à leur donner toutes les formes qu'il leur plaît; et ils leur apprennent à répondre au sifflet. Quands ils veulent les faire retourner au logis, ils vont à quelque distance de la maison, et soufflent dans ce petit instrument, qui est fait d'ivoire ou d'os, et formé de manière à pouvoir être entendu de loin. De cette manière, ils les font venir sans aucune difficulté.

Les Cafres ne graissent jamais leurs che-

veux, qui sont forts et bouclés; mais ils se oignent le reste du corps, dans le dessein de se rendre actifs et robustes. Les hommes sont plus que les femmes recherchés dans leurs décorations; ils aiment beaucoup les colliers de grains et de cuivre; on les voit rarement sans bracelets aux jambes et aux bras. Ils sont faits de défenses d'éléphans, qu'ils coupent à une épaisseur convenable, et qu'ils polissent et arrondissent. Comme ces sortes de bracelets ne peuvent s'ouvrir, il faut les faire assez larges pour y passer la main, de manière qu'ils tombent ou s'élèvent, suivant le mouvement du bras. Quelquefois ils en mettent de petits au bras de leurs enfans: leurs bras grossissent, et cet ornement devient juste et fixe, circonstance qui leur plaît singulièrement.

Ils font aussi des colliers avec des os d'animaux, qu'ils polissent et blanchissent de la manière la plus parfaite. Quelques-uns se contentent d'avoir suspendu sur l'estomac l'os de la jambe d'un mouton, décoration qu'ils jugent aussi agréable qu'une mouche sur le visage d'une jolie femme. Les Cafres ne portent leurs ornemens que dans l'été; lorsqu'il fait froid, ils portent des kross faits de peaux de veau ou de bœuf, qui leur

descendent jusqu'aux pieds. Une particularité, qui mérite attention, et qui n'existe pas ailleurs, c'est que les femmes cafres attachent peu de prix aux ornemens. Dans le fait, elles sont bien faites et jolies, si on les compare aux autres sauvages; elles n'imitent jamais la profusion sauvage de la coquetrie des Hottentots. Elles ne s'enlaidissent point, en se plâtrant comme eux les sourcils; mais elles ont le visage ciselé: elles ne portent même pas de bracelets de cuivre; leurs colliers, qui ressemblent à ceux des femmes gonaquoises, sont bordés de petits rangs de grains, et c'est la seule vanité qu'elles fassent paraître.

La peau, que les femmes des Hottentots portent attachée sur leurs reins, les femmes cafres la portent élevée jusqu'aux épaules; elle est attachée sur leur sein, qu'elle couvre. Elles ont, comme les hommes, un kross ou manteau de peau de veau ou de bœuf, sans poil; mais c'est seulement dans l'hiver ou le tems des pluies, que les deux sexes en font usage. Ces peaux sont aussi douces et aussi moëlleuses que l'étoffe la plus fine. Quelque mauvais que soit le tems ou la saison, ni les hommes ni les femmes ne se couvrent la tête. Quelquefois, il est vrai,

on a vu la tête d'un Cafre, ornée d'une plume attachée aux cheveux; mais cela ne se voit pas souvent.

Une partie de l'occupation journalière des femmes consiste à faire de la poterie, ouvrage qu'elles exécutent avec autant d'adresse que leurs maris; elles font encore une espèce de panier très-curieux, dont la contexture est si ferme qu'on y met du lait. Elles préparent aussi les champs que l'on se dispose à ensemenser; elles engraissent la terre plutôt qu'elles ne la bêchent, au moyen d'une pioche de bois.

Les huttes des Cafres sont plus élevées et plus commodes que celles des Hottentots; c'est un hémisphère parfait. Elles sont construites en-dehors et en-dedans avec un mêlange de terre, d'argile et de fiente de vache. L'ouverture ou entrée est si basse, qu'il faut, pour y pénétrer, se traîner sur les mains et les genoux, ce qui leur donne plus de facilité pour se défendre contre les animaux ou les attaques soudaines d'un ennemi. Le foyer, ou âtre, est au milieu et entouré par un bord circulaire qui s'élève de deux ou trois pouces.

L'industrie est un des traits principaux qui caractérisent les Cafres. Quelques arts

appris, il est vrai, par nécessité, l'amour de l'agriculture, et un petit nombre de dogmes religieux, prouvent qu'ils sont plus civilisés que les peuples plus rapprochés du sud.

La circoncision, à laquelle ils se soumettent en général, prouve, ou qu'ils sont les descendans d'un peuple ancien, ou qu'ils ont seulement imité les habitans de quelque contrée voisine, de qui ils ont perdu le souvenir, et que comme ils le disent, ils n'y attachent aucun sens religieux ni mystique. Ils ont une haute idée de l'Etre Suprême et de son pouvoir; ils croyent en une vie future, où les bons seront récompensés, et les méchans punis : mais ils n'ont aucune idée de la création ; ils s'imaginent que le monde n'a point eu de commencement, et qu'il ne cessera jamais d'être ce qu'il est. Ils n'ont point de cérémonies sacrées, et ne prient jamais. Ils instruisent leurs enfans eux-mêmes : ils n'ont point de prêtres ; mais ils ont en place une sorte de sorciers ou magiciens, qu'ils considèrent et estiment beaucoup.

Il est d'usage parmi les Cafres que chacun ramasse son grain; c'est leur nourriture favorite, et ils le broyent en l'écrasant entre

deux pierres. Les familles vivent séparément, et chacune étant entourée de sa plantation de bled, il en résulte qu'une petite horde occupe par fois une lieue de pays, chose que l'on ne voit jamais parmi les Hottentots. Les différentes hordes étant séparées, il est nécessaire qu'elles aient des chefs particuliers, et c'est le roi qui nomme. Quand il y a quelque chose à communiquer, il les mande, et leur donne des ordres ou plutôt des avis, que chaque chef communique ensuite à sa horde respective.

L'arme principale des Cafres est la hache, ou assaygay; ce qui montre en lui une disposition à être tout-à-la-fois intrépide et fier, et à mépriser, comme au-dessous de son courage, le dard empoisonné, si usité parmi les peuples qui l'avoisinent. Il cherche à rencontrer son ennemi face à face, et ne lance jamais son arme qu'à découvert. A la guerre, il porte un bouclier d'environ trois pieds de haut, fait de la partie la plus épaisse d'une peau de buffle : cette arme le défend des flêches et de l'assaygay, mais ne le garantit pas des balles. Les Cafres font aussi usage, avec beaucoup de dextérité, d'une massue d'environ deux pieds et demi de long, faite d'un seul morceau de

bois, de trois ou quatre pouces d'épaisseur dans la partie la plus grosse, et qui diminue par gradation vers l'une des deux extrémités. Dans une mêlée, ils frappent avec cette arme, et la jettent souvent à la distance de quinze ou vingt pas, et rarement alors elle manque son effet.

La polygamie est en usage parmi les Cafres : leurs mariagés sont même plus simples que ceux des Hottentots ; car les parens de l'époux sont toujours satisfaits de son choix. Ceux de la fille font quelquefois des difficultés, mais ils refusent rarement leur consentement. Après cela, ils se réjouissent, boivent et dansent ensemble des semaines entières, selon la richesse des familles ; mais les fêtes n'ont jamais lieu que pour les premières nôces. Ils n'ont point d'autres instrumens de musique que ceux en usage chez les Hottentots : quant à leurs danses, les pas ont assez de ressemblance avec ceux des Anglais.

A la mort du père, les fils et la mère partagent entr'eux ce qu'il leur a laissé. Les filles n'ayant rien à prétendre, restent avec leur mère ou leurs frères, à moins que quelque homme ne veuille les prendre. Si cette circonstance a lieu pendant la vie des père et mère, elles

reçoivent du bétail en proportion de la richesse de leur père. Rarement on enterre les morts ; mais ils sont enlevés du kraal par leurs familles, et déposés dans un fossé profond, commun à toute la horde dans ces occasions. Les bêtes féroces viennent s'en repaître, et par ce moyen, l'air est préservé de ces vapeurs nuisibles que la putréfaction occasionnerait. Les honneurs de la sépulture ne sont dûs qu'aux rois ou chefs de hordes. On couvre leurs corps avec des tas de pierres en forme de dôme.

Les Cafres sont gouvernés par un chef ou roi, dont le pouvoir est très-limité ; il ne reçoit point d'impositions, et n'a point de troupes à ses ordres ; c'est le père d'un peuple libre ; il n'est ni courtisé, ni craint mais respecté et chéri, et souvent il est plus pauvre que nombre de ses sujets. Il peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît, et elles regardent comme un honneur de lui appartenir. Il est par conséquent nécessaire de lui donner une plus grande portion de terre à cultiver, et un plus grand nombre de bestiaux à garder et à nourrir. Les ressources pour les besoins de sa nombreuse famille se bornant à cela, il est souvent en danger d'être ruiné. Sa hutte n'est ni plus haute,

ni mieux décorée que les autres ; toute sa famille et son sérail demeurent à l'entour de lui, et forment un groupe de douze à quinze huttes, et généralement c'est lui qui cultive les terres environnantes. Dans ce pays, la souveraineté est héréditaire ; le fils aîné succède toujours à son père. A défaut d'héritiers mâles, ce n'est point le frère du roi qui le remplace, mais l'aîné des neveux ; et si le roi n'a ni enfans ni neveux, les chefs des différentes hordes nomment un roi : alors, quelquefois l'esprit de parti l'emporte, ce qui donne lieu à des factions et à des intrigues dont l'issue est généralement sanglante.

Le roi de Monomotapa est respecté comme une espèce de divinité par ses sujets, qui ne lui parlent qu'à genoux. Les marques de sa dignité sont une petite houe qu'il porte à la ceinture, et deux petits dards qu'il tient à la main. Ce sont des symboles : la houe est pour avertir ses peuples qu'ils doivent s'appliquer à l'agriculture ; un des dards signifie qu'il doit punir les méchans ; et l'autre qu'il doit défendre ses sujets contre leurs ennemis. Il entretient un feu qu'il envoie renouveller chaque année dans tous les Etats des princes ses vassaux. Il fait sa ré-

sidence ordinaire à Zimbaoé, peu éloignée de Zambèse.

Le roi de Mosambique, qui est absolu sur ses sujets, est soumis aux Portugais. Ce prince, et les principaux de son Etat, sont mahométans; le reste est païen. Comme les autres souverains de la Cafrerie n'offrent rien de remarquable, nous finirons là notre description.

LES MADECASSES.

L'île de Madagascar est la plus grande des îles d'Afrique ; elle est située à cent lieues sud-est du continent de l'Afrique. Elle a près de trois cent quarante lieues de long du nord au sud, et en général entre soixante-six à cent lieues de large. La mer a un mouvement très-rapide, et est extrêmement houleuse, entre cette île et le continent du cap de Bonne-Espérance. Madagascar est un pays agréable, attrayant et fertile. L'air y est en général tempéré, et on le dit très-sain, quoique le climat soit chaud.

Les habitans qu'on nomme Madecasses

ou Malegaches, sont de diverses couleurs et de différentes religions. Les uns sont blancs, les autres nègres; quelques-uns sont mahométans, et d'autres sont païens. Les blancs et les basanés qui habitent les côtes, sont descendus des Arabes, comme on le voit par leur langage, et leurs cérémonies religieuses; mais ils n'ont ni mosquées ni temples, ni culte établi, excepté qu'ils font des sacrifices d'animaux dans plusieurs occasions, par exemple, lorsqu'ils sont malades, lorsqu'ils plantent des ignames ou du riz, quand ils tiennent leurs assemblées, circoncisent leurs enfans, déclarent la guerre, entrent dans des maisons nouvellement construites, ou enterrent leurs morts. Plusieurs observent le sabbat des juifs, ont quelque notion de l'histoire sacrée, de la création et de la chûte du premier homme, de même que de Noé, Abraham, Moyse et David: d'où l'on conjecture qu'ils sont les descendans de Juifs qui s'y établirent autrefois, sans qu'on sache comment ou quand. Cette île fut découverte par les Portugais, et les Français en prirent possession en 1641; mais le peuple ne put s'accommoder de leur gouvernement, et ils en furent chassés en 1652. Depuis ces tems, les Made-

casses en ont eu seuls la possession; ils sont gouvernés par plusieurs petits princes qui se font la guerre pour se procurer des esclaves et du pillage.

Les Madecasses ne cultivent guère d'autres grains que le riz. Ils le sèment au commencement de la saison des pluies; ils sont par-là dispensés d'acouder leurs champs. Ils ne donnent à leur terre d'autre labour qu'avec la pioche; ils commencent par serfouir toutes les herbes, puis cinq à six hommes se rangent en ligne dans le champ et font devant eux des petits trous dans lesquels les femmes ou des enfans qui suivent, jettent quelques grains de riz qu'ils couvrent de terre avec le pied; une terre ensemencée de la sorte rapporte jusqu'à quatre-vingt et cent pour un, ce qui prouve l'extrême fertilité du sol plutôt que la bonté de la culture. Quelque mal-entendu qu'elle paraisse, elle suffit pour mettre les Madecasses dans l'abondance. Il n'y a aucun pays dans le monde où le riz et les approvisionnemens essentiels soient à meilleur marché. Pour un coupon de toile grossière, teinte en bleu qui peut valoir un franc, le Madecasse donne deux ou trois mesures de riz. Ces mesures sont fournies par les Européens, qui ne manquent pas

d'augmenter la capacité chaque année, sans que les insulaires s'en plaignent. La mesure se remplit d'abord comble, puis l'acheteur use du droit qu'il a établi pour avoir bonne mesure, il enfonce le bras jusqu'au coude dans le riz, et d'un seul coup vide presqu'entièrement la mesure que le Madecasse a la patience de remplir une seconde fois, sans jamais murmurer. Cette mesure se nomme gamelle, et une gamelle ainsi mesurée donne environ cent soixante livres de riz blanc.

A deux cents lieues environ, à l'est de Madagascar, on trouve nos deux îles de la Réunion et de France, dont le sol est naturellement aussi fertile que celui de Madagascar, et qui jouissent d'un climat beaucoup plus heureux. Les habitans y ont conservé des mœurs simples, l'agriculture y est assez florissante. L'île de la Réunion produit du froment, du riz, du maïs, pour les besoins de ses habitans, et même pour fournir à une petite partie de ceux de l'Ile-de-France. La plus grande partie des terres de cette île est employée à la culture du cafier. Les premiers plants de cet arbrisseau y ont été apportés de Moka. Le cafier se multiplie par ses graines qui se sèment d'elles-mêmes; il exige peu de culture; elle se réduit à donner

trois ou quatre labours à la jeune plante, pendant la première année, pour la débarrasser du voisinage des mauvaises herbes qui lui déroberaient sa subsistance. Dès la seconde année, elle croît sans soins ; les branches qui naissent à fleur de terre, et qui s'étendent horizontalement, étouffent, par leur ombre, toutes les plantes étrangères qui pourraient croître à leur tour ; au bout de dix-huit mois, le cafier commence à rapporter son fruit, et dès la troisième année, il donne une pleine récolte. On plante ces arbrisseaux en échiquier, à la distance de sept pieds environ les uns des autres, et lorsqu'ils s'élèvent trop, on les rabaisse, en les coupant à deux pieds de terre. Le café, après avoir été cueilli, demande à être desséché ; c'est pourquoi on l'expose au soleil pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la fève paraisse extrêmement sèche et racornie. Alors on la dépouille de la pulpe ; ce qui se fait avec des pilons, dans de grandes auges de bois.

LES HOTTENTOTS.

Le pays des Hottentots est situé entre la côte de Natal inconnue, à l'est, et la côte déserte, dans la Cafrerie-Pure. Les Hottentots sont rangés en deux classes, savoir : les Hottentots-Gonaques et les Hottentots proprement dits.

Le pays des Gonaquois ne contient pas trois mille ames dans une étendue de trente à quarante lieues. Ces hommes ne ressemblent pas à ces Hottentots dégénérés et misérables, qui languissent dans le sein des colonies hollandaises, habitans méprisables et méprisés, qui n'ont d'autres marques de leur ancienne origine, qu'un vain nom, et qui n'ont, pour prix de leur liberté, qu'un peu de paix, achetée bien cher par les travaux excessifs auxquels ils sont employés sur les plantations, et par le despotisme de leurs chefs toujours vendus au gouvernement. Ici, c'est un peuple libre et brave, qui n'estime que l'indépendance, qui n'obéit jamais à

des impulsions étrangères à la nature, et calculées seulement pour détruire son caractère magnanime, libre, et vraiment philantropique.

Les Gonaquois font, avec leur langue, le même bruit que les Hottentots. Quand ils s'accostent, ils avancent la main, en disant *tabé*, je vous salue. Ce mot et cette manière de saluer, en usage chez les Cafres, ne le sont point chez les Hottentots proprement dits. Cette ressemblance de manières, d'habitudes, et même de conformation, leur voisinage de la grande Cafrerie, prouvent que ces hordes de Gonaquois, qui ressemblent tout-à-la-fois aux Cafres et aux Hottentots, doivent être une espèce mêlangée, le produit de ces deux nations. L'habillement des hommes a la même forme que celui des Hottentots, quoique arrangés avec grande symétrie; mais les Gonaquois, étant un peu plus grands, se couvrent d'une peau de veau, au lieu d'une peau de mouton, et les uns et les autres donnent, à ces sortes de manteaux, le nom de kross. Quelques-uns portent, suspendu à leur cou, un morceau d'ivoire ou un os de mouton, très-blanc, et ce contraste de couleurs produit un bon effet, et est très-agréable.

Lorsque le tems est excessivement chaud, les hommes mettent de côté leurs jackals ; c'est un morceau de peau de l'animal de ce nom, qui leur sert à couvrir ce que la nature leur dit de cacher ; ils l'attachent à leur ceinture : néanmoins, ce voile, arrangé avec négligence, peut être considéré comme un accessoire inutile, et il rend un très-faible service à leur modestie. Les femmes, beaucoup plus jalouses de la parure que les hommes, prennent aussi beaucoup plus de soin pour orner leurs personnes. Elles portent un kross comme les hommes ; mais le tablier qui cache leur sexe, est plus grand que celui des derniers. Pendant les grandes chaleurs, elles n'ont que ce tablier, avec une peau qui descend derrière, depuis leur ceinture jusqu'au gras de la jambe. Les jeunes filles au-dessous de neuf ans sont entièrement nues ; quand elles ont atteint cet âge, elles ne portent qu'un petit tablier.

Les huttes, construites comme celles des Hottentots dans les colonies, ont huit à neuf pieds de diamètre ; elles sont couvertes de peaux de bœufs ou de moutons, mais plus souvent de nattes ; elles n'ont qu'une ouverture très-étroite et basse, et c'est dans le milieu de ces huttes que la famille allume

son feu. La fumée épaisse, dont ces chenils sont remplis, et qui n'a d'autre issue que la porte, ajoutée à la puanteur qu'ils conservent toujours, étoufferait l'Européen assez hardi pour y rester deux minutes. Cependant l'habitude rend tout cela supportable à ces sauvages.

Les deux couleurs, qui leur plaisent davantage, sont le rouge et le noir. Ils composent la première avec l'ocre, que l'on trouve dans différens endroits du pays; et ils mêlent cette terre et la délayent avec de la graisse; elle ressemble parfaitement à la poussière de brique ou à la tuile pilée. Leur noir n'est autre chose que de la suie, ou du charbon de bois tendre. Quelques femmes, il est vrai, se bornent à peindre la saillie de leurs joues; mais, en général, elles s'en barbouillent tout le corps par compartimens, variés avec une sorte de symétrie, et cette partie de leur toilette ne demande pas peu de tems. Ces deux couleurs, tant admirées par les Hottentots, sont parfumées avec la poudre de boughou, dont l'odeur n'est point très-agréable pour un Européen. Peut-être un Hottentot trouverait-il nos odeurs et nos essences non moins insupportables. Mais le boughou a, sur notre rouge et nos pâtes,

l'avantage de ne point nuire à la peau et de ne point attaquer les nerfs ; et le Hottentot femelle, qui ne connaît ni l'ambre, ni le musc, ni le benjoin, ne connaît point aussi les vapeurs, les spasmes et les maux de tête qu'ils occasionnent. Les hommes ne se peignent jamais le visage ; mais ils se servent d'une composition faite avec ces deux couleurs, pour se peindre les lèvres supérieures jusqu'aux narines ; par ce moyen, ils ont l'avantage d'aspirer continuellement l'odeur des substances employées dans cette composition. Les jeunes filles favorisent quelquefois leurs amans, au point de leur appliquer elles-mêmes cette peinture sous le nez ; et elles montrent, dans cette occasion, une sorte de coquetterie qui a une influence très-puissante sur le cœur d'un Hottentot novice. Cependant on ne doit pas en conclure que les femmes, chez les Hottentots, estiment assez la parure, pour que ce soin leur fasse négliger ces occupations journalières et utiles auxquelles la nature et leurs usages les appellent. Séparés de l'Europe par une mer immense, et des colonies hollandaises par des montagnes désertes et des rochers impraticables, ces peuples n'ont point encore appris, par une trop grande communication, à con-

naître nos excès et notre dépravation. Au contraire quand les femmes de ce pays ont le bonheur d'être mères, la nature leur parle un langage différent; elles prennent, plus que dans toute autre contrée, un courage qui convient à leurs goûts; elles s'empressent à se livrer à ces soins que la nature exige d'elles impérieusement.

Les Hottentots sont excessivement passionnés pour la chasse, et ils sont très-adroits dans cet exercice. Outre les trébuchets et les piéges qu'ils placent dans des endroits convenables pour prendre de grands animaux, ils se mettent en embuscade, les attaquent dès qu'ils paraissent, et les tuent avec leurs flèches empoisonnées ou leurs assaygays, qui sont une espèce de lance. En voyant leurs flèches, on ne se douterait pas d'abord combien ces armes sont meurtrières; leur petitesse les rend d'autant plus dangereuses, qu'il est impossible de les apercevoir et de les suivre de l'œil, et par conséquent, de les éviter. La plus légère blessure qu'elles font est toujours mortelle, si le poison parvient jusqu'au sang, et si la chair est entamée. Le plus sûr remède est d'amputer la partie blessée, si c'est un membre; mais si la blessure est dans le sang, la

mort est inévitable. L'assaygay est en général une arme très-faible dans les mains d'un Hottentot ; mais encore sa longueur ne la rend pas dangereuse ; il n'est pas difficile de l'éviter, parce qu'on peut la voir fendre l'air. Tels sont les moyens d'attaque et de défense employés par quelques-unes des nations sauvages de l'Afrique. Peut-être exciteront-ils l'indignation d'un Européen, et le conduiront-ils à taxer ces peuples de barbarie ? Mais qu'on se rappelle que les Européens eux-mêmes, avant de faire usage de ce tonnerre terrible qui, dans un moment cause tant de ravage et de destruction, n'avaient que des armes faites avec de l'acier, et connaissaient aussi la méthode d'envoyer une double mort à l'ennemi.

Les Hottentots n'ont point de notion des élémens d'agriculture ; ils ne sèment ni ne plantent, et même ils ne font jamais de récolte. Quand ils se décident à s'en donner la peine, ils font une liqueur enivrante, composée avec du miel et une racine qu'ils font fermenter dans une certaine quantité d'eau. Cette liqueur, qui est une sorte d'hydromel, n'est point leur breuvage ordinaire, et ils n'en font pas même provision. Quelle que soit la

quantité qu'ils en font, ils la boivent tout-à-la-fois, et souvent ils se régalent de cette manière à certaines époques. Ils fument les feuilles d'une plante qu'ils appellent dagha et non daka, comme quelques auteurs l'ont écrit, cette plante n'est pas indigène ; c'est le chanvre d'Europe. Quelques-uns de ces sauvages préfèrent ces feuilles au tabac ; mais la plus grande partie les aime beaucoup, lorsqu'elles sont mêlées ensemble. Les Hottentots estiment moins les pipes qu'on apporte d'Europe, que celles qu'ils fabriquent eux-mêmes ; ils trouvent les premières trop petites.

Quoiqu'ils élèvent une grande quantité de moutons et de bœufs, ils tuent rarement les derniers, à moins que quelque accident ne leur arrive, ou que la vieillesse les ait rendus incapables d'être utiles. En conséquence, leur principale nourriture consiste dans le lait de leurs brebis et de leurs vaches ; ils ont, en outre, le produit de leurs chasses, et de tems en tems, ils tuent un mouton. Ils emploient, pour engraisser leurs animaux, un procédé qui, quoique inusité en Europe, n'en est pas moins efficace, d'autant mieux qu'il a l'avantage particulier de n'exiger aucun soin. Ils écrasent entre deux pierres plates ces par-

ties que nous leur enlevons au moyen d'un couteau : les animaux, après cette opération, acquièrent une grosseur prodigieuse ; ils sont très-bons à manger, lorsqu'il a été résolu de les sacrifier.

Les bœufs qu'ils destinent à porter des fardeaux sont de bonheur rompus et accoutumés à ce service : sans cela ils deviendraient absolument intraitables. Pour les dresser, ils leur percent, lorsqu'ils sont jeunes, le cartilage qui sépare les narines, et passent par le trou, un morceau de bois de huit à dix pouces de longueur, et ayant près d'un pouce de diamètre. Les femmes sont chargées de traire les vaches et les brebis, et comme elles ne les battent ni ne les tourmentent jamais, elles sont extraordinairement traitables.

Dans chaque village, les moutons et les bêtes à corne font un troupeau commun, et chaque habitant remplit à son tour l'emploi de pasteur. Cette commission exige plusieurs précautions très-différentes de celles que prennent nos bergers, parce que les animaux de proie sont plus nombreux et plus féroces dans le sud de l'Afrique que dans l'Europe. Les lions, il est vrai, n'y sont pas très-communs ; mais il y a des éléphans,

des rhinocéros, des léopards, des tigres, des hiènes, et différentes espèces de loups, plus destructeurs que les nôtres, et plusieurs autres animaux furieux; ils abondent dans les forêts, et par fois ils font des excursions vers le cap, et détruisent les bestiaux. Pour prévenir ces malheurs, le berger doit chaque jour aller ou envoyer faire la ronde de son quartier, pour tâcher de découvrir si quelque bête de proie n'est pas aux aguets. Si cela arrive, il assemble tout le village, et fait son rapport. Alors les plus courageux s'arment de javelines et de flèches empoisonnées, et suivent la personne qui a découvert l'animal jusqu'à la caverne ou gîte où il est retiré. Ils se mettent sur deux rangs; le pâtre entre dans la caverne, et tâche d'exciter l'animal à le suivre: une fois dehors, il est immanquablement détruit.

Ces sauvages mesurent l'année par les époques de sécheresse et de pluies. Cette division est la même pour tous les habitans des régions du tropique, et on la subdivise en lunes; mais ils ne comptent jamais les jours, s'ils passent dix, c'est-à-dire, le nombre de leurs doigts. En outre, ils désignent le jour ou le tems par quelque époque remarquable: par exemple, une tempête

extraordinaire, un éléphant tué, une maladie épidémique parmi les bestiaux, une émigration, etc. Ils distinguent les différentes parties du jour par le cours du soleil, et ils vous disent, en le montrant avec le doigt, il était là quand je suis parti, et ici quand je suis arrivé. Cette méthode n'est pas, à beaucoup près, exacte; mais quoiqu'elle manque de précision, elle est toujours suffisante pour ces peuples, qui, n'ayant ni rendez-vous galans, ni procès à suivre, ni perfidies à commettre, ni scandale à propager, ni occasion de ramper bassement devant des protecteurs ignorans, ni comédie nouvelle à siffler, voyent avec calme le soleil finir sa carrière, et s'inquiètent fort peu que vingt mille horloges apportent la misère aux uns et le bonheur aux autres.

Un sentiment de délicatesse porte les Hottentots à se séparer des autres quand ils sont malades: alors on les voit rarement, et on dirait qu'ils sont honteux d'avoir perdu leur santé. Il n'entre jamais dans leur idée de se montrer en public dans le dessein d'exciter la pitié. C'est un moyen violent, mais qui devient inutile dans un pays où chacun a de la compassion.

Quand un Hottentot meurt, il est enseveli

dans son plus mauvais kross, et ses membres sont arrangés de manière que tout le corps est couvert. Les parens le transportent alors à une certaine distance de la horde, et le déposent dans un trou creusé à cet effet, mais qui n'est jamais profond; ils le couvrent avec de la terre, et ensuite avec des pierres, si on en peut trouver dans le voisinage. Un pareil mausolée est une défense bien faible contre les attaques des jackals et des hiènes. Le corps, en effet, en est bientôt retiré et dévoré. Si les Hottentots remplissent mal ce dernier devoir, on ne peut guère les en blâmer, si on se rappelle les cérémonies funèbres des anciens et célèbres Parsis (descendans des Perses). Ils sont encore attachés à l'usage d'exposer leurs morts sur les sommets de tours élevées, ou dans des cimetières ouverts, afin que les corbeaux et les vautours puissent se nourrir et les emporter par morceaux. Les enfans, ou à leur défaut, les plus proches parens du défunt, s'emparent de tout ce qu'il laisse; mais la qualité du chef n'est pas héréditaire. Il est toujours nommé par la horde, et son pouvoir est limité. Dans les conseils, son avis l'emporte, s'il on croit qu'il est bon, sinon, on n'en tient aucun compte. A la guerre, ils ne connaissent ni rangs, ni divisions; cha-

cun attaque, on se défend à sa manière : les plus intrépides vont en avant, et si la victoire les favorise, ils n'attribuent pas à un homme l'honneur d'une action, qui n'a eu du succès que par le courage de tous; c'est la nation entière qui triomphe.

Quelques anciens auteurs ont dit que les sauvages, de la même famille, dorment tous pêle-mêle dans la même hutte, et qu'ils ne connaissent point la différence de l'âge, ni cette horreur invincible qui sépare des êtres unis par le sang. Cette particularité a conduit quelques personnes à des soupçons infâmes. Oui, toute la famille habite la même hutte. le père couche à côté de sa fille, et la mère près de son fils; mais, au retour de l'aurore, chacun se lève avec un cœur pur; nul n'a à rougir devant l'auteur de tous les êtres, ni devant aucune des créatures qu'il a marquées du sceau de son image. Un sauvage n'est ni une brute, ni un barbare.

Il y a dans les traits du Hottentot quelque chose de particulier qui le distingue, en un certain degré, de la généralité de l'espèce humaine. Les os de ses joues sont excessivement saillans, de sorte que son visage est très-large dans cette partie, et les os de la mâchoire, au contraire très-étroits ; il con-

tinue encore à diminuer jusqu'à l'extrémité du menton. Cette forme lui donne un air de maigreur qui fait paraître la tête très-disproportionnée et trop petite pour son corps gros et potelé. Son nez plat a à peine un pouce et demi, à sa plus grande élévation, et ses narines, qui sont excessivement larges, surpassent souvent en hauteur la longueur de son nez, sa bouche est grande et garnie de petites dents bien émaillées, et parfaitement blanches. Ses yeux, très-beaux et animés, ont leur direction un peu vers le nez, comme ceux des Chinois; et à la vue et au toucher, sa chevelure ressemble à de la laine, elle est très-courte, naturellement frisée, et aussi noire que l'ébène. Il a très-peu de cheveux, et encore il prend beaucoup de soin pour en arracher une partie; il ne se donne pas la même peine pour ses sourcils, parce qu'ils sont naturellement peu épais. Quoiqu'il n'ait pas naturellement de barbe sur la lèvre supérieure et à l'extrémité du menton, dès qu'il en paraît quelques brins, il ne manque jamais de les arracher. Aussi a-t-il un air efféminé, qui, joint à la douceur naturelle de son caractère, détruit cet air de férocité impérieuse, ordinaire aux hommes qui sont dans l'état de nature et qui leur a

fait donner le titre orgueilleux de rois. Les femmes ont les traits plus délicats ; mais l'ensemble de leur figure est le même. Elles sont également bien faites. Leurs seins, admirablement placés, ont une forme très-belle, tandis qu'elles sont dans la fraîcheur de la jeunesse. Leurs mains sont petites, leurs pieds excessivement bien faits, quoiqu'elles ne portent jamais de chaussure. Le son de leur voix est doux ; elles parlent du gosier, et leur langage n'est pas sans harmonie. En parlant, elles font beaucoup de gestes, ce qui donne de la grace à leurs bras.

Les Hottentots sont naturellement timides, et par conséquent ne sont pas du tout entreprenans. Leur froideur flegmatique, et leurs regards curieux leur donnent un air de réserve qu'ils ne quittent jamais, même dans leurs plus joyeux momens, tandis que, au contraire, tous les autres peuples noirs et basanés se livrent au plaisir et à la joie la plus vive, et sans aucune réserve. Une profonde indifférence pour les affaires de la vie les porte à l'inactivité et à l'indolence : la garde de leurs troupeaux, le soin de se procurer la subsistance, sont les seuls objets qui occupent leurs pensées ; s'ils se livrent à la poursuite des animaux sauvages, ce n'est

pas comme chasseurs, mais comme des hommes tourmentés par la faim : en un mot, ils oublient le passé, et ne s'inquiètent pas de l'avenir ; le présent seul les frappe ; et c'est la seule chose qui captive leur attention.

Ils sont toutefois le peuple le meilleur, le plus doux et le plus hospitalier. Quiconque voyage parmi eux, peut être assuré d'y trouver la nourriture et un gîte ; et quoiqu'ils ne refusent pas des présens, jamais ils ne demandent rien. Si le voyageur a un long trajet à faire, et s'ils apprennent, par les informations qu'il leur demande, qu'il ne peut espérer de rencontrer de long-tems d'autres hordes, ils lui donnent autant de provisions que leurs moyens le leur permettent, et tout ce qui lui est nécessaire pour continuer son voyage, et arriver à sa destination. Tels sont ces peuples, ou du moins, tels ils ont paru aux voyageurs, dans toute l'innocence des mœurs et de la vie pastorale. Ils donnent une idée du genre humain dans un état d'enfance.

Les Hottentots rendent une espèce de culte ou de vénération religieuse à leurs saints, c'est-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus et leurs bonnes œuvres. Ils n'ont pas l'usage des statues, des tombes et des inscriptions ; mais

ils consacrent à la mémoire de ces héros des bois, des montagnes, des champs et des rivières. Ils ne passent jamais dans ces lieux sans s'y arrêter : ils y marquent leur respect par un profond silence, et quelquefois par des danses et des battemens de mains. Cette institution n'a rien de barbare. On ne sait pas assez, chez les nations civilisées, combien il faut parler aux sens, même en morale. Des hommages publics, rendus à des monumens visibles, qui rappelleraient les grands hommes, avertiraient plus souvent de les imiter, et en inspireraient le desir.

LES GUINÉENS.

On comprend généralement sous le nom de Guinée deux grandes régions : l'une au nord, entre les deux rivières de Sénégal et de Gambie ; on la renfermait autrefois dans la Nigritie, et quelques géographes l'y placent encore. L'autre est au midi près l'équateur. Les Portugais nomment le Congo basse Guinée. L'air est très-chaud en Guinée, et il

est fort mal-sain. Le terroir est fertile, et produit abondamment du riz, du millet, de l'orge, du poivre, des cannes à sucre et d'excellens fruits. Son commerce consiste principalement en poudre d'or, en cire, en gomme, en ambre, en coton, en cuirs, en dents d'éléphans et en esclaves.

Les Guinéens sont assez spirituels, adroits et robustes; mais orgueilleux, fourbes, vindicatifs, lâches, paresseux et grands voleurs. Ils sont fort noirs, vont presque nus et mangent de la chair crue; ils sont presque tous idolâtres et dépendent de plusieurs rois. Il y en a cependant qui vivent en forme de république. Les anciens les appelaient Ethiopiens occidentaux.

De tous les peuples, qui habitent la côte occidentale de l'Afrique équinoxiale, il n'en est point qui mérite plus d'être connu que le peuple du Bénin; nation vraiment curieuse, et qui présente à-la-fois l'assemblage bizarre et monstrueux de la douceur, de la bonté, de l'hospitalité et d'un fanatisme effréné, dont on trouverait peu d'exemple dans l'histoire des peuples connus.

Comme tous les peuples ignorans, et qui ne sont pas parvenus à un certain degré de civilisation, le peuple du Bénin est voleur

et superstitieux. Il ne se fait aucun scrupule de chercher à dérober, pendant la nuit, la chose qu'il a vendue pendant le jour, et dont il avait reçu le prix. Avec la plupart des nations sauvages, il croit à deux êtres supérieurs; l'un bon, qu'il ne prie jamais, parce qu'il n'en attend que du bien; l'autre malfaisant, qu'il invoque, afin d'écarter le mal qu'il peut lui faire.

Superstitieux à l'excès, le Béninien ajoute foi aux chimères les plus surnaturelles. Il va jusqu'à trancher les jours de ses semblables, et s'imagine, en arrosant ses fétiches avec du sang humain, se rendre la divinité favorable.

Soumis à un roi despote, chaque individu se considère comme son esclave absolu. Ce souverain est regardé par ses sujets comme un demi-dieu, qui peut vivre sans boire et sans manger, sujet à mourir, mais destiné, au bout d'un certain tems, à reparaître sur la terre. Les Béniniens, et même les noirs des peuplades voisines, ne lui parlent que dans l'attitude la plus humiliante, à genoux, les yeux fixés contre la terre et la main au-dessus de la bouche, de peur que leur haleine ne parvienne jusqu'à lui. Les Européens jouissent en général, et a cet égard, des mêmes

privilèges que les princes du pays ; et comme si leur souffle devait être plus pur que celui de la dernière classe du peuple, ils sont admis à lui parler debout, mais par l'entremise d'un interprête, dans la posture que nous venons de décrire. Enfin, cet être extraordinaire, après avoir, pendant son apparition sur la terre, fait mourir des milliers de victimes innocentes, pour soutenir le prestige de son caractère divin, compromet encore, après sa mort, la vie de plusieurs hommes, qui, les uns volontairement et les autres par force, sont précipités dans un puits profond où est déposée sa dépouille mortelle.

Le roi de Bénin ne se montre que deux fois l'année en public, hors de son palais, les deux jours de fête annuelle, dont nous parlerons dans un moment. Cet usage ne l'empêche cependant pas de courir souvent le soir dans les rues ; mais si, par hasard, il est rencontré par quelques noirs, ceux-ci retournent sur leurs pas, ou se prosternent contre terre, en détournant la tête ; la moindre infraction ou le moindre regard serait à l'instant puni de mort. Un des plus puissans souverains de l'Afrique, il peut mettre sur pied, non-seulement cent mille hommes, comme l'ont avancé les anciens voyageurs, mais suivant

sa volonté, et suivant que l'exigent les circonstances, autant qu'il lui plaît de ses sujets.

Le peuple du Bénin est foncièrement bon et hospitalier, mais il est avide et vindicatif. Il ne peut, par principe de religion, porter la main sur un blanc, mais il ne balance pas à l'empoisonner pour le voler ou pour se venger de lui. Un étranger, qui vient à mourir sans être réclamé, est privé de la sépulture, et son corps jetté dans les bois.

On distingue, parmi eux, quatre ordres de princes, appelés fidors, et décorés par un collier de corail à une ou plusieurs branches. Ils ont des fêtes nationales et annuelles; ils en ont aussi de particulières et d'imprévues. Les fêtes annuelles, au nombre de deux, sont celles du corail et des ignames. Dans l'une et l'autre de ces fêtes, on immole des hommes et des animaux mâles; car, soit par égard pour un sexe faible, destiné uniquement à les servir ou à leurs plaisirs, soit pour ne pas interrompre les lois de la génération, ils ne sacrifient jamais de femmes, ni aucune femelle d'animaux.

Ces sortes de sacrifices constituent essentiellement la fête du corail. Elle a pour but l'immersion des colliers du roi, de ceux de

ses femmes et des fidors, dans le sang des victimes, à l'effet de prier la divinité de ne jamais leur laisser manquer de cette précieuse production.

Quoique la fête des ignames ne se fasse pas sans répandre du sang, ces sortes de sacrifices n'en sont pas le principal objet. L'igname est pour les Béniniens, et pour presque tous les Africains qui habitent entre les tropiques, ce que le bled est aux Européens; il est important de les engager de se livrer à cette culture; et afin de réveiller l'indolence et l'apathie naturelle à cette race d'hommes, on opère chaque année une espèce de miracle qui lui promet le succès de ses peines. En Afrique, comme par-tout ailleurs, les miracles les plus absurdes et les plus incroyables sont les plus accrédités. Après que les victimes ont été immolées, on apporte devant le roi un vase de terre cuit au soleil, un peu de terre et une igname de la dernière récolte. Le prince, aux yeux de ses sujets, place la racine dans le vase, et la couvre de terre. Alors commencent des chants et des danses. Pendant que le peuple se livre à la joie, des fidors, dans la confidence intime du roi, substituent un vase pareil, dans lequel se trouve une

igname déjà très-avancée dans sa crue. Le peuple admire ces progrès rapides, auxquels il croit fermement. Plus ils sont grands, plus la récolte sera heureuse, et plus alors il redouble les témoignages de sa satisfaction.

Les fêtes particulières n'ont pas toujours d'époque fixe. Il en est qui dépendent des événemens, de la volonté et des moyens des individus. Pour l'ordinaire, elles ont lieu en l'honneur des parens morts. Le roi en célèbre communément deux par mois, dans lesquelles périt un nombre indéterminé d'esclaves et d'animaux. Avant que la traite des nègres fût abondante dans le pays, le roi et les riches immolaient beaucoup d'esclaves et tous leurs prisonniers de guerre. Depuis que ce commerce, de tout tems réprouvé par la saine philosophie, mais dont un fanatisme religieux, réuni à la politique, avait, pendant un tems, étouffé la voix, depuis que ce commerce, en s'introduisant chez les Béniniens, leur a ouvert un moyen sûr de se procurer les productions européennes, devenues pour eux des objets de nécessité, ils sont devenus plus avares du sang de leurs semblables, mais pour tomber dans un autre excès également désolant pour l'humanité, ce qui jusqu'alors avait été réservé pour

les dieux, n'a plus été qu'un objet de spéculation ; les esclaves et les prisonniers de guerre sont vendus, et le Béninien, superstitieux, devenu plus intéressé, ne destine plus à être immolés que les estropiés, les contrefaits, et ceux dont ils ne peuvent tirer aucun parti.

Les moins fortunés, ceux qui n'ont point d'esclaves, ou seulement ce qu'il leur en faut pour leur usage, car il est bon d'observer que telle est la richesse du pays, ne sacrifient que des animaux, en proportion de leurs moyens. La classe la plus indigente est admise à se joindre aux fêtes du roi et des riches. Elle se contente d'offrir des cocos, et d'autres fruits, du vin de palme, du bourdon, liqueur extraite d'une autre espèce de palmier, ou de l'eau-de-vie.

Un voyageur a été témoin, en 1787, d'une fête des ignames et de deux fêtes particulières, et voici comment il en rend compte. « Une de ces dernières s'est donnée chez le roi. On y a immolé quinze hommes, quinze boucs, quinze béliers et quinze coqs. La seconde avait été célébrée quelques jours auparavant chez le capitaine des guerres, Iabou, un de ses quatre ministres. On y avait fait périr trois hommes, un taureau,

un bouc, un bélier, et trois coqs. A l'exception du nombre des victimes, et d'un appareil plus fastueux, chez le roi, les cérémonies ont été les mêmes dans les deux fêtes. Je vais présenter les détails de celle qui s'est donnée chez le capitaine des guerres, où il y a eu moins de confusion, et que j'ai été à portée d'examiner plus attentivement.

Quelques heures avant la cérémonie, le ministre, accompagné de sa suite, s'est rendu chez le roi; son cortège consistait dans plusieurs musiciens, les uns soufflant dans une espèce de cornet allongé, les autres dans des flûtes fausses et dissonores; d'autres battant sur des chaudrons de cuivre; venaient ensuite des fidors à un, à deux et à trois colliers; ils précédaient immmédiatement le ministre. Derrière ce dernier était une douzaine de ses femmes. Il était richement vêtu à la manière du pays, et portait à la main un large coutelas oval, percé à jour à-peu-près comme une de nos passoires, et terminé au haut du manche par un large anneau fixe. Son habillement consistait en plusieurs pièces d'étoffes, de différens prix, placées les unes sur les autres au tour des reins, et descendant peu au-dessous des genoux. Il avait le reste du corps paré, à

l'exception de son collier de corail à trois branches et de plusieurs autres d'agates et de verroteries. Quelques plumes de héron blanc, mêlées avec celles de la queue d'une espèce d'emberize, plus communément connue sous le nom de veuve, ornaient sa tête. Ses femmes, vêtues comme lui, étaient si surchargées de colliers, que leur poitrine se trouvait presque entièrement couverte. Leurs cheveux, artistement rangés et divisés par mêches, dans lesquels étaient enfilés des morceaux de corail, formaient un nombre indéterminé de petits cercles; et par un excès de coquetterie qui contraste assez bien avec la couleur noire de leur teint et de leur chevelure, les petits cheveux courts qui bordent le front étaient roussis ou par l'ardeur du soleil, ou avec un fer chaud.

Le capitaine des guerres resta chez le roi l'espace d'environ cinq-quarts d'heures; après quoi il retourna chez lui dans le même ordre; mais si sa marche fut accompagnée de circonstances curieuses et préparatoires de la céromonie, il était à peine à moitié chemin, que tout-à-coup imitant la démarche d'un homme ivre et toujours prêt à tomber, il se portait de côté et d'autre vers le peuple

qui fuyait à grand pas. Il exécuta cette comédie trois fois, et à chaque fois, à trois reprises différentes, il jetta en l'air son coutelas, qu'il recevait fort adroitement par le manche.

Je fus ensuite conduit dans le lieu des cérémonies; c'est une grande cour d'environ quatre-vingts à cent pieds de long sur à-peu-près les deux tiers de large. L'un des bouts est couvert par un toît sous lequel est dressé un autel peu différent des nôtres; il est orné de chaque côté de deux grosses défenses d'éléphans, sur lesquelles j'ai remarqué des figures grossièrement sculptées, et qui m'ont paru n'avoir d'autre application que la fantaisie de l'ouvrier. Les femmes du ministre, au nombre d'environ quatre cents, étaient placées sur des gradins de chaque côté de l'autel; à leurs pieds, du côté droit, le ministre était assis dans un fauteuil de bois; il me fit placer avec mon conducteur au côté opposé. Devant moi se trouvaient les fidors assis sur des bancs: les animaux destinés à être immolés étaient rangés sur le côté gauche de l'emplacement; l'autre côté et l'extrémité opposée à l'autel, étaient garnis par le peuple. Jusqu'alors je n'avais aperçu aucune victime humaine.

Sur un signe du capitaine des guerres, la cérémonie commença par un chant triste et monotone, exécuté par le peuple, qui s'accompagne en se frottant les mains plutôt qu'en les battant l'une contre l'autre.

Ce premier chant fini, il se fit à l'extrémité opposée un bruit qui attira toute mon attention; mais que vis-je? Le souvenir d'un pareil spectacle, que je voyais pour la seconde fois, retient ma plume et me fait encore frisonner. Trois nègres, presqu'entièrement nuds, un seul morceau de toile blanche autour des reins, les mains liées derrière le dos, et dans la bouche un os de je ne sais quel animal, attaché par les deux bouts à une ficelle nouée derrière la tête. Un nègre de haute taille, le sabre au côté, une pièce d'étoffe rouge autour des reins, les fit mettre à genoux.

L'arrivée de ces infortunés donna lieu à un second chant tout aussi peu agréable et tout aussi peu harmonieux que le premier. Lorsqu'il fut fini, trois fidors vinrent recevoir du capitaine des guerres chacun un bâton d'une espèce de roseau creux. Ils les trempèrent à trois reprises différentes dans le trou aux offrandes, pratiqué au centre de la marche de l'autel; et s'étant retirés

vers les victimes, ils frappèrent chacun trois coups légers sur le front de chacune d'elles.

Le peuple monotona un troisième chant ; il dura plus long-tems que les deux premiers, et jusqu'après l'exécution. Le sacrificateur, qui n'est point un prêtre, mais un homme destiné à cette seule fonction, et à trancher la tête des criminels, s'avança au milieu de l'emplacement ; il leva son sabre par trois fois différentes, et après avoir reçu l'approbation du ministre, il se retira vers les victimes, dont il trancha alternativement la tête, après les avoir renversées le ventre contre terre. Chaque tête fut présentée au peuple, les corps emportés et traînés sur les chemins, hors la ville, où ils ne tardèrent pas à être dévorés, le jour par des vautours qu'il est défendu de tuer, et la nuit par les tigres et les autres bêtes féroces qui abondent dans ce pays.

Les femmes, qui jusqu'alors n'avaient été que spectatrices purement passives, prirent part au quatrième chant, plus vif et plus animé que les précédens. Elles mêlèrent leurs voix à celles des hommes, dont les plus exaltés, autant ivres de fanatisme que de bourdon et d'eau-de-vie, se tenant étroitement serrés sous les bras, piétinaient en ca-

dence la place encore fumante ou venait de se commettre cet abominable carnage.

Cette cérémonie achevée, on égorgea les animaux avec les mêmes circonstances à-peu-près; mais leur chair fut distribuée au peuple, après qu'on en eut réservé ce qu'il en fallait pour la consommation du ministre.

Enfin la fête se termina par des offrandes que les femmes des pauvres vinrent présenter; elles s'avancèrent l'une après l'autre jusqu'au pied de l'autel, s'y mirent à genoux, et après quelques courtes prières prononcées à voix basses, elles jettèrent dans le trou aux offrandes des morceaux de coco, d'ignames, de bananes et d'autres fruits, qu'elles arrosèrent avec du vin de palme, du bourdon ou de l'eau-de-vie.

La religion des peuples de la Côte-d'Or est divisée en plusieurs sectes. Il n'y a point de villes, de villages, ni même de familles, qui n'ait quelque différence dans ses opinions. Tous les nègres de la Côte-d'Or croyent en un seul Dieu, auquel ils attribuent la création du monde, et de tout ce qui existe; mais cette croyance est obscure et mal conçue. Quand on les interroge sur Dieu, il répondent qu'il est noir et méchant, qu'il prend plaisir à leur causer mille sortes

de tourmens, au lieu que celui des Européens est un Dieu très-bon, puisqu'il les traite comme ses enfans.

Les langues des nègres sont entièrement différentes de toute langue européenne, soit dans l'idiôme, soit dans l'expression. Elles sont en grand nombre, sans compter les variétés innombrables qu'il y a dans chacune. Toutes ont ceci de commun avec toutes les langues des nations sauvages, qui ne forment et ne s'apprennent que par une tradition orale ; c'est qu'elles sont très-pauvres en expressions, et que les mots se terminent ordinairement par une voyelle. Il y autant de différence entr'elles, qu'entre l'allemand et le français, et le nègre, qui ne les entend pas, est obligé de se servir d'un interprête.

Sur toute la Côte-d'Or, il n'y a que le canton d'Akra, où les images et les statues soient honorées d'un culte. Mais les habitans ont des fétiches qui leur tiennent lieu de ces idoles. Le mot fetisso ou fétiche est portugais dans son origine, et signifie proprement charme ou amulette. On ignore quand les nègres ont commencé à l'emprunter; mais dans leur langue, c'est Bosoum qui signifie Dieu et chose divine. Fétiche est ordinai-

rement employé dans un sens religieux. Tout ce qui sert à l'honneur de la divinité prend le même nom ; de sorte qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer leurs idoles des instrumens de leur culte. Les brins d'or qu'ils portent pour ornemens, leur parure de corail et d'ivoire sont autant de fétiches.

Outre les fétiches domestiques et personnels, les habitans de la Côte-d'Or en ont de publics, qui passent pour les protecteurs du pays ou de canton. C'est quelquefois une montagne, un arbre ou un rocher, quelquefois un poisson ou un oiseau. Ces fétiches tutélaires prennent un caractère de divinité pour la nation. Un nègre, qui aurait tué, par un accident, l'oiseau ou le poisson fétiche, serait assez puni par l'excès de son malheur. Un Européen, qui aurait commis le même sacrilège, verrait sa vie exposée au dernier danger. Les nègres sont persuadés que leur fétiche voit et parle ; et, lorqu'ils commettent quelque action, que leur conscience leur reproche, ils le cachent soigneusement sous leur pagne, de peur qu'ils ne les trahisse. Quand Louis XI conjurait sa petite vierge de détourner les yeux, pour ne pas voir les meurtres et les crimes qu'il commettait,

valait-il mieux que le nègre cachant le fétiche sous son pague?

Les Guinéens, principalement ceux de Bénin et de Juida, vendent aux Européens beaucoup d'esclaves qu'ils vont enlever chez leurs voisins, et auxquels ils joignent quelquefois leurs femmes et leurs enfans. Les Anglais font presque seuls à présent ce commerce contraire à l'humanité. On emmène ces esclaves en Amérique, pour cultiver la terre, et travailler aux mines et aux moulins à sucre; plusieurs se font mourir pendant le trajet; le meilleur moyen de les conserver est, dit-on, de jouer autour d'eux de divers instrumens de musique. Dans ce pays, l'injustice n'a ni bornes ni barrières; dans un grand éloignement des côtes, il se trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des sacs; on met des bâillons aux hommes et aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les ravisseurs sont arrêtés par une force supérieure, ils sont conduits au souverain, qui désavoue toujours la commission qu'il a donnée, et qui, sous prétexte de rendre la justice, vend sur-le-champ ses agens aux vaisseaux avec lesquels il a traité. Malgré ces odieuses ruses, les peuples de la Côte se sont

vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faisaient. Il leur est arrivé ce que doit éprouver toute nation qui ne peut négocier qu'avec son numéraire. Les esclaves sont, pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'est l'or dans le commerce que nous faisons avec le Nouveau-Monde. Les têtes des nègres représentent le numéraire des états de la Guinée; chaque jour ce numéraire leur est enlevé, et on ne leur laisse que des objets de consommation. Leur capital disparaît insensiblement, parce qu'il ne peut se régénérer, en raison de l'activité des consommations. Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis trente ans; la raison en est, qu'on les paye en grande partie avec des marchandises des Indes qui ont un double prix en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandises; aussi les colonies d'Amérique, où se conclut le dernier marché des noirs, sont obligées de supporter ces diverses augmentation, et conséquemment de payer le quadruple de ce qu'elles payaient autrefois. La traite des Européens se fait au nord et au sud de la ligne: la première côte commence au cap Blanc. Les Anglais ont presque concentré tout le commerce qui se

fait à Sierra-Leone, dans deux loges anciennement établies. Indépendamment de la cire, de l'ivoire, de l'or qu'on y trouve, ils tirent annuellement de cette rivière, ou celles qui l'avoisinent, quatre à cinq mille esclaves

Le Congo est borné au nord par le royaume de Bénin ; à l'est, par le pays intérieur de l'Afrique ; au sud, par celui de Matuman, et à l'ouest par l'océan atlantique. Les habitans du Congo sont noirs ; mais ils ne sont pas si difformes que les autres nègres. Ils sont presque nuds, et adorent le soleil, la lune, les astres et les animaux. Ils sont adroits à faire des étoffes de coton. Leur commerce consiste en ivoire, casse et tamarin. On transporte de ce pays quantité d'esclaves. Il est divisé en plusieurs royaumes, dont les principaux sont ceux de Loango, Congo, d'Angola et de Benguela.

Les habitans de Loango sont idolâtres et très-superstitieux. Le pays est gouverné par un roi si respecté de ses sujets, qu'il n'est permis à personne de le voir quand il mange ou lorsqu'il boit. Il a deux maisons pour satisfaire à ces deux besoins. Quand il a mangé, il passe à la maison du vin. Chaque fois qu'il boit, on en avertit le peuple par le son d'une clochette : alors il se prosterne

à terre, et s'étant ensuite levé, il témoigne sa joie et les vœux qu'il fait pour son monarque, en battant des mains. Une autre coutume aussi singulière, est celle qui se pratique pour la culture des terres du roi. Toutes les femmes de ses sujets sont obligées de comparaître devant son palais pour aller ensuite ensemencer ses terres, qui consistent en une grande plaine d'environ deux lieues de longueur sur une de large. Les femmes des sujets de chaque noble, vassal du roi, sont obligées d'en faire autant pour leur maître particulier, mais avec cette différence que la récolte est commune entre les seigneurs et les paysans. Toutes les autres terres sont en commun; mais lorsque quelqu'un a commencé d'en défricher une, il n'est plus permis à un autre de s'en emparer. Les maisons des Loangais sont isolées, et bordées d'allées de palmiers et de bananiers.

Les peuples du royaume de Congo proprement dit étaient autrefois idolâtres; mais sous le règne de Jean II, roi de Portugal, Diégo Com étant abordé dans le pays en 1484, quelques Portugais qu'il envoya dans l'intérieur du pays se conduisirent avec tant de sagesse à la cour du roi de Congo, qu'ils

attirèrent ce roi à la religion chrétienne avec les principaux de son royaume. Le roi de Congo réside à Saint-Salvador, sa capitale, dans un palais très-vaste.

Les peuples d'Angola sont très-adroits à tirer de l'arc, mais extrêmement paresseux. La plupart sont idolâtres, et ont plusieurs femmes. Les Portugais font un grand commerce d'esclaves dans ce pays, dont ils sont les maîtres.

LES FEZZANAIS.

Le royaume de Fezzan, dont le territoire resserré et de forme circulaire, est placé dans l'immensité du désert, comme une île dans l'Océan, est situé au midi de Massurata; il contient environ cent villes et villages dont Mouzzouk est la capitale. On y voit quelques débris respectables d'une ancienne magnificence, quelques cantons très-fertiles, un grand nombre de lacs fumans, qui produisent une espèce de fossile alkali, appelé trona. Les marchands de

Fezzan fournissent chaque année une grande quantité de cette matière à Tripoli, d'où on la transporte en Turquie, à Tunis et dans les états de l'empereur de Maroc. Les Maroquins l'employent dans la composition de la couleur rouge qu'ils donnent aux peaux, qui ont pris dans le commerce le nom de ce peuple; on l'employe aussi à teindre les bonnets de laine, qui servent de base aux turbans.

Les villes sont principalement habitées par les cultivateurs et bergers, car le labourage et le soin des troupeaux sont les deux grandes occupations des Fezzanais. Il y a dans chaque ville un marché réglé pour la viande, le grain, les fruits et les légumes. La chèvre et le mouton se vendent par quartier et non au poids. Un quartier coûte communément de 32 à 40 grains de poudre d'or, la seule monnaie du pays, qui vaut environ 5 francs. La chair de chameau, qui est la plus estimée, se vend plus cher.

Les maisons sont bâties de terre glaise, comme dans le voisinage de Tripoli. Elles sont couvertes d'un toît plat, fait avec des branches d'arbres, sur lesquelles on met de la terre. Quelque défaut d'industrie que décèle cette manière de couvrir les mai-

sons, elle est assez bien calculée pour le climat. Comme il ne pleut jamais : dans ce pays là, les toîts ne servent qu'à garantir des rosées et du soleil.

L'été commence au mois d'avril et dure jusqu'en novembre. C'est depuis mai jusqu'en août que les chaleurs sont excessives. Pendant cette saison là, entre neuf heures du matin et le coucher du soleil, on ne voit dans les rues que ceux qui sont obligés de sortir pour travailler; et sans la méthode d'arroser l'intérieur des maisons, la chaleur y serait insupportable. Les vents de l'été sont ceux de l'est, du sud-est, du sud et du sud-ouest. Ces deux derniers, quoique violens, sont souvent si chauds, qu'il semble qu'on soit menacé d'être suffoqué par leur souffle. Lorsque le vent tourne à l'ouest et au nord-ouest, l'air se raffraîchit immédiatement.

L'habillement des Fezzanais ressemble à celui des Maures de Barbarie. Il consiste en une paire de pantalons qui descend jusqu'au bas de la jambe; en une chemise courte et large qui recouvre le haut des pantalons; en une veste sans manches de la longueur de de la taille, et en une veste à manches ouvertes jusqu'au coude. Jusque-là l'habille-

ment ressemble à celui des matelots Anglais, à cela près que la chemise n'est pas ouverte à la poitrine, et pend sur la ceinture des pantalons. Mais par-dessus la veste à manches, les Fezzanais ajoutent une robe volante qui descend au-dessous du genou, et dont les manches larges sont ouvertes également jusqu'au coude. Une ceinture de soie rouge lie la robe autour de la taille ; et une espèce de manteau long, appelé barakan ou alhaique, se jette par-dessus le tout. Le bas de la jambe se recouvre d'une espèce de bas courts, faits en cuir, et lacés comme des bottines. Les pantoufles et le turban monté sur un bonnet de laine rouge, complettent cet habillement. Quelques nombreuses que soient les pièces qui le composent, il y a bien des gens qui y joignent encore un grand manteau, garni d'un capuchon, et nommé bournouse, qu'on porte sur l'épaule lorsqu'il fait beau. Les gens du peuple ne portent pendant les chaleurs qu'une simple paire de pantalons et un bonnet qui les garantit de l'aotion immédiate du soleil.

Les maladies ordinaires dans le pays de Fezzan sont les fièvres putrides ou inflamatoires. La petite vérole y règne souvent ; les habitans sont sujets, en été, à des maux de

tête violens et à des douleurs de rhumatisme. Ils n'ont guère d'autres médecins que les vieilles femmes. Elles ordonnent les ventouses et la saignée pour les maux de tête, et les bains des lacs chauds pour les douleurs dans les membres. Elles ont recours à l'application d'un fer brûlant, tout comme nos médecins de chevaux en Europe, dans les cas de dépôts, de foulures ou d'engourdissement des muscles. Elles font un grand usage des huiles et des herbes d'une odeur forte.

Le climat de Fezzan favorise la multiplication des reptiles venimeux et des insectes dégoûtans. Les vipères, les couleuvres, les scorpions, les crapauds habitent constamment les champs, les jardins et les maisons. L'air est obscurci par les mosquites; les personnes de tout rang sont exposées à toutes les espèces de vermine qui attaquent les mendians en Europe; et quoique pendant l'été les puces disparaissent tout-à-fait, les Fezzanais s'aperçoivent à peine de leur absence.

La race fezzanaise a beaucoup plus de rapport aux Nègres qu'aux Arabes. Ils ont les cheveux courts, noirs et frisés, les lèvres épaisses, les nez applati, le teint basanné, et presque noir. Leur peau a une odeur fé-

tide, ce qui provient peut-être autant de leur extrême mal-propreté que de la nature de leur transpiration. Ils sont grands, mais faibles; bien faits, mais indolens, et ils passent à Tripoli pour être, en général, d'une laideur remarquable.

Dans le commerce ordinaire de la vie, ils paraissent oublier toutes les distinctions du rang. Les shérifs et les simples ouvriers, les riches et les pauvres s'entretiennent ensemble familièrement, et boivent et mangent à la même table. Ils sont éminemment distingués par leurs dispositions hospitalières. Le Fezzanais est toujours empressé de partager son repas avec les étrangers; et si vingt personnes arrivaient chez lui sans être attendues, il partagerait de bon cœur avec elles tous ses moyens de subsistance.

Lorqu'ils règlent des affaires d'intérêt, ils s'asseyent par terre, et font leurs calculs en traçant, avec le doigt, des figures sur le sable. S'ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés, ils applanissent le sable avec la main, et recommencent. Pendant tout le tems que dure l'opération, les assistans, quoiqu'ils n'y aient aucun intérêt, sont extrêmement occupés à suivre les calculs, à corriger les erreurs, et à mettre leur mot

dans les discussions. Cette habitude de faire des marques sur le sable se retrouve dans leurs conversations ordinaires. Ils ont coutume de s'asseoir par terre pour causer ; ils applanissent le sable auprès d'eux, et pendant qu'ils sont occupés à discourir, ils marquent leurs phrases sur le sable avec le bout du doigt.

La nourriture du peuple consiste en farine de maïs assaisonnée d'huile ; en dattes, abricots, grenades, calebasses, concombres et racines de jardin. Les gens aisés mangent en outre du pain blanc qui se fait dans leurs maisons, du mouton, du chevreau, du chameau, de l'antelope, et divers fruits et végétaux. Le pays produit du sel pour la consommation des habitans. La boisson favorite des Fezzanais est une liqueur qui découle du palmier. Lorsqu'elle est fraîche elle a du rapport à l'orgeat pour le goût et les qualités ; mais elle acquiert par la fermentation une faveur acide, et une qualité enivrante, et c'est alors qu'on en fait le plus de cas.

Les Fezzanais, quoique zélés sectateurs de Mahomet, ne sont point intolérans. Le gouvernement est une monarchie pure ; mais l'opinion publique influe sur l'autorité, dont l'exercice est très-paternel. Le souverain,

qui est tributaire du pacha de Tripoli, administre la justice avec impartialité. Les descendans du prophête sont considérés comme une caste privilégiée. Leur propriété est sacrée, leur personne inviolable. La couleur de leur turban les distingue, le peuple les respecte; et ils doivent souvent à leur qualité une influence permanente et un pouvoir dangereux. Ils sont exempts de certaines punitions corporelles, et la crainte commune à tous les mahométans de verser le sang du prophête les met à l'abri de divers dangers. Mais ils sont sujets à des peines déshonorantes, telle que celle de recevoir de la poussière sur la tête, châtiment qui leur inspire une crainte extrême. Quelque grands que soient les privilèges de cet ordre, les individus, qui le composent, n'agissent jamais en corps, et ne sont unis par aucun lien politique. Plusieurs d'entr'eux sont voués à la vie religieuse, mais le plus grand nombre est adonné au commerce, à l'imitation de Mahomet lui-même.

Les sources du souverain de Fezzan, sont 1°. une taxe sur les villes et villages, qui varie selon la richesse de l'endroit, et peut s'estimer depuis cinquante à deux cent cinquante livres sterling pour chaque lieu; 2°. un droit d'entrée dans la capitale, qui

équivaut à environ dix schellings par charge de chameau ; 3°. les amendes ; 4°. les échutes des biens qui reviennent à la couronne faute d'héritiers naturels. Enfin, le roi de Fezzan fait de gros profits sur la vente du trona et du séné, dont il fait lui-même le commerce.

Le seul moyen d'échange des habitans est la poudre d'or, qui, dans les fractions de son poids, se rapporte à une monnaie imaginaire du pays. Les déserts, qui entourent le royaume de Fezzan, assurent mieux son indépendance que ne pourraient faire des places fortes et une armée permanente. Quinze à vingt mille hommes peuvent, au besoin, être mis sur pied ; mais le systême du gouvernement est tout pacifique, et la seule expédition militaire qui ait eu lieu dans une époque récente, avait pour objet la réduction du peuple.

A 150 milles au sud-est de Mouzzouk, est un désert de 200 milles d'étendue, au-delà duquel on trouve les montagnes de Tibesti, habitées par une nation qui vit de rapines. Quoique les Tibestiens ne reconnaissent point le roi de Fezzan pour leur souverain, et ne lui payent aucun tribut, ils apportent à Mouzzouk la totalité de leur séné, dont le roi fait un commerce très-lucratif. Leur chef

vient, de tems en tems, à la cour du Fezzan, où il est toujours reçu honorablement, et congédié avec un présent.

Les vallées de Tibesti sont fertiles en grains et en herbe ; elles nourrissent de nombreux troupeaux. Les chameaux du pays sont regardés comme les meilleurs de toute l'Afrique. Les cabanes des habitans ne sont autre chose que des pieux plantés en terre circulairement, et recouverts de branchages. Leurs marchands tirent de Fezzan, en échange des chameaux et du séné, le corail, les barakans, et certaines monnaies d'Europe, dont ils font des ornemens pour leurs femmes. Une partie des habitans de Tibesti est idolâtre, le reste suit la religion de Mahomet.

LES MADÉRIENS.

L'ISLE de Madère est située entre les 32 et 33e. degrés de latitude nord, et entre les 18 et 19e. de longitude occidentale. Sa longueur est de trente-huit lieues, et sa largeur de quinze. Dans le centre de la partie

sud de l'île, à une petite distance de la mer, et sur la pente d'un amphithéâtre de montagnes, s'élève la ville de Funchal, sa capitale. Sa population est très-considérable. Les maisons sont bâties de pierres; la plus grande partie est enduite d'un plâtre très-blanc: toutes, en général, sont couvertes de tuiles. Les rues sont très-étroites, mal pavées et sales; à l'exception de la résidence du gouverneur et des maisons des principaux marchands, les vîtres y sont d'un usage très-rare. Les maisons, en général, ont trois étages, avec des jalousies et des balcons sur le devant, où les femmes se tiennent continuellement pour voir ce qui se passe dans la rue, ou pour causer avec les passans. Il n'y a ni cours, ni places, ni grandes rues dans cette ville, qui n'offre que le spectacle d'une architecture informe: la douane, bâtie au bord de la mer, est entourée d'un rempart garni de canons, et contient des baraques pour les soldats.

Les habitans sont des Portugais, des mulâtres, des nègres, et un petit nombre d'Anglais qui y résident pour le commerce. Le vin de cette île, si bien connu par ses qualités particulières et stomachiques, fait le grand objet de son commerce, et la princi-

pale source de ses richesses. L'habillement de la classe la plus pauvre du peuple, est une espèce de bonnet de coton qu'elle porte au lieu de chapeau, d'une camisole courte, de pantalons grossiers, et de bottes de mauvais cuir. Quoiqu'on rencontre, parmi elle, beaucoup d'individus qui vont presque nus, on ne s'aperçoit cependant pas que la misère en soit la cause. La religion est catholique, et le clergé possède le même pouvoir que dans la mère-patrie. Les habitans sont d'une très-grande honnêteté, et traitent les étrangers avec tout le cérémonial possible.

Il n'y a de voitures dans cette île, que celles du gouverneur et du conseil anglais. Elles sont remplacées, dans la classe la plus distinguée des habitans, par une espèce de hamac de soie de différentes couleurs, d'une forme très-élégante, et capable de contenir une personne. Il est porté par deux hommes, au moyen d'une perche qui traverse les quatre coins, et tient le hamac fermé comme une bourse ; un rideau de soie, étendu le long de la perche, dérobe entièrement aux regards la personne placée dans cette singulière voiture, que la mode a mis le plus en usage dans les visites de cérémonie et les jours de fêtes. Ces fêtes ne se donnent que dans des mai-

sons particulières ; car il n'y a ni théâtres, ni places de rassemblemens, excepté le jardin public, où l'on donne souvent le spectacle de très-beaux feux d'artifices.

L'établissement militaire de cette île est très-borné, et ne va pas au-delà de trois cents hommes. La milice, il est vrai, est très-nombreuse, mais on ne la rassemble jamais que dans des tems de dangers et d'alarmes. Les soldats de la garnison sont misérablement vêtus; leur habillement consiste dans un mauvais surtout bleu, avec une veste et une culotte de la même couleur; le tout est accompagné d'un méchant galon de laine jaune, relevé par des paremens rouges. Ils portent sur la tête une espèce de casque de cuir; mais les soldats d'artillerie sont distingués par des chapeaux. Leurs armes et leurs autres fournitures sont de la plus mauvaise qualité, et extrêmement mal tenues.

LES MAURES DE BARBARIE

OU

LES BARBARESQUES.

La Barbarie a tiré son nom des Arabes, à qui la langue des Africains paraissait un jargon inintelligible, lorsqu'ils vinrent s'y établir dans le septième siècle; car le mot de *barbar* marque dans la langue arabe, le son que forme une personne qui parle entre ses dents. Cette contrée était connue des anciens sous les noms de Mauritanie, Numidie, Lybie et Afrique propre. La Barbarie s'étend depuis l'Égypte à l'est jusqu'au-delà du détroit de Gibraltar, à l'ouest; le long de la mer Méditerranée au nord, et sur l'Océan au sud-ouest. La Barbarie forme une grande association politique, dont chaque membre est indépendant, quant à à l'exercice de sa jurisdiction intérieure. D'ailleurs il n'y a point entre les mœurs et les habitudes de ces peuples d'autre diffé-

rence, que celle qui se trouve ordinairement entre les habitans des mêmes provinces d'un même royaume.

Sous l'empire romain, on avait raison d'appeler ces Etats le jardin du monde, et de regarder comme le degré le plus raffiné du luxe d'y avoir une habitation. C'était du produit de leur sol que se formaient ces magasins qui approvisionnaient l'Italie et une grande partie de l'empire romain, de bled, de vins et d'huile. Quoique les terres n'y soient plus cultivées, malgré l'oppression et la barbarie du gouvernement, elles n'ont pas cessé d'être fertiles. Non-seulement elles donnent les productions utiles dont nous venons de parler, mais encore elles abondent en dattes, figues, raisins, amandes, pommes, poires, cerises, prunes, citrons, oranges, grenades, et sur-tout en racines et herbes potagères. Les plaines sont couvertes de chanvre et de lin magnifiques, et s'il en faut croire les Européens qui y ont vécu quelque tems, ce pays y produit avec abondance tout ce qui peut ajouter aux plaisirs de la vie. Les gens riches trouvent le moyen de se soustraire à la sobriété prescrite par Mahomet; ils s'égayent avec des vins et des liqueurs excellens, qui sont

les fruits de leur terroir, et le produit de leurs manufactures.

L'habillement de ces peuples consiste en une chemise de toile, sur laquelle ils mettent un vêtement de soie ou de drap, lié avec une ceinture, et par-dessus, une robe: leurs pantalons sont de toile. Ils ont les jambes et les bras nus, et des pantoufles aux pieds; les plus riches portent quelquefois des bottines. Jamais ils ne remuent leurs turbans; mais ils ôtent leurs pantoufles lorsqu'ils remplissent des devoirs religieux, et devant leurs souverains. Ils aiment beaucoup les soieries rayées et bigarrées. L'habillement des femmes n'est guère différent de celui des hommes; mais leurs pantalons sont plus longs, et elles ont une espèce de coëffe au lieu de turban. Leurs principaux ameublemens consistent en tapis et matelas, sur lesquels ils s'asseyent et se couchent. Ils sont, dans leurs repas, d'une mal-propreté dégoûtante : il leur est défendu de se servir de vaisselle et d'ustensiles d'or et d'argent; leurs mets sont bouillis ou rôtis par morceaux, et ils les mangent à poignées.

Les habitans de ces états sont mahométans; mais les sujets de Maroc, en général, suivent les dogmes d'un certain Hamed, chef d'une

secte moderne, opposée à l'ancienne doctrine des Califes. Tous les sectateurs aiment beaucoup les idiots, et quelquefois leur protection arrache aux supplices, même les plus grands criminels. Au reste, néanmoins, les Maures de Barbarie (car c'est ainsi que l'on appelle aujourd'hui les habitans de ces états en général, parce que les Sarrasins, lors de leur première irruption en Europe, venaient de la Mauritanie) ont adopté la plus mauvaise partie de la religion de Mahomet, et paraissent n'en avoir conservé que ces articles qui favorisent leurs vices. Les femmes adultères sont punies de mort; mais quoique les hommes ayent la liberté d'avoir plusieurs femmes et des concubines, ils commettent avec impunité des crimes qui révoltent la nature. Tous les étrangers peuvent y suivre ouvertement leur religion.

Les états de Barbarie étant en possession de ces pays, connus autrefois sous le nom de Mauritanie et de Numidie, on parle encore l'ancienne langue africaine dans l'intérieur, et elle est même usitée par quelques habitans de la ville de Maroc. Dans les ports de mer et sur les côtes, on parle une espèce d'arabe bâtard. Les marins ne sont point étrangers à ce mêlange de langues mortes

et de langues vivantes, telles que l'italienne, française et espagnole, si connues dans tous les ports de la Méditerranée, sous le nom de langue Franque.

Le bas peuple ne connaît que faiblement les besoins imaginaires, et compte en partie sur ses pirateries pour s'approvisionner des ustensiles et des objets manufacturés dont il a besoin. Les exportations de la Barbarie consistent en cuirs, nattes fines, mouchoirs brodés, nœuds d'épée et tapis, qui sont moins chers et plus moëlleux que ceux de la Turquie, mais ne sont pas si bons sous d'autres rapports. Comme les habitans laissent le soin des affaires commerciales aux juifs et aux chrétiens qui sont établis parmi eux, les derniers ont élevé des manufactures de soieries et de toileries, que consomment en partie les gens riches. Ils n'ont, à proprement parler, aucun bâtiment employé au commerce : ce qui fait que le commerce maritime est entre les mains des Français et des Anglais. Leurs exportations ne se bornent pas tout-à-fait aux objets ci-dessus mentionnés ; elles consistent encore en dents d'éléphant, en plumes d'autruche, en cuivre, en étain, peaux, miel, cire, dattes, raisins, amandes, gomme arabique, et sandaraque,

cuirs de Maroc, chevaux appelés Barbes. Les habitans de Maroc font encore un commerce considérable par le moyen des caravanes avec la Mecque, Médine et quelques parties intérieures de l'Afrique, d'où ils tirent une quantité considérable de nègres, qui servent dans leurs armées, ou sont esclaves dans leurs maisons et dans leurs champs. Les Européens leur fournissent, en retour, du bois de construction, de l'artillerie de toute espèce, de la poudre à canon, et tout ce qui est nécessaire pour leurs besoins particuliers, ou ceux du gouvernement. Les Anglais payent dans les ports de Maroc, la moitié moins de droits que les autres Européens. On a remarqué qu'aucune nation en général n'est jalouse de commercer avec ces Etats, non-seulement en raison de leur despotisme capricieux, mais encore à cause de la friponnerie des individus indigènes et juifs, qui saisissent toutes les occasions de voler, et qui sont rarement punis, lorsqu'ils sont découverts.

Les monnaies, qui ont cours dans les états de Barbarie, sont les suivantes, savoir :

L'aspre vaut.	o f. o5 c.
La médine = 3 aspres.	o 16
Le réal de platevielle = 10 aspres. . .	o 55

Le double = 2 réaux.	1	11
Le dollar = 4 doubles.	4	44
Le chequin d'argent = 24 médines . .	4	00
Le dollar d'argent = 30 médines. . . .	5	45
Le xequin = 180 aspres.	10	10
La pistole = 15 doubles.	20	10

LES MAROQUINS.

L'EMPIRE de Maroc comprend une partie considérable de l'ancienne Mauritanie. Il est borné au nord par la Méditerranée ; au sud, par le royaume de Tafilet ; à l'est, par le Sulgumesse et la république d'Alger. Il est formé de la réunion de plusieurs petits royaumes, anciennement bornés à une seule province, continuellement en dispute l'un avec l'autre, jusqu'à ce qu'enfin ils furent soumis et réunis sous un seul souverain, dans la famille des shérifs d'Asun. L'air de de ce pays est très-pur, tempéré, particulièrement vers le nord du mont Atlas.

Les Maroquins sont Mahométans, ont le teint basané, sont robustes, très-adroits à monter à cheval et à lancer un javelot. Quoi-

qu'il en soit, ils sont grossiers, jaloux, menteurs insignes, hypocrites, superstitieux, trompeurs, d'un caractère féroce. Il y a deux sortes d'habitans: les Arabes, qui demeurent dans des villages ambulans, qu'ils nomment adouards, composés de cent tentes, et les Barebères, qui sont les anciens habitans qui occupent les villes et bourgs. On y trouve un grand nombre d'esclaves chrétiens, et quelques marchands sur la côte, outre une multitude de juifs, qui font la majeure partie du commerce, spécialement par terre, avec les nègres, auxquels ils envoient de grandes caravanes, qui voyagent à travers de vastes déserts, presqu'entièrement dépourvus d'eau. Elles emportent avec elles de bonnes laines, de la soie, du sel, et prennent en retour des esclaves, de l'or et des dents d'éléphans. C'est avec ces esclaves que l'empereur recrute sa cavalerie. Ces mêmes juifs envoient aussi, tous les ans, des caravanes à la Mecque, partie par dévotion, partie pour le commerce. Elles consistent en plusieurs milliers de chameaux, chevaux et mulets. Outre les laines, leur exportation consiste en cuirs de Maroc, indigo, cochenille, plumes d'autruches; en retour, ils prennent des soies, mousselines, des calicos, du café et des drogues.

La plupart des maisons sont bâties de briques et de pierres enrichies de mosaïques. Celles qui sont en briques sont peintes de couleurs éblouissantes. Chaque maison a sa cour, dans laquelle on voit des bassins quarrés de marbre. Les toits sont plats ; on dort dessus dans l'été. Les femmes occupent les appartemens élevés, et se rendent souvent visite, l'une à l'autre, des toits. Lorsqu'elles sortent, elles ont la tête couverte d'un voile, pour se cacher le visage.

On ne peut pas dire qu'il existe un gouvernement à Maroc. Les empereurs ont été, pendant plusieurs siècles, parties, juges, et même exécuteurs dans toutes affaires criminelles. Leur férocité n'est cependant pas plus incroyable que la soumission avec laquelle leurs sujets la supportent. En l'absence de l'empereur, tout officier militaire a dans ses mains le pouvoir de vie et de mort ; et dans les lieux où il n'y a point d'officier militaire, le mufti, ou grand - prêtre, est la source de toute justice. Il a sous lui les cadis, c'est-à-dire, des officiers civils, qui font les mêmes fonctions que les juges-de-paix en France et en Angleterre. Quoique l'empereur de Maroc ne soit pas dans la dépendance immédiate de la Porte, encore reconnaît - il le grand-

seigneur pour son chef, et a-t-il pour lui, de loin, la soumission, la fidélité qui est due au premier eprésentant de Mahomet.

On n'a qu'une faible idée des revenus de l'empereur de Maroc, parce qu'on ne peut pas dire qu'aucun de ses sujets ait des propriétés. S'il en faut juger par sa manière de vivre, par ses alentours et son apparence, on ne peut pas dire qu'il abonde en richesses. Les rançons des chrétiens forment son casuel. Quelquefois il prend un intérêt dans les armemens des autres états, et il partage dans leurs prises. Il lève le dixième des revenus de ses sujets mahométans, et chaque juif marchand est tenu de lui donner 30 francs par an. Il retire des profits considérables des caravanes qui vont en Nigritie et ailleurs, et sur-tout du commerce d'esclaves qui se fait dans le sud. On croit que la totalité de ses revenus ordinaires, en argent, n'excède pas 3,960,000 francs par an. Tous les ans, on envoie dans chaque province un détachement de l'armée de ses états, pour lever le tribut imposé sur les Maures et les Arabes, et quelquefois les prises faites en mer égalent les impositions levées sur les habitans.

Il paraît, suivant les meilleurs renseignemens, que l'empereur de Maroc peut mettre

cent mille hommes sur pied. Mais la principale force de son armée consiste dans la cavalerie montée par ses nègres esclaves. Ces malheureux sont amenés très-jeunes à Maroc; ils ne connaissent d'autre condition que l'esclavage, d'autre maître que le roi, et ils sont les plus fermes soutiens de la tyrannie. Ils sont mal armés, et savent peu l'art de la guerre. Les forces navales consistent en pirates, qui font çà et là des prises considérables.

Les monnaies, qui ont cours dans l'empire de Maroc, sont les suivantes, savoir :

Le fluce vaut.	0 f.	00 c.
Le blanquil = 24 fluces.	0	20
L'once = 4 blanquils.	0	80
L'octavo = 7 blanquils.	1	40
Le quarto = 14 blanquils.	2	80
Le medio = 2 quartos.	5	60
Le dollar = 28 blanquils.	5	60
Le xequin = 54 blanquils.	10	80
La pistole = 100 blanquils	20	00

LES ALGÉRIENS.

L'ÉTAT d'Alger est borné au nord par la Méditerranée ; à l'est, par le royaume de Tunis, et à l'ouest par celui de Maroc. Il était autrefois connu sous le nom de Numidie et de Mauritanie-Césarienne. Le nom de Numidie vient du grec, et exprime que les peuples qui l'habitaient autrefois n'avaient pas de demeures fixes ; il vient du mot phénicien *monerin* qui signifie les occidentaux. Ces pays, en effet, sont l'occident de l'Afrique septentrionale, où les Phéniciens ont fait des établissemens 1500 ans avant Jésus-Christ. L'air y est fort tempéré.

Les états d'Alger sont habités par différentes races d'hommes, aussi distinctes par leur figure, leurs mœurs, leur langage, que par leur origine. On y voit des Arabes, sujets du dey, et d'autres qui ne le sont pas. Tous se distinguent des habitans du pays par un langage différent, par une fierté et une rudesse de mœurs extraordinaires, et sur-tout

par un goût extrême d'indépendance. Leurs troupeaux sont toutes leurs richesses. Rarement sortent-ils des bois ou descendent-ils des montagnes ; et, lorsqu'ils paraissent dans la plaine, ce n'est jamais qu'en prenant les plus grandes précautions pour se mettre à l'abri de toute surprise. Ils ont un chef particulier, qu'ils appellent Sheik, et qui est à-la-fois leur juge, leur docteur et leur général. Cette classe d'Arabes devient tous les jours moins nombreuse ; la politique des deys s'attache à empêcher leur accroissement, et dans cette vue, on ménage extrêmement les Arabes sujets, afin de leur ôter toute idée de se joindre aux indépendans.

On ne compte guère plus de cent cinquante noirs vendus chaque année comme esclaves dans le pays. Les négresses sont employées, par leurs maîtres, aux travaux domestiques. Quelquefois elles deviennent leurs maîtresses, et même leurs femmes, ce qui pourtant est extrêmement rare. Il arrive aussi que la première éducation des enfans leur est confiée, mais les parens ont presque toujours lieu de s'en repentir. Les nègres ne sont pas très-malheureux chez les Algériens ; ils jouissent d'une assez grande liberté, et la loi les mettrait à l'abri de tous mauvais traitemens,

si elle était exécutée ; mais cela est impossible. Ni les chrétiens, ni les juifs, ne peuvent avoir pour esclave un nègre, qui s'est fait mahométan. Dailleurs, il est des circonstances solemnelles, telles qu'une fête, un mariage, sur-tout une mort, où les nègres obtiennent gratuitement leur liberté. On distingue parmi les chrétiens esclaves deux classes différentes, les esclaves prisonniers, et les esclaves volontaires. Les premiers, en sortant du vaisseau, sont avant tout conduits au dey, qui choisit parmi eux ceux qui lui conviennent ; les autres sont vendus sur la place publique à l'enchère. Les personnes marquantes de l'équipage pris, le capitaine, le chirurgien, sont traités communément avec plus d'égards que les autres ; cependant ils travaillent comme eux dans les atteliers de la marine, et la nuit on les renferme avec eux dans les bagnes. Les femmes et les enfans restent ordinairement attachés au service intérieur du palais, ou sont achetés par des particuliers qui les emploient chez eux aux mêmes fonctions. Les prisonniers de première distinction appartiennent de droit au dey qui, presque toujours, leur permet de s'établir chez quelque chrétien libre. Les esclaves volontaires sont tous

déserteurs d'Oran et de Masalquirir. Il y a parmi eux des hommes de toutes les nations; et l'on peut dire qu'ils en sont la lie. La plupart sortis de leur pays pour se soustraire à la justice des lois, devenus depuis soldats en Espagne, ont été condamnés pour des crimes nouveaux à passer le reste de leurs jours dans la forteresse d'Oran, d'où ils s'échappent, quand ils peuvent; préférant l'esclavage d'Alger, à l'horreur des cachots espagnols. Tous ces hommes, devenus plus vils encore dans l'esclavage, ont acquis au plus haut degré toute l'impudence et le calme de la scélératesse, sur-tout ceux qui sont parvenus à un âge avancé. Les jeunes conservent du moins les apparences du remords, et laissent entrevoir quelque desir de pouvoir, en recouvrant la liberté, expier, par une conduite moins coupable, les crimes dont ils se sont souillés.

On a beaucoup exagéré les mauvais traitemens que les esclaves ont à essuyer. Il est faux qu'on exige d'eux des travaux au-dessus de leurs forces et leur nourriture n'est pas trop mauvaise. Ce qu'il y a de plus cruel pour eux, c'est d'être renfermés toutes les nuits dans les bagnes, où l'air empesté et la malpropreté de toute espèce rendent le séjour

souvent mortel et toujours très-mal-sain. Ceux des esclaves que leur éducation et leurs sentimens distinguent des autres, éprouvent, outre cela, le dégoût de se trouver confondus parmi les plus vils scélérats. Ceci ne regarde que ceux qui, devenus esclaves publics, sont employés dans les atteliers de la marine.

La condition des esclaves vendus à des particuliers est beaucoup moins malheureuse. Quelquefois des chrétiens libres obtiennent, en consignant comme caution une certaine somme, la permission de prendre chez eux quelques esclaves dont ils font leurs domestiques. Ceux de ces domestiques, qui ont de l'intelligence, parviennent à amasser quelques fonds, au moyen desquels ils deviennent aubergistes ou marchands de vin ou d'eau-de-vie dans les villes, et finissent quelquefois par se faire une fortune assez considérable.

Il est rare que les esclaves volontaires recouvrent leur liberté, à moins que le gouvernement de leur nation ne les rachète en masse. Ce fut ainsi qu'en 1784 celui de France délivra tous les esclaves français. Quelques-uns ont essayé de se soustraire à l'esclavage par la désertion ; mais il est presque sans exemple qu'aucune tentative de ce genre ait réussi.

Le royaume d'Alger est une espèce de république souveraine, sous la protection du grand-seigneur, qui a un pacha ou vice-roi ; il porte aussi le nom de dey, sans avoir beaucoup d'autorité. Le gouvernement d'Alger dépend d'un divan ou conseil-d'état, qui est composé de plus de huit cents personnes ; car chaque officier de la milice y a séance. Les affaires se décident à la pluralité des voix ; ainsi, c'est une aristocratie militaire dont le dey est le chef. Cet Etat, sans compter la ville d'Alger, est aujourd'hui divisé en trois gouvernemens, sous l'autorité de trois beys, qui commandent les armées, savoir : le bey du levant, qui réside à Constantini ; le bey du couchant, qui demeure à Tremeun, depuis que les Espagnols ont pris Oran, et le bey du midi, qui habite sous des tentes, parce qu'il n'y a pas de ville dans son gouvernement. La justice dans ce pays n'est pas fort rigoureuse ; il arrive rarement qu'on punisse de mort, si ce n'est dans le cas de révolte ou sédition. Les naturels du pays ont un teint basané, tirant sur le blanc ; ils sont bien faits et robustes.

Les Algériens ont environ six mille cinq cents hommes d'infanterie, composée de

Turcs et de Cologlies, qui sont les enfans des soldats. En outre, le dey peut mettre en campagne deux mille hommes de cavalerie maures; mais on ne s'y fie pas, parce qu'ils sont les ennemis des Turcs. Ces troupes sont très-bien disciplinées, et les deys des autres états de Barbarie ont une armée proportionnée à leurs moyens. Ils refusèrent, il y a quelques années, d'envoyer aucun tribut au grand-seigneur, qui paraît d'ailleurs se contenter de l'ombre d'obéissance qu'ils ont pour lui. Toute la marine, tant d'Alger que des autres états barbaresques, se réduit aux pirates armés par Salé, Alger, Tunis et Tripoli. Ces bâtimens sont petits et en très-petit nombre. Il y a quelques années, ils consistaient en six vaisseaux de trente-six à cinquante canons. Le vaisseau de l'amiral appartient au gouvernement: les autres capitaines sont nommés par les armateurs respectifs, mais soumis à des lois militaires. Avec une marine aussi méprisable, non-seulement ces infidèles harassent les nations commerçantes de l'Europe, mais encore ils les obligent à leur payer une espèce de tribut sous la forme de présent.

Nous allons dire un mot des républiques

de Tunis et de Tripoli. La république de Tunis a pour limites à l'est la Méditerrranée ; à l'ouest, le royaume d'Alger ; au sud, Tripoli et une partie du Biledulgerid. Il comprend les pays nommés par les anciens l'Afrique propre et la Bezacène. Ce pays était autrefois une monarchie ; mais un différend s'étant élevé entre le père et le fils, dont l'un était pour les chrétiens et l'autre pour les Turcs, en 1574, les habitans secouèrent leur joug. Depuis ce tems cet état devint république, sous la protection des Turcs, et paye un tribut au pacha qui réside à Tunis. La forme du gouvernement est aristocratique. Il y a un conseil, dont le dey est président. Les membres du divan ou du conseil sont choisis par le dey, et le divan l'élit à son tour. Ce conseil est composé de soldats qui ont plus d'une fois tranché la tête du dey. L'office du pacha turc, qui réside à Tunis, est de recevoir le tribut et de protéger la république. On estime que le revenu ordinaire de l'Etat est de 2,400,000 francs par an. Cette république ne peut mettre sur pied plus de 40,000 hommes. On compte 12,000 chrétiens dans le pays. Son principal commerce, qui est assez considérable, est avec les Génois, les Vénitiens et les Marseillais.

La république de Tripoli est bornée au nord par la Méditerranée; au sud, par le pays des Berebères; à l'ouest, par la république de Tunis et le Bilédulgerid; à l'est, par l'Egypte. Les habitans sont de grands pirates, qui font un trafic de tous les esclaves chrétiens qu'ils peuvent prendre en mer et pour lesquels ils exigent de fortes rançons : sinon ils les occupent à des travaux très-pénibles. Ils sont gouvernés par un dey, élevé par des soldats qui ne se font pas scrupule de le déposer, quand bon leur semble.

Quoique les états de Tunis et Tripoli aient chacun un pacha turc, ou deux, qui gouvernent au nom du grand-seigneur, encore ses barbares sujets ont très-peu de considération pour son autorité. On ne peut pas même dire qu'il soit nommé par la Porte. Quand le chef du gouvernement meurt, ce qui arrive ordinairement par le meurtre, chaque soldat donne sa voix pour choisir le dey, qui doit lui succéder, et quoique l'élection soit souvent accompagnée d'effusion de sang, encore, à peine est-il nommé, qu'on s'empresse à le reconnaître et à lui obéir. Il est vrai qu'il doit être confirmé par la Porte; mais comme ce gouvernement connaît le

caractère des peuples barbaresques, rarement il refuse son approbation. Le dey a un pouvoir despotique. Son revenu annuel monte à environ 3,600,000 francs; il lève cette somme, sans opprimer grandement ses sujets, qui tiennent beaucoup à leurs propriétés Ces deys payent tous les ans un léger tribut à la Porte. Lorsque le grand-seigneur est en guerre avec quelque puissance chrétienne, il requiert leur assistance, de même que celle du roi de Maroc; mais ils lui obéissent, s'ils le jugent à propos. Les officiers civils et militaires sont subordonnés aux beys, et dans toutes les affaires importantes, le dey doit prendre l'avis d'un conseil commun, composé de trente pachas. Ces pachas manquent rarement de former, parmi la soldatesque, un parti contre le dey régnant, qu'ils assassinent assez souvent, même en plein conseil; le plus fort candidat prend alors sa place. Quelquefois il est déposé; quelquefois aussi, mais bien rarement, il résigne son autorité, pour sauver sa tête, et plus rarement il expire de mort naturelle sur le trône. L'autorité du dey est illimitée; mais une expédition malheureuse, ou une conduite

trop pacifique, manquent rarement de terminer sa vie et son administration.

Les juifs sont en assez grand nombre dans ce pays; ils y vivent, comme par-tout, dans la plus profonde abjection. Pour les distinguer du reste des habitans, on exige que l'étoffe dont ils se revêtissent soit d'une couleur particulière, extrêmement foncée. Il leur est défendu de paraître à cheval dans les villes; ils ne peuvent acquérir aucune propriété en terres. Un Maure peut, impunément, les maltraiter; la loi leur interdit toute défense, à moins cependant qu'ils n'aient obtenu, à prix d'argent, la protection d'un naturel puissant du pays ou de quelque consul. Les affaires, qui les concernent comme juifs, sont réglées par un magistrat choisi entr'eux, qu'ils appellent roi.

Ils ont un usage bien étrange relativement au mariage : les enfans sont promis par les parens, dès le berceau, et mariés à l'âge de quatre ou cinq ans; trois ou quatre ans après, ils vivent ensemble comme époux.

On compte aujourd'hui neuf à dix mille Turcs dans les domaines d'Alger; ils sont les nobles du pays et possèdent toutes les charges. Aussi cherchent-ils à tenir les na-

turels dans un état d'ignorance et d'avilissement qui assurent leur soumission. Pour être réputé Turc, il faut être né dans les états du grand-seigneur, de parens mahométans. Ceux qui sont déjà établis dans les états d'Alger, cherchent à attirer le plus grand nombre possible de leurs compatriotes, dans un pays où il leur est important d'être en force pour jouir plus sûrement des avantages immenses que la loi leur accorde. Ils ont, à cet effet, plusieurs places de recrutement : Smyrne et Alexandrie sont les principales. C'est là sur-tout que tous les moyens de séduction sont employés. Ceux qui y cèdent le plus communément n'y ont pas grand mérite, étant pour la plupart des hommes souillés de crimes ; ces transfuges trouvent, à leur arrivée, que les effets ne répondent pas aux promesses qu'on leur a faites. Le plus grand nombre reste assez long-tems dans une position voisine de la misère. Ceux d'entr'eux qui n'ont aucune industrie, et qui ne veulent pas se contenter de la paye et de l'existence de soldat, se répandent dans les campagnes, où ils exercent un brigandage sur lequel le gouvernement est forcé de fermer les yeux.

Les Turcs se croyent fort au-dessus des

Maures, des chrétiens et des juifs; on ne peut cependant les accuser d'intolérance. Ils sont en général ignorans, paresseux, jaloux à l'excès, et sur-tout très-adonnés au plaisir, mais en même tems pleins d'honneur, de courage et de loyauté; l'inaction est pour eux le souverain bonheur. Etendus nonchalamment sur des tapis, ils y passent des journées entières dans la même position. Là, tout leur tems se partage entre le plaisir de fumer, de prendre le café, de parfumer leur barbe, et les délices d'un sommeil embelli de songes voluptueux, que leur procure l'usage de l'opium. Telles sont les jouissances du riche; et celles du pauvre sont à-peu-près les mêmes : la seule différence est que l'un les trouve chez lui, et que l'autre va les acheter dans un café. Les plus actifs d'entr'eux sont ceux qui, pour charmer leur inutilité, vont dans les rues jouir du plaisir d'observer les passans. Leur amour pour les femmes tient de la fureur; quand ils ne sont pas auprès d'elles, leur plus grand plaisir est d'en parler; et la jalousie les porte souvent à commettre les plus grands crimes. Au reste, les moyens de vigueur qu'on leur suppose, n'existent effectivement que chez quelques-uns, mais à un degré en effet très-

remarquable ; mais cet avantage n'est pas de longue durée. Il est dans la nature d'abuser de la force, et en général, les Turcs jouissent de trop bonne heure de tous les plaisirs pour en goûter bien long-tems.

Une parcimonie, qui tient de l'avarice, est le défaut le plus commun à ce peuple ; on doit l'attribuer à l'état de misère dans lequel les Turcs ont vécu d'abord. Une excessive économie leur devient, dans la suite, presque nécessaire. Nous venons de dire qu'ils étaient fort tolérans ; on a vu des maîtres exiger, de leurs esclaves chrétiens, la plus grande exactitude à remplir les devoirs de leur religion. Ils méprisent fort les renégats, qui sont ici en assez grand nombre.

Il y en a ici de deux espèces, les chrétiens et les juifs. Les Mahométans dévôts pensent que ceux-ci feraient mieux, avant de se réunir à eux, et pour laver leur tache originelle, d'embrasser préalablement le christianisme. Il y a, en général, parmi les juifs, plus d'hommes que de femmes qui abjurent leur religion ; les motifs de ceux-ci sont le plus souvent l'ambition ou l'intérêt, rarement la persuasion : et en effet, ceux d'entr'eux qui ont des talens et des moyens d'intrigue, finissent ordinairement par faire

une fortune brillante. L'amiral actuel de la flotte algérienne est un renégat juif. Ceux de cette nation sont plus communs que les renégats chrétiens. Au reste, les uns et les autres deviennent tous les jours plus rares, les Turcs n'étant plus, en général, assez dévoués à leur religion pour lui faire le sacrifice de leur propriété, en rendant la liberté à leurs esclaves. D'ailleurs, ils commencent à se convaincre que rarement on renonce à sa religion par d'autre motif que l'intérêt.

TABLEAU
DES
MOEURS ET USAGES
DES
DIFFÉRENS PEUPLES
DE L'AMÉRIQUE.

LES AMÉRICAINS
INCIVILISÉS.

L'Amérique, découverte par Christophe Colomb, en 1492, est la plus grande des quatre parties du monde. On y distingue quatre sortes de peuples; 1o. les naturels du pays, peuples sauvages et sans barbe, qui vivent de la chasse, de la pêche, de maïs ou bled de turquie, de fruits, et qui sont plus

ou moins basanés ou cuivrés selon les différentes huiles dont ils se peignent le visage ; 2o. les Européens qui s'y sont établis ; 3o. les Métis ou Créoles, issus de parens Européens et Américains; 4o. les négres qu'on y transporte tous les jours d'Afrique. L'air y est moins chaud dans la zône torride, et beaucoup plus froid sous les zônes tempérées, que dans les contrées de notre continent, situées sous la même latitude.

Quand la soif de l'or porta les habitans de l'Europe au-delà de la mer Atlantique, ils trouvèrent les habitans du Nouveau Monde plongés dans ce qu'ils regardèrent comme une espèce de barbarie, mais qui n'était effectivement qu'un état honnête d'indépendance et de noble simplicité. Excepté les habitans des grands empires du Mexique et du Pérou, qui, comparativement parlant, étaient des nations raffinées, les naturels de l'Amérique ne connaissaient aucun des arts de l'Europe. Celui même de l'agriculture, qui est le plus utile de tous, y était à peine connu, ou n'était que faiblement cultivé. La seule manière dont ils se procuraient les choses nécessaires à la vie, était en chassant ces animaux qui abondent dans leurs montagnes et dans leurs forêts. Cet exercice

qui, chez eux est une occupation sérieuse, donne à leurs membres une agilité inconnue chez les autres nations. C'est peut-être la même cause qui, dans les endroits où les rayons du soleil ne sont pas trop violens, les rend singulièrement droits et bien proportionnés. Ils ont les muscles fermes et forts, la tête et le corps un peu applatis, ce qui est l'effet de l'art; des traits réguliers, mais le visage féroce; leurs cheveux noirs, longs et droits, et aussi durs que le crin des chevaux. La couleur de leur peau est d'un brun rougeâtre, fort admiré parmi eux, et qu'ils augmentent par l'usage constant de la graisse d'ours et de la peinture. Le caractère des Américains est à-la-fois fondé sur leurs circonstances et sur leur manière de vivre. Un peuple continuellement employé à se procurer des moyens précaires de subsistance, qui vit en chassant les bêtes sauvages, et qui est généralement en guerre avec ses voisins, n'est pas supposé avoir le caractère gai. Les Américains sont donc en général sérieux, même jusqu'à la mélancolie. Ils n'ont rien de cette étourderie et de cette vivacité particulières à quelques nations de l'Europe, et ils la méprisent. Leur conduite envers ceux, qui les fréquentent, est régulière, mo-

deste et respectueuse. Ignorant tous les moyens de s'amuser, dont celui de dire des riens agréables est le plus considérable, ils ne parlent jamais qu'ils n'aient quelque chose d'important à observer; et, toutes leurs actions, leurs paroles, et même leurs regards, sont dirigés vers un but utile. Cela est extrêmement naturel à des hommes continuellement engagés dans des poursuites qui sont pour eux de la dernière importance. Leur subsistance dépend entièrement du travail de leurs mains; et la moindre inattention aux desseins de leurs ennemis, peut leur faire perdre la vie, l'honneur et tout ce qu'ils ont de plus cher. Comme ils n'ont point d'objet qui les attache plutôt à un lieu qu'à un autre, ils vont où ils s'imaginent trouver une plus grande abondance des objets de première nécessité. Les villes, qui sont les productions des arts et de l'agriculture, sont inconnues chez eux. C'est pour la même raison que les différentes tribus ou nations sont très-considérables, comparativement aux sociétés civilisées, où l'industrie, l'agriculture, les arts et le commerce ont réuni un grand nombre d'individus, qu'un luxe compliqué rend utiles les uns aux autres. Ces petites tribus vivent à une immense

distance; elles sont séparées par un désert, et se cachent dans des forêts immenses et impénétrables.

Les principales langues en usage chez les Américains se divisent en quatre classes, qui ont chacune une mère-langue: l'Iroquoise, la Chipewaise ou Algonkine, la Nédouassis et la langue des Cherokees ou Chicskaws. Elles sont parlées depuis les côtes du Labrador jusqu'à celles de l'Océan, et depuis la Floride jusqu'aux glaces du nord. La première et la plus estimée est la Chipewaise qui est principalement parlée par les chefs des tribus, avec la seule différence de la prononciation, comme la langue française en Europe.

En comparant les deux vocabulaires des langues Chipewaise et Nédouassis, on y trouve une grande différence dans plusieurs mots, qui ont la même signification. Plusieurs voyageurs ont remarqué cette différence dans les langues des grandes tribus d'Amérique, lesquelles se subdivisent en une infinité de peuplades, qui ont toutes un dialecte différent.

Celui qui parle la langue Hurone peut, en moins de trois mois, entendre les cinq nations Iroquoises. Il n'est pas étonnant que

ces deux langues aient entr'elles de l'analogie, les peuples qui les parlent ne composant autrefois qu'une même tribu que l'intérêt de la chasse a divisée.

Les langues des tribus américaines ne sont pas toutes également riches, le degré de civilisation n'étant pas le même pour toutes; mais la langue que parlent les chefs est très-féconde. Des voyageurs les moins suspects rapportèrent des harangues faites par des orateurs Hurons, Iroquois qui étonnèrent les Français par leur énergique simplicité.

Il existe dans chaque société une certaine forme de gouvernement, qui est, pour ainsi dire, la même sur tout le continent d'Amérique; par ce que, sur ce vaste continent, les mœurs et la manière de vivre sont semblables et uniformes. Sans arts, sans richesses et sans luxe, qui sont les grands instrumens de la dépendance dans les états civilisés, un Américain n'a d'autre moyen de se rendre recommandable à ses compagnons, que par les qualités supérieures de l'esprit ou du corps. Mais comme la nature n'offre pas beaucoup d'exemples de distinctions personnelles, quand les hommes jouissent de la même éducation, ils sont tous presqu'égaux et desirent de rester tels. La liberté est donc

la passion dominante des Américains, et leur gouvernement, sous l'influence de ce sentiment, est plus solidement établi que par les plus sages réglemens de la politique. Ils sont cependant fort éloignés de mépriser toute espèce d'autorité; ils sont dociles à la voix de la sagesse, que l'expérience accorde aux plus âgés, et ils s'enrôlent sous les drapeaux du chef dont la valeur et les talens militaires ont mérité leur confiance. Il faut donc, dans chaque société, considérer le pouvoir du chef et celui des anciens, et selon que le gouvernement incline plus ou moins d'un côté ou de l'autre, on peut le regarder comme monarchique ou comme une espèce d'aristocratie. Dans les tribus, qui sont le plus souvent en guerre, le pouvoir du chef y domine, parce que l'idée de se procurer un chef militaire est la première source de sa supériorité, et que les besoins de l'état se trouvant toujours les mêmes, ne cessent de contribuer à son soutien et d'augmenter même son importance. Sa puissance est cependant plutôt persuasive que coercitive; il est respecté comme un père et non pas craint comme un monarque. Il n'a pas de gardes, pas de prisons, pas d'officiers de justice, et un acte injuste de violence le pré-

cipiterait du trône. Dans l'autre forme de gouvernement, que l'on peut regarder comme une aristocratie, les anciens n'ont pas plus de pouvoir. Dans quelques tribus, ils forment, à la vérité, une espèce de noblesse héréditaire, dont l'influence, toujours augmentée par le tems, est plus considérable. Mais cette source de pouvoir, principalement fondée sur l'imagination, qui accorde à nos contemporains le mérite de leurs ancêtres, est trop raffinée pour être fort commune parmi les naturels de l'Amérique. C'est pourquoi, dans la plupart des pays, l'âge est seul suffisant pour obtenir du respect, de l'influence et de l'autorité; c'est l'âge qui enseigne l'expérience, et l'expérience est la seule source des connaissances chez un peuple barbare; parmi ces individus, les affaires se conduisent avec une simplicité que retrace, aux amateurs de l'antiquité, le tableau des siècles primitifs. Les chefs de famille s'assemblent dans une maison, ou cahute, destinée à cet objet. Là on y discute l'affaire, et, les personnes de la nation, distinguées par leur sagesse ou leur éloquence, ont occasion de déployer leurs talens. Leurs orateurs, semblables à ceux d'Homère, s'expriment dans un style hardi et figuré, trop

énergique pour les nations raffinées, ou même moins rudes, et avec des gestes également violens, mais souvent trés-naturels et fort expressifs. Quand l'affaire est terminée, et qu'ils ont abondance de provision, ils ordonnent une fête à laquelle presque toute la nation participe. Cette fête est accompagnée de chants, dans lesquels sont célébrés les exploits réels ou fabuleux de leurs ancêtres. Ils ont aussi des danses, quoique, comme celles des Grecs et des Romains, elles soient principalement guerrières; dans toutes leurs fêtes, on y rencontre la danse et la musique.

Il arrive souvent que ces hordes, éparses et séparées par des espaces immenses, se rencontrent à la chasse. S'il n'existe point d'animosité entr'elles, ce qui est très-rare, elles se conduisent de la manière la plus honnête et la plus amicale; mais s'il arrive qu'elles soient en état de guerre, ou qu'il n'y ait jamais eu de communication entr'elles, tous ceux qui ne sont pas amis, étant réputés ennemis, elles se battent avec la fureur la plus sauvage.

La guerre, si l'on en excepte la chasse, est la seule occupation des hommes: quant aux autres objets, même le peu d'agriculture qu'ils pratiquent, ils sont laissés aux

femmes. Leurs motifs les plus communs pour entrer en guerre, quand elle ne procède pas d'une rencontre accidentelle, sont, ou pour venger la mort d'un ami, ou pour faire des prisonniers qui soient susceptibles de les aider à la chasse, et qu'ils adoptent dans leurs tribus. Ces guerres sont, ou entreprises par des particuliers, ou à la requête de toute la société. Dans le dernier cas, tous les jeunes gens qui sont disposés à aller au combat, car personne n'y est forcé contre son inclination, donnent un morceau de bois au chef comme une marque de leur dessein de l'accompagner; car, chez ces peuples, tout s'y traite avec beaucoup de cérémonie et de formes. Le chef qui doit les conduire jeûne pendant plusieurs jours, et dans cet intervalle, ne parle à personne. Il observe ses songes avec une attention particulière, et la présomption naturelle aux sauvages les lui fait généralement considérer comme aussi propices qu'il voudrait les avoir. Ils observent une variété d'autres cérémonies superstitieuses : une des plus abominables, c'est de mettre sur le feu le chaudron de guerre, comme une marque qu'ils vont sortir pour dévorer leurs ennemis, coutume qui a certainement autrefois existé chez quelques na-

nations, puisqu'elles continuent à l'exprimer en termes non équivoques, et qu'elles font usage d'un emblême qui rappelle l'ancienne pratique. Alors ils envoient un vase de porcelaine ou une grande conque à leurs alliés, en les invitant de venir boire le sang de leurs ennemis ; car chez les Américains comme chez les Grecs

> La modération n'y trouve pas d'accès ;
> Il faut brûler d'amour, ou haïr à l'excès.

Ils pensent que leurs alliés doivent non-seulement épouser leurs inimitiés, mais même porter leur ressentiment au point où ils le portent eux-mêmes. Il n'y a véritablement aucun peuple qui soit aussi extrême dans son amitié ou dans son ressentiment, et c'est à quoi on devrait s'attendre d'après les circonstances particulières où ils se trouvent. Le principe, dans la nature humaine, qui est la source de toutes les affections sociales, agit avec d'autant plus de force qu'il est restreint. Les Américains vivent dans des sociétés où ils ne voient que très-peu d'objets et très-peu d'individus, et ne sauraient être privés sans se sentir extrêmement malheureux : leurs idées sont trop rétrécies, leur cœur trop petit pour admettre des sentimens de bienveillance générale, ou même

d'humanité ordinaire. Cette circonstance même, en les rendant cruels et sauvages à l'excès envers ceux avec qui ils sont en guerre, ajoute une nouvelle force à leurs amitiés particulières et au lien commun qui les unit aux membres de la même tribu ou aux tribus qui sont en alliance avec eux.

Après avoir terminé toutes les cérémonies préliminaires à la guerre, ils sortent le visage noirci avec du charbon entremêlé de raies de vermillon, ce qui leur donne une apparence horrible. Ils changent alors d'habits avec leurs amis, et donnent tous leurs ornemens aux femmes qui les accompagnent jusqu'à une distance considérable pour recevoir ces marques d'une amitié éternelle.

Les principales qualités dans une guerre d'Américains sont la vigilance et l'attention pour surprendre l'ennemi et éviter une surprise, et véritablement ils surpassent en cela toutes les nations du monde. Accoutumés à être dans les forêts, à être continuellement sur le qui vive, et à vivre à tous égards dans l'état de nature, leurs sens extérieurs sont un degré de finesse qui d'abord paraît incroyable. Ils découvrent leurs ennemis à une immense distance par la fumée de leurs feux qu'ils sentent, et par les traces de leurs pieds

sur la terre, qui sont inperceptibles à l'œil d'un Européen, mais qu'ils comptent et distinguent avec la plus grande facilité. Ils découvrent même les traces des différentes nations qu'ils connaissent, et déterminent exactement le tems où elles ont passé, tandis qu'un Européen, avec toutesles lunettes du monde, n'apercevrait aucun vestige. Ces circonstances ne sont cependant pas d'une grande importance, parce que leurs ennemis possèdent les mêmes avantages. C'est pourquoi, quand ils se mettent en campagne, ils ont soin d'éviter l'usage de ce qui pourrait les exposer d'être découverts. Ils n'allument point de feu pour se chauffer ni pour faire cuire leurs provisions; ils restent couchés par terre le long du jour, et ne voyagent que la nuit, et marchent de file. Celui qui est le dernier couvre soigneusement de feuilles les traces de ses pieds, et celles de ceux qui l'ont précédé. Quand ils s'arrêtent pour se rafraîchir, ils envoient des vedettes pour reconnaître le pays, et battre tous les endroits où ils soupçonnent que l'ennemi pourrait être caché. De cette manière, ils entrent à l'improviste dans les villages de leurs ennemis; et tandis que la fleur de la nation est à la

chasse, ils massacrent tous les enfans, les femmes et les vieillards, ou font autant de prisonniers qu'ils peuvent en conduire, ou qui ont assez de force pour leur être utiles. Mais quand leurs ennemis sont instruits de leur dessein, et savent qu'ils marchent contre eux, ils se couchent par terre au milieu des herbes et des feuilles fanées, après avoir peint leurs visages d'une couleur semblable. Ils en laissent ensuite passer une partie sans bouger, puis se levant subitement en poussant un cris affreux, ils font tomber une grêle de balles sur leurs agresseurs. Ceux-ci poussent un cri semblable. Chacun d'eux tâche de se cacher derrière un arbre, et riposte au feu de ses adversaires à mesure qu'ils se lèvent de terre pour faire une seconde décharge : ainsi se continue la bataille, jusqu'à ce qu'un des partis soit incapable de faire une plus grande résistance. Mais quand les forces des deux partis restent presque égales, l'esprit féroce des sauvages, irrités par la perte de leurs amis, ne connaît plus de retenue. Ils cessent cette guerre d'armes à feu, et fondent les uns sur les autres avec des massues ou des haches, en vantant leur courage et en insultant à leurs ennemis par les reproches les plus

amers. Il s'ensuit un combat désespéré : la mort se montre sous mille formes hideuses, qui feraient glacer le sang dans les veines des nations civilisées, mais qui augmente la fureur des sauvages. Ils foulent aux pieds, ils insultent les cadavres de leurs ennemis; ils leur dépouillent la tête, se vautrent dans leur sang comme des bêtes féroces, et en dévorent quelquefois la chair. Cette fureur continue jusqu'à ce qu'elle ne rencontre plus de résistance : alors on s'assure des malheureux prisonniers, dont le sort est mille fois plus cruel que celui de ceux qui sont morts dans le champ de bataille. Les vainqueurs font entendre un hurlement affreux pour déplorer la perte des amis qu'ils ont perdus.

Ils reviennent alors avec un air triste et lugubre vers leur village; un messager est envoyé pour annoncer leur retour, et les femmes vont à leur rencontre, en poussant des cris épouvantables, pour témoigner leur douleur de la perte de leurs frères ou de leurs maris. Quand ils sont arrivés, le chef fait, à voix basse, aux anciens, une relation circonstanciée de toutes les particularités de l'expédition. L'orateur proclame tout haut cette relation au peuple, et lorsqu'il prononce les noms de ceux qui ont péri, les cris

des femmes redoublent. Les hommes joignent aussi leurs lamentations à celles des femmes, selon qu'ils sont plus ou moins affectés par le degré de parenté ou d'amitié qui existait entr'eux et les décédés. La dernière cérémonie est la proclamation de la victoire ; chaque individu oublie alors ses propres malheurs pour prendre part au triomphe de sa nation ; toutes les pleurs sont essuyées, et par une transition inconcevable, ils passent en un instant de la douleur la plus amère à la joie la plus extravagante. Mais le traitement des prisonniers, dont le sort, pendant tout ce tems-là, reste incertain, est principalement ce qui caractérise les sauvages.

Nous avons déjà fait mention de la force de leur amitié et de leur ressentiment. Réunis dans de petites sociétés, alliés entr'eux par les liens les plus étroits, leurs affections, qui sont des plus vives dans l'enceinte de leur village, ne s'étendent guères au-delà de ses murs. Ils ne sentent rien pour les ennemis de la nation, et leur ressentiment s'étend facilement de l'individu qui les a injuriés à tous les autres de la même tribu. Les prisonniers, qui éprouvent eux-mêmes de semblables sentimens, connaissent les intentions des vainqueurs, et sont préparés au sort

qui les attend. Celui qui a fait le prisonnier l'accompagne à sa cahute, où, selon la disposition des anciens, il doit être mené pour suppléer à la perte d'un citoyen. Si ceux chez qui il est conduit, éprouvent une diminution dans leur famille, par la guerre ou d'autres accidens, ils adoptent le captif, et il devient membre de la famille; mais s'ils n'en ont pas besoin, ou si le ressentiment pour la perte de leurs parens est trop grand pour qu'ils puissent supporter la vue d'un homme qui était lié avec ceux qui ont opéré leur destruction, ils le condamnent à mort. Tous ceux qui ont subi cette sentence rigoureuse, étant réunis, toute la nation s'assemble pour l'exécution, comme pour quelque chose de bien solemnel. On élève un échafaud, et les prisonniers sont attachés à un poteau, où ils commencent leurs chants de mort, et se préparent, à la scène suivante de cruauté, avec le courage le plus intrépide. Leurs ennemis, de leur côté, sont déterminés à le mettre à l'épreuve, par les tortures les plus barbares et les plus raffinées. Ils commencent par l'extrémité du corps, et s'approchent graduellement des parties vitales. L'un lui arrache les ongles l'un après l'autre; un autre met un de ses doigts dans sa bouche, et lui en dé-

chire la chair avec les dents ; un troisième met ce doigt, ainsi déchiré, dans une pipe toute rouge, et le fume comme du tabac ; ils lui écrasent ensuite les doigts des pieds et des mains entre deux pierres, lui arrachent les gencives, lui découpent les jointures, et lui font des balafres, où ils passent aussi-tôt des fers rouges, coupant, brûlant et pinçant alternativement ; ils arrachent cette chair, ainsi mutilée et rôtie, par morceaux, et la dévorent avec avidité, se frottant le visage avec l'enthousiasme de l'horreur et de la fureur. Quand ils ont ainsi déchiré la chair, ils tordent les nerfs et les tendons autour d'un morceau de fer, les arrachent, les cassent, tandis que d'autres tirent et étendent leurs membres de toutes les manières qui peuvent augmenter le tourment. Cela continue cinq ou six heures, et plusieurs fois, telle est la force des sauvages, plusieurs jours de suite. Alors souvent ils le délient, et mettent trève à leur fureur, pour penser aux nouveaux supplices qu'ils lui feront éprouver, et pour laisser reprendre haleine au patient qui, épuisé de ces tourmens inouis, tombe souvent dans un si profond sommeil, qu'ils sont obligés de faire usage du feu pour l'éveiller, et renouveler ses souffrances. On le rattache au po-

teau, et ils recommencent leurs cruautés. Ils lui plantent par-tout le corps de petits morceaux de bois, qui prennent feu aisément, mais qui brûlent lentement ; ils lui lancent continuellement, dans toutes les parties du corps, des bâtons pointus ; ils lui arrachent les dents avec des tenails, et lui font sauter les yeux de la tête. Finalement, après avoir consumé, à petit feu, sa chair jusqu'aux os, après avoir mutilé son corps, de manière qu'il ne forme plus qu'une seule plaie, après lui avoir tailladé le visage, de telle sorte qu'il ne lui reste rien d'humain ; après lui avoir pelé la tête, et versé, sur le crâne dépouillé, des chaudrons de charbons rouges ou d'eau bouillante, ils délient encore une fois le malheureux, qui, aveugle et chancelant de faiblesse et de douleurs, assailli de tout côté à coups de massue et de pierres, tantôt debout, tantôt par terre, tombant à chaque pas dans leurs feux, court çà et là, jusqu'à ce que l'un des chefs, soit par compassion, soit par fatigue, mette fin à sa vie d'un coup de massue ou de poignard. Le corps est alors mis dans un chaudron, et cet emploi barbare est suivi d'une fête aussi barbare.

Les femmes, oubliant la nature humaine, ainsi que celle de leur sexe, et transformées

en quelque chose de pire que les furies, surpassent même les hommes dans cette scène d'horreur, tandis que les principaux personnages du pays sont assis autour d'un poteau, en fumant leur pipe, et en regardant sans la moindre émotion. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le patient lui-même, dans les petits intervalles de tourmens, fume aussi, paraît insouciant, et converse avec ses bourreaux sur des choses indifférentes. Véritablement, durant son exécution, il semble qu'il y ait une lutte entr'eux et lui, pour savoir qui l'emportera, eux en infligeant les tortures les plus aiguës, et lui, en les souffrant avec une fermeté et une constance au-dessus de la nature humaine : il ne lui échappe pas un gémissement, pas un soupir, pas une grimace; il conserve absolument son sang-froid au milieu des tourmens; il raconte ses exploits; il les informe des cruautés qu'il a exercées sur leurs compatriotes, et les menace de la vengeance que produira sa mort. Quoique ses reproches les mettent dans une fureur qui approche de la rage, il continue ses insultes, et se moque de leur ignorance dans l'art de tourmenter; il leur indique des moyens plus efficaces, et les parties du corps les plus sensibles. Les femmes possèdent

cette espèce de courage ainsi que les hommes ; et il est aussi rare de voir un Américain se conduire autrement, qu'il serait peu commun de voir un Européen souffrir comme un Américain. Tels sont les merveilleux effets de l'éducation, et d'une soif féroce de gloire. Je suis brave et intrépide, s'écrie le sauvage à la face de ses bourreaux ; je ne crains pas la mort, ni aucune espèce de tourmens ; ceux qui les craignent sont des poltrons ; ils sont moins que des femmes ; la vie n'est rien pour ceux qui ont du courage. Puissent mes ennemis être confondus de rage et de désespoir ! Oh ! que ne puis-je les dévorer, et boire jusqu'à la dernière goutte de leur sang !

Ces circonstances de cruauté, qui dégradent si fort la nature humaine, ne doivent cependant pas être omises, parce qu'elles servent à montrer dans le plus grand jour jusqu'à quel degré de barbarie, jusqu'à quel point les passions humaines peuvent être portées, quand elles ne sont pas adoucies par les rafinemens de la société civilisée, quand elles ne sont pas contenues par le frein de la raison et la morale du christianisme ; religion qui nous enseigne à avoir compassion de nos ennemis, chose qui n'est

ni connue, ni pratiquée dans les autres institutions. Elles nous créeront également plus que quelques personnes ne paraissent le faire, la valeur du commerce, des arts, de la vie policée, et des lumières de la littérature qui, s'ils ont diminué la force de quelques-unes des vertus naturelles, par le luxe qui les accompagne, ont aussi émoussé le piquant de nos vices naturels et adouci la férocité humaine.

Rien, dans l'histoire du genre humain, ne forme un plus grand contraste que cette cruauté des sauvages envers ceux avec lesquels ils sont en guerre, et la chaleur de leur affection envers leurs amis, qui sont ceux qui vivent dans le même village, ou qui sont alliés avec eux. Tout est commun parmi eux, et quoiqu'en partie cela vienne de ce qu'ils n'ont pas des notions assez distinctes de la division des propriétés, on doit cependant l'attribuer principalement à la force de leur attachement, parce qu'en toute autre chose, ils sont toujours prêts à exposer leurs vies et leur fortune pour le service de leurs amis. Leurs maisons, leurs provisions, leurs jeunes femmes même sont à la disposition de leurs convives. Quelqu'un n'a-t-il pas réussi à la chasse? sa

moisson a-t-elle manqué? ou sa maison est-elle brûlée? il ne reçoit aucun dommage de ses malheurs; ils lui donnent, au contraire, une occasion d'éprouver la bienveillance de ses compatriotes; mais l'Américain est implacable envers les ennemis de son pays, ou envers ceux qui l'ont offensé en particulier. Il cache ses sentimens; il paraît réconcilié jusqu'à ce qu'il trouve une occasion, par surprise ou par trahison, d'exécuter une horrible vengeance. Le tems n'est point susceptible d'étouffer son ressentiment; la distance des lieux ne peut protéger l'objet de sa haine; il traverse les montagnes les plus escarpées, pénètre dans les forêts les plus impraticables, et passe les marais les plus fangeux et des déserts de plus de cent lieues, supportant l'inclémence des saisons, la fatigue, la faim, la soif avec patience et même avec plaisir, dans l'espoir de surprendre son ennemi, sur qui il exerce les cruautés les plus révoltantes, allant même jusqu'à manger sa chair. Tels sont les extrêmes où les Américains portent leur haine ou leur amitié; et, à la vérité, tel est en général le caractère de tous les esprits forts qui ne sont pas cultivés.

Ce que nous avons dit touchant les Américains, ne formerait qu'un tableau fort imparfait, si nous ne faisions mention de la force de leur amitié, qui paraît principalement dans la manière dont ils traitent les morts. Lorsque quelqu'un d'entr'eux meurt, il est pleuré par la société entière, qui pratique à cette occasion mille cérémonies expressives de la plus vive douleur. La plus remarquable, en ce qu'elle démontre la profondeur et la continuation de leur chagrin, est ce qu'ils appellent la fête des morts, ou des ames. Le jour de cette cérémonie est fixé par l'autorité publique, et il n'y a rien d'omis pour qu'elle soit célébrée avec la plus grande pompe et la plus grande magnificence. Les tribus voisines sont invitées à être présentes et à se joindre à la solemnité. A cette époque, tous ceux qui sont morts depuis la dernière occasion solemnelle (qui, chez quelques tribus est renouvellée tous les dix ans, et chez quelques autres tous les huit ans,) sont tirés de leurs tombeaux; on va soigneusement chercher ceux qui ont été enterrés à la plus grande distance des villages, et on les apporte à ce grand rendez-vous des cadavres.

Il n'est pas difficile de concevoir l'horreur

de ce déterrement général. L'ouverture des tombeaux y offre une des scènes les plus frappantes qu'il soit possible de s'imaginer: c'est un tableau bien humiliant de la misère humaine, où l'on découvre tant d'images de la mort, qui semble prendre plaisir à se présenter sous mille formes si hideuses dans ces diverses carcasses, selon le degré de corruption où elles se trouvent, ou la manière dont elles en ont été affectées. Quelques-unes sont sèches et fanées; d'autres ont une espèce de parchemin sur les os; d'autres paraissent cuites et enfumées, sans la moindre apparence de pourriture; quelques-unes enfin sont au moment de la putréfaction, tandis que d'autres fourmillent de vers, et sont noyées dans la corruption. On ne sait ce qui doit frapper davantage ou l'horreur d'un pareil spectacle, ou la tendre piété et l'affection de ces pauvres gens pour leurs amis décédés; car rien n'est plus digne de notre admiration que l'ardeur et l'attention avec lesquelles ils s'acquittent de ce triste devoir, ramassant jusqu'aux plus petits os, maniant les carcasses, toutes dégoûtantes qu'elles sont, les nettoyant des vers, les portant sur leurs épaules, pendant de longs voyages de plusieurs jours, sans être

découragés par la mauvaise odeur, et sans laisser paraître d'autres émotions que celles du regret d'avoir perdu des personnes qui leur étaient si chères pendant leur vie, et qui ont été si pleurées après leur mort.

Ils les apportent dans leurs chaumières, où ils préparent une fête en l'honneur des morts, pendant laquelle leurs grandes actions sont célébrées, et ils rappellent toutes les tendres liaisons qui ont eu lieu entr'eux et leurs amis. Les étrangers, qui ont fait quelquefois trente lieues pour être présens à cette occasion, se joignent à leurs tendres condoléances; et les femmes, par des cris épouvantables, montrent qu'elles sont pénétrées de la plus vive douleur. Les cadavres sont ensuite transportés des cahutes pour un nouvel enterrement général. On fait un grand trou dans la terre, et là, à une époque fixe, chaque individu, accompagné de sa famille et de ses amis, marche avec un silence solemnel portant le corps d'un fils, d'un père ou d'un frère. Quand ils sont tous rassemblés, les cadavres, ou les cendres de ceux qui étaient tout-à-fait corrompus, sont déposés dans le trou, et les lamentations recommencent. Tout ce qu'ils ont de plus précieux est enterré avec les

morts. Les étrangers montrent aussi de la générosité; ils déposent les présens qu'ils ont apportés exprès avec eux pour cette occasion. Alors toutes les personnes présentes descendent dans le trou, et chacune prend un peu de la terre qu'elle conserve avec le soin le plus religieux. Les corps, rangés par ordre, sont couverts de nouvelles fourrures toutes entières; par-dessus ils mettent de l'écorce d'arbres, et ensuite des pierres, du bois et de la terre. Prenant alors un dernier adieu, chacun retourne à sa cabane.

Nous avons dit que, dans cette cérémonie, les sauvages offrent aux morts ce qu'ils ont de plus précieux. Cette coutume, qui est universelle chez eux, vient d'une notion grossière de l'immortalité de l'ame. Ils croient fermement à cette doctrine, et c'est le principal dogme de leur religion. Quand l'ame est séparée du corps de leurs amis, ils s'imagine qu'elle continue d'errer autour de lui, et qu'elle trouve le même plaisir aux habitudes et aux choses qui lui étaient autrefois agréables. Cependant, après un certain tems, elle abandonne cette demeure, et s'en va bien loin à l'ouest, dans la terre des esprits. Ils ont même porté leurs

idées jusqu'à faire une distinction entre les habitans de l'autre monde ; ils imaginent que quelques-uns d'eux, particulièrement ceux qui ont été heureux à la guerre, possèdent un grand degré de félicité, quand ils ont un endroit pour chasser et pêcher qui est infaillible, et qu'ils jouissent de tous les plaisirs des sens, sans être obligés de travailler pour se les procurer. Les ames de ceux qui ont été vaincus ou tués à la guerre, sont au contraire extrêmement misérables dans l'autre monde.

Leur goût pour la guerre, qui forme un des principaux traits de leur caractère, donne un grand biais à leurs religions. Areskous, ou le dieu des batailles, est révéré comme le grand dieu des Américains. Ils l'invoquent avant d'entrer en campagne ; et, selon qu'il leur paraît plus ou moins favorable, ils concluent qu'ils seront plus ou moins heureux. Quelques nations adorent le soleil ou la lune ; chez les autres, il y a nombre de traditions relatives à la création du monde et à l'histoire des dieux, traditions qui ressemblent aux fables des Grecs, mais qui sont encore plus absurdes et plus contradictoires. Mais la religion n'entre pas pour beaucoup dans le caractère des

Américains ; et, à moins qu'ils n'aient un besoin immédiat du secours de leurs dieux, ils ne leur rendent aucune sorte de culte. Néanmoins, comme toutes les nations grossières, ils sont fort adonnés à la superstition. Ils croyent à l'existence du nombre de bons et de mauvais génies, qui interfèrent dans les affaires des mortels, et produisent tout notre bonheur ou nos maux. C'est sur-tout, disent-ils des mauvais génies que viennent nos maladies ; et c'est aux bons génies que nous sommes redevables de notre guérison. Les ministres des génies sont des charlatans, qui sont également les seuls médecins parmi les sauvages. Ces charlatans sont censés être inspirés par les bons génies, le plus communément dans leurs songes, et obtenir la connaissance des événemens futurs ; ils sont appelés chez les malades, et sont supposés être informés par les génies si les patiens guériront, et de quelle manière il faut les traiter. Mais ces esprits sont extrêmement simples dans leur système de médecine, et, dans presque toutes les maladies, dirigent le charlatan vers le même remède. Le malade est renfermé dans une étroite cabane, au milieu de laquelle est une pierre toute rouge ; ils y jettent de l'eau

jusqu'à ce qu'il soit bien imprégné de la vapeur, et couvert de sueur. Ils le tirent ensuite de cette espèce de bain, et le plongent subitement dans la rivière la plus proche. Cette méthode grossière, qui coûte la vie à plusieurs d'entr'eux, opère quelquefois des cures extraordinaires. Les charlatans ont aussi l'usage de quelques spécifiques d'une efficacité merveilleuse, et les sauvages sont fort habiles à guérir les blessures par l'application des simples; mais l'efficacité de ces remèdes est toujours attribuée aux cérémonies magiques avec lesquelles ils sont administrés.

Le lecteur doit observer que les particularités dont nous venons de faire mention touchant les mœurs des Américains, ont particulièrement rapport aux habitans de l'Amérique septentrionale. Les mœurs et les principaux traits du caractère des habitans de l'Amérique méridionale, étaient bien différens. A la première vue des habitans du Nouveau-Monde, ceux qui les découvrirent les trouvèrent, à plusieurs égards, bien différens de la plupart des habitans de l'ancien Monde. Ils avaient un teint et des traits différens; ils paraissaient non-seulement ennemis du travail, mais même inca-

pables de le supporter ; et quand ils furent tirés, par la force, de leur indolence naturelle, et obligés de travailler, ils succombèrent sous des tâches que les habitans de l'autre continent auraient exécutées avec beaucoup de facilité. Cette faiblesse de tempérament était presque universelle chez les habitans de l'Amérique méridionale. Les Espagnols furent aussi frappés de leur peu d'appétit. La tempérance ordinaire des naturels surpassait, selon eux, l'abstinence la plus rigoureuse des hermites, tandis que, d'un côté, les Espagnols parurent aux Américains extrêmement voraces ; et ils disaient qu'un Espagnol mangeait, en un jour, plus de nourriture que dix Américains. Mais quoique les naturels de ce continent n'exigeassent qu'une bien faible portion de nourriture, leur agriculture était si bornée, qu'elle produisait à peine ce qui était nécessaire à leur consommation. Plusieurs habitans de l'Amérique méridionale bornaient leur industrie à la culture de quelques plantes qui, dans un climat chaud et fécond, parvenaient aisément à la maturité ; mais, quand quelques Espagnols s'établissaient dans un district, ce surcroît de bouches épuisait bientôt leurs petites provisions, et causait une

famine. Les habitans de l'Amérique méridionale, comparés à ceux de l'Amérique septentrionale, sont, en général, plus faibles de corps, moins vigoureux dans leurs efforts d'esprit, d'un caractère doux, mais lâches, plus adonnés au plaisir et plongés dans l'indolence.

LES IROQUOIS

DU CANADA.

Le Canada est borné, au nord et à l'est, par la Nouvelle-Angleterre et la baie d'Hudson; au sud, par la Nouvelle-Ecosse, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-Yorck, et à l'ouest, par des terres inconnues. La partie de l'ouest se trouve habitée par des peuples sauvages, dont les plus connus sont les Hurons et les Iroquois, au sud du lac Huron, du lac Erié et du lac Ontorio. Le reste du Canada, qui est la plus grande partie, se trouve occupée par des Anglais et des Français, dont la population peut monter à 120,000.

La nation iroquoise, qui ne connaît, comme tous les peuples incivilisés de l'Amérique, d'autre loi que la loi naturelle, se conduit avec beaucoup de justice et de charité au-dedans, et de bonne-foi au-dehors. Elle s'occupe sans cesse à ménager la bienveillance de ses alliés ; les gages des traités qu'elle fait avec eux, sont des colliers de porcelaine, sur lesquels la foi donnée se conserve, par tradition, jusqu'à la troisième et quatrième génération. Chez les Iroquois, les exemples de la violation des traités sont rares ; aussi leur alliance est-elle extrêmement recherchée par les autres nations.

Il y a plusieurs sortes de chefs pour la conduite des affaires publiques ; les premiers sont les anciens de chaque village, estimés pour leur esprit et leur capacité, qui tiennent conseil sur les affaires les plus épineuses, et décident des démarches qu'il convient de faire avec leurs ennemis ou leurs alliés, soit pour la paix, soit pour la guerre. Lorsque leur sentiment a été approuvé par le conseil des femmes, appelées Hotouissaches, il est rare que tout le village n'y accède pas. Ces chefs sont ordinairement dépositaires du trésor de chaque village, qui consiste dans

les colliers dont ils répètent fréquemment les paroles, afin qu'après leur mort, leurs descendans soient instruits des engagemens qu'ils ont pris. Quoiqu'ils ne soient pas revêtus de l'autorité nécessaire pour gouverner le village, cependant ils sont obéis et respectés dans presque tous les points qui concernent la paix et la tranquillité publique. Viennent ensuite les chefs de famille, dont le devoir et l'occupation sont d'entretenir l'union parmi les membres qui la composent, de les assister de leurs conseils et de faire soulager les indigens; ils sont encore obligés d'élever dans certains principes, qu'ils appellent principes d'honneur, les jeunes gens qui doivent succéder aux chefs de leurs familles. Le troisième ordre est celui des chefs de guerre: ceux-ci sont les plus accrédités; ils emportent les suffrages de toute la jeunesse guerrière dont ils sont suivis, et dans plusieurs occasions, ils se décident contre le sentiment des chefs du premier ordre, surtout lorsqu'il est question de guerre. Ces chefs ne parviennent à cette distinction que par des faits d'armes distingués et nombreux.

La langue des Iroquois est un idiôme propre aux cinq villages ou tribus, lesquels s'entendent réciproquement, quoiqu'il y ait quel-

que différence dans les termes et dans l'accent. Elle dérive de la langue des Hurons, qu'on peut regarder comme une des deux mères langues du continent d'Amérique. L'autre est l'algonkin, d'où dérivent les langues de plus de vingt nations différentes, qui composent le plus grand nombre de ces peuples: on ne connaît que l'iroquois qui dérive du huron, et ces deux langues n'ont aucun rapport avec celles des nations voisines.

Suivant la tradition de ces peuples, les Hurons et les Iroquois étaient les plus nombreuses nations de ces contrées; mais par envie ils s'attachèrent à se détruire les uns les autres, et mesurèrent tant de fois leurs fonds, que les Hurons, qui succombèrent les premiers, diminuèrent considérablement les forces des Iroquois. Ces derniers sont superstitieux, comme toutes les nations sauvages. La plus nombreuse est aujourd'hui celle des Outaouais, qui forme au détroit deux villages de quatre cents hommes, et un autre de deux cents à Missilemakinae. Les Mississagnes leur sont intimement attachés; ils parlent la même langue, et cette langue est entendue des têtes de boule, c'est-à-dire des sauvages errans, qui, vers le nord, chas-

sent dans l'étendue de plus de cent lieues d'un pays qu'ils regardent comme leur territoire.

Lorsque quelque particulier veut envoyer à la guerre, pour avoir un prisonnier qui remplace quelqu'un de ses proches qu'il a perdu, soit par les armes, soit par la maladie, il faut qu'il se munisse d'un collier de porcelaine; plus elle est noire, plus elle est riche; la blanche seule n'est pas admise. Il va trouver ensuite un chef de guerre, lui communique son dessein et lui présente son collier. Lorsque le collier est accepté, ce qui arrive communément, car cet hommage est très-honorable, le chef de guerre qui l'a reçu le fait voir à quelqu'un de ses affidés; et de proche en proche le bruit se répand qu'un tel forme un parti de guerre: plus il est estimé, plus on s'empresse d'en être. La forme de l'enrôlement est d'aller trouver le chef, et de lui dire: Je veux risquer avec toi; le chef répond: je le veux bien, nous risquerons ensemble. Jamais le chef de guerre ne mande ses associés, ils se rendent d'eux mêmes au jour fixé pour le départ. Quelques paires de souliers de peau de chevreuil passées et fumées, une natte de jonc, une petite hache ou casse-tête, un fusil avec

de la poudre et des balles, un collier rond pour lier les esclaves, un peu de farine de bled de l'Inde, avec une petite chaudière très-mince: tel est l'équipage de ces guerriers. Lorsqu'ils partent l'hiver et qu'il y a de la neige, ils mettent tout ce petit attirail sur un train de bois de frêne, très-léger et recourbé par devant. Il est inoui que ces départs, qui sont fréquens, ne fassent jamais verser des larmes; quelques jeunes femmes accompagnent à la vérité leurs maris jusqu'à la première et seconde couchée, mais sans donner aucun témoignage de tristesse et de douleur. Telles étaient les femmes des Spartiates.

Il est rare que la chasse ne fournisse pas à ces guerriers de quoi vivre dans leur route; et le peu de vivre qu'ils ont porté, ne leur sert souvent que pour leur retour, qu'ils font à grandes journées, dans la crainte d'être poursuivis.

Il est d'usage parmi la plupart des nations sauvages, de marquer, chemin faisant, sur des arbres dont ils lèvent l'écorce, le nombre d'hommes qui sont dans le parti, de quelle nation, de quel village et même de quelle famille est le chef de guerre: cepen-

dant ils croyent avoir quelquefois des raisons pour ne le pas faire.

Lorsque les guerriers approchent des terres ennemies, et qu'ils craignent d'être découvers ou entendus, ils ne vivent plus que de viande séchée au feu, qu'ils ont pris la précaution d'accommoder la veille. Ils cachent quelques petits sacs de farine de bled d'Inde pour s'en servir après leur expédition. Arrivés sur le lieu où ils doivent frapper, ils s'approchent sans bruit, et tombent, en poussant le grand cri, sur l'ennemi qui se trouve plutôt vaincu par la surprise que par la force. Ils tuent rarement ce qu'ils peuvent faire prisonniers; car l'honneur et le profit de la victoire est de conduire des prisonniers au village.

Lorsque le parti est de retour, le commandant détache un courier à une journée du village pour annoncer les succès de l'expédition. Des cris longs et aigus annoncent qu'on apporte des chevelures, et qu'on amène des prisonniers. A ces cris, le village s'émeut, sort de ses cabanes, va au-devant des guerriers à une certaine distance, et tous préparent, chemin faisant, les instrumens des supplices qu'ils s'apprêtent à faire souffrir à ces malheureuses victimes, livrées

sans défenses et les mains liées derrière le dos ; à leur aveugle barbarie. Nul sentiment d'humanité ne se fait entendre alors au cœur de ces bourreaux, sur-tout lorsque leur village a été maltraité par la nation sur laquelle ont été faits les prisonniers. Les enfans, les jeunes gens, les vieillards, tous inventent des supplices, et font briller à l'envi leur ingénieuse cruauté. Les prisonniers sont d'abord reçus à coups de pierre, ensuite à coups de bâton. Après ce prélude, on leur arrage les ongles avec les dents, on leur tient les doigts en cet état dans des pipes allumées pendant que l'on fume. A chaque plainte des prisonniers, toute la cohue fait retentir l'air de cris de joie. Cela n'arrive cependant que lorsque les prisonniers sont destinés à la mort; car si le parti avait été formé pour remplacer quelqu'un qui serait mort tranquillement dans le village, ou pour donner du soulagement à une veuve chargéede famille, alors cette veuve, avertie par le courier, irait au-devant du prisonnier; et si elle le trouvait à son gré et qu'elle l'acceptât, elle lui épargnerait ces affreux tourmens. Arrivés dans le village, les prisonniers sont donnés en remplacement à la cabane, qui leur accorde la vie ou les condamne à

périr. Dans le premier cas, on coupe leurs liens et on les introduit dans la cabane : là, ils sont sur-le-champ habillés ; ils prennent le rang et l'autorité de celui qu'ils remplacent : ce n'est plus un étranger ; tous l'appellent mon père, mon oncle, mon frère ou mon cousin, et il n'a plus rien à craindre de la fureur de ces guerriers impitoyables.

Si au contraire le prisonnier ne plaît pas à la cabane, ce qui arrive souvent, lorsqu'il est question, par exemple, de remplacer un homme qui a été brûlé par l'ennemi, alors on lui peint le visage et le corps de toutes couleurs, et l'on se prépare à lui faire subir le même sort. Les poteaux sont plantés dans la plus belle place, les feux sont allumés, et l'on jette dedans tous les instrumens qui doivent servir aux différens supplices que chacun se propose de lui faire souffrir. Tantôt c'est un collier de haches rougies qu'on lui met autour du cou, tantôt on lui lève la chevelure, en place de laquelle on lui met une calotte de cendres rouges, ou bien on lui approche les pieds d'un grand brâsier jusqu'à ce que la peau s'en soit détachée ; on le fait marcher ensuite sur des charbons ardens. Lorsqu'il est attaché au poteau, tous ceux du village

viennent tour-à-tour lui faire souffrir le tourment que chacun d'eux a inventé : quelquefois ils lui passent un bâton entre les nerfs, les tordent et raccourcissent le corps du patient au point qu'il n'est plus qu'une masse informe. D'autres fois quelqu'un décide qu'ils seront empalés : alors ils lui passent un pieu au travers du corps ; mais ce supplice abrège trop le plaisir diabolique de torturer les prisonniers pour qu'il soit souvent ordonné. Ces malheureux forcenés, loin de presser la fin des tourmens, les font endurer deux ou trois jours. Il est cependant à remarquer que cette humeur féroce s'est beaucoup ralentie par la fréquentation des Européens, et qu'à présent l'adoption parmi toutes ces nations l'emporte sur le plaisir barbare de tourmenter leurs prisonniers.

Avant que les pères et mères marient leurs enfans, ceux-ci ont satisfait pendant long-tems leur goût et leur inclination ; les filles, sur-tout, sont extrêmement déréglées : les jeunes gens sont obligés de se barricader la nuit, s'ils veulent être tranquilles. Les bons chasseurs sont recherchés des femmes beaucoup plus que les guerriers, qui sont toujours pauvres et dénués de tout, au lieu que les chasseurs fournissent à leurs femmes de

quoi se vêtir. Il est rare que la fille qui s'est donnée à un guerrier comme à son mari, n'en prenne pas un autre pendant son absence. Elle en trouve aisément, pourvu qu'elle ne soit pas enceinte ; car le chasseur craint que l'enfant qu'elle porte ne lui soit contraire dans la chasse : aussi pour ne point manquer de mari, les jeunes femmes se font-elles communément avorter. Ce n'est donc qu'à un âge mûr que les hommes et les femmes, fatigués de la vie qu'ils ont menée, prennent la résolution de s'unir ensemble, lorsqu'ils se conviennent. Alors les femmes ne craignent plus d'avoir d'enfans ; elles s'attachent à leurs ménages, et les maris ne s'occupent plus que de la chasse pour nourrir et entretenir honnêtement leur famille. C'est une vie nouvelle pour l'un et pour l'autre, que rarement trouble la désunion : au contraire, la droiture, la fidélité, la patience dans le travail, font de la plupart de ces ménages des exemples qui pourraient être proposés aux nations civilisées.

Parmi tous les sauvages, les enfans appartiennent aux femmes et à la famille de la femme ; il n'y en a jamais trop, et c'est le plus beau présent que l'on puisse faire à une cabane, que de lui donner des enfans.

Rarement ils connaissent leur père ; ils tiennent tout du côté maternel, tant pour la famille que pour les héritiers et le nom. La sœur de la mère est également appelée mère, et le frère de la mère est le seul oncle. Il faut cependant observer que les enfans qui naissent pendant un mariage constant et solide, reconnaissent leur père ainsi que leur mère, parce que l'un et l'autre les ont élevés à frais communs. Quoiqu'aucune loi ne défende la dissolution de ces mariages, cependant la coutume qui y a attaché un déshonneur est si forte, qu'on n'en voit presque pas d'exemples.

Lorsqu'il meurt quelqu'un dans la cabane, la perte en est annoncée par les cris douloureux que poussent en même-tems femmes, enfans, frères et sœurs. (Le deuil ne s'étend pas plus loin). Les paroles qu'ils profèrent ne signifient autre chose que ces mots français : Hélas, mon mari ! hélas, mon père ! hélas ma femme ! mes enfans ! etc. Tous ces cris se font entendre à-la-fois, et déchirent l'oreille et le cœur. Les proches parens prennent le deuil, qui consiste à porter ses plus mauvaises hardes, à ne point mettre de graisse à ses cheveux, à ne se point nettoyer le visage, et à ne point porter sur

soi de porcelaine, ce qui est la grande parure des sauvages. Pendant la durée du deuil, ils ne vont ni aux festins, ni aux danses, et ne font point de visites; ils se permettent d'en recevoir de quelques parens et amis; mais rien n'est pardonné de ce qui a trait à la joie ou à la parure. Ces deuils ne regardent que ces ménages solidement établis; car, jusqu'à ce tems, tous les ménages passagers que contractent les jeunes gens n'exigent ni deuil, ni bienséance.

Pendant les premiers mois de la perte d'un chef de famille, homme ou femme, les proches parens un jour de chaque semaine ne manquent pas de pleurer le défunt. Celle qui entame le premier hymne funèbre (car il n'y a que les femmes qui pleurent), est bientôt suivie de toutes celles des cabanes voisines qui sont dans le même cas; et il arrive qu'au bout d'une heure on entend dans tout le village des lamentations qui se prolongent bien avant dans la nuit, si elles commencent au coucher du soleil.

Pour enterrer quelqu'un qui meurt dans le village, les femmes de la famille creusent une fosse de quatre à cinq pieds de profondeur, dans laquelle on dépose le cadavre. Les parens et amis marchent en file et

en silence. Leur superstition les porte à croire que le défunt va passer dans une terre étrangère ; et pour qu'il n'y manque de rien, ils l'habillent tout à neuf, et mettent auprès de lui, dans le cercueil, son fusil avec du plomb et de la poudre, sa hache avec sa pipe et du tabac, et quelques porcelaines en cas de besoin : après cela ils l'enterrent et couvrent la bierre de grandes écorces d'arbres qu'ils ont lavées et applaties ; ils recomblent la fosse de terre, et plantent à l'entour de petits pieux assez forts pour empêcher les animaux carnaciers d'en approcher. Ensuite un des plus anciens du cortége ayant demandé silence, fait une espèce d'oraison funèbre ou apologétique sur la vie et les actions du défunt. On plante à la tête du tombeau un petit poteau blanc qui représente le défunt, et sur lequel on distingue les hommes qu'il a tués, les prisonniers qu'il a faits, et le nombre des partis qu'il a commandés. Avant de se retirer, les parens et amis prennent un repas sur la tombe. Le repas fini, chacun se retire chez soi avec beaucoup de recueillement.

Les Iroquois n'ont aucune espèce de culte. Lorsqu'ils se mêlent de raisonner sur la formation du premier homme, et sur leur

origine, ils racontent tant d'absurdités et d'une manière si confuse qu'il est impossible d'y rien comprendre. Ils semblent avoir quelqu'idée d'une autre vie; ils croyent, par exemple, que celui qui a été bon chasseur, généreux, grand guerrier, passe à sa mort dans une terre abondante en toutes sorte de fruits et d'animaux, où il sera content et heureux; et qu'au contraire celui qui aura été méchant, qui a abandonné ses parens, lorsqu'il pouvait les soulager, qui n'a rendu aucun service au village, est transporté dans une terre ingrate, où tous les malheurs l'attendent. Du reste, les Européens leur ont donné occasion de mêler à leurs rêveries tant de traits de la religion chrétienne, qu'il n'est plus possible de distinguer quelle était leur ancienne croyance. Autrefois chaque vieillard se croyait en droit de se faire une religion à sa guise, et la transmettait à ses enfans, qui prenaient à leur tour la même liberté : tous les jours encore ils s'introduit chez eux de nouveaux points de croyance dont ils ignorent l'origine. Ils ont pris des différentes sectes des Anglais ce qui a pu s'accommoder à leurs premières superstitions, et de nos dogmes tout ce qui n'a pas été au-dessus de leur portée.

Plusieurs des nations Iroquoises, qui habitent le sud, adorent le soleil. On a vu quelquefois des Pontéotamis monter sur le haut de leurs cabanes au lever du soleil, et après plusieurs génuflexions, accompagnées de mouvemens de bras et de tête, offrir à cet astre de la sagamité et de la viande, dont ils lui faisaient un sacrifice. Ces sortes d'hosties, offertes au soleil ou au manitou (nom que les Outaouais donnent à l'esprit qui domine sur eux) sont les seuls actes de religion qu'on ait remarqués parmi les sauvages connus.

Quoique les Iroquois, comme tous les autres sauvages, n'aient jamais fait de partage de terres, cependant il n'y a presque jamais de dispute entr'eux sur cet article. Une nation chasse depuis un tems immémorial dans certaines contrées, et cela suffit pour établir son droit; et si par hasard quelqu'un s'avise de la troubler, il est réprimé par les anciens du village. Une rivière, un lac, une prairie les sépare, voilà leurs bornes, leurs limites et ce qui fait le droit de chaque nation.

Lorsque le tems de la chasse est arrivé, on voit quelques nations partir en corps pour aller poursuivre la biche ou l'orignal; d'au-

tres, au lieu d'y aller en corps, n'y vont que par famille ou cabane. Lorsque tout le village part à-la-fois, on envoie en avant de jeunes chasseurs qui battent le pays et s'assurent de l'endroit le plus fréquenté par les bêtes : ils font leur rapport au village, et l'on se règle sur leur avis, c'est-à-dire, que l'on se partage par bandes, ainsi que les animaux qu'on a découverts sont partagés. Ce partage se fait avec assez de justice et d'ordre.

La chasse du castor est la plus fatigante; elle sé fait parmi les neiges et les glaces; mais elle est aussi la plus lucrative. Lorsque la saison est venue (c'est depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mars), les sauvages partent, armés d'outils tranchans pour couper la glace, et se rendent sur le lieu. S'il leur arrive de rencontrer quelque cabane de castors, autour de laquelle un chasseur ait laissé quelque signe pour donner à connaître qu'il a découvert et retenu pour lui la cabane, ils passent sans y toucher, et croiraient se rendre coupables d'un vol, s'ils s'emparaient des animaux qui y sont renfermés. Il y a telle cabane qui contient une famille de dix à douze castors. Les sauvages préfèrent la chair de castor à celle de tous les autres animaux. Tant que le froid dure,

le poil et la peau de cet animal sont bons. A l'approche du printems, les chasseurs reviennent dans le village qui, pendant l'hiver, n'est habité que par quelques vieillards qui gardent les foyers avec ce qu'on leur laisse pour vivre.

Les Iroquois chassent moins pour le besoin de la vie que pour faire le commerce des peaux; car la graisse ou l'huile de quatre ou cinq ours suffisent pour apprêter, pendant toute l'année, le bled d'inde nécessaire pour la nourriture de huit à dix personnes.

Les hommes n'ont d'autre soin à la chasse que de tuer les bêtes; les femmes sont chargées de tout le reste: elles apportent le gibier mort sur leurs épaules, elles écorchent les bêtes, racommodent les souliers des chasseurs, et font sécher les viandes qui doivent servir de provisions pour le voyage et pour le retour.

Le plus considérable de leurs festins est celui de guerre. Il se fait d'ordinaire avec de la viande de chien ou d'ours; si par malheur, on a que du chevreuil, le chef du parti, qui fait le festin, en demande excuse, et prie les convives de manger de la viande qu'il offre, comme si elle était d'ours ou de chien. Les convives complaisans se prêtent

à la circonstance, et n'en mangent pas avec moins d'appétit et de plaisir.

La façon de convier quelqu'un au festin leur est commune avec les autres nations ; ils coupent un morceau de cèdre, ou de pin, ou de quelqu'autre bois, de la longueur d'environ quatre pouces ; ils le fendent par petites allumettes, que les Français ont nommées bûchettes, et ils en envoyent une à chacun de ceux qu'ils veulent prier à manger. La maîtresse de la cabane coupe l'animal dont on fait le festin en autant de morceaux qu'il y a de conviés ; la viande est mise dans une chaudière, et cuit à petits bouillons. Lorsque tout le monde est rassemblé, le chef de la cabane annonce à l'assemblée le motif du festin qui, presque toujours est l'accomplissement d'un rêve fait par quelqu'un de la cabane au sujet d'un malade, d'un chasseur, ou enfin d'un chef de guerre. Après la harangue, qui n'est pas longue, la dame de la cabane va tour-à-tour prendre et présenter les plats, elle commence par le plus accrédité des chefs, auquel on sert la tête de l'animal ; elle sert ensuite à chacun des autres conviés un morceau de viande qui pèse quatre ou cinq livres, suivant la grosseur de l'animal et le nombre des con-

vives. Ces festins n'ont rien d'amusant: on y entre, on y mange, et on en sort sans avoir dit un mot.

Les Iroquois ont tant de considération pour les vieillards, qu'ils gardent presque toujours le silence devant eux, à moins que les anciens ne leur ordonnent de parler. Ils ont d'excellentes qualités: ils sont généreux, charitables, patiens et véridiques; ils méprisent les babillards, les fripons, les menteurs et les gourmands. Le défaut qu'on leur reproche est d'être orgueilleux; mais l'orgueil n'a d'autre objet, chez eux, que la valeur à la guerre, et l'adresse à la chasse. Ils ne connaissent point la vanité que nous attachons aux avantages de la figure. Ils aiment la parure, sans trop s'y complaire; et s'ils affectent de se peindre le visage, c'est pour se donner un air redoutable, avec lequel ils espèrent intimider leurs ennemis: c'est encore pour cette raison qu'ils se peignent de noir, lorsqu'ils vont à la guerre. Leur continence éclate sur-tout dans la manière dont ils se comportent avec leurs jeunes esclaves, femmes et filles; ils les amènent à leur village de plus de deux cents lieues, à travers les bois, sans cependant que, dans tout ce long voyage, il

leur arrive jamais d'abuser du droit du vainqueur.

On ne connaît aucun principe de morale établi parmi les sauvages : il paraît qu'ils ne suivent que cette loi gravée au fond du cœur de tous les hommes, qui est de faire à autrui ce que l'on voudrait qui nous fût fait; et cette loi est si puissante, qu'on ne voit presque jamais entr'eux aucun de ces scélérats dont les actions déshonorent la nature humaine.

Ils naissent tels, sans éducation, sans correction de la part de leurs proches, sans avoir besoin de l'exemple. On ne les voit point entraînés par ces passions furieuses, qui mettent tous les jours chez nous l'honneur, la liberté et la vie en danger. Ils sont complaisans au point de ne contredire jamais celui qui parle, et d'accorder tout ce qu'on leur demande.

Les cinq nations sont une espèce de ligue ou d'association formée par cinq peuples iroquois d'origine, qui ne composent qu'une seule cabane, qu'on appelle la cabane iroquoise, ou le grand village. Ces peuples sont les Essonnontonins, les Goioguins, les Onnontagués, les Ogniers et les Onneyots. Ils parlent autant de dialectes différentes d'une

même langue, et habitent cette partie de l'Amérique septentrionale, située au sud des lacs qui forment le fleuve Saint-Laurent, laquelle est bornée à l'est par la Nouvelle-Yorck, et au nord par les Apallaches. Ce sont les plus beaux guerriers de toutes ces contrées. Il n'y a presque aucune nation sauvage qu'ils n'aient attaquée et soumise; mais, aussi bons politiques que les Romains, ils ont adopté quelques-uns de ces peuples vaincus, et leur ont, pour-ainsi-dire, donné sur leurs nattes le droit de bourgeoisie iroquoise. Au reste, quoique, par ces adoptions, leur ligue soit maintenant composée de dix nations différentes, comme ils n'étaient originairement que cinq, on continue de dire les cinq nations.

La porcelaine est un genre de coquillage qui se trouve sur les côtes de la Nouvelle-Yorck: ce sont des bourgots ou colimaçons, dont les uns sont blancs, et les autres violets tirant sur le noir. Les blancs sont de peu de valeur; les violets sont les plus cherchés; et plus ils tirent sur le noir, plus ils sont estimés. La porcelaine, qui sert pour les affaires d'état, est travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de pouce, et gros à proportion. On les distribue de

deux manières, en branches et en colliers. Les branches sont composées de cylindres enfilés sans ordre et à la suite les uns des autres, comme les grains d'un chapelet. Les colliers sont de larges ceintures, où les cylindres blancs et pourpres sont disposés par rangs, et assujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on fait un tissu assez propre; leur longueur, largeur et couleur se proportionnent à l'importance de l'affaire qu'on veut traiter. Les colliers ordinaires sont de onze rangs et de cent quatre-vingts grains chacun.

Les colliers et branches de porcelaine sont l'agent universel chez les sauvages; ils leur servent de mémoire, de bijoux, de parure, d'annales et de registres. C'est le lien des nations et des particuliers; c'est un gage inviolable et sacré, qui donne la sanction aux paroles, aux promesses et aux traités. Comme ils n'ont point l'usage de l'écriture, ils se font une mémoire locale au moyen de ces colliers, dont chacun signifie une affaire particulière ou une circonstance d'affaires. Les chefs des villages en sont les dépositaires et les font connaître aux jeunes gens, qui apprennent ainsi l'histoire et les engagemens de leur nation.

Outre le nom de gaionné, qui est le plus usité pour signifier ces colliers, les sauvages lui donnent encore le nom de gartona, qui veut dire une affaire, celui de gaonenda, voix ou parole, et celui de gainderensera, qui répond à celui de grandeur ou noblesse, parce que les grandes affaires traitées par les colliers, sont de la compétence des chefs, que ce sont eux qui fournissent les colliers et branches, et que c'est entr'eux qu'on les répartit, lorsqu'on fait des présens au village, et qu'on répond aux paroles des ambassadeurs.

Le langage des Iroquois est plein de mouvement, de figures et d'images; cela n'est pas surprenant: tel est le style de tous les peuples que les lois, la réflexion, les sciences et les arts n'ont pas encore domptés; mais ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, c'est que leurs raisonnemens sont souvent aussi justes, aussi sensés que leur élocution est forte et sublime. Des missionnaires voulurent engager les Abenakis de St.-François et de Bekancourt, sous prétexte de les éloigner du commerce des Français, et de les dégoûter des liqueurs fortes, à transporter leurs habitations sur les bords de la belle Rivière; mais les Abenakis ne voulurent

jamais consentir à cette émigration. Les missionnaires, pour les y forcer, leur refusèrent les sacremens et même l'entrée de l'église : « A la bonne heure, disait un de ces » Iroquois au principal missionnaire, tu es » le père de la prière : les prières, les sacre- » mens et l'église t'appartiennent; mais c'est » nous qui avons bâti ta maison; elle est à » nous, et nous allons t'en fermer la porte. » Jérôme, chef de village, présenta à ce sujet un mémoire à M. de Vaudreuil, conçu en ces termes : « Moi, Jérôme, chef de village » des Abenakis, représente à toi, mon père, » que les robes noires veulent nous faire » quitter notre natte et transporter ailleurs » le feu de notre conseil; cette terre que » nous habitons est à nous; ce qu'elle pro- » duit est le fruit de nos peines; fais-la » fouiller, tu trouveras dans ses entrailles » les ossemens de nos pères, faudra-t-il » donc que les ossemens de nos pères se » lèvent du sein de cette terre pour nous » suivre dans une terre étrangère ? »

La nature du climat, excessivement froid dans l'hiver, et un peuple qui n'a pas de manufactures, montrent les principaux articles que le Canada a besoin de tirer de l'Europe; du vin, ou plutôt du rhum, des

draps, de la grosse toile et du fer travaillé. Le commerce, avec les sauvages, demande du rhum, du tabac, des fusils, de la poudre, des balles, des pierres à fusil, des chaudrons, des hachettes et des colifichets de toute espèce. Depuis que les Anglais sont maîtres du Canada, leur commerce avec ce pays emploie environ 60 vaisseaux et 1000 matelots. Ses exportations en peaux, fourrures, ginseng, bistorte, capillaire et bled, montent annuellement à 2,532,000 fr. tournois; ses importations de la Grande-Bretagne sont estimées à-peu-près à la même somme.

LES AMÉRICAINS

DES ÉTATS-UNIS.

Les états-unis d'Amérique sont bornés au nord par le Canada et la Nouvelle-Ecosse; à l'est, par l'Océan; au sud, par la Floride, et à l'ouest, par la Louisiane. Le terroir y est fertile en bled, chanvre, fruits, maïs, légumes, tabac très-estimé, sur-tout celui de

Virginie. L'air sain y est très-froid vers le nord, d'où l'on tire les meilleurs mâts de l'univers, des peaux de castor, d'origneaux, etc., et tempéré vers le milieu. Le territoire des États-Unis est divisé en quinze États, qui forment, depuis 1776, une république fédérative, tels que Vermont, New-Hampshire, Massachussett, Rhode-Island, Connecticut, Nouvelle-Yorck, Nouvelle-Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, Kentucky, Caroline du nord, Caroline du sud, Géorgie. Comme les mœurs de cette partie de l'Amérique sont à-peu-près semblables à celles de l'Europe, nous nous y arrêterons moins qu'à l'examen historique du système politique et commercial de chaque province. Nous allons commencer par la Nouvelle-Angleterre, qui comprend New-Hampshire, Massachussett, Rhode-Island et Connecticut.

Il n'y a pas une des colonies qui puisse être comparée à la Nouvelle-Angleterre pour le nombre de ses habitans, de ses manufactures et de ses villes commerçantes. Les parties les plus peuplées et les plus florissantes de la mère-patrie n'ont guère une meilleure apparence que les parties cultivées de cette province qui a près de vingt

lieues d'étendue. Il y a plusieurs propriétaires territoriaux considérables ; mais la plupart sont francs-tenanciers et cultivateurs du sol. La première qualité les attache à leur pays ; la seconde, en les rendant sains et robustes, les met en état de le défendre. Ces francs-aleus passent ordinairement à leurs enfans par le moyen d'une redevance, ce qui les met, pour ainsi dire hors d'état de jamais sortir de leur heureuse médiocrité. Il n'y a point d'endroit au monde où les gens du commun soient plus indépendans, et possèdent davantage les aisances de la vie ; ils sont accoutumés dès leur enfance à l'usage des armes, et avant leur querelle avec la mère-patrie, ils avaient une milice assez bien organisée ; mais leurs forces militaires sont maintenant plus considérables.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre descendent presque tous d'Anglais ; et c'est à cette circonstance et à la grande attention que l'on a donnée à leur éducation, que l'on doit attribuer la pureté avec laquelle ils ont conservé la langue anglaise. Il est vrai que par indolence, faute d'attention ou de communication avec le monde, plusieurs habitans de la campagne se sont habitués à quelques phrases particulières, et à prononcer

certains mots en traînant. De-là plusieurs personnes se sont avisées de dire qu'elles connaissaient un habitant de la Nouvelle-Angleterre à son parler; mais on en peut dire autant d'un Pennsylvanien, d'un Virginien, d'un Carolinien; car ils ont tous des phrases et une prononciation qui leur sont particulières et qui les distinguent de leurs voisins.

Les habitans de cette province sont en général grands, forts et bien faits. Ils se glorifient, et peut-être avec justice, de posséder cet esprit de liberté qui engagea leurs ancêtres à quitter leur pays natal, et à braver les dangers de l'Océan et les inconvéniens de s'établir dans un désert. Leur éducation, leurs lois et leur situation, servent à leur inspirer de grandes notions de liberté. Dans la Nouvelle-Angleterre, la science est plus universellement répandue dans toutes les classes de la société, que dans aucune autre partie du globe. On doit attribuer cette inconstance à la sage mesure d'avoir établi des écoles dans tous les cantons. Il est rare d'y rencontrer un homme fait qui ne sache lire et écrire. Par le moyen de cet établissement général, de la circulation de journaux (dont on n'imprime pas moins de trente mille par semaine dans la Nouvelle-Angle-

terre) et conséquemment de l'étendue des lumières, chaque canton, dans toute cette colonie, fournit des hommes capables de conduire les affaires de sa ville avec jugement et avec prudence.

La Nouvelle-Angleterre, si la nécessité l'exigeait, pourrait lever une armée de cent soixante-quatre mille six cents hommes. Les habitans de Massachussett sont estimés à trois cent cinquante mille. On dit qu'en proportion de son étendue, la Connecticut surpasse toutes les autres colonies anglaises de l'Amérique, tant par sa population que par la culture de son sol. Le nombre de ses habitans est de deux cent six mille. Les hommes sont généralement robustes et grands. On prend le plus grand soin des membres et du corps des enfans, que l'on tient bien droits par le moyen d'une planche. Cette coutume leur vient des femmes sauvages qui abhorrent tous les gens de travers, de sorte qu'il est rare d'y voir un homme difforme. Les femmes sont blanches, belles et gentilles, modestes et réservées dans leurs manières et dans leur conduite. Il ne leur est pas permis de lire des comédies, ni de converser sur le whisk, le quadrille ou des opéra; mais on dit qu'elles parlent libre-

ment d'histoire, de géographie et sur d'autres objets de littérature. Les habitans du Connecticut sont très-hospitaliers envers les étrangers.

Le calvinisme, d'après les principes des premiers colons, est la religion la plus suivie dans la Nouvelle-Angleterre. Plusieurs de ses habitans observaient aussi autrefois le jour du sabbat avec toute la rigidité des juifs ; mais ce zèle est bien diminué. Il n'y a pas aujourd'hui de religion dominante dans cette province. Toutes les sectes des chrétiens sont libres d'y exercer leur religion, et sont également sous la protection des lois. Ils observent tous les ans des jeûnes et des jours de fêtes. Au printems, les différens gouverneurs publient des proclamations pour assigner un jour de jeûne, d'humiliation et de prières dans leurs états respectifs, et même ils font particulièrement mention des vices dominans qui demandent cet acte d'humiliation. Dans l'automne, après la moisson, l'ère joyeuse de la vie du laboureur, il y a un jour assigné pour rendre grâces à la Providence, et on y fait l'énumération des bienfaits reçus dans tout le cours de l'année. Cette pieuse institution vient de leurs vénérables ancêtres, les premiers colons. Il

faut espérer qu'une coutume si raisonnable, et si bien calquée pour entretenir dans l'esprit du peuple un sentiment de sa dépendance du grand bienfaiteur de l'univers pour tous les bienfaits qu'il en reçoit, sera toujours sacrée parmi eux. La province de Connecticut s'est depuis peu procuré un évêque pour les épiscopaux qui y habitent. Un individu de cette secte est venu pour cela se faire ordonner en Ecosse par les évêques non jureurs de l'église épiscopale de ce royaume.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre manufacturent de gros linge et des étoffes de laine pour leur usage; on y fait aussi des chapeaux qui se vendent très-bien dans les autres colonies. Les rafineries de sucre, la distillation, les fabriques de papier et les salines y font des progrès. La construction des vaisseaux est une des plus considérables branches de commerce de Boston, de Newbery et des autres ports de mer de la Nouvelle-Angleterre. Ils construisent quelquefois des vaisseaux par commission; mais les négocians du pays les font souvent faire pour leur compte, les chargent des productions de la colonie, de munitions de guerre, de poissons et principalement d'huile de poisson, et les envoient en Espagne, en Portugal ou

dans la Méditerranée, où, après avoir disposé de leur cargaison, ils tirent tout le parti qu'ils peuvent d'un nouveau chargement jusqu'à ce qu'ils puissent vendre le vaisseau, même avec profit, ce qu'ils manquent rarement de faire en attendant un tems raisonnable.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre a été entièrement changé par suite de la révolte des colonies contre la Grande-Bretagne. Ce fut le 25 juillet 1776 que, par ordre du conseil de Boston, la déclaration du congrès américain, qui relevait les colonies-unies de leur serment de fidélité envers le roi de la Grande-Bretagne, et qui les qualifiait de libres et indépendantes, fut proclamée au public, du balcon de la maison d'état de cette ville.

Une constitution ou forme de gouvernement pour la république de Massachussett, contenant une déclaration des droits, fut acceptée et établie par les habitans de cette province au mois d'octobre 1780. Dans le préambule de cette constitution, il est dit que le but de cette institution, du soutien et de l'administration du gouvernement, est d'assurer l'existence du corps politique; de le protéger et de fournir aux individus qui la composent

les moyens de jouir sûrement et tranquillement de leurs droits naturels, et des avantages de la vie; et que toutefois que ces grands objets ne sont pas obtenus, le peuple a le droit de changer son gouvernement, et de prendre les mesures nécessaires pour sa prospérité et son bonheur. Ils y expriment leur reconnaissance envers le grand législateur de l'univers, de leur avoir fourni une occasion de faire délibérément, paisiblement, sans fraude, violence ou surprise, un pacte solemnel, primitif et explicite les uns avec les autres, et de former une nouvelle constitution pour eux et leur postérité. Ils déclarent que c'est le droit ainsi que le devoir de tous les hommes en société d'adorer publiquement, à des époques fixes, l'Etre Suprême, et qu'aucun sujet ne sera molesté ou restreint dans sa personne, la liberté ou ses biens pour adorer Dieu de la manière et dans les tems qui seront plus conformes aux suggestions de sa confiance, et pour sa profession et ses opinions religieuses, pourvu qu'il ne trouble pas l'ordre public, et n'inquiète pas les autres dans l'exercice de leur culte.

Il est aussi déclaré que les différentes villes, paroisses, banlieues et autres corpo-

rations politiques ou sociétés religieuses, auront, dans tous les tems, le privilége exclusif d'élire leurs instituteurs publics, et de contracter avec eux, pour leur entretien et leurs indemnités; que toutes les sommes d'argent, payées par le sujet, pour le soutien du culte et des instituteurs publics, seront, à sa réquisition, uniformément appliquées au soutient de l'instituteur ou instituteurs publics de sa secte religieuse, pourvu qu'il y en ait dont il reçoive les instructions; qu'autrement elles pourront servir à l'entretien de l'instituteur ou instituteurs de la paroisse ou banlieue où ces sommes seront levées; que tous les chrétiens de quelque dénomination qu'ils soient, pourvu qu'ils se conduisent paisiblement, et en bons sujets de la république, sont également sous la sauve-garde de la loi, et qu'il ne sera jamais fait aucune loi pour assujettir aucune secte à une autre.

Il est en outre déclaré que, comme tout le pouvoir réside dans le peuple, et qu'il en dérive, les divers magistrats ou officiers du gouvernement, revêtus du pouvoir législatif, exécutif ou judiciaire, sont ses agens et substituts, et lui sont, dans tous les tems, comptables; qu'aucun sujet ne sera arrêté,

emprisonné, dépouillé ou privé de ses propriétés, immunités ou privilèges, mis hors de la loi, privé de la vie, de la liberté ou de ses biens, que d'après le jugement de ses pairs, ou la loi du pays; que la législature ne fera aucune loi pour assujettir aucune personne à une peine capitale ou infamante, excepté dans le militaire et la marine, sans un jugement par jurés; que la liberté de la presse est essentielle à la sûreté de la liberté dans un Etat, et qu'en conséquence, elle ne doit pas être restreinte dans cette république; que le peuple a droit de garder et de porter des armes pour sa propre défense, mais que, comme en tems de paix, les armées sont dangereuses pour la liberté, elles ne doivent pas être maintenues sans le consentement de la législature, et que le pouvoir militaire doit toujours être subordonné à l'autorité civile, et gouverné par elle.

Il est aussi déclaré que le corps législatif sera composé d'un sénat et d'une chambre de représentans, qui auront chacun voix négative, l'un sur l'autre; que les sénateurs, au nombre de quarante, et les membres de la chambre des représentans, seront élus annuellement, et que tout individu mâle, de

vingt-un ans et au-dessus, qui a résidé dans une ville de la république, pendant l'espace d'un an, et qui a un franc-aleu, dans ladite ville, du revenu annuel de 72 francs, ou un bien de la valeur de 1,440 francs, aura droit de voter pour les sénateurs et les représentans du district où il réside; qu'il y aura un magistrat exécutif suprême, qui sera qualifié du titre de gouverneur de la république de Massachussett, ainsi qu'un lieutenant-gouverneur, qui seront tous deux annuellement élus par tout le corps des électeurs de la république, et qui seront assistés de neuf conseillers, choisis, par la voie du ballotage, d'entre les membres du sénat; que le secrétaire, le trésorier, le receveur-général, les notaires publics et les officiers de la marine, seront annuellement élus par les sénateurs et les représentans; que le pouvoir judiciaire sera de sept ans; que les délégués au congrès seront élus annuellement, d'entre, et par les sénateurs et les représentans, ou la cour générale; que le gouverneur aura la négative sur tous les bills envoyés à sa sanction par le corps législatif, mais n'aura aucun contrôle sur le choix de ses officiers.

Il est digne de remarque que, depuis le commencement de la guerre entre la Grande-

Bretagne et les colonies, et même, au moment où cette guerre se faisait des deux côtés, avec la plus grande animosité, le conseil et la chambre des représentans de Massachussett rendirent un acte, le 4 mai 1780, pour établir une société pour l'encouragement des arts et des sciences ; elle est appelée l'Académie Américaine des Arts et des Sciences. Les premiers membres sont nommés dans l'acte, et ne doivent jamais être plus de deux cents, ni moins de quarante. Il est déclaré dans l'acte que la fin et le but de l'institution sont d'encourager les connaissances des antiquités de l'Amérique, et de l'histoire naturelle du pays, et de déterminer l'usage que l'on peut faire de ses diverses productions naturelles ; d'encourager les découvertes médicinales, les discussions mathématiques, les recherches et expériences philosophiques, les observations astronomiques, météorologiques et géographiques, et l'agriculture, les arts, les manufactures et le commerce ; en un mot, les progrès de tout art ou science, qui peut tendre à l'avancement des intérêts, de l'honneur, de la dignité ou du bonheur d'un peuple libre, indépendant et vertueux.

La Nouvelle-Yorok, située au sud de la

Nouvelle-Angleterre, jouit d'un climat plus tempéré. L'air y est salubre et s'accorde avec tous les tempéramens. La surface du pays, semblable aux autres colonies anglaises de l'Amérique, est basse, plate et marécageuse vers la mer. Le sol est extrêmement fertile, produisant du bled, du seigle, du maïs, de l'avoine, de l'orge, du lin et des fruits, en grande abondance et en perfection.

La Nouvelle-Yorck est au moins un demi-siècle en arrière de ses voisins de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Jersey et de la Pennsylvanie, en fait d'agriculture et de manufactures. Entr'autres raisons pour ce déficit, le manque d'esprit d'entreprise de ses habitans n'est pas moindre. Véritablement les avantages locaux qu'ils possèdent sont si grands, qu'ils sont devenus riches sans rien entreprendre. D'ailleurs, les terres ont jusqu'ici été à très-bon compte, et conséquemment les fermes sont fort grandes: or, il faut beaucoup moins d'esprit pour tirer mille boisseaux de bled de soixante acres de terre, que pour en recueillir la même quantité sur trente. Tant donc que le fermier de la Nouvelle-Yorck pourra récolter mille boisseaux dans soixante acres de terre,

il ne se cassera pas la tête pour trouver les moyens d'en retirer la même quantité sur la moitié moins de terre. La population seule donne de la valeur aux terres, et jette les fondemens des grands progrès de l'agriculture. Il en est de même à l'égard de ceux des manufactures. La ville de New-Yorck emploie un grand nombre d'ouvriers dans diverses branches de manufacture, telles que le charronage, le raffinage du sucre, la boulangerie, la brasserie, la cordonnerie, la sellerie, l'ébénisterie, la coutellerie, la chapellerie, l'horlogerie, la fabrication des instrumens de mathématiques et de musique, la construction des vaisseaux, et de tout ce qui est nécessaire à leur armement. On vient d'y établir une manufacture de glaces, et plusieurs manufactures de quincaillerie.

Par la dernière constitution de la Nouvelle-Yorck, il est ordonné que le libre exercice du culte et de profession de foi sera pour toujours accordé, sans distinction et sans préférence, dans cet état, à tous les habitans du globe.

Par la constitution de l'état de la Nouvelle-Yorck, établie en 1777, le pouvoir législatif suprême est accordé à deux corps d'hommes distincts et séparés; l'un appelé

l'assemblée de l'état de la Nouvelle-Yorck, composé de soixante-dix membres, élus tous les ans au ballotage; et l'autre, le sénat de la Nouvelle-Yorck, composé de vingt-quatre membres, pour quatre ans. Ces deux corps forment la législature, et doivent s'assembler, au moins une fois par an, pour la confection des affaires. Le pouvoir exécutif suprême réside dans un gouverneur qui reste trois ans en place, et qui est assisté de quatre conseillers choisis par le sénat dans son propre sein. Tout habitant mâle et majeur, possédant un franc-fief de la valeur de 480 fr., ou qui a en terres 48 francs de rente, qui a été porté sur le rôle des impositions, et a payé l'impôt pour les six mois précédent le jour de l'élection, a droit de voter pour les membres de l'assemblée; mais, pour avoir droit de vote pour le gouverneur et les membres du sénat, il faut posséder un franc-fief de la valeur de 2,400 francs. Les délégués au congrès, les juges, etc., sont pris dans le sénat et dans l'assemblée, par la voie du ballotage.

La Nouvelle-Jersey a le climat presque semblable à celui de la Nouvelle-Yorck; le sol est varié : il y a au moins un quart de la province en terres arides et sablonneuses,

qui ne produisent que des pins et des cèdres; les autres parties sont, en général, bonnes et produisent du bled, de l'orge, du seigle, du maïs, etc., en grande perfection.

D'après la nouvelle charte de droits, établie par le congrès provincial, le 2 juillet 1776, le gouvernement de la Nouvelle-Jersey est composé d'un gouverneur, d'un conseil législatif et d'une assemblée générale. Les membres du conseil législatif doivent être francs-tenanciers, et posséder au moins un bien de vingt-quatre mille francs, et les membres de l'assemblée générale, un de douze mille francs. Tous les habitans, possesseurs de douze cents francs, ont droit de vote pour les représentans du conseil et de l'assemblée générale, ainsi que pour tous les autres officiers publics. L'élection du gouverneur, du conseil législatif et de l'assemblée générale est annuelle; le gouverneur et le lieutenant-gouverneur sont choisis d'entre, et par les membres de l'assemblée et du conseil. Les juges de la cour suprême sont choisis pour sept ans, et les officiers du pouvoir exécutif pour cinq.

Selon la constitution actuelle, il est permis à tout individu d'adorer Dieu de la manière la plus agréable à sa conscience, et personne

n'est obligé de payer de dîmes, taxes ou autres impositions, pour bâtir ou réparer aucune église, ou pour l'entretien d'aucun prêtre, à moins qu'il ne le juge à propos, et qu'il ne se soit engagé volontairement à le faire. Il ne doit être établi dans cette province aucune secte religieuse préférablement à une autre; et il est défendu de priver aucun habitant protestant de ses droits civils, purement à cause de ses opinions religieuses.

La Pennsylvanie fut fondée, comme on sait, par un nommé Guillaume Penn, quaker ou trembleur, qui, pour éviter les persécutions auxquelles les quakers, comme les autres sectaires étaient exposés en Angleterre, vint s'établir dans ce pays, que l'amiral son père avait conquis sur les Hollandais et les Suédois, et ne tarda pas à en devenir le législateur. Les Pennsylvaniens sont durs, industrieux, et la plupart aisés, quoiqu'il y ait peu de propriétaires territoriaux que l'on puisse regarder comme riches; mais, avant la guerre civile, ils étaient tous bien logés, bien nourris, et, selon leur état, bien vêtus; et cela au plus bas prix, parce que la classe inférieure manufacturait elle-même la plupart de ses habits, tant en toiles qu'en étoffes de la laine.

En 1776, les représentans des hommes libres de la Pennsylvanie s'assemblèrent en convention générale de Philadelphie, et convinrent du plan d'une nouvelle constitution pour cette colonie. Ils arrêtèrent que la république, ou état de Pennsylvanie, serait à l'avenir gouvernée par une assemblée des représentans des hommes libres de ladite république, par un président et un conseil; que le pouvoir législatif suprême serait remis entre les mains d'une chambre des représentans des hommes libres de la république, ou de l'état de Pennsylvanie; que le pouvoir exécutif suprême serait confié à un président et à un conseil de douze; que tout homme libre, de vingt-un ans, ayant résidé en Pennsylvanie un an avant le jour de l'élection pour les représentans, et payé les taxes publiques pendant ce tems aurait le droit d'électeur, et que les fils de francs-tenanciers, de vingt-un ans et au-dessus, auraient le droit de voter, quoiqu'ils n'eussent pas payé de taxes; que la chambre des représentans des hommes libres de cette république serait composée des hommes les plus notables par leur sagesse et leur vertu, choisis d'entre les hommes libres de chaque ville et de chaque comté de cette république respectivement; que personne ne serait éligible pour aucune ville

ou comté ; à moins d'avoir résidé pendant deux ans dans ladite ville ou comté immédiatement avant l'élection, et qu'aucun membre, tant qu'il continuerait tel, ne pourrait avoir aucun emploi, excepté dans la milice ; qu'aucun individu ne pourrait être élu membre de la chambre des représentans des hommes libres de cette république pour plus de quatre ans sur sept ; que les membres de la chambre des représentans seraient choisis au ballotage annuellement, et seraient appelés, l'assemblée générale des représentans des hommes libres de la Pensylvanie, et auraient le pouvoir de choisir leur président, le trésorier de l'état et leurs autres officiers ; de préparer des bills et de les passer en lois, de redresser les griefs, de mettre en accusation les criminels d'état, et tous les autres pouvoirs nécessaires à la législature d'un état ou d'une république libre ; que les délégués, pour représenter la Pensylvanie en congrès, seraient choisis tous les ans au ballotage dans l'assemblée générale des représentans ; que le conseil exécutif suprême de cette état serait composé de douze personnes choisies par les hommes libres de Philadelphie et des différens comtés de la Pensylvanie ; que le président et le vice-président de ce conseil

seraient élus annuellement ; que le président et, en son absence, le vice-président et le conseil, dont cinq membres seraient compétens pour faire les affaires, auraient le pouvoir de nommer et de commissionner des juges, des officiers de la marine, un juge de l'amirauté, un procureur-général, et d'autres officiers civils et militaires ; que le président serait général en chef de toutes les forces de l'Etat, mais ne commanderait pas en personne, à moins que le conseil ne le jugeât convenable, et que ce ne serait que selon son bon plaisir ; que tous les procès seraient décidés par jurés, et que la liberté de la presse et de la parole ne serait point restreinte ; que tous les officiers publics seraient obligés de déclarer qu'ils croient en un Dieu, créateur et gouverneur de l'univers, qui récompense les bons et punit les méchans, et de reconnaître également que l'ancien et le nouveau testament sont d'inspiration divine. Il y avait une infinité d'autres particularités dans ce plan de gouvernement, dans lequel il était aussi arrêté que les hommes libres de cette république et leurs fils, seraient armés et exercés pour sa défense, d'après les réglemens, restrictions et exceptions que l'assemblée géné-

rale jugerait à propos de faire, réservant toujours aux soldats le droit d'élire leur colonel et tous leurs officiers, de la manière et aussi souvent que l'assemblée générale l'ordonnerait. Les hommes libres doivent aussi élire annuellement, par la voie du ballotage, deux personnes par villes et par comtés, qui seront appelées conseil des censeurs, pour examiner la conduite des pouvoirs législatif et exécutif.

Le Maryland est divisé en deux parties par la baie de Chesapeak; savoir: la division de l'est est celle de l'ouest. Le climat y est généralement doux et propre à l'agriculture. Dans les montagnes de l'intérieur, les habitans jouissent d'une bonne santé; mais dans le pays plat, voisin des marais ou ou des eaux stagnantes, ils sont, comme dans les autres états méridionaux, sujets à des fièvres intermittentes.

Le gouvernement de cette province est maintenant composé d'un gouverneur, d'un sénat de quinze, et d'une chambre de délégués. Tous les hommes libres de vingt-un ans et au-dessus, ayant un franc-fief de cinquante acres de terre ou une propriété de 720 francs, ont droit de vote dans l'élection des délégués, qui se fait à haute voix.

Tout individu, nommé à quelque place de confiance ou de profit, est obligé de signer une déclaration qu'il croit à la religion chrétienne.

La Virginie est séparée du Maryland par la rivière Potowmae. Dans l'été, la chaleur y est excessive, quoiqu'il y ait plusieurs brises rafraîchissantes venant de la mer. Le tems est variable, et les changemens subits et violens. Les gelées d'hiver arrivent sans le moindre indice. A un jour chaud il succède souvent un froid si rigoureux sur le soir, que les plus grandes rivières gèlent dans une nuit.

La Virginie a donné naissance à quelques-uns des hommes les plus distingués, qui ont eu le plus d'influence, et qui ont montré le plus d'activité dans la grande et importante révolution de l'Amérique. Le caractère politique et militaire de ses habitans tiendra un des premiers rangs dans les pages de l'histoire; mais il faut observer que les Virginiens ont acquis ce caractère par le moyen de quelques hommes éminens qui ont pris la direction de toutes les affaires publiques, et qui, en un mot, gouvernent la Virginie; car la plus grande partie du peuple ne se mêle point de la politique, de sorte que leur forme de gouvernement,

quoique républicain de nom, est dans le fait oligarchique et aristocratique.

Plusieurs voyageurs ne rendent pas des comptes bien favorables de la masse des habitans de cette province. Les jeunes gens, dit l'un, sont en général des joueurs, des parieurs aux combats des coqs et des jockets. Le génie d'un Lock et les découvertes d'un Newton sont regardés comme fort inférieurs aux talens de celui qui est habile dans l'arrangement d'un combat de coqs, ou qui sait tirer parti d'une course de chevaux. L'esprit des recherches littéraires, s'il ne se borne pas à un très-petit nombre, est généralement subordonné à l'esprit du jeu ou de divertissemens barbares. Dans presque toutes les tavernes ou auberges, sur les grandes routes, il y a un billard, un trictrac, des cartes et d'autres instrumens de jeu. Les gens comme il faut du voisinage se rendent dans les tavernes pour tuer le tems, qui leur paraît fort ennuyeux, et ils sont fort adroits à ce genre d'affaires, parce qu'ils y sont accoutumés dès leur tendre jeunesse. La passion pour le combat des coqs, divertissement non-seulement barbare et inhumain, mais infiniment au-dessous de la dignité de l'homme, y est si dominante, qu'ils an-

noncent même leurs parties dans les journaux; cet amour du plaisir est la conséquence de l'oisiveté et du luxe, fruits de l'esclavage des nègres.

Le gouvernement actuel de cette province, tel qu'il fut établi par la convention assemblée à Williamsbourg, le 6 juillet 1776, est que les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire seront séparés et distincts; que la chambre d'assemblée sera élue annuellement par les francs-tenanciers, au nombre de deux par comté, et pour le district d'Auguste-Occidental, et d'un représentant pour la ville de Williamsbourg et celle de Norfolk; que le sénat serait composé de vingt-quatre membres, également choisis par les francs-tenanciers de l'état, divisé en vingt districts. Le pouvoir exécutif est un gouverneur et un conseil privé de huit membres, choisis annuellement, au ballotage, par l'assemblée générale de l'état, qui choisit aussi les délégués au congrès, les juges et autres officiers de justice, le président, le trésorier, le secrétaire, etc., les juges-de-paix, chérifs et coroners, commis par le gouverneur et le conseil.

La secte des chrétiens, que l'on appelle presbytériens, est la plus nombreuse en Vir-

ginie ; car, quoique les premiers colons fussent des épiscopaux, cependant, par l'indolence du clergé, les deux tiers des habitans étaient non-conformistes, au commencement de la dernière révolution.

Les deux provinces dont nous avons encore à parler, sont la Caroline et la Géorgie. Le terroir y est fertile en bled, chanvre, fruits, maïs, légumes, tabac très-estimé, sur-tout celui de Virginie. L'air, quoique sain, est froid vers le nord, d'où l'on tire les meilleurs mâts de l'univers, des peaux de castor et d'origneaux, et tempéré vers le milieu. Rien ne surprend d'abord un Européen davantage, que la grosseur des arbres de ces provinces. Leurs troncs ont souvent de cinquante à soixante-dix pieds de hauteur, sans aucune branche ou rejetton, et plus de trente-huit pieds de circonférence. Les habitans de Charles-Town, ainsi que les Américains incivilisés, font de ces troncs, en les creusant, des canots qui servent à transporter les denrées d'un lieu à un autre ; et il s'en trouve de si grands, qu'ils sont susceptibles de porter trente à quarante barriques de poix, quoiqu'ils soient d'une seule pièce. On en forme aussi de curieux bateaux de plaisance.

Les Caroliniens vivent avec aisance. On ne connaît pas chez eux la pauvreté ; et les planteurs sont les gens les plus hospitaliers que l'on puisse trouver, envers les étrangers, spécialement envers ceux que les accidens ou les malheurs ont rendus incapables de s'entretenir. Le sujet ordinaire de la conversation parmi les hommes, quand il n'est point question de cartes, de la bouteille, ou d'autres incidens du jour, ce sont les nègres, le prix de l'indigo, du riz, du tabac, etc. Ils paraissent avoir aussi peu de goût pour les sciences que pour la religion. Les recherches politiques et philosophiques ne sont suivies que par un petit nombre d'hommes de génie et industrieux, et sont trop pénibles pour l'esprit indolent de la masse du peuple. On montre ici moins d'attention et de respect aux femmes que dans les autres provinces des Etats-Unis, où les habitans ont fait de plus grands progrès dans les arts de la vie civilisée. C'est une vérité, confirmée par l'observation, que le respect pour les femmes augmente en proportion de l'avancement de la civilisation : de sorte que l'on peut juger des progrès de la civilisation dans les empires, dans les villes et dans les familles, par le degré d'attention que les époux paient

à leurs femmes, et les jeunes gens aux jeunes filles.

La sobriété et l'industrie ne doivent pas être mises au nombre des vertus d'un habitant de la Caroline du nord. Le tems qu'il consume à boire, à ne rien faire et à jouer, ne lui fournit aucune occasion d'améliorer ses plantations ou son esprit. L'amélioration des premières est laissée à ses inspecteurs et à ses nègres; celle du dernier est trop souvent négligée. Si le tems qu'il perd de cette manière était employé à la culture des terres et à l'étude des sciences, il pourrait, à-la-fois, être opulent et instruit; car il possède un pays fertile, et n'est pas dénué de génie.

Dans tous ces pays, le tems qui n'est pas employé à l'étude ou à des travaux utiles est ordinairement pris par des exercices innocens ou nuisibles, selon la coutume du lieu ou le goût des habitans. Les habitans de la Caroline du nord, qui ne savent pas mieux s'employer, passent leur tems à boire ou à jouer aux cartes ou aux dez, aux combats de coqs, ou aux courses. Plusieurs des entr'actes sont remplis par un combat de coups de poings, et ces combats deviennent quelquefois mémorables par des tours de gouges. Le divertissement délicat et amusant, appelé

proprement gouger, se fait aussi quand deux champions sont fatigués de s'assommer et de se meurtrir; ils s'approchent de plus près, et chacun d'eux s'efforce d'entortiller ses premiers doigts dans les cadenettes de son antagoniste. Cela une fois fait, il étend ses deux pouces de chaque côté, vers le nez, et lui fait légèrement sauter les yeux de la tête. Le vainqueur, à cause de son adresse, est applaudi par des acclamations répétées de la part des spectateurs, tandis que son pauvre antagoniste aveugle devient un objet de ridicule, à cause de son malheur. On s'attendrait à peine, dans un pays parvenu à quelque degré de civilisation, de trouver une coutume à la mode de s'arracher les yeux les uns aux autres; cependant cette coutume, plus que barbare, prévaut dans les deux Carolines, et dans la Georgie parmi les gens de la basse classe. On n'est pas informé de l'origine de cette coutume. On croit qu'il se trouverait peu de concurrens pour avoir l'honneur de l'invention; et il s'en trouve aussi peu qui envient aussi le plaisir de ceux qui ont l'honneur de la continuer.

Le gouvernement de la Caroline du nord est maintenant composé d'un gouverneur, d'un sénat et d'une chambre des communes,

tous élus annuellement; le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur et à sept conseillers. Celui de la Caroline du sud est composé d'un gouverneur, d'un sénat de vingt-trois et d'une assemblée de représentans de deux cent deux membres; et celui de la Georgie d'un gouverneur, d'un conseil exécutif de douze, et d'une assemblée de soixante-douze représentans.

L'exportation générale des Etats-Unis consiste en fourrures, grains, bœufs et porcs salés, beurre, fromage, savon, suif, huile de poisson, cuirs vers et tannés; en navires, bois de construction; en chevaux, gros bestiaux, volailles envie, fourrages; en bière, cidre, rhum, eaux-de-vie, de fruits et de grains; en tabac, indigo, coton, potasse, chaux, glue, briques, etc. Les importations venant d'Europe consistent en objets manufacturés, huile d'olive, sel, vins de Portugal, d'Espagne et de France, eaux-de-vie et fruits secs; celles des Indes orientales, en thé, épiceries et toiles, celles des îles de l'Amérique, en sucre, café, indigo, mélasse, rhum, tafia, etc.; celles de l'Afrique sont presque nulles depuis que la traite des nègres est défendue à tous les états.

Les banques des Etats-Unis ont le même

but que celles de l'Europe ; elles sont établies pour servir de ressource au gouvernement dans les cas urgens et pour faciliter le commerce. La banque des Etats-Unis, autrement appelée banque nationale, a été établie en 1790, par un acte du congrès qui en prescrit la formation, règle la forme de son administration, et prononce les peines dues au délit contre la constitution. Il y a des dividendes ; la corporation ne peut emprunter, ni pour le gouvernement en général, ni pour les Etats en particulier, ni pour un étranger, sans un arrêté du congrès. Toutes les actions sont transférables ; tous les six mois il doit y avoir un dividende. Cette banque offre, par la hauteur du dividende qui a lieu tous les six mois, un des meilleurs placemens qui soient connus ; celui du premier semestre de 1794 a été de trois et trois-quarts pour cent. Boston, New-Yorck, Philadelphie, Baltimore, Alexandrie et Charles-Town, ont aussi des banques particulières, sous la protection de leurs législature respective, fondées sur les mêmes principes, ayant à-peu-près les mêmes règles d'administration et soumises à la même surveillance, présentant la même solidité avec d'aussi grands avantages pour les placemens. Leurs dividendes annuels sont très-hauts ;

ils sont annuellement de sept à huit pour cent; elles ne diffèrent presque de la grande bande nationale que par le prix des actions, qui est dans toutes les banques particulières au-dessous de 400 dollars. Les actions étant transférables dans chacune de ces banques, elles sont des spéculations de place, elles montent ou descendent selon la hauteur des dividendes, et le besoin d'argent des vendeurs. Les actions de la banque nationale ont été vendues dans le courant de mai 1795, cent vingt-six un quart pour cent.

Le congrès est une assemblée nationale composé des députés de toutes les provinces: il réside à Philadelphie, la capitale de la Pensylvanie. Depuis 1789, il est composé d'un sénat, d'une chambre de représentans, et d'un président élu pour quatre ans. Le sénat est composé de deux sénateurs de chaque état, élus pour six ans, et la chambre des représentans formée d'un député choisi tous les deux ans sur trente-trois mille habitans de chaque état, jusqu'à ce que les députés de cet état excèdent le nombre de cent: alors il ne peut plus y avoir qu'un représentant par quarante mille habitans, jusqu'à ce que ces représentans soient au nombre de deux cents. Quand cela a lieu, la

proportion entre le peuple et ses représentans doit être réglée par le congrès, de manière qu'il n'y ait pas plus de deux cents représentans, ni moins d'un par cinquante mille individus. C'est là le dernier terme prévu par les Américains dans la constitution du gouvernement général de leur confédération.

Les monnaies, qui ont cours aux Etats-Unis, sont les suivantes:

Le penny vaut.	0 f.	10 c.
Le shelling = 12 pences.	1	20
Le dollar = 75 pences.	3	50
La crown = 7 schellings	6	00
La livre sterling = 20 shellings	24	00

Dans le principe, les colonies furent fondées, non aux dépens de la nation, mais aux dépens des particuliers anglais, qui ouvrirent, dans ces nouvelles régions, un asyle à leurs compatriotes, tourmentés par le despotisme de la cour et de l'église anglicane. Ces fondateurs avaient obtenu, en partant de leur patrie, des chartes des rois d'Angleterre, apparemment pour prévenir les prétentions que ce royaume aurait pu élever dans la suite contre les chefs de l'entreprise ou leurs successeurs. En acceptant ces chartes, les fondateurs reconnurent les rois d'Angle-

terre pour leurs souverains, et les deux parties contractèrent une obligation réciproque en vertu des clauses que ces chartes renfermaient. L'Angleterre n'a jamais eu le droit de faire des lois pour l'Amérique. Les prétentions du parlement à y régler le commerce étaient donc des attentats au pouvoir législatif des colonies.

Ces prétentions commencèrent après la mort de Charles Ier. ; les ministres de la Grande-Bretagne assuraient que le droit de régler le commerce était un pacte de convenance réciproque. Les colonies protestèrent, disputèrent et obéirent enfin. Un peu plus de modération, un peu plus de lenteur dans la marche du despotisme, en familiarisant les esprits avec un système d'oppression insensible, aurait rendu la servitude personnelle ; mais heureusement, pour les colonies, l'ivresse du pouvoir égara l'esprit des ministres anglais. Ils crurent qu'il ne convenait pas à la dignité britannique d'user de tant de ménagemens, et déclarèrent ouvertement qu'ils avaient le droit de soumettre les colonies à toutes leurs lois. C'était annoncer à l'Amérique qu'il fallait ou se séparer de la Grande-Bretagne, ou se résoudre à gémir sous l'oppression la plus terrible ; car le pire des des-

potismes, est celui qu'une nation exerce sur une autre nation.

Les atténtats du gouvernement anglais, et le plan qu'il avait conçu, pour désunir les colonies, afin de les attaquer séparément avec plus de succès, avaient engagé les représentans du peuple de Virginie à former, en 1773, un comité de sept d'entr'eux, pour correspondre avec ceux des autres colonies. L'Amérique dût sa liberté à cette institution. La première idée en fut donnée par Dubney-Carr, dont le nom mérite de vivre éternellement dans l'histoire de sa patrie.

Il n'est pas étonnant que, malgré les troubles de la guerre, les Américains aient donné pour base à leurs constitutions des principes de justice et de raison qu'on chercherait en vain dans l'histoire des autres peuples. Tous les gouvernemens connus se sont formés au hasard, dans les siècles de barbarie ou d'ignorance. Ils se sont élevés par degrés dans le tumulte des invasions ou des guerres civiles, entre une multitude de passions féroces, et d'intérêts contraires à la liberté et à la sûreté individuelles. Les Américains ont jetté les fondemens de leurs constitutions dans des circonstances plus favorables. Depuis un demi-siècle, une lumière nouvelle a com-

mencé à se répandre en Europe. On a développé les principes fondamentaux des sociétés politiques, on a éclairci les différentes parties de l'administration des états ; des hommes de génie ont analysé tous les droits, tous les devoirs de l'espèce humaine, et n'ont laissé à la mauvaise foi et à la corruption que la triste et honteuse ressource d'abuser des mots, pour contester la certitude des principes. Au milieu de cette impulsion générale, qui a, pour-ainsi-dire, entraîné tout d'un coup l'esprit humain dans un monde nouveau; au milieu de cette révolution étonnante dans nos opinions, dans nos sentimens, dans toute notre existence morale, l'Amérique pouvait-elle fermer les yeux à la lumière qui éclairait l'Europe? Pouvait-elle repousser la vérité qui venait élever dans son sein, sur une base immortelle, l'édifice du bonheur et de la liberté?

LES MEXICAINS.

Le Mexique est une possession espagnole, bornée au nord par des terres inconnues ; à l'est, par la Floride et le golfe du Mexique ;

au sud, par la mer Pacifique, et à l'ouest par la même mer. Cette contrée étant en grande partie située sous la zône torride, est excessivement chaude, et sur la côte orientale, où le pays est bas, marécageux, et continuellement inondé dans les saisons pluvieuses, il est aussi extrêmement mal-sain. Le pays intérieur prend néanmoins un meilleur aspect, et l'air y est plus tempéré : du côté occidental, les terres sont moins basses que du côté oriental, d'une qualité beaucoup meilleure et pleines de plantations. Le sol du Mexique est très-varié, et serait propre à toute espèce de grains, si l'industrie des habitans correspondait à leurs avantages naturels.

On peut diviser les habitans actuels du Mexique en blancs, Mexicains proprement dits, et nègres. Les blancs sont ou des naturels de la Vieille-Espagne, ou des créoles; c'est-à-dire, nés dans l'Amérique espagnole. Les premiers sont principalement employés dans le gouvernement ou le commerce, ont à-peu-près le même caractère des Espagnols de l'Europe, et regardent les habitans comme beaucoup au-dessous d'eux. Les créoles ont toutes les mauvaises qualités des Espagnols dont ils sont descendus, sans ce courage,

cette fermeté et cette patience qui forment le bon côté du caractère Espagnol. Naturellement mous et efféminés, ils passent la plus grande partie de leur vie dans l'oisiveté et dans les plaisirs. Fastueux, sans goût et sans élégance, prodigues par ostentation plutôt que par jouissance, leur caractère, en général, n'est guères qu'une nullité grave et spécieuse. L'amour et l'intrigue font toute leur occupation, et les dames de condition ne sont pas renommées par leur chasteté et les autres vertus domestiques. Les Mexicains proprement dits, qui, malgré la destruction des premiers conquérans, forment encore un corps nombreux, sont devenus, à force d'oppression et d'indignités, une race d'hommes abattus, timides et misérables. Les nègres ici, comme dans les autres parties du monde, sont opiniâtres, durs et aussi propres au cruel esclavage qu'ils endurent, qu'aucune autre créature humaine.

Tel est le caractère général des habitans, non-seulement du Mexique, mais même de la plus grande partie de l'Amérique espagnole. Le gouvernement civil est administré par des tribunaux, appelés audiences, qui ressemblent beaucoup aux anciens parlemens de France. Le vice-roi préside à ces cours.

La vice-royauté est la plus grande place de confiance que sa majesté catholique ait en son pouvoir, et c'est peut-être le plus riche gouvernement qui soit confié à aucun sujet du monde. La grandeur de l'office de vice-roi est diminuée par la brièveté de sa durée; car, comme la méfiance est le trait principal de la politique espagnole, en tout ce qui regarde l'Amérique, on ne permet à aucun officier de conserver sa place plus de trois ans: ce qui, sans doute, peut avoir un fort bon effet pour assurer l'autorité du roi d'Espagne, mais qui a des conséquences funestes pour les malheureux habitans, qui deviennent la proie de chaque nouveau gouverneur. Le clergé est extrêmement nombreux dans le Mexique, et l'on estime que les prêtres, moines et religieux, font le cinquième des habitans blancs des dominations espagnoles de l'Amérique. Il est, à la vérité, impossible de trouver un champ plus vaste et plus propre aux prêtres, dans aucune partie du globe. Les habitans sont superstitieux, ignorans, riches, paresseux; et d'après un pareil tableau, il n'est point surprenant de voir le clergé jouir du quart du revenu de tout l'empire. Il n'est plus étonnant même qu'il n'en ait pas la moitié.

Tout le monde sait que ce qui engagea les Espagnols à former des établissemens dans le Mexique, ce furent ses mines d'or et d'argent. Les dernières y sont beaucoup plus nombreuses et plus abondantes que les premières. Ces deux espèces de mines sont toujours dans les parties arides et montagneuses du pays, la nature voulant, en quelque sorte, compenser son manque de fertilité par un autre genre de productions. Le travail des mines d'or et d'argent est fondé sur les mêmes principes. Quand la mine, composée de diverses substances hétérogènes, mêlées avec les métaux précieux, est tirée de la terre et des autres corps tendres qui y sont attachés, alors on la mêle avec du mercure, qui, de toutes les substances, a le plus d'attraction pour l'or, et aussi une plus forte attraction pour l'argent, que les autres substances qui sont mêlées avec ce métal dans la mine. Donc, par le moyen du mercure, l'or et l'argent sont d'abord séparés de toute matière hétérogène, et ensuite, par la pression et l'évaporation du mercure même. On a beaucoup parlé de l'or et de l'argent que fournissent les mines du Mexique. Ceux qui ont le plus étudié ce sujet, estiment les revenus du Mexique à 481,000,000, et il est très-connu

que cette province, et toutes les autres de l'Amérique espagnole, fournissent de l'argent au monde entier.

Les autres articles de la plus grande importance, après l'or et l'argent, sont la cochenille et le cacao. Après beaucoup de discussions sur la nature de la première, il paraît à la fin décidé qu'elle est du genre animal et de l'espèce de galle-insecte. Elle s'attache à la plante, appelée Opuntia, et pompe le suc de ses fruits, qui sont de couleur cramoisie. C'est de ce suc que la cochenille tire sa valeur, qui consiste dans les qualités de teindre le plus bel écarlate, le pourpre et le cramoisi, et l'on estime qu'annuellement les Espagnols n'exportent pas moins de neuf cent mille livres de cette marchandise pour la teinture. Le cacao, dont on fait le chocolat, est, après la cochenille, l'article le plus considérable de l'histoire naturelle et du commerce du Mexique. Il croît sur un arbre de la moyenne taille, portant une cosse à-peu-près de la grosseur et de la forme d'un concombre, qui contient le cacao. Les Espagnols font un commerce immense de cet article, et la consommation intérieure et les demandes que l'on en fait chez l'étranger, sont si considérables, qu'un petit jar-

din de cacaoyers rapporte, dit-on, au propriétaire 1,200,000 francs par an. Chez eux, il fait une grande partie de leur nourriture, et elle est fort saine et très-convenable au climat. Ce pays produit aussi de la soie, mais pas en assez grande quantité pour faire une partie considérable de ses exportations. Il y a aussi grande abondance de coton, et, à cause de sa légèreté, il sert à l'habillement général des habitans.

Le commerce du Mexique consiste en trois branches, qui s'étendent dans tout le monde connu. Il fait un commerce avec l'Europe, par la Vera-Cruz, située dans le golfe du Mexique; avec les Indes-orientales, par Acapulco, dans la mer du sud; et avec l'Amérique-méridionale, par le même port. Ces deux ports, la Vera-Cruz et Acapulco sont admirablement bien situés pour le genre de commerce auquel ils servent. C'est par le moyen du premier que le Mexique répand ses trésors dans le monde entier, et reçoit en échange les objets innombrables de nécessité et de luxe que produit l'Europe, et que l'indolence des Mexicains ne leur permettra jamais de fabriquer eux-mêmes. C'est dans ce port que la flotte de Cadix, appelée la Flota, composée de trois vaisseaux de ligne pour

servir d'escorte et de quatorze gros vaisseaux marchands, arrive tous les ans vers le commencement de novembre. Sa cargaison est composée de toutes les denrées et manufactures de l'Europe, et il n'y a guère de nation qui n'y soit pas plus intéressée que les Espagnols, qui n'envoient presque rien autre chose que du vin et de l'huile. Le bénéfice de ces deux denrées, le fret, la commission du marchand, et les droits du roi, sont les seuls avantages que l'Espagne retire de son commerce avec l'Amérique. Quand ces marchandises sont débarquées et vendues à la Vera-Cruz, la flotte embarque des lingots, les pierres précieuses et autres marchandises pour l'Europe.

LES INSULAIRES DES ANTILLES.

Les îles Antilles sont situées entre les deux continens d'Amérique, et appartiennent à cinq puissances Européennes, la Grande-Bretagne, l'Espagne, la France, la Hollande et le Danemarck. Elles se divisent en grandes

et petites Antilles. Les grandes Antilles sont au nombre de quatre, savoir : Cuba, la Jamaïque, Saint-Domingue, et Porto-Rico. Les petites Antilles : on les distingue en îles du vent, habitées autrefois par les Caraïbes et en îles sous le vent. L'air y est plus chaud et moins sain que dans les grandes Antilles. On n'y connaît que deux saisons, celle des pluies, depuis la mi-juillet jusqu'à la mi-octobre, et celle de la sécheresse. Les îles du vent sont Saint-Thomas, Saint-Jean, les Vierges, Sainte-Croix, l'Anguille, Saint-Martin, Saint-Barthélemi, l'île de Saba, la Barboude, Saint-Eustache, Nevis, Antigoa, Mont-Serrat, la Guadeloupe, la Désirade, les Saintes, Marie-Galante, la Dominique, la Martinique, Sainte-Lucie, St.-Vincent, la Barbade, la Grenade, Tabago et quelques autres peu considérables. Les îles sous le vent sont la Trinité, la Marguerite, Bon-Aire, Curaçao, Oruba et quelques autres.

La grande marchandise d'étape des Antilles est le sucre ; cette denrée n'était pas connue des Grecs ni des Romains, quoiqu'on ait fait du sucre à la Chine, dans les tems les plus reculés ; et c'est des Chinois que nous avons appris à le fabriquer. Les Portugais

sont cependant les premiers qui cultivèrent les cannes à sucre, en Amérique, et qui mirent cette marchandise en vogue dans toute l'Europe. Il est incertain si la plante d'où cette substance est extraite, est indigène de l'Amérique, ou si elle fut apportée de l'Inde et de la côte d'Afrique, au Brésil. Quoiqu'il en soit, ce sont les Portugais qui firent les premiers, et qui font encore les meilleurs sucres que l'on vende dans les marchés de l'Europe. Le jus de la canne à sucre est le plus succulent, le plus délicat, et le doux le moins rassasiant de la nature; quand on le suce naturellement, il est très-nourrissant et très-sain. De la mélasse, on fait le rhum, et de l'écume du sucre, une liqueur inférieure. Le rhum trouve un débouché dans l'Amérique septentrionale, où il est consommé par les habitans, ou employé dans le commerce d'Afrique, ou distribué aux pêcheurs sur le banc de Terre-Neuve, ou dans d'autres endroits, outre ce qui va en Angleterre et en Irlande. Les extrémités des cannes, et les feuilles qui croissent sur les nœuds, sont excellentes pour les bestiaux, et le résidu, quand elles sont moulues, sert à faire du feu, de sorte qu'il n'y a aucune partie inutile de cette admirable plante.

On estime que, lorsque les choses sont bien administrées, le rhum et les mélasses paient les frais de la plantation, et que les sucres font un bénéfice net. Cependant, d'après les particularités qui nous sont parvenues, et d'après d'autres circonstances qu'il est aisé de concevoir, les frais d'une plantation, dans les Antilles, sont très-grands, et les profits, au premier coup-d'œil, très-précaires; car la dépense de construire un moulin, les magasins pour cuire, refroidir et distiller, l'achat et l'entretien d'un nombre convenable d'esclaves et de bestiaux, ne permettent guère à un homme de commencer une plantation à sucre de quelque importance, à moins d'avoir un capital de 120,000 francs. La vie d'un planteur, s'il veut faire sa fortune, n'est pas non plus une vie de fainéantise et de luxe; il faut qu'il ait toujours un œil attentif sur ses inspecteurs, et qu'il soit lui-même inspecteur dans certaines occasions. A la saison de bouillir, s'il est bien à ses affaires, il n'y a point de genre de vie plus laborieux et plus dangereux pour la santé, à cause de la surveillance constante qu'il est obligé d'avoir nuit et jour, au milieu des chaleurs réunies du climat et de tant de fourneaux ardens : ajoutez à cela les pertes

par les ouragans, les tremblemens de terre et les mauvaises saisons ; et faites en même tems réflexion que lorsque le suere est dans les tonneaux, il quitte alors les périls du planteur pour courir ceux du négociant qui embarque ses propres marchandises à ses risques. Ces considérations pourraient faire croire qu'une pareille entreprise ne répond jamais au but ; mais, malgré tout cela, il n'y a point de partie du monde où l'on fasse des fortunes si grandes et si rapides, des productions de la terre, qu'en Amérique. Le produit de quelques bonnes saisons pourvoit en général aux mauvais effets des plus désastreuses, et le planteur est sûr de trouver un marché avantageux et prompt pour ses productions, qui se vendent peut-être plus vîte qu'aucunes marchandises du monde.

Les grandes plantations sont ordinairement confiées à un directeur, ou inspecteur en chef, à qui l'on donne communément trois mille six cents francs par an, avec des inspecteurs en sous-ordre en proportion de la grandeur de la plantation, un par trente nègres, qui ont un salaire d'environ neuf cents trente francs. De pareilles plantations ont aussi un chirurgien, avec des appointemens fixes, pour prendre soin des nègres

qui lui appartiennent. Mais la voie la moins incommode pour le propriétaire de la plantation, c'est d'affermer la terre, les bâtimens, les bestiaux et les esclaves à quelqu'un qui donne caution pour le paiement de la rente, l'entretien de tout et pour les réparations nécessaires. La plantation est ordinairement louée à un pareil fermier, pour la moitié net des meilleures années; ces fermiers, quand ils sont sobres et industrieux, ne tardent pas eux-mêmes à devenir propriétaires.

L'entretien des nègres, dans une plantation, n'est pas fort dispendieux. Cela se fait ordinairement en accordant à chaque famille une petite portion de terre, et en lui donnant deux jours par semaine, le samedi et le dimanche, pour la cultiver: il y en a que l'on fait subsister de cette manière, mais d'autres planteurs donnent à leurs nègres une certaine quantité de bled d'Inde ou de maïs avec un hareng salé, ou un petit morceau de cochon ou de lard salé par jour; tout le reste de l'entretien consiste en un bonnet, une chemise, une paire de culottes et une couverture; et les profits de leur travail montent annuellement de deux cent quarante à deux cents quatre-vingt-huit francs. Le prix des nègres mâles, à leur

arrivée, est de sept cent vingt à huit cent soixante-quatre francs; celui des femmes et des grands garçons soixante francs de moins; mais les nègres, accoutumés au travail des îles, se vendent ordinairement, l'un dans l'autre, plus de neuf cent soixante francs, et il y a eu des exemples où un simple nègre, fort adroit, s'est vendu trois mille six cents francs: les richesses d'un planteur se calculent ordinairement d'après le nombre des nègres qu'il possède.

Les négocians font ici de grands profits sur-tout ce qu'ils vendent; mais le nombre de vaisseaux, arrivant constamment d'Europe, et une succession continuelle de nouveaux aventuriers, dont chacun apporte plus ou moins par spéculations, encombrent souvent les marchés des îles; il faut faire de l'argent, et les marchandises s'y vendent souvent au prix coûtant, et même au-dessous. Cependant ceux qui peuvent emmagasiner leurs marchandises, et attendre un marché plus favorable, acquièrent des fortunes égales à celles des planteurs. Toutes espèces d'ouvriers, spécialement les charpentiers, maçons, chaudronniers, et tonneliers y trouvent beaucoup d'encouragement; mais le malheur des Antilles, c'est que les médecins

et les chirurgiens y font des fortunes plus rapides que le planteur et le négociant.

De tous les insectes qui infestent ces îles, les plus insupportables sont les maringouins et les chicks. Cette dernière espèce, qui a beaucoup de ressemblance avec le ciron, pénètre jusque dans la chair des nègres, et les blancs en sont quelquefois tourmentés. Cet insecte entre dans toutes les parties du corps, mais particulièrement dans les pieds et dans les jambes, où il multiplie considérablement et s'enferme dans une coque. Aussi-tôt que la personne le sent, ce qui n'arrive peut-être que huit jours après qu'il s'est introduit dans la chair, elle l'en ôte avec une aiguille ou la pointe d'un canif, prenant soin de détruire entièrement la coque, afin de n'y laisser aucun des œufs qui sont comme des lentes. Il pénètre quelquefois dans les orteils, et les ronge jusqu'aux os.

A la Jamaïque, colonie anglaise, les hommes portent des perruques et de superbes habits de soie avec des vestes brodées en argent. Dans les autres tems, ils ont ordinairement des bas de fil, des pantalons de toile, une veste et un bonnet de toile d'Hollande avec un chapeau par-dessus.

Les domestiques portent un surtout-frac de grosse toile avec des boutons au cou et aux poignets, des pantalons de même étoffe, et une chemise de toile peinte. Les nègres, excepté ceux qui sont domestiques, que leurs maîtres font habiller comme il leur plaît, ont une fois par an des osnabourgs, et une couverture avec un bonnet ou un mouchoir pour la tête. L'habillement du matin des dames est une large robe, dans laquelle elles s'enveloppent sans précaution : avant dîner, elles quittent leur déshabillé et paraissent avec toute la grâce et l'avantage d'un riche habillement.

La boisson ordinaire des gens aisés est du vin de Madère et de l'eau. L'ale, espèce de bierre anglaise, et le vin de Bordeaux, y sont extrêmement chers ; et le *porter* s'y vend un franc vingt centimes la bouteille. La boisson universelle, particulièrement celle de la classe inférieure, est du punch au rhum, qu'ils appellent kill-devil (tue-diable), parce que, comme on en boit souvent avec excès, il échauffe le sang et occasionne des fièvres, qui, en peu d'heures, les envoyent dans l'autre monde, spécialement ceux qui ne font que d'arriver dans l'île, ce qui rend raison du

grand nombre de personnes qui meurent immédiatement après leur arrivée.

On voit rarement ici de l'argent d'Angleterre; la monnaie courante est l'espagnole. Il n'y a pas d'endroit où l'argent soit si abondant, et où il ait une si prompte circulation. On ne peut pas dîner pour moins d'une pièce de huit, et le taux commun d'une pension est de 72 francs par semaine, quoiqu'au marché, le bœuf, le porc, la volaille, le poisson y soient à aussi bon compte qu'à Londres; mais le mouton vaut neuf décimes la livre.

Les sciences sont ici bien peu cultivées, quoiqu'il y ait quelques personnes versées dans la littérature, et qui envoyent leurs enfans en Angleterre, où ils ont l'avantage d'une éducation polie et d'un homme comme il faut; mais la masse du peuple ne se soucie guères de se cultiver l'esprit, étant généralement engagée dans le commerce ou dans la débauche.

Les nègres, en arrivant de la côte de Guinée, sont exposés tout nus au marché; ce sont alors des créatures fort simples et innocentes; mais ils ne tardent pas à devenir assez frippons, et quand on vient à les fouet-

ter, ils excusent leurs fautes à l'exemple des blancs. Ils croyent qu'après la mort, chaque nègre retourne dans son pays natal; cette pensée est si agréable, qu'elle console ces pauvres malheureux, et leur rend léger le fardeau de la vie, qui, autrement, serait insupportable à plusieurs d'entr'eux. Ils regardent la mort comme un bonheur, et il est surprenant de voir avec quel courage et quelle intrépidité quelques-uns d'eux la reçoivent. Ils sont transportés que leur esclavage touche à sa fin, pour aller revoir leur pays natal, leurs parens et leurs anciens amis. Quand un nègre est à l'article de la mort, ses camarades l'embrassent, lui souhaitent un bon voyage, et envoyent leurs complimens à leurs amis et à leurs parens sur la côte de Guinée. Ils ne font entendre aucune lamentation; mais enterrent son corps avec beaucoup de plaisir, s'imaginant qu'il est parti et qu'il jouit du bonheur.

Les mœurs des créoles de St.-Domingue, colonie française, sont faciles plutôt que corrompues. Leur caractère est doux, disposé à la patience plutôt qu'à l'audace. Sans l'esclavage domestique, qui, sous le plus beau ciel de l'univers, dégradait la nature humaine, Saint-Domingue n'eût jamais

été troublée par la guerre civile qui l'a désolée.

Les Espagnols, qui habitent la partie récemment cédée à la France, traversent les rivières de cette île d'une manière assez singulière. On prend un cuir de bœuf, sur lequel on place deux bâtons croisés; on replie le cuir, par ses bords, dans la forme d'un papier à masse-pain; et à fin de le maintenir dans cette situation, on le lie tout autour, avec une corde qui s'appuie sur les points où répondent les extrémités des bâtons. Le bagage est mis au milieu de cette espèce de canot, qu'on lance d'abord sur la rivière, pour voir s'il y flotte convenablement. S'agit-il de transporter un homme, l'esquif est ramené à terre, et l'on y place le voyageur à demi-couché, en lui recommandant d'appuyer les mains sur les bâtons. On lance une seconde fois le canot, et lorsqu'il est dans un parfait équilibre, on avertit le passager de ne rien craindre, et sur-tout de ne pas remuer. Toutes ces précautions prises, un homme va en avant, tirant une corde attachée au cuir, tandis que les deux autres le poussent et le dirigent. Lorsque les conducteurs ne peuvent plus marcher dans l'eau, ils se mettent à la nage, gouvernent et poussent

la nacelle jusqu'à ce qu'elle arrive à l'autre bord. La position de celui qu'on fait cheminer de cette manière n'est rien moins que commode ; et ceux pour qui elle est nouvelle n'attendent pas même qu'ils soient à la moitié du trajet pour se repentir de l'avoir entrepris, tandis que les créoles espagnols, qui en ont contracté l'habitude depuis leur naissance, la trouvent toute naturelle. Quant aux guides, ce genre de navigation leur paraît aussi extrêmement simple; et ils ne songent à aucun danger, pas même à celui de la rencontre des caymans, qui semblent étonnés de la hardiesse de l'homme. Ces animaux, qui ne sont rien moins que rares, saisissent assez fréquemment les bœufs et les chevaux qui traversent les rivières, et les noyent, en les tirant par le museau jusqu'au fond de l'eau. Le premier mouvement du cayman est toujours de fuir l'homme ; cependant, lorsqu'une fois il a osé l'attaquer, il perd cette crainte, et ne le respecte plus.

LES PÉRUVIENS.

Le Pérou est une contrée de l'Amérique méridionale, bornée au nord, par la Terre-Ferme; à l'est, par les montagnes ou les cordelières des Andes; au sud, par le Chili, et à l'ouest, par la mer Pacifique. Elle est la plus riche de l'univers en or et en argent. L'air y est assez tempéré, quoiqu'il n'y pleuve jamais, et les créoles y sont d'une beauté et d'une vivacité d'esprit remarquables. Ces avantages sont bien contrebalancés par les tremblemens de terre auxquels elle est sujette, et par les insectes monstrueusement grands, et les reptiles dangereux qu'on y rencontre. Son terroir est généralement sec et sabloneux; cependant les vallées, qui sont arrosées par les eaux tombant des montagnes, sont fertiles en sucre, en froment, en orge, et en fruits de différentes espèces. Les ceps de vigne et les oliviers qu'on y a transportés d'Europe, y ont bien réussi; dans ses vastes forêts croissent le cèdre, le cotonier, le bois de gayac,

celui dont on tire le baume du Pérou, celui dont l'écorce est connue sous le nom de quinquina, et plusieurs autres, précieux par leur couleur et le poli dont ils sont susceptibles.

Avant la conquête du Pérou par Pizarre, l'agriculture était particulièrement encougée chez les Péruviens. Ils adoraient l'Etre-Suprême sous le nom de Pachacamac. Le soleil était regardé comme le dieu souverain, et l'arbitre de l'univers ; son nom était Teubiracocha. Les Péruviens croyaient au dogme de l'immortalité de l'ame. Ils suppliaient les Espagnols de ne point endommager les os de leurs pères, de peur que cela n'empêchât leur résurrection. On voyait dans leurs temples la figure d'un serpent. Les Péruviens adoraient les guacas, sous la figure de quelques pierres, et les regardaient comme les directeurs de leurs actions. Ces saintes pierres étaient, selon eux, les vicaires de la divinité. L'empereur, comme fils du soleil, et supérieur à tous les juges de la terre, ne se confessait qu'au ciel. Les prêtres de Cusco étaient du sang royal ; les vierges consacrées au soleil ne sortaient jamais de leurs temples ; les veuves ne sortaient point pendant la première année de leur veuvage.

Les Amautas ou philosophes composaient

des comédies et des tragédies, qu'ils représentaient aux jours des fêtes solemnelles. Ceux qui en jouaient les personnages, étaient les seigneurs les plus distingués de la cour.

Les Incas étaient les souverains du Pérou. Au lieu de sceptre et de couronne, ils portaient pour ornement, autour de la tête, des houpes de laine rouge. Ces houpes leur couvraient presque les yeux, et ils y attachaient un cordeau, quand ils avaient à commander quelque chose. Ces monarques opulens portaient la magnificence jusqu'à faire représenter, dans leurs jardins, en or et en argent, toutes sortes d'herbes, de fleurs, de plantes, d'arbres et d'animaux. Le dernier Inca fut Manco-Capac-Puchuti-Yapen, qui se reconnut vassal du roi d'Espagne en 1557.

Les Péruviens ignoraient l'art d'écrire; ils y suppléaient par l'invention de leurs quipos. Ce quipos était un registre fait de cordelettes, dans lesquelles divers nœuds et différentes couleurs dénotaient diverses choses. Le jaune voulait dire l'or, le blanc l'argent, le rouge des soldats. Pour ce qui regardait la guerre, la politique, les cérémonies, les lois et les comptes, ils avaient

divers quipos, et en chacun autant de nœuds gros et petits, et des cordelettes pendues les unes aux autres exprimaient intelligiblement toutes les choses dont on voulait se ressouvenir. L'officier, chargé de tenir compte de ces quipos, s'appelait Quippo-Camayo.

De toutes les mines qui enrichissent le Pérou, la plus célèbre est celle de Potosi, qui, au commencement de son exploitation, occupait quatre-vingt-dix mille ames, tant Espagnols que Péruviens, dont les derniers formaient les six-septièmes. Les malheureux ouvriers qu'on y emploie renoncent à l'air de notre atmosphère, à la clarté du soleil, pour s'ensevelir dans les abîmes profonds, infects et glacés de notre globe; les exhalaisons, qui en sortent, sont si mal-saines, qu'elles causent des étourdissemens et des maux de cœur subits aux travailleurs, dès qu'ils commencent à y entrer. Ils se servent de chandelles pour s'éclairer dans ces ténébreux souterreins; le métal y est communément dur; ils le cassent à coups de marteau; après quoi, ils le montent sur leurs épaules, par des échelles à trois branches, faites de cuirs de bœufs retors, qui sont traversés d'échelons de bois, de sorte qu'en même tems que l'on monte par un côté, on peut des-

cendre par l'autre; elles sont longues de dix stades. Un homme porte ordinairement, sur le dos, le pas de deux arobes, c'est-à-dire, vingt-cinq livres poids de marc, de ce métal, enveloppé d'une toile; celui qui va devant a une chandelle attachée à son pouce, et tous se tiennent des deux mains à l'échelle, pour monter une espace de deux cent cinquante pieds de hauteur. Vers le milieu du dix-huitième siècle, on a découvert, au Pérou, un nouveau métal, le platine, ainsi appelé du mot espagnol *plate*, argent, d'où l'on a fait platine, petit argent. Le platine est aussi désigné sous la dénomination d'or blanc. Ces différens noms lui viennent de ce qu'il a la couleur de l'argent et la pesanteur de l'or. Son mêlange avec l'or produit un alliage, qui ne peut se distinguer de l'or par les essais ordinaires.

Un des grands articles des productions du Pérou et de son commerce, est l'écorce péruvienne, plus connue sous le nom de quinquina (1). L'arbre, qui donne cette drogue

(1) Suivant une ancienne tradition, les Péruviens ont dû la découverte du quinquina au hasard. Pendant une fièvre épidémique, qui ravageait le pays, quelques arbres de ce végétal, abattus sur le bord d'un petit

excellente, croît principalement dans les montagnes, et plus particulièrement dans la province de Quito. La meilleure écorce est toujours la production des montagnes et des terreins pierreux; l'arbre qui la fournit est de la taille d'un cerisier, et porte une espèce de fruit, qui ressemble à l'amande; mais il n'y a que son écorce qui possède ces excellentes qualités qui la rendent si utile dans les fièvres intermittentes, et dans les autres maladies où l'expérience en a étendu l'usage. Le point central du commerce du Pérou est la ville de Lima, sa capitale. Les négocians de cette florissante cité commercent avec toutes les parties du globe, tant pour leur compte que par commission. C'est là que l'on apporte toutes les productions des provinces méridionales, pour les échanger, dans le port de Lima, contre les articles dont les Péruviens ont besoin. Les flottes d'Europe et des Indes arrivent dans le même port; et c'est là que s'échangent les marchandises de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique. Ce

---

étang, ayant séjourné dans l'eau, et lui ayant communiqué leur amertume, les malades qui burent de cette eau se trouvèrent guéris; ce qui fit connaître la vertu spécifique de l'écorce de cet arbre.

qui ne trouve pas de vente immédiate, les négocians de Lima l'achètent pour leur compte, et l'emmagasinent, sachant qu'ils ne tarderont pas à trouver un débouché, puisque, d'une manière ou d'une autre, ils ont des correspondances avec presque toutes les nations commerçantes. Cusco, l'ancienne capitale de l'empire Péruvien, manufacture de la flanelle, du coton et du cuir. Ses habitans ont un goût particulier pour la peinture; et leurs travaux en ce genre, dont quelques-uns ont même été admirés en Italie, sont répandus dans toute l'Amérique méridionale.

Il serait ridicule de vouloir dire quelque chose de positif sur le nombre d'habitans du Pérou. Les Espagnols eux-mêmes gardent le plus profond silence à ce sujet. Quelques écrivains ont supposé que, dans toute l'Amérique espagnole, il y a environ trois millions d'Espagnols et de créoles de toutes les dénominations; et sans doute, que le nombre des naturels est beaucoup plus considérable, quoique ni les uns ni les autres, sous tous les rapports, ne soient proportionnés à la richesse, à la fertilité et à l'étendue du pays. Les mœurs des habitans n'ont aucune différence remarquable dans toutes les

possessions espagnoles. L'orgueil et la paresse sont les deux passions dominantes. Les voyageurs les plus accrédités sont d'accord que les mœurs de la Vieille-Espagne sont encore dégénérées dans ses colonies. Les créoles et tous les autres descendans des Espagnols, d'après les distinctions susmentionnées, se rendent coupables de plusieurs bassesses dont un vrai Castillan aurait honte. Cela vient, sans doute, en partie du mépris que l'on a dans toute l'Amérique pour les individus qui ne sont pas naturels d'Espagne, les hommes se conduisant ordinairement d'après le traitement qu'ils éprouvent de leurs semblables. C'est dans Lima que l'orgueil espagnol s'est le plus attaché à la naissance; et plusieurs personnes de la première noblesse sont intéressées dans le commerce. C'est dans cette ville que réside le vice-roi, dont l'autorité s'étend sur tout le Pérou, excepté sur la province de Quito, qui en a depuis peu été séparée. Le vice-roi est aussi absolu que le roi d'Espagne; mais, comme ses domaines sont très-étendus, il faut qu'il délègue une partie de son autorité aux différentes audiences, ou cours établies dans l'Empire. Il y a une trésorerie à Lima, pour recevoir le cinquième du produit des mines,

et d'autres taxes payées par les Péruviens, sujets du roi d'Espagne.

LES BRÉSILIENS.

Le Brésil est borné au nord par l'embouchure du fleuve des Amazones et la mer Atlantique; par la même mer à l'est; par l'embouchure de Rio-de-la-Plata, au sud, et par une chaîne de montagnes qui le sépare du Paraguay et du pays des Amazones à l'ouest. Ce pays obtint le nom de Brésil, parce que l'on remarqua qu'il abondait en bois de ce nom. Le prince héréditaire du Portugal porte le titre de prince du Brésil. Les Portugais n'ont fait des établissemens que sur les côtes de ce pays, à la distance d'environ cent lieues dans l'intérieur. Le reste est occupé par les Topinanbouz, les Tapuyes, et quelques autres nations sauvages qui ne leur sont point soumises. L'air y est fort sain, quoiqu'un peu chaud, les eaux excellentes; le terroir fertile en bons fruits, maïs, tabac, coton, et particulièrement en sucre, le meilleur de l'Amérique.

On y trouve quantité de bétail, des forêts entières de bois de Brésil, l'arbre dont la racine est connue sous le nom d'épicacuanha, et une autre, dont la sève préparée se nomme baume de copaïbo : plusieurs mines de diamans, de topazes, d'émeraudes, d'or et d'argent.

Le portrait que les voyageurs les plus judicieux nous ont fait des mœurs et des coutumes des Portugais en Amérique, est bien loin de leur être favorable. On les représente comme des gens qui, quoique plongés dans le luxe le plus efféminé, sont néanmoins capables des crimes les plus audacieux, comme dissimulés et hypocrites, menteurs, sans probité dans les affaires, paresseux, orgueilleux et cruels. Ils sont sobres dans leurs repas ; car, comme les habitans des provinces méridionales, ils aiment beaucoup mieux le faste, la pompe et l'étalage, que les plaisirs de la table et d'une société libre ; cependant, leurs festins, qu'ils ne font que rarement, sont d'un luxe extravagant. Quand ils sortent, ils se mettent dans une espèce de hamac de coton, appelé serpentine, que des nègres portent sur leurs épaules, par le moyen de bambous de douze ou quatorze pieds de long.

La plupart de ces hamacs sont bleus et ornés de franges de la même couleur. Ils ont un oreiller de velours, et au-dessus de la tête une espèce de ciel de lit avec des rideaux; de sorte que la personne portée n'est vue qu'autant qu'il lui plaît : elle peut se coucher ou rester sur son séant, en s'appuyant sur son oreiller. Quand elle veut être vue, elle tire les rideaux, salue les connaissances qu'elle rencontre dans la rue; car les Brésiliens mettent une sorte d'orgueil à se complimenter les uns les autres dans leurs hamacs, et y font même d'assez longues conversations dans les rues. Dans ces cas-là, les deux esclaves qui les portent font usage de forts bâtons bien faits, au bout desquels est une fourche de fer, et dont le bas est ferré, qu'ils fixent en terre, et y déposent leurs bambous, jusqu'à ce que leur maître ait terminé ses affaires ou ses complimens. A peine voit-on un homme ou une femme du bon ton, dans la rue, qui ne soit porté de cette manière.

Les Brésiliens sont très recherchés dans leur habillement; chaque classe du peuple attache une très-grande considération au port d'une épée, et il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'en portent. La parure des fem-

mes ne diffère de celles des Européennes, que par la toilette de la tête : leurs cheveux lissés par-devant, leur retombent sur le front, et sont ornés de fleurs artificielles, de perles et de plumes artistement arrangées ; ils forment par derrière une infinité de tresses entre mêlées de rubans de différentes couleurs, et dont chacune est terminée par une rosette. Les femmes font usage aussi, d'un large manteau de soie, dont le derrière forme une espèce de queue portée par une esclave, tandis qu'une autre tend un parasol ouvert pour préserver le visage de sa maîtresse des rayons du soleil. En général, les femmes du Brésil sont d'une complexion pâle ; mais elles en ont une délicatesse dans les traits qui en font des objets charmans ; leurs attraits sont encore relevés par l'affabilité de leurs manières.

Le commerce du Portugal est calqué sur le plan d'exclusion que suivent les diverses nations de l'Europe avec leurs colonies de l'Amérique, et il ressemble plus particulièrement à la méthode espagnole de ne point envoyer de simples vaisseaux selon les besoins des différentes villes, ou d'après les spéculations des négocians de l'Europe, mais des flottes annuelles qui partent du Portugal à

des époques fixes. Il y en a trois chargées pour autant de ports du Brésil, une pour Fernanbouc, dans la partie septentrionale ; une pour Rio-Janéiro, à l'extrémité méridionale; et une autre pour la baie de tous les Saints, au milieu. Le commerce du Brésil est considérable et augmente tous les ans; ce qui est d'autant moins surprenant, que les Portugais ont des moyens de se procurer des esclaves pour leurs différens travaux, à beaucoup meilleur compte qu'aucune autre puissance de l'Europe qu'à des établissemens en Amérique, puisqu'ils sont la seule nation Européenne qui ait formé des établissemens en Afrique, d'où ils tirent tous les ans quarante à cinquante mille nègres, qui font partie des cargaisons de leurs flottes d'Europe pour le Brésil. On suppose que ces flottes rapportent en échange pour 3,120,000 francs de diamans; ce qui, avec le sucre, le tabac, les cuirs verds et les autres articles pour la médecine et les manufactures, peut donner une idée de l'importance de ce commerce, non-seulement pour le Portugal, mais même pour toutes les nations commerçantes de l'Europe.

Les productions du Portugal ne forment pas la cinquantième partie des marchandises

que l'on y envoie d'Europe ; ce sont des étoffes de laine de toute espèce, d'Angleterre, de France et de Hollande ; des dentelles et des toiles de Hollande, de France et d'Allemagne ; des soieries de France et d'Italie ; des bas de fil et de soie, des chapeaux, du plomb, du fer-blanc, de l'étain, du fer, du cuivre et toutes sortes d'ustensiles travaillés de ces métaux, d'Angleterre, ainsi que du poisson salé, du bœuf, de la farine et du fromage. L'Espagne fournit l'huile, et le Portugal n'y exporte guère que du vin et quelques fruits. L'Angleterre y est maintenant la nation qui a le plus de part au commerce du Portugal, tant pour sa consommation en Europe, que pour tout ce dont il a besoin pour le Brésil. Cependant, dans cette branche de commerce, comme dans plusieurs autres, les Français sont devenus les rivaux dangereux pour les Anglais.

Le Brésil est un établissement riche et florissant. Ses exportations en sucre, sont dans l'espace de quarante ans, devenues plus considérables, quoique ce fût autrefois presque la seule marchandise qu'il exportât, et qu'il n'eût point de rivaux dans ce commerce. Son tabac est extrêmement bon, quoiqu'il n'y soit pas cultivé en aussi grande quantité

que dans les États-Unis. Les provinces septentrionales et méridionales du Brésil abondent en bêtes à cornes, que l'on chasse uniquement pour leurs peaux, dont il ne s'exporte pas moins de 20,000 tous les ans en Europe.

Les Portugais avaient été long-tems en possession du Brésil, avant de découvrir les mines d'or et de diamans, qui l'ont depuis rendu si considérable. Le rendez-vous de leurs flottes est dans la baie de tous les Saints, au nombre de cent voiles de gros vaisseaux, au mois de mai ou de juin, qui portent en Europe une cargaison peu inférieure en valeur aux trésors des flottes et des galions espagnols. L'or seul, dont une grande partie est monnayée en Amérique, monte à près de quatre-vingt-seize millions de francs; mais il y en a une portion qui vient de leurs colonies d'Afrique, ainsi que l'ivoire et l'ébène. Le vice-roi du Brésil réside à Saint-Salvador, capitale, située sur la baie de tous les Saints.

LES OTAÏTIENS.

L'ILE d'Otaïti fut découverte par le capitaine anglais Wallis, sur le *Dauphin*, le 19 juin 1767. Elle est située entre le dix-septième degré vingt-huit minutes, et le dix-septième degré cinquante-trois minutes de latitude méridionale, et entre le cent cinquante-unième degré trente-une minutes et le cent cinquante-deuxième degré de longitude occidentale. Elle consiste en deux péninsules, à-peu-près de forme circulaire, jointes ensemble par une isthme, et est environnée de roches de corail, qui forment plusieurs excellens ports et baies, où il y a de l'eau et de la place pour presque toutes les flottes du monde. Le sol, excepté sur le sommet des montagnes, est extrêmement bon et fertile, arrosé d'un grand nombre de ruisseaux, et couvert d'arbres de différentes espèces, qui forment les vergers les plus délicieux. L'air y est doux et tempéré.

Quelques parties de l'île d'Otaïti sont

très-populeuses, et le capitaine Cook était d'avis que le nombre de ses habitans montait à deux cent quatre mille, y compris les femmes et les enfans. Leur teint est olive claire; les hommes sont grands, forts, membrés et bien faits; leurs cheveux son ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges et blonds : ce qui est digne de remarque, c'est que les cheveux de tous les naturels d'Asie, d'Afrique et d'Amérique sont noirs sans exception. Les femmes sont de la taille médiocre, mais belles et fort amoureuses, et même un peu libertines. Leur habillement est composé d'étoffes ou de nattes de diverses espèces. La plus grande partie de leur nourriture consiste en végétaux, tels que des noix de cacao, des bananes, du fruit à pain, de la platane et une grande variété d'autres fruits. Leurs maisons, c'est-à-dire, celles qui sont de la moyenne grandeur, sont un carré long d'environ vingt-quatre pieds sur onze de large, avec un toît en talus, soutenu sur trois rangées de poteaux parallèles l'un à l'autre, une de chaque côté, et une au milieu. Leur plus grande hauteur en-dedans est d'environ neuf pieds, et les caves, des deux côtés, montent à environ trois pieds

et demi de terre. Tout le reste est ouvert; aucune partie n'est environnée de muraille. Le toît est couvert de feuilles de palmier, et le plancher, de quelques pouces de foin, sur lequel ils étendent des nattes, et c'est là-dessus qu'ils s'asseoient pendant le jour, et qu'ils dorment durant la nuit. Ils n'ont point d'outils d'aucun métal, et ceux dont ils font usage sont de pierres ou de quelque espèce d'os. Les Otaïtiens sont remarquables par leur propreté; car les hommes et les femmes se lavent constamment tout le corps, dans l'eau courante, trois fois par jour. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de cocos, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine, qui a une odeur approchante de celle de la rose. Il n'y a dans l'île d'autres animaux domestiques que des cochons, des chiens et de la volaille, et leurs animaux sauvages sont des oiseaux des tropiques, des perroquets, des pigeons, des canards, et quelques autres oiseaux, des rats et quelques serpens. La mer fournit cependant aux habitans une grande variété d'excellens poissons.

Dans les autres pays, les hommes coupent leurs cheveux courts, et les femmes se pi-

quent de les avoir fort longs, mais ici les femmes les coupent tout courts autour de leurs oreilles, et les hommes, excepté les pêcheurs, qui sont presque toujours dans l'eau, les laissent pendre sur leurs épaules, ou les lient sur le haut de la tête. Ils ont la coutume de se décolorer la peau, en la piquant avec un petit instrument, dont les dents sont trempées dans un mêlange de noir de lampe, et c'est ce qu'ils appellent *tattaouer*. Ils font cette cérémonie aux jeunes gens des deux sexes, à l'âge de douze ou quatorze ans, sur plusieurs parties du corps, et y forment différentes figures. Leur principale manufacture est celle de leurs étoffes, dont il y a de trois espèces, faites de différentes sortes d'écorces d'arbres. La plus belle et la plus blanche est celle qui est composée de mûrier blanc chinois, et elle n'est portée que par les principaux personnages du pays. Une autre manufacture considérable est celle de nattes, dont quelques-unes sont plus belles, et à tous égards meilleures qu'aucunes de celles que nous avons en Europe. Les plus grosses leur servent pour se coucher, et ils portent les plus fines en tems de pluie. Ils sont aussi fort adroits à faire des ouvrages d'osier; ils ont des pa-

niers de mille formes différentes, et il y en a plusieurs de très-jolis. Les Otaïtiens aiment la musique, et plusieurs jouent de la flûte. Ils jouent de cet instrument à-peu-près comme on joue de la flûte traversière, excepté seulement que le musicien, au lieu de se servir de la bouche, souffle avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouche l'autre avec le pouce.

L'île d'Otaïti est le seul coin de la terre où habitent des hommes sans vices, sans préjugés, sans besoins, sans dissensions. Nés sous le plus beau ciel, nourris de fruits d'une terre féconde, sans culture, régis par des pères de famille plutôt que par des rois, ils ne reconnaissent d'autre dieu que l'amour. Tous les jours lui sont consacrés; toute l'île est son temple; toutes les femmes en sont les autels; tous les hommes les sacrificateurs. Et quelles femmes? nous demandera-t-on. Les rivales des Géorgiennes en beauté, et les sœurs des grâces toutes nues. Là, ni la honte ni la pudeur n'exercent leur tyrannie; la plus légère gaze flotte toujours au gré du vent et des desirs; l'acte de créer son semblable est un acte de religion; les préludes en sont encouragés par les vœux et les chants de tout le peuple assemblé, et la

fin célébrée par des applaudissemeus universels. Tout étranger est admis à participer à ces heureux mystères ; c'est même un des devoirs de l'hospitalité que de les inviter ; de sorte que le bon Otaïtien jouit sans cesse, ou du sentiment de ses propres plaisirs, ou du spectacle de ceux des autres. Aussi les Otaïtiens passent-ils pour les insulaires les plus sociables et les plus polis de tous ceux de la mer du sud.

Leur langue est très-sonore, très-harmonicuse, composée d'environ quatre à cinq cents mots indéclinables, inconjugables, c'est-à-dire, sans syntaxe. Un seul mot leur suffit pour rendre toutes leurs idées, et exprimer tous leurs besoins : noble simplicité qui n'exclue ni la modification des tons, ni la pantomime des passions ; elle les garantit, au contraire, de cette superbe battologie que nous appelons la richesse des langues, et qui nous fait perdre, dans le labyrinthe des mots, la netteté des perceptions et la promptitude du jugement. L'Otaïtien, au contraire, nomme aussi-tôt son objet qu'il l'aperçoit ; le ton dont il a prononcé le nom de cet objet a déjà rendu la manière dont il en est affecté. Peu de paroles font une conversation rapide. Les

opérations de l'ame, les mouvemens du cœur sont isochrones avec les premiers mouvemens des lèvres. Celui qui parle et celui qui écoute, sont toujours à l'unisson.

Les Otaïtiens croyent à un Être-Suprême ; mais ils reconnaissent en même tems plusieurs divinités subalternes. Ils offrent leurs prières sans faire usage d'idoles, et croyent à l'immortalité de l'ame dans un état séparé, où il y aura deux différens degrés de bonheur. Il y a chez ce peuple une subordination établie, qui ressemble, en quelque sorte, à l'état primitif des nations européennes, sous le régime féodal. S'il arrive que toute l'île soit attaquée, chaque district est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. Leurs armes sont des frondes, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, et des massues d'environ six ou sept pieds de long, faites d'un bois pesant et fort dur. Ils ont un grand nombre de bateaux, dont plusieurs sont construits pour la guerre.

LES AUTRES INSULAIRES

DE LA MER DU SUD.

Les îles Pelew sont situées entre le 5e. et le 9e. degré de latitude septentrionale, et entre le 127e. degré 40 minutes et 133e. degré 40 minutes de longitude orientale du méridien de Paris. Elles sont longues, mais étroites, d'une hauteur modérée et bien boisées ; leur climat est tempéré et agréable ; leurs terres produisent des cannes à sucre, des ignames, du cacao, des platanes, des bananes et des oranges, et les mers environnantes abondent en beaux poissons de diverses espèces.

Les naturels de ces îles sont forts, bien faits, au-dessus de la taille ordinaire ; leur teint est beaucoup plus foncé que ce que l'on entend par couleur de cuivre des Indiens, mais pas noir. Les hommes vont absolument nus, et les femmes ne portent que deux petits tabliers, l'un devant et l'autre

derrière, faits de la coquille des noix de cacao, teints en diverses nuances de jaune.

Leur gouvernement est monarchique, et le roi absolu ; mais il exerce plutôt son pouvoir avec la douceur d'un père, qu'avec l'autorité d'un souverain. Dans le langage des Européens, il est la source des honneurs ; il crée occasionnellement ses nobles, que l'on appelle rupacks ou chefs, et accorde un singulier ordre de chevalerie, appelé l'ordre de l'os, dont les membres portent un os sur le bras.

L'idée que la relation publiée par le capitaine Wilson nous donne de ces insulaires, est celle d'un peuple qui, quoiqu'ignorant les arts et les sciences, et vivant de la manière la plus simple, possède cependant toute cette politesse franche, cette délicatesse, cette chasteté de correspondance entre les deux sexes, ce respect pour les propriétés, cette subordination au gouvernement, et ces habitudes d'industrie, que l'on trouve si rarement réunies dans les sociétés plus civilisées des tems modernes.

Les îles de la Société furent découvertes en 1769, par le capitaine Cook. Elles sont situées à trente-une lieues nord-ouest d'Otaïti. Leurs habitans paraissent plus grands

et plus robustes que ceux de cette dernière île. Il y en a qui ont jusqu'à six pieds trois pouces et demi de hauteur; mais ils sont si indolens, qu'ils ne vont point sur les montagnes, dans la crainte de mourir de fatigue. Les femmes sont plus blanches que celles d'Otaïti, et les personnes des deux sexes paraissent moins timides et moins curieuses, quoique dans leur habillement, leur langage et presque toutes les autres circonstances, elles soient absolument les mêmes. Leurs maisons sont propres, et ils en ont sur des bateaux d'extrêmement grandes. Les principales subsistances sont des platanes, des noix de cacao, des ignames, des cochons et de la volaille; mais les deux derniers articles sont rares.

La Nouvelle-Zélande fut découverte par Tasman, navigateur Hollandais, l'an 1642. Cette île est située entre le 34e. et le 48e. degré de latitude méridionale, et entre le 168e. degré 20 minutes et le 182e. degré, 20 minutes de longitude orientale de Paris. Ses habitans sont forts et vigoureux, et de la taille des grands Européens. Ils sont la plupart d'un teint brun; mais il y en a peu dont la couleur soit plus foncée que celle d'un espagnol qui a été exposé au soleil,

et plusieurs sont plus blancs ; les deux sexes ont d'assez beaux traits. Leur habillement est fort grossier, et ils se marquent le corps comme les Otaïtiens, ce qu'ils appellent *tattaouer*. Leurs principales armes sont des lames, des dards, une espèce de hache d'armes; et ils se sont toujours montrés fort hostiles envers les Européens qui les ont visités. Leur principale nourriture consiste dans des racines de fougère.

Lorsqu'un homme ordinaire, une femme ou un enfant meurent, on jette leurs cadavres à la mer; on enterre un guerrier, et sur la motte de terre qui le couvre, on plante des lances et des javelots qui sont les trophées.

Les îles Saudwich, qui sont au nombre de douze, furent découvertes, en 1777, par les circonnavigateurs Cook et Clarke. Elles sont situées entre le 22°. degré 15 minutes, et le 18°. degré 53 minutes de latitude septentrionale. L'air y est sain, et plusieurs de leurs productions végétales sont les mêmes que celles des îles de la Société et des amis. Les habitans sont de la moyenne taille, forts et bien faits, et ont le teint d'un brun olive. Ce fut dans une de ces îles, appelée O'why'hee, que le célèbre navigateur Cook fut tué dans une querelle avec les insulaires, le 14 fé-

vrier 1779, moins par sa témérité, que par l'inadvertance et la négligence de quelques personnes de son équipage. Sa mort fut universellement regrettée non-seulement de la Grande-Bretagne, mais même dans toute l'Europe, par ceux qui connaissaient son mérite et ses services publics.

L'Archipel du nord consiste en plusieurs groupes d'îles situées entre la côte orientale de Kamtschatka et la côte occidentale du continent d'Amérique. On les divise en quatre groupes principaux, dont les deux premiers sont appelés les îles Aleutiennes, le troisième Negho, et le quatrième Kavalang.

Quelques-unes de ces îles ne sont habitées qu'occasionnellement et pendant quelques mois de l'année, et d'autres ne sont guère peuplées; mais il s'en trouve où il y a constamment un grand nombre d'habitans. Copper-Island, où l'île à Cuivre, prend son nom du cuivre que la mer jette sur ses côtes. Les habitans de ces îles sont en général de petite taille, avec des membres forts et robustes, mais souples. Ils ont de longs cheveux noirs et plats, peu de barbe, le visage applati et une belle peau. Ils sont la plupart bien faits, et d'un fort tempérament, propre au climat orageux de ces îles. Les habitans des îles

Aleutiennes vivent de racines sauvages et d'animaux marins. Ils ne s'occupent point à la pêche, quoique leurs rivières soient remplies de saumons, et leurs côtes de turbots. Leurs habits sont faits de peaux d'oiseaux, et de loutres marines.

Les îles aux Renards sont ainsi appelées, d'après le grand nombre de renards noirs, gris et rouges, qu'elles contiennent. Elles furent découvertes par le russe Krenitz, en 1768. L'habillement des habitans consiste en un bonnet et en une fourrure, qui descend jusqu'aux genoux. Quelques-uns d'entr'eux portent ordinairement un bonnet de peau d'oiseaux, partie colorée, auquel ils laissent une partie des aîles et de la queue. Sur le devant de leurs bonnets de chasse et de pêche, ils nattent une petite planche, semblable à un écran, ornée de mâchoires d'ours marins et de grains de verre de chapelets, qu'ils reçoivent en échange des Russes. Dans leurs fêtes et dans leurs bals, ils ont une espèce de bonnet plus élégant. Ils se nourrissent de la chair de tous les animaux marins, et la mangent ordinairement crue. Mais quand ils ont envie de faire cuire leurs vivres, ils font usage d'une pierre creuse, y place le poisson ou la viande, la

couvrent avec une autre, et en bouchent tous les interstices avec de la chaux ou de l'argile. Ils la placent ensuite horizontalement sur deux pierres et allument un feu dessous. Ils font sécher en plein air les provisions qu'ils ont dessein de garder, et n'y mettent point de sel. Leurs armes offensives sont des arcs, des flèches et des dards, et leurs défensives, des boucliers de bois.

La plus parfaite égalité règne parmi ces insulaires. Ils n'ont ni chefs ni supérieurs, ni lois ni punitions. Ils vivent en familles et en sociétés de plusieurs familles réunies, qui forment ce qu'ils appellent une race, et qui, en cas d'attaque, se donnent des secours mutuels. Les habitans de la même île prétendent toujours être de la même race, et chacun regardent son île comme une propriété commune à tous les individus de la même société. Les fêtes sont très - communes chez eux, et plus particulièrement quand les habitans d'une île sont visités par ceux d'une autre. Les hommes du village vont au-devant de leurs convives, tambour battant, et précédés de leurs femmes, qui chantent et dansent. A la fin de la danse, les hôtes servent leurs meilleures provisions, et invitent leurs convives à prendre part à la fête. Ils nour-

rissent leurs enfans, encore fort jeunes, de la viande la plus grossière, et presque toujours crue. Quand un enfant crie, la mère le porte sur-le-champ sur le rivage, et, soit en été ou en hiver, le tient dans l'eau jusqu'à ce qu'il se taise. Cette coutume, loin de faire mal aux enfans, les endurcit contre le froid, et ils vont nu-pieds tout l'hiver, sans le moindre inconvénient. Ils échauffent rarement leurs maisons; mais quand ils ont envie de se chauffer, ils allument une botte de foin, et se tiennent penchés dessus; ou ils allument de l'huile de baleine, qu'ils versent dans le creux d'une pierre. Ils ont assez de bon sens naturel; mais ils ne comprennent pas facilement. Ils paraissent froids et indifférens dans la plupart de leurs actions; mais dès qu'une injure, ou même un soupçon les tire de cet état flegmatique, ils deviennent furieux et inflexibles, et se vengent de la manière la plus violente, sans s'embarrasser des conséquences. Le moindre chagrin les porte au suicide; la crainte même d'un mal incertain les met au désespoir, et ils se donnent la mort avec le plus grand sang-froid.

Dans l'île d'Usmamack, découverte par

les Russes, les femmes sont la monnaie du commerce ; le prix des ventes et des achats se calcule en femmes ; on donne deux, trois ou quatre femmes d'un tel effet.

FIN.

C43891

Biblioteca Nazionale V. E. III. NAPOLI

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

	Page
ALGÉRIENS.	348
Américains des Etats-Unis.	419
Américains incivilisés.	363
Arabes.	234
Brésiliens.	482
Cafres.	274
Ceylanais.	120
Chinois.	23
Cochinchinois.	193
Egyptiens.	253
Fezzanais.	324
Guinéens.	304
Hottentots.	288
Japonnais.	64
Indiens.	132
Insulaires des Antilles.	461
Insulaires de la mer du sud	496
Iroquois du Canada.	394
Kuriliens	130
Macassarais	90

Madecasses 285
Maldériens 333
Malais. 184
Maldivisais 127
Marattes 169
Mariannais 99
Maures de Mauritanie ou *les Barbaresques* 337
Mexicains. 454
Mogols. 156
Moluquais. 82
Nubiens 270
Otaïtiens 489
Papoux 94
Pégouins 171
Persans 202
Péruviens 474
Philippinais 74
Siamois 178
Sondéens 103
Tartares. 1
Tonquinois. 190

FIN DE LA TABLE.